Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/lesmabinogiondul01loth

LES MABINOGION

LES
Mabinogion

du

Livre Rouge de HERGEST

avec les variantes du *Livre Blanc* de RHYDDERCH

Traduits du gallois avec une introduction,
un commentaire explicatif et des notes critiques

PAR

J. LOTH
PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

ÉDITION ENTIÈREMENT REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE

TOME I

PARIS
FONTEMOING ET Cie, ÉDITEURS
4, RUE LE GOFF, 4

1913

THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY
APR 10 1947
13601

A LA MÉMOIRE DE GASTON PARIS

J. Loth.

PRÉFACE

Cet ouvrage n'est pas une simple réédition de l'ouvrage paru en 1889, sous le titre de : *Les Mabinogion traduits en entier en français pour la première fois avec un commentaire explicatif et des notes critiques.*

La publication de nouveaux textes des mêmes romans conservés dans des manuscrits dont quelques-uns sont plus anciens que le *Livre Rouge*, publiés par M. Gwenogvryn Evans sous le titre de *The White Book Mabinogion* (1) (*les Mabinogion* du *Livre Blanc*) rendait nécessaire une révision sérieuse du texte de l'unique manuscrit qui avait servi de base à mon œuvre. J'ai conservé néanmoins le *Livre Rouge* comme base de cette nouvelle traduction, d'abord parce qu'il est complet ; en second lieu, parce que les nouveaux textes remontent ou à la même source avec des traits souvent plus fidèles de l'archétype, ou à des sources voisines. Ils sont particulièrement intéressants au point de vue orthographique et linguistique. Je les ai étudiés avec soin et

(1) Voir plus bas : *Introduction*, p. 15-16.

tout en profitant de leçons parfois meilleures que celles du *Livre Rouge*, j'ai constaté, non sans satisfaction, que ces textes confirmaient sur bon nombre de points mes hypothèses. C'est un nouveau et sérieux titre que s'est acquis M. Gwenogvryn Evans à la reconnaissance des celtistes ; ce volume est le septième de la série des *Old-welsh Texts*, qu'il a publiés seul ou en collaboration avec sir John Rhŷs, le professeur de celtique bien connu d'Oxford. On trouvera plus loin tous les détails nécessaires sur ces textes.

Quoique ma traduction ait été estimée consciencieuse et exacte par des juges compétents, elle présentait certaines défectuosités, quelques lacunes même sans grande importance, il est vrai, que j'ai été heureux de faire disparaître par une révision sévère. La comparaison d'*Owen et Lunet*, de *Peredur*, de *Gereint et Enid* avec les romans correspondants de Chrétien de Troyes, ne m'a pas été non plus inutile, même au point de vue du sens.

Les *notes critiques* ont été corrigées et notablement augmentées ; il en est de même des *notes explicatives*, pour lesquelles j'ai profité des nombreux travaux parus en si grande abondance, depuis quelques années, sur la *matière de Bretagne*.

Dans ce nouveau travail, j'ai suivi les mêmes principes que dans le premier. Je me suis appliqué à éclairer les *Mabinogion*, autant que possible, par eux-mêmes, chaque expression ou terme obscur ou douteux, par les passages correspon-

dants, soit des *Mabinogion*, soit des textes en prose et même en vers de la même époque. Des notes critiques, que l'on trouvera se référant à la page et à la ligne du texte gallois, et à la page correspondante de la traduction, indiquent les corrections au texte, ou mes hésitations, avec les différences qui me séparent de la traduction de lady Charlotte Guest. Pour la traduction, j'ai voulu la rendre aussi lisible que possible, sans rien sacrifier de l'exactitude que l'on est en droit de demander avant tout à un traducteur. En fait de traduction, *littéral* n'est pas synonyme d'*exact*. Traduire, par exemple, *myned a orug* par *aller il fit*, serait aussi peu exact que de décomposer *donnerai* en *ai à donner*. Ce qu'on a appelé la *naïveté* ou la *simplicité* des conteurs gallois ne m'a guère préoccupé non plus. Outre que n'est pas *naïf* qui veut, ce serait prêter aux auteurs ou arrangeurs de ces récits une qualité à laquelle ils n'avaient aucun droit ni, vraisemblablement, aucune prétention. Les romans gallois ont été sans doute mis par écrit par les bardes dont la poésie témoigne de la culture la plus savante et la plus raffinée. Poétique, colorée, remarquablement imagée dans l'expression, la langue des *Mabinogion* est d'une trame plus lâche, d'un style moins nerveux, et moins rigoureux dans l'expression que la langue des *Lois* (1) rédigée au xe siècle, mais conservée dans

(1) Au point de vue intellectuel, les *Lois* sont le plus grand titre de gloire des Gallois. L'éminent jurisconsulte allemand, Ferd. Walter constate qu'à ce point de vue les Gallois ont laissé bien

des manuscrits du XIIe et du XIIIe siècle; l'enchaînement des propositions est moins varié et moins savant; la période par juxtaposition y est fréquente. Cela tient pour une part, à ce que la prose était moins cultivée que la poésie, et à ce que la transmission des traditions légendaires, mythico-héroïques, se faisait surtout oralement : on a l'impression que l'auteur raconte lui-même ou écrit sous la dictée (1).

Alfred Nutt a publié, en 1902, une réimpression pure et simple de la traduction de lady Charlotte Guest, en l'allégeant des notes et du commentaire; il l'a fait suivre, en revanche, de *notes* substantielles qui sont comme le résumé de ses travaux et de ses vues sur les romans gallois et la *matière de Bretagne* (2). La traduction reste donc avec ses qualités, dont la principale est un talent littéraire tel que Alfred Nutt n'hésite pas à la considérer comme un des chefs-d'œuvre de la prose narrative anglaise, mais aussi avec ses défauts. Lady Charlotte Guest ne savait guère le gallois; elle a travaillé sur une version littérale d'un savant gallois et, à force de

loin derrière eux les autres peuples du moyen âge (*Das alte Wales*, p. 354). Elles prouvent chez eux une singulière précision une grande subtilité d'esprit, et une singulière aptitude à la spéculation philosophique.

(1) Sur la grande valeur littéraire des *romans gallois*, voir plus loin, *Introduction*, p. 41 et suiv.

(2) *The Mabinogion*, mediæval welsh romances, translated by lady Charlotte Guest, with notes by Alfred Nutt and published by David Nutt. London, 1902, in-vol, in-12.

pénétration, de conscience et de talent, réussi à en faire une traduction d'un grand charme et qui ne dénature pas l'original dans l'ensemble. Les erreurs de sens cependant ne sont pas rares ; l'expression est assez souvent flottante et le même mot traduit différemment suivant le contexte. Là où les dictionnaires hésitent ou se taisent ou se trompent, le traducteur n'est pas toujours bien inspiré. Il eût fallu sur le tout un travail critique préparatoire qui a manqué. La copie même du *Livre Rouge* dont Lady Charlotte Guest disposait était défectueuse ; il n'est que juste de reconnaître que sa traduction la corrige en maint endroit. Le commentaire qui l'accompagne est copieux et utile. Outre un certain nombre d'erreurs et d'inexactitudes, sa traduction présente des inexactitudes et des lacunes volontaires. Elle a supprimé les passages qui lui paraissaient scabreux ou choquants, et singulièrement altéré des crudités de langage et des brutalités de mœurs qui sont cependant loin d'être sans intérêt et sont au contraire importantes pour l'histoire et la critique. Ces scrupules sont excusables, quand on sait que Lady Charlotte Guest considérait les *Mabinogion* comme destinés à l'amusement et à l'*édification* de la jeunesse, en particulier de ses deux enfants auxquels sa traduction est dédiée. Si on ajoute qu'elle a trop visé à donner à ces récits un air de *naïveté*, on comprendra que leur caractère ait dû en être, dans une certaine mesure, sérieusement altéré.

Néanmoins, on peut dire que c'est une œuvre

dont l'apparition marque une ère nouvelle dans l'histoire de la littérature galloise et l'étude des traditions brittoniques (1). C'est d'ailleurs la première traduction complète de la collection (2). Il n'y en avait eu précédemment que des traductions partielles (3). Le texte gallois du *Livre Rouge* communiqué à lady Charlotte Guest est une copie faite

(1) J'emploie *brittonique* pour *gallois*, *cornique* et *breton*, et *Brittons* pour les Gallois, Cornouaillais insulaires el Bretons Armoricains. *Breton* amenait une confusion au profit de ces derniers. Le nom national d'ailleurs est au singulier *Britto* et au pluriel *Brittones*.

(2) *The mabinogion from the Llyfr Coch o Hergest, and other ancient Welsh Mss. with an English translation and rotes*, 1838.

(3) Le mabinogi de Pwyll avait paru avec une traduction dans le *Cambrian Register* I, p. 177, en 1795 et 1796 ; une reproduction en fut faite dans le *Cambro-Briton* II, p. 271 (1821) ; les mêmes passages ont été supprimés dans cette traduction et dans celle de lady Charlotte Guest. Peu après, en 1829, le *mabinogi* de *Math ab Mathonwy* était donné avec une traduction dans le *Cambrian Quarterly*, I, p. 170. *Y Greal* avait donné le texte seulement du songe de Maxen, en 1806, p. 289. *L'Aventure de Lludd et Llevelis* avait été insérée dans le *Brut Tysilio* et le *Brut Gruffydd ab Arthur* publiés dans la 1re édition du vaste répertoire de poésie et de prose du moyen âge connu sous le nom de *Myvyrian Archaeolugy of Wales*.

Une version du même récit avait paru en 1806 dans *Y Greal*, p. 241, provenant d'une source différente d'après lady Charlotte Guest. Le rév. Peter Roberts en avait donné une traduction dans *The Chronicle of the Kings of Britain*.

Le célèbre Owen Pughe, auteur d'un dictionnaire gallois-anglais, encore indispensable à consulter, malgré ses sérieux défauts et ses lacunes, avait préparé une édition complète avec notes explicatives. Son travail devait même commencer à paraître en 1831, comme il ressort d'une lettre de son fils Aneurin Owen (*Archaeol Cambrensis* IV, 3e série, p. 210).

par un littérateur gallois John Jones, plus connu sous le nom de Tegid.

Le roman de Taliesin qui ne figure pas dans le *Livre Rouge* et que j'ai laissé de côté mais qui a été traduit par lady Charlotte Guest, avait paru déjà dans le *Cambrian Quartely* en 1833 (1).

L'effet produit par la traduction des *Mabinogion* fut d'autant plus rapide que deux traductions des trois romans d'Owen et Lunet, Peredur ab Evrawc, Geraint et Enid suivirent presque aussitôt (1) : celle d'Albert Schulz (plus connu sous le pseudonyme de San-Marte), accompagné de notes que l'on peut encore consulter avec fruit, et celle de M. Hersart de la Villemarqué en 1842 (2). San-Marte n'a fait que traduire en allemand la traduction de lady Charlott Guest, et le dit ; M. de la Villemarqué en a fait autant en français, mais ne le dit pas ; son commentaire, fort curieux, comme le dit Alfred Nutt, a plutôt retardé qu'avancé les progrès de la critique (3).

Les *Mabinogion* ont été mis en gallois moderne au moins à deux reprises. Aucune de ces transcriptions n'a de valeur critique. La plus récente, celle

(1) *Die Arthur Sage, and die Mährchen des Rothen Buches*, 1841.

(2) *Les romans de la Table Ronde et les contes des anciens Bretons*. Paris, 1842.

(3) L'enfance de Lez-Breiz qni manque avant l'apparition de la traduction de lady Charlott Guest, dans le Barzas-Breiz, y a été introduit ensuite. (Cf. J. Loth : *Deux nouveaux documents pour servir à l'étude de Barzas-Breiz*. Revue Celt., XXVII, 343 ; XXVIII, 122.)

de J.-M. Edwards (1) n'est pas une simple version de la traduction anglaise de lady Charlotte Guest, comme les autres; elle serre de plus près l'original et parfois le rend plus exactement. Néanmoins, l'auteur a subi fortement, en plus d'un endroit, l'influence de la traduction anglaise. De plus, il a modifié parfois le texte en raison de la destination de son travail qui s'adresse aux enfants des écoles.

La connaissance des *Mabinogion* et romans gallois est d'une importance capitale pour l'étude des romans arthuriens et de la littérature du moyen âge. J'espère que cette nouvelle traduction, avec le copieux commentaire qui l'accompagne, aura entre autres résultats, celui de la faciliter et de la répandre.

J. Loth.

(1) *Mabinogion o Lyfr coch Hergest :* deux fascicules. Wrexham. 1896 et 1900. Dans sa préface, l'auteur déclare les quatre *Mabinogion* plus vieux que l'Évangile, et antérieurs aux Anglo-Saxons et aux Romains. Il a laissé de côté le *Songe de Maxen*, *Kulhwch et Olwen*, mais ajouté *Taliesin*.

LES MABINOGION

ET AUTRES ROMANS GALLOIS

INTRODUCTION

Sous le titre général de *Mabinogion*, je comprends comme l'auteur du *Livre Blanc de Rhydderch*, M. Gwenogvryn Evans, un certain nombre de récits en prose, merveilleux ou romanesques, de nature et d'origine diverses. En réalité, seuls, les quatre premiers récits de cette collection ont droit à ce titre. A la fin de chacun d'eux, se trouve la formule : *Ainsi se termine cette branche du Mabinogi* (1). *Mabinogi* et son pluriel *Mabinogion*, ont été diversement interprétés. *Mabinogi* a pris au XIVe siècle, la signification d'*Enfance* au sens que ce mot avait en français au moyen âge. C'est ainsi, comme je l'ai fait remarquer (*Mabin.* I, p. 357, note à la page 8-9), que *Mabinogi Jesu-Grist* doit se traduire l'*Enfance de Jésus-Christ* (2). Il équivaut au mot *mabolyaeth*,

(1) A la fin du premier, Pwyll, prince de Dyved, il y a le pluriel : ainsi se termine cette branche des *Mabinogion*.

(2) Feniarth 14 : la partie qui contient cette version du *De Infan-*

enfance, employé dans la version galloise du même texte dans le manuscrit 5 de Peniarth, qui est de la première moitié du XIVe siècle, pour la partie qui contient ce texte (1). Mais il est incontestable que *Mabinogi* dans le sens d'*enfance* est un terme qui ne saurait s'appliquer aux récits qui précisément portent ce titre. S'il avait le sens de *récit pour les enfants*, *pour la jeunesse*, *récit amusant*, on ne s'expliquerait plus pourquoi les rédacteurs de récits analogues conservés dans les mêmes manuscrits réservent ce nom aux quatre dont nous venons de parler : par exemple dans le manuscrit de Peniarth, pour *Peredur*, c'est le terme de *Historia ;* pour *Gereint et Enid*, pour la *Dame de la Fontaine,* c'est le terme courant de *Chwedl,* récit, conte, nouvelle. Le titre du roman si parfaitement gallois de Kulhwch et Olwen est : *Mal y kavas Kulhwch Olwen* : Comment Kulhwch obtint Olwen.

Comme je l'établis plus bas (p. 27), ce fait est d'autant plus important, que la mise par écrit du roman du *Kulhwch* est au moins aussi ancienne que celle des *quatre branches du Mabinogi.* Si on ne lui a pas appliqué ce nom, c'est que *Kulhwch* est un roman personnel et une composition littéraire, tandis que le *Mabinogi* représente un genre consacré

tia Christi est de la seconde moitié du XIVe siècle, (Gwenogvryn Evans, *Report on mss. in the Welsh Language,* vol. I, Part. II, p. 332, 116).

(1) *Ibid.*, p. 305, 309, XIIII. Cf. *The White Book Mobinogion,* p. XXVI.

et en quelque sorte classique, dans lequel ne rentraient que des récits traditionnels, depuis longtemps fixés, au moins dans leurs grandes lignes. On se trouve ainsi amené à préférer le sens proposé par John Rhys (1): le *Mabinog* ou *Mebinog* serait un *apprenti littérateur*, un *aspirant barde*, et les *Mabinogion* comprendraient l'ensemble des connaissances formant le bagage littéraire du *Mabinog* (2). Malheureusement le mot avec ce sens ne se trouve dans aucun texte ancien. Quant à *Mabinogi*, il ne dérive nullement de *maban*, enfant, mais bien de *mebin*, dérivé de *mab*. Dans le *Livre noir de Carmarthen*, dans un poème de la première moitié du XIIe siècle, un personnage puissant est célébré comme *ryvel vebin*, maître dans l'art de la guerre, professeur de guerre (F. A. B. 11, p. 6, vers 22):

Ruthur uthur auel, rynaut uvel, ryvel vebin.

« Toi qui a l'élan effrayeur de la tempête, l'agi-

(1) *The text of the Red Book Mabinogion*, p. VIII.

(2) Ce sens est donné avec précision dans les *Jolo manuscripts*, p. 211, collection fort curieuse mais disparate et dont les sources sont fort troubles. D'après ce curieux passage, le barde ayant ses grades officiels, devait prendre avec lui trois disciples (*mabinogion, mebinogion*). Ils avaient à passer trois degrés avant de devenir *bardes à chaire*. Les études du *mabinog* comprenaient : l'étude du gallois (orthographe, syntaxe, formation et dérivation) ; la connaissance de la métrique (allitération consonnantique et vocalique, rime, pieds, strophes. avec des compositions originales) ; l'étude des généalogies, lois, coutumes, histoire. Taliesin se vante de ses connaissances bardiques, qui se rapportent justement à certaines traditions conservées dans nos *Mabinogion*. Les poètes gallois, au XII-XIIIe siècle, se vantent parfois de la pureté de leur langue.

tation de la flamme, *professeur de guerre?* » Un poète de la seconde moitié de XIIe siècle, Gwalchmai, dit que ses louanges s'adressent habituellement au *mebin* à la lame superbe, (*valch lavn vebin; Myv. Arch.*, 149, 2). Le sens ici est moins net. Il est en revanche clair dans le dérivé *mebindod*, qui paraît dans une collection en prose de proverbes et d'aphorismes mis sous le nom de Catwg Ddoeth ou Catwg le Sage. La collection repose sur un manuscrit du XVIIe siècle, transcrit par Jolo Morganwg en 1799 (*Myv.* Arch. 754; 787.1): *Llyma gynghorion y rhoddes Cattwg Ddoeth i Arawn vab Cynvarch brenin y Gogledd pan ai gollynges ev o i vebindawd* : « Voici les conseils que donna Catwg le Sage à Arawn, fils de Cynvarch, roi du Nord, quand il lui laissa quitter son collège. » *Mebindawd* d'après le contexte (p. 754.2 — 755.1; 776.1) paraît avoir le sens que je lui donne et être équivalent à *congrégation* et *école*. Il pourrait aussi bien signifier *apprentissage*.

Comment avec un suffixe en *-ino-*, *map* a-t-il pu prendre ce sens, c'est vraiment difficile à dire. Il est possible que d'abord *mebin* ait eu un sens abstrait: *endroit pour les adolescents, où ils étaient instruits*. Le *Mebinog* ou *Mabinog* est celui qui relève du *Mebin* ou est en *Mebindod*. Le pluriel *Mabinogion* ne peut régulièrement s'expliquer que dans le sens de *disciples*, et tel paraît avoir été son sens. (V. plus haut, page 13, note 2.) Dans les recueils du *Livre Rouge* et du *Livre Blanc*, il n'ap-

paraît comme pluriel de *Mabinogi* qu'à la fin de la *branche* de Pwyll et il est dû vraisemblablement à une faute du scribe. Le singulier *mabinogi* comprend en effet les quatre romans ou *branches* de Pwyll, Branwen, Manawyddan, Math : à la fin des trois derniers, on n'a, dans la même formule, que le singulier *mabinogi*. Ce qui de plus achève de dénoncer une faute de scribe dans le pluriel, c'est qu'en tête de Pwyll où il se trouve, on lit: *Llyma dechreu mabinogi* : « Voici le commencement du *Mabinogi* (1). » *Mabinogi* aurait le sens de *récit* imposé au *Mabinog* ou *apprenti lettré*.

Un mot à rapprocher de *mebin*, c'est *mebydd*, d'une dérivation plus claire. Il a le sens non de *célibataire* que lui donne, je ne sais pourquoi, le dictionnaire d'Owen Pughe, mais clairement celui de *professeur* (2).

Les deux seules sources manuscrites importantes des *Mabinogion* sont le *Livre Rouge de Hergest* et le *Livre Blanc de Rhydderch* (Rode-

(1) En tête de Branwen: Lbyma yr eil gainc *ôr mabinogi*, voici la seconde branche du *mabinogi* (p. 26). En tête de Manawyddan (p. 44) : *Ilyma y dryded gainc or mabinogi*, voici la troisième branche du *mabinogi ;* en tête de Math (p. 59): *honn yw y bedwared geinc or mabinogi*, celle-ci est la quatrième branche du *mabinogi*.

(2) D'après les *Jolo Mss.*, Blegywryd, archidiacre du Llandav (v. plus bas, p. 73) est le *mebydd* de ce monastère. Le sens est des plus évidents dans le composé *cyn-vebydd*, premier ou principal professeur. Les trois *cyn-vebydd*, d'après une triade (*Myv. Arch.*, p. 409, triade 93) sont : Tydain *Tadawen* (père de l'inspiration), Mynw Hen et Gwrhir, barde de Teliaw à Llandav. Le surnom de *tat-awen* dans Nennius (*tad-aguen*) est donné à Talhaearn.

rick) du nom d'un de ses anciens possesseurs. *Hergest* est un nom de lieu : Hergest Court, demeure de la famille des Vaughan, est près de Knighton en Radnorshire, et le *Livre Rouge*, ainsi nommé à cause de la couleur de sa couverture, fut probablement compilé pour eux. Le manuscrit fut donné par Thomas Wilkins de Llamblethian en 1701 au Collège de Jésus, à Oxford, dont il est aujourd'hui encore la propriété. C'est une sorte de *Corpus* de la littérature galloise (1). Il remonte, en grande partie, à la fin du XIVe siècle. La partie qui renferme nos *Mabinogion* a été publiée par John Rhŷs et Gwenogvryn Evans, en 1887 ; c'est une édition *diplomatique*, et, comme telle, irréprochable (2).

Le *Livre Blanc* ne comprend, en réalité, que les manuscrits 4 et 5 de la bibliothèque de Peniarth (3), anciennement de Hengwrt, près Towyn en Merionethshire, manuscrits réunis sous la même reliure ; mais sous ce titre, M. Gwenogvryn Evans a compris, en outre, des fragments des manuscrits 6, 7, 14 et 16 de la même bibliothèque (4).

(1) La revue le *Cambre-briton*, vol. II, p. 75, contient un index complet de son contenu. Ce manuscrit se compose de 362 folios de parchemin à deux colonnes.

(2) *The Text of the Mabinogion and other welsh tales from the Red Book of Hergest*. Oxford, 1887. C'est le premier volume de la collection des *Old welsh Texts*.

(3) Cette bibliothèque a été généreusement donnée récemment par les héritiers de W. R. M. Wynne, à la Bibliothèque nationale galloise d'Aberystwyth.

(4) THE WHITE BOOK MABINOGION: *welsh Tales and Romances* repro-

Le manuscrit 4 qui seul nous intéresse sort du même archétype que le *Livre Rouge*. Il donne le texte des quatre premiers *mabinogion*, de Peredur, du *Songe de Maxen* de *Gereint ab Erbin :* en entier. Il contient, en outre, un court fragment de l'*Aventure de Lludd et Llevelys* (1), deux fragments *d'Owein et Lunet* ou *la Dame de la Fontaine* (2), et un fragment notable de Kulhwch et Olwen (3).

La partie du manuscrit qui contient les *mabinogion* (au sens général admis pour ce mot) est de la fin du XIIIe siècle (4).

Le texte manuscrit le plus ancien des *mabinogion* nous est donné par le manuscrit 6, parties I et II, de Peniarth ; malheureusement, il se réduit à un court fragment de Branwen (2 pages), et de Manawyddan (2 pages) (5). Cette partie du manuscrit a été écrite vers 1225.

La partie III du même manuscrit a été écrite vers 1285. On y trouve deux fragments (2 folios) de

duced from Peniarth manuscripts : edited by J. Gwenogvryn Evans Pevllheli, 1907. C'est le volume 7 de la collection des *Old welsh Texts*.

(1) Du commencement jusqu'à la page 94, ligne 14 du texte publié du *Livre Rouge*.

(2) Le premier fragment correspond au texte du *Livre Rouge*, de la page 163, ligne 17, à la page 169, l. 21; le second, au texte de la page 184, l. 1, à la page 188, l. 23.

(3) Cf. *Livre Rouge*, de la page 100, l. 1, à la page 128, l. 11.

(4) Gwenogvryn Evans ; *Report on manuscripts in the Welsh Language*, vol. I, part II : Peniarth.

(5) Pour Branwen : cf. *L. Rouge*, p. 36, l. 25, p. 38, l. 18 ; Manawyddan : *L. R.* p. 49, l. 20, p. 51, l. 10.

Gereint et Enid (1) ; le texte est d'accord avec celui de la partie IV, qui contient la plus grande partie du roman de Gereint (2). Le texte en a été publié par M. Gwenogvryn Evans dans la *Revue celtique*, 1887, p. 1-29 ; il est accompagné d'une traduction avec notes qui m'est due : cette partie du manuscrit serait de 1275.

Les manuscrits 7 et 14 (de Peniarth) ont seulement une partie du roman de Peredur (3). Le manuscrit 7, dans son ensemble, est du XIVe siècle, mais les colonnes qui intéressent Peredur appartiennent à une main plus ancienne, qui serait du XIIIe siècle.

Le manuscrit 14 est de différentes mains ; la partie qui contient le fragment de Peredur est de la seconde moitié du XIVe siècle (4).

Les trois premières parties du manuscrit 6 ayant, d'après l'étude que j'en ai faite, la même orthographe, les mêmes caractères linguistiques, doivent être considérées, quoique écrites à différentes époques, comme remontant à une source écrite du premier tiers du XIIIe siècle. La partie IV a été rajeu-

(1) Cf. *L. Rouge*, de la page 280, l. 21, à la page 282, l. 18 ; de la page 294, l. 8, à la fin (p. 295).

(2) Cf. *L. Rouge*, de la page 261, l. 21, jusqu'à la fin.

(3) M. 7 : cf. *L. Rouge*, p. 193, l. 18-232, l. 6. — m. 14 : *L. R.* p. 193, l. 1-202, l. 14.

(4) Sur ces questions de texte, cf. Gwenogvryn Evans, *Report* ; cf. Préface du *White Book Mabinogion*. Il est regrettable que l'auteur n'ait pas donné d'une façon explicite, lorsqu'il n'y a pas de date précise, les raisons de sa chronologie.

nie orthographiquement, mais présente les mêmes particularités de langue.

Le manuscrit 4 appartient à la même source que le texte du *Livre Rouge ;* les manuscrits 7 et 14 sont étroitement apparentés et représentent une source commune, assez différente de la première (1).

Dans ma première traduction (p. 17), j'avais conclu de certaines fautes du scribe du *Livre Rouge*, qu'il copiait un manuscrit plus ancien, vraisemblablement de la fin du XIIe ou du commencement du XIIIe siècle. Il en est de même de Peniarth 4. Je me bornerai à relever les traits suivants :

u pour *w* ou *b* : p. 9 : *y vely* pour *y wely* (fréquent) ;

e pour *y* : (2) p. 14 *ewrthaw y wrthaw ;* p. 391 : *yned* (*ynyd*), etc.

w pour *v* : p. 295 : *wawr* (*vawr : mawr*).

6 pour *v* : p. 6 : *a 6ei* (*a vei*) ; p. 7 : *6al* (*val*) ; p. 13, *ry6edaut* (ryvedaut) ; p. 14 : *6arch* (*varch*), etc.

au pour *aw* (fréquent) : p. 4 (*dyrnaut*).

Pour les consonnes, le trait caractéristique, c'est *t* pour *d* spirant : p. 3 *haut* (*hawd*) ; p. 393 *itaw* (*idaw*) ; p. 395 *metwl* (*medwl*) etc.

U pour *w*, 6 se trouve jusqu'au milieu du XIIIe siè-

(1) Cf. miss Mary R. Williams, *Essai sur la composition du roman gallois de Peredur*. Paris, 1909 : p. 30-37.

(2) *e* pour *y* (*i* bref) devait être fréquent dans l'archétype, ainsi : Peniarth 4, p. 20, donne *Wynt* pour le pays de *Gwent* (*ar Wynt*), tandis que le *Livre Rouge* a correctement *Gwent* (*ar Went*).

cle, au moins (1). *E* pour *y* n'est caractéristique du XIIe siècle et du commencement du XIIIe, que lorsqu'il se rencontre fréquemment. De même *au* pour *aw*. En revanche, *w* (2) pour *v* rappelle l'orthographe du *Livre Noir de Carmarthen* ; 6 pour *w* indiquerait un manuscrit de la fin du XIIe siècle ou de la première moitié du XIIIe siècle ; ce signe se montre dans le *fac-simile* du Book of Llandav (éd. Rhys-Evans), manuscrit du XIIe siècle : c'est un *u* avec un trait prolongeant à gauche la première moitié supérieure de cette lettre : il est frappant et très net au mot *g6r* du *fac-simile* de la page 121, à la deuxième colonne. Ce caractère, dès le début du XIIIe siècle, dans plusieurs manuscrits, a été systématiquement employé pour *u* (*ou* français), voyelle ou consonne (3).

T pour *d* spirant est *régulièrement* employé dans le *Livre Noir*, dont le manuscrit est de la fin du XIIe ou du commencement même du XIIIe siècle. On le trouve sporadiquement dans le *Black Book of Chirk*, écrit vers 1200. Il est employé *régulièrement*

(1) J. Loth, *L'élégie du Black Book of Chirk* (*Revue celt.*, 1911, p. 203).

(2) *W* pour *u* voyelle apparaît déjà dans la seconde moitié du XIIe siècle. On ne le trouve pas dans les privilèges de l'Église de Llandav ; mais il apparaît dans le texte latin le plus ancien des Lois et le Black Book of Chirk.

(3) Dans la partie la plus ancienne de Peniarth 16 (Hengwrt 54), qui est du début du XIIIe siècle et dont la calligraphie est identique à celle du manuscrit de Dingestow Court contenant le Brut Gruff. Arthur, on trouve *a6* surtout dans les diphtongues ; *6* est aussi

à la finale et à l'intérieur du mot, dans les parties I, II et III du manuscrit 6. C'est aussi un trait saillant de l'archétype de la *Myvyrian Archæology of Wales* pour les poèmes du XIIe et du commencement du XIIIe siècle de cette collection (1).

A relever dans le manuscrit 7 : *u* pour *w* ou 6 (p. 613 *gur* ; 626 *y lleu* ; 608 *marchauc* (*au* pour *aw* fréquent) ; *t* pour *d* spirant (une fois) : *yssyt* (*yssyd*). L'orthographe de ce manuscrit, en général, n'a rien de caractéristique.

Dans Peniarth, 16, *e* pour *y* est fréquent (p. 90 *henne*, pour *hynny* ; *e dyd* (*y dyd*) ; *ell deu* (*yll deu*), et même *den* (*dyn*). On rencontre fréquemment aussi *au* pour *aw*, et *uy* de temps en temps pour *wy* (p. 91 *gwydbuyll*).

Il n'est pas inutile de remarquer que le *K* est usité dans tous ces manuscrits. Or, il n'a guère été en usage en Galles, que dans la seconde moitié du XIIe siècle. On le trouve dans le manuscrit 28 de Peniarth, qui est de cette époque, et dans le *Black Book of Chirk* écrit vers 1200.

Si, d'après ces remarques, la rédaction des *Mabinogion* ne peut être postérieure au premier tiers du XIIIe siècle, trouve-t-on dans les formes des mots des arguments permettant de les faire remon-

employé encore pour *v* (*Report on welsh mss.*, n° 11, I, p. 377 ; *The Bruts*, p. 13), de même dans le mss. Peniarth 17.

(1) J. Loth. La principale source des poèmes des XIIe-XIIIe siècles dans la *Myv. Arch.* (*Revue celt.*, XXII, p. 13).

ter plus loin, et d'établir que les scribes copiaient un manuscrit antérieur, sensiblement plus ancien ? On peut le démontrer pour le *Gorchan Maelderw*, poème contenu dans le *Livre d'Aneurin* dont le manuscrit n'est que de la fin du XIIIe ou du commencement du XIVe siècle ; il est sûr que le manuscrit primitif devait être en vieux gallois, c'est-à-dire remonte au Xe ou au commencement du XIe siècle. On peut en dire autant des lois de Gwynedd, dans le *Black Book of Chirk*.

On trouve quelque chose d'analogue dans le texte de Kulhwch et Olwen. On peut citer *Catbrilogyon* au lieu de *Catvridogyon* (*White Book*, p. 429) ; *Twr Bliant*, à lire *Twrb Liant*, *ibid.*, ms. 4, p. 464) mot à mot *Tumulte des flots*. Le scribe du *Livre Rouge* n'a pas compris l'expression et l'a modernisée en *Twryw vliant ;* il en est de même, ce qui est plus curieux, du scribe de Peniarth 4, dans le *mabinogi* de Pwyll : ce qui donne le sens plus qu'étrange de *tumulte*, *tapage de bliant* (toile fine). Mais la forme la plus probante est *genhym* pour *genhyv* dans l'épisode de Kulhwch où le héros se trouve en conflit avec le portier Glewlwyd. Ce dernier va en rendre compte à Arthur qui lui demande : *Chwedleu parth genhyt* « y a-t-il du nouveau à la porte ? » Glewlwyd répond : *Yssydynt genhym*, « Oui, j'en apporte (oui il y en a avec moi (1)). » On pour-

(1) *Livre Blanc* p. 457; Le *Livre Rouge*, p. 104, n'a pas : *yssydynt genhym*. Pour les lecteurs peu familiarisés avec les carac-

rait citer encore : *a mab* pour *a vab,* ô fils (qui se trouve dans la même colonne), mais ces négligences dans les mutations syntactiques ne sont pas rares ailleurs. En revanche, *genhym* pour *genhyv* est une forme vieille galloise. Les formes de ce genre se trouvent mêlées encore à des formes plus modernes, à des formes caractéristique du moyen-gallois, dans la langue de transition du XIe siècle, par exemple dans le texte gallois des *Privilèges de l'Église de Llandav.*

Les trois *englyn* (sorte d'épigramme) de Math ab Mathonwy concernant Lleu Llaw Gyffes (v. traduction, plus bas, note, et notes critiques) ne prouvent pas, comme l'a avancé Gwenogvryn Evans, que le manuscrit dont disposait le scribe de Math avait été écrit en vieux gallois, c'est-à-dire remontait, au plus tard, au X-XIe siècle. En admettant même, ce qui est fort douteux, que le mot *oulodeu* fût pour *aelodeu,* membres, comme il le croit, on ne pourrait en tirer qu'une conclusion : c'est que le manuscrit pourrait être de l'époque de transition que représentent certaines chartes et textes, comme ceux dont nous venons de parler, les Privilèges, les délimitations de champs

ractères du vieux gallois, il est nécessaire de savoir qu'en vieux gallois, les occlusives sourdes *p t c,* les sonores *b d* (*g* parfois) *m,* intervocaliques, sont intactes dans l'écriture, tandis qu'en moyen gallois (plus ou moins régulièrement), *p t c* évoluent en *b d g,* et *b m* en *v d, dans l'écriture,* est le plus souvent écrit *d*), vieux gallois *genhim,* moyen gall. *genhyv* (*m* est intervocalique en vieux celtique).

du *Livre de Llandav*, c'est-à-dire du XIe siècle (1). Il semble, en revanche, que ces *englyn* représentent une orthographe assez archaïque. Le manuscrit original avait sûrement fréquemment *e* pour *i* (y) et *eu*, régulièrement, semble-t-il, pour *ew* aussi bien que *eu*. Il n'est pas douteux que le scribe n'ait mal interprété la graphie *Lleu*, nom du héros principal du mabinogi avec Gwydyon : il l'a transformé en *Llew*, tandis qu'il faut sûrement lire *Lleu* ; il n'a pas davantage compris *eu* pour *geu*, mensonge, et l'a transformé en *ev* (ef) (2). Si *deulenn*, dans le second *englyn* devait être maintenu, comme *llenn* (*llynn*) étang, lac, est féminin, on serait obligé de supposer que le scribe avait devant lui non *dou*, masculin, mais une forme *doi*, *doy* pour *dui*, *duy* féminin : il l'aura confondue facilement avec *dou* (3). Cette forme pourrait remonter au X-XIe siècle (*doy* ne pourrait être que du XIe).

(1) *White Book*, Préface, p. XII. La graphie *ou* du pluriel pour *eu* se trouve encore à la fin du XIe siècle, par exemple dans les quatre vers écrits par Johannes, fils de Sulgen, évêque de Saint-David en 1071-1089 (*Archæol. Camb.* 1874, p. 340) ; *ou* dans *oulodeu*, représenterait *ai*, *ae* moderne. Cette hypothèse soulève plus d'une difficulté ; il me paraît plus probable que *oulodeu* est à rapprocher de *ovlydu*, se décomposer.

(2) V. plus loin, traduction et notes critiques au texte. J'ai rectifié le texte des *englyn* dans ma première traduction : I, p. 331, note à la page 78, l. 17, traduction, p. 148. Cf. J. Loth, *Métrique galloise*, II, 1re partie, p. 227.

(3) La graphie *oi* pour *ui* existe sporadiquement en vieux gallois : *loinou*, buissons, pour *luinou* ; *toimn* pour *tuimn*, etc. *L'u* de la diphtongue *ou* avait un son voisin de *u* français ou *y* gallois du

Le premier rédacteur de Math et du *Mabinogi* n'est pas le même que celui de Kulhwch et Olwen ; il y en a d'autres preuves, comme je l'établirai plus bas.

Certaines graphies, surtout en construction syntactique, n'ont pas de valeur au point de vue chronologique quoiqu'elles soient, en apparences, archaïques ; par exemple : *ym penn, ym blaen*, se trouvent dans des textes, en réalité, plus récents que d'autres qui présentent *ym henn, ym laen*.

De même *fynnawn* paraît plus récent que *fynhawn* : or, *finnaun* se trouve dans le *Book of Llandav*, dans des manuscrits anciens de Nennius ; *cimer*, apparaît au IXe siècle dans les notes marginales de l'évangéliaire de St Chad à Lichfield, tandis qu'au XIIe et au XIIIe siècle on a *cymher*.

De même, la présence d'occlusives sourdes intervocaliques au lieu de sonores, que l'on considère généralement comme un trait du vieux gallois (*L. Rouge* : *clwyleu* pour *clwydeu*), peut n'être qu'un trait dialectal : aujourd'hui encore l'occlusive suivant immédiatement une voyelle accentuée, dans l'Est du Glamorgan, est nettement sourde ; seule, l'occlusive intervocalique en syllabe prétonique est

XIe siècle. Il n'est guère possible à cette date de supposer une forme dialectale analogue à celle qui est en usage près de Carnarvon : *deu lo*, les deux mains, pour *dwy lo*.

On peut, il est vrai, supposer que *deu lynn* est pour *deu glynn* et dans le vers suivant, lire : *awyr a llynn* (pour un plus ancien *awyr ac lynn*).

sonore. Il est très vraisemblable que la prononciation des occlusives intervocaliques, sur bien des points du pays de Galles, aux XIIe-XIIIe siècles, n'était pas encore nettement sonore.

La langue même fournit quelques utiles indications. Peniarth 4 est, *en général*, plus fidèle à l'archétype ancien que le *Livre Rouge*. Il conserve plus fidèlement et plus régulièrement les formes du présent-futur 1re pers. du sg. de l'ind. en *-haf*, du subj. en *-ho*, du futur second en *-hei*, du subj. passif en *-her* (1).

L'emploi de la particule *ry* qui est en plein déclin au XIIIe siècle, en prose et même en poésie dans la seconde moitié de ce siècle, est plus fréquent (2).

Péniarth 6, même la partie IV, dont l'orthographe a été systématiquement rajeunie, est également plus archaïque que le *Livre Rouge* en ce qui concerne les formes en *h-* (3).

Çà et là, on rencontre aussi dans le *Livre Blanc*

(1) Pen. 3 (*White Rook*: p. 60 a *gymerhaf*; 483 *ny surha*; 124 a *vynhaf*; 482 *mwynha*; 122 a *vynho*; 141 a *blinho*; 151 a *talho*; 163 a *tynho*; 456 a *rotho*; 457 *ranhwyf*; 135 *tra barahei*; 174 *mynhei*; 474 a *delhei*; 136 *kyweirher*, etc...

(2) Pen. 4. *White Rook*: p. 22 *rydodet* (*L. Rouge*: a *dodet*); 145 *ryderyw* *L. R.* a *deryw*); 138 *y ryvum*; *rygael* (*L. R. y deuthum*; *kaffael*); 140 *o ryllad* (*L. R. llad*), 143 *ar ladassei* (*L. R. ladassei*); 474 *rywascut* (*L. R.*, a *wascut*); 475 *ryladawd* (*L. R.* a *ladawd*), etc.

(3) Il présente (*White B.*, p. 204) les deux intéressantes formes suivantes: ar neb a *welhei* y vorwyn yn y wisc honno, ef a *welei*... Peniarth 4 et *L. Rouge* ont au lieu de a *welhei*: *welsei*.

des formes plus archaïques ou plus galloises : Pen. 4 *corunawc* (*L. R.* 2.24 *coronawc*) dérivé de *corun de corôna,* tandis que *coronawc* a été fait sur le moderne *coron;* Pen. 4, page 5 : *ystevyll*, plur. ancien de *ystavell* (v. gallois *stebill*) au lieu de *ystavelloed* (*L. R.* 4, 2) ; *godiwawd* (*L. R.* 20, 17 : *gordiwedawd*) ; à signaler aussi à plusieurs reprises les formes du prét. plur. en *-sant* : Pen. 4, p. 128 : *a gymersant* (*L. R. a gymerassant*).

Peniarth 6, Part 3 (*White Book,* p. 280) a seul conservé une trace de l'ancienne règle, encore observée en partie dans la poésie du XIIe siècle, d'après laquelle, après la négation en position relative, les occlusives sourdes deviennent sonores : *peth ny gavas erioed*, chose qu'il n'a jamais eue auparavant (Pen. 4 : *ny chavas; L. Rouge : nys kavas*) (1).

Au point de vue de la langue, c'est la version de Kulhwch et Olwen de Peniarth 4 qui offre le plus d'intérêt et se rapproche le plus de la poésie archaïsante du XIIe siècle. On peut y signaler : 1° un verbe qui ne se trouve nulle part ailleurs : *amkawd* (2),

(1) Les proverbes gallois ont souvent conservé des tournures anciennes (il y a en a qui remontent sûrement au XIIe siècle, malgré des formes orthographiques modernisées). Je relève (*Myv. Arch.*, p. 772-1) : *ni elwir cywrain ni gynnydd ;* on n'appelle pas habile celui qui ne prospère pas : *ni gynnydd* au lieu du moderne : *ni chynnydd*. Le recueil de *Welsh Proverbs* de H. Vaughan (London, 1809), n° 2560, en a conservé un autre exemple : *nid ergyd ni gywirer*, ce n'est pas un coup, celui qui n'a pas son effet.

(2) *Cawd* se trouve peut-être avec une forme en *-s-* dans le *ri-ceus* du 2e poème à Juvencus (IXe siècle).

il dit ; 2° l'emploi de *Kwt*, où, mot rare qui ne se trouve qu'en poésie au XIIe siècle ; 3° l'emploi des formes passives en *-awr* : (Livre Blanc, 479 : *nyn yscarhawr*, 475 *nyn lladawr* ; 4° la construction de la comparaison avec la particule *noc*, *no* (1) (cette particule y est en tête) : p. 476, *no broun alarch guynn*, *oed gwynnach y dwy vron* (3)) ; 5° l'emploi de la copule *oed* avant l'attribut : *oed melynach y fenn ; oed gwynnach y chnaud : oed gwynnach* (2)... Ces faits joints à ceux que j'ai relevés au point de vue des formes permettent de placer avec sûreté la rédaction de ce roman vers la fin du XIe siècle. Il me paraît également probable que les autres ont dû être rédigés au plus tard à la fin du XIIe siècle ; les quatre Branches plus tôt.

Il y a trace parfois de la tradition orale, ou de la prononciation : Pen. 4 : *Annwn* (*L. Rouge* 84-25 : *Annuvyn*). C'est particulièrement remarquable dans Peniarth 7 : p. 612 *y dwawt* pour *y dywawt* : c'est la forme la plus fréquente ; *i dwen* (*dwy en*) ; p. 614 *athiasbedein* (*ath diasbedein*) ; p. 616 *varglwyd* (*vy arglwyd*) ; p. 623 *twllodrus* (*twyllodrus*) ; 609, 611 *gwassaneth* (*gwassanaeth*) ; p. 619 *ath iarleth* ; 624 *marchogeth*.

Les textes en prose qui sont le plus près de la langue et de l'orthographe des *Mabinogion*, sont le *Brut Tysilio* et le *Brut Gruffydd ab Arthur*, surtout

(1) Cf. L. Aneurin, *F. a.-B. of Wales*, II, p. 97 : *noc a dele...*

(2) Cf. la construction de la copule avec l'attribut en vieil irlandais (Vendryès, *Grammaire du vieil irl.*, 55, 573).

dans le texte dont la *Myv, Archæology* nous a conservé les variantes sous le titre de *nodiadau* (notes). Le *Brut* de *Gruffydd ab Arthur* est une version galloise de l'*Historia* de Gaufrei de Monmouth.

Par l'histoire on arrive à des conclusions analogues sur la date de la rédaction des *Mabinogion*.

Le *Songe de Rhonabwy* semble avoir été composé du vivant de Madawc ad Maredudd, roi de Powys, qui mourut en 1159, ou peu après sa mort. Il y est question de lui et de son frère.

Il y apparaît un personnage qui a dû vivre vers la même époque : Gilbert, fils de *Katgyffro*, c'est-à-dire Gilbert de Clare, comte de Pembroke en 1138, fils de Gilbert Fitz-Richard, le conquérant du pays de Cardigan, qui mourut en 1114. (V. plus bas, note à *Katgyffro*.) Ce récit romanesque était populaire au XIIIe siècle : un poète que l'on fait vivre de 1260 à 1340, Madawc Dwygraig, dit qu'il n'est qu'un rêveur comme Rhonabwy.

Dans Kulhwh et Olwen, il est fait mention de Fergant (*Flergant*) roi de Llydaw (Armorique). C'est peut-être un souvenir d'Alain Fergent, duc de Bretagne de 1081 à 1109.

La version du *Livre Rouge* de l'*Aventure de Lludd et Llevelys* se rattache étroitement à celle qui se trouve dans le *Brut Gruffydd ab Arthur*, et est incontestablement postérieure, dans sa rédaction, à l'œuvre de Gaufrei de Mommouth (v. plus loin, traduction, note à Lludd et Llevelis). Il a existé, suivant un poème de Taliessin qui ne peut être,

d'après sa métrique et le contexte, postérieur à la première moitié du XIIe siècle, des traditions assez différentes sur la famille de Beli, dont Lludd et Llevelis étaient fils (Livre de Tal., *Four anc. Books of Wales*, II, p. 282, 10). L'*Aventure* elle-même appartient à l'ensemble des vieilles traditions celtiques ; il est fait une brève allusion à l'*entente* de Lludd et Llevelis dans un autre poème de Taliessin antérieur à l'œuvre de Gaufrei (F. a. B. II, p. 214. 9).

Le *Songe de Maxen* porte des traces irrécusables de l'influence de Gaufrei. Il semble, d'après une allusion du poète Cynddelw (*Myv. Arch.* 162. 1) à Maxen, que cette composition fût connue dans la seconde moitié du XIIe siècle.

D'un autre côté, la géographie politique du Mabinogi *proprement dit*, dont les quatre branches Pwyll, Branwen, Manawyddan, Math, ne peuvent être séparées, ne nous permet pas de mettre la composition de ces récits plus tard que la fin du XIIe ou le commencement du XIIIe siècle. C'est ainsi que les États de Pwyll ne comprennent que sept *cantrevs* ; or si Dyvet n'en avait que sept au XIIe siècle, comme le dit Giraldus Cambrensis (*Itin.*, 1. 12 ; Cf. Cynddelw, Myv. Arch. 166. 1 : *seith beu Dyved*) (1), au XIIIe, il en comptait huit (Myv. Arch., p. 737). Le *Mabinogi* de Math ab Mathonwy attribue sept *cantrevs* à Morganhwc (Glamorgan), auquel la Myv. arch. n'en donne que quatre (*Myv. Arch.*, p. 747). Or,

(1) Cf. *The Book of Llandav*, éd. Rhys-Evans, pp. 247-249.

c'est exactement l'étendue du royaume de Iestin ab Gwrgant, qui régna de 1083 à 1091 (voir plus bas, traduction).

Math donne à Lleu Llaw Gyffes le *cantrev* de Dunodic et le copiste ajoute que cette division porte de son temps les noms d'Eiwynydd (Eivionydd) et d'Ardudwy. Or, le *cantrev* de Dunodic a été supprimé par Edward Ier : il n'apparaît pas dans les statuts de Rothelan (Rhuddlan), par lesquels ce roi remania, en 1284, les divisions administratives du pays de Galles. Des deux *kymmwd* dont il se composait, l'un, celui d'Eivionydd, passe sous la domination du vicomte de Carnarvon ; l'autre, celui d'Ardudwy, sous celle du vicomte de *Meirionydd* ou Merioneth (*Ancient Laws of Wales*, II, p. 908). La glose du copiste se trouvant dans le manuscrit de Peniarth 4 comme dans le *Livre Rouge*, établit en revanche que le manuscrit a été écrit après 1284, peu de temps après vraisemblablement.

Le *Livre Noir* de Carmarthen, le *Livre de Taliessin*, dans des poésies qui ne peuvent être postérieures au milieu du XIIe siècle, et sont même probablement antérieures à la rédaction la plus ancienne que nous puissions atteindre des *Mabinogion*, renferment des allusions très claires et parfois même la substance d'épisodes caractéristiques des récits purement gallois (1). Un guerrier légendaire nous

(1) Sur les vieux poèmes gallois, v. J. Loth, *Revue Celtique*, XXI, 28, 328 ; XXII, 438 ; XXIII, 203 ; XXVIII, 4. *Métrique galloise, passim.*

dit dans *Le Livre Noir* (F. A.B. II,p. 55. 14) qu'il a été là où fut tué Bran, le fils de Llyr. Kei a les honneurs de tout un poème où il apparaît sous les mêmes traits redoutables que dans Kulhwch et Olwen. Le poème débute aussi par un dialogue rapide entre Arthur et le célèbre portier de la cour d'Arthur, Glewlwyd Gavaelvawr (*ibid.*, p. 50-53). Manawyddan ab Llyr y figure aussi (p. 51), ainsi que Mabon ab Modron,et Bedwyr.Le nom du cheval de Kei nous est donné dans un autre morceau (*ibid.*, p. 10) ; l'auteur connaît aussi les noms des chevaux d'Owein ab Urien, de Gwalchmai, de Caswallawn. Il sait où sont enterrés : Pryderi, Kynon, Bedwyr, Owen ab Urien, Alun Dyved (*ibid.*, p. 28-33).

On trouve même dans le *Livre Noir* un poème malheureusement très court et d'un texte tronqué consacré à Tristan : à en juger par quelques vers, il appartient à une tradition très différente de celles que nous ont conservées les romans français. (*Ibid.*, p. 55, poème XXXIV.) Les poèmes XXXIII et XXXV sont particulièrement instructifs. Ce sont des dialogues, le premier entre Gwynn ab Nudd et Guyddneu Garanhir, l'autre entre Taliessin et Ugnach mab Mydno. Ces poèmes étaient probablement accompagnés de récits en prose. On y trouve des allusions à certains personnages des *Mabinogion* et aussi l'écho de traditions pour nous malheureusement perdues. Les traditions si curieuses du *Mabinogi* de Math ab Mathonwy étaient familières

à l'auteur des poèmes VIII et XVI du Livre de Taliessin (1). Il en est de même de celles du *Mabinogi* de Branwen (2). La barque d'Arthur, *Prytwenn* (3), joue un rôle extraordinaire dans des épisodes du cycle d'Arthur que nous ne connaissons que par le poème XXX du Livre de Taliessin (F. a B. II, pp. 181-182). La chasse du porc Trwyth (mieux *Trwyt*) (4) est connue de Nennius; il y est fait allusion dans le Gorchan Kynvelyn, poème du Livre d'Aneurin dont la rédaction est sûrement antérieure au XIe siècle (F. a. B. II, pp. 94-95).

On trouvera çà et là dans les notes explicatives des citations de poètes gallois du XIIe et du XIIIe siècle prouvant combien les légendes de nos *Mabinogion* étaient répandues à cette époque.

L'étude de la composition, du caractère des éléments dont se composent ces récits, les procédés et le ton des narrateurs nous permettent de faire un pas de plus : la rédaction de Kulhwch et Olwen est nettement antérieure à celle des deux *Songes* et de l'*Aventure de Lludd et Llevelis*; elle est également moins archaïque dans la mise en œuvre des matériaux, leur agencement et l'esprit qui y règne que celle des *Quatre Branches du Mabinogi*; et

(1) V. plus bas, trad. et notes.

(2) V. trad. et notes : se référer à l'*Index*.

(3) *Ibid.*, note à Arthur.

(4) V. plus bas, I, *Kulhwch*.

cependant, d'après ce qui a été dit plus haut, elle leur est probablement antérieure.

Le *Songe de Ronabwy*, le *Songe de Maxen*, sont des œuvres d'imagination d'un conteur du XIIe siècle, des compositions purement littéraires, qui ne manquent pas d'originalité et témoignent d'un rare talent descriptif, le *Songe de Ronabwy* surtout. Le héros du récit s'endort, et, en rêve, il est transporté au temps d'Arthur, à son époque la plus brillante, où les héros paraissent avec des proportions surhumaines. Il assiste au défilé des troupes d'Arthur, dont il dépeint l'aspect, l'équipement et la marche avec une incroyable richesse et précision de détails ; le cadre est habilement choisi et l'idée maîtresse véritablement originale. Tout le début est d'un réalisme étrange, empreint de couleur locale, que l'on dirait moderne. Il y a dans ce *Songe* l'écho de fort anciennes traditions, en particulier dans l'épisode des Corbeaux d'Owen. (V. plus bas, traduction).

L'*Aventure de Lludd et Llevelis*, par certains traits, par le ton et la conception de l'histoire chez l'auteur, indique pour sa rédaction l'époque de Gaufrei de Monmouth quoiqu'elle ne lui soit pas empruntée. Il est même remarquable que dans l'adaptation galloise de l'*Historia*, le *Brut Tysilio*, et sa traduction, le *Brut Gruffydd ab Arthur* (1) l'aven-

(1) Le manuscrit de Shirburn 18, de la première moitié du XIIIe siècle et les manuscrits de la même classe de la version gal-

ture figure tandis qu'on la chercherait vainement dans l'*Historia* elle-même. Les traditions populaires qui en forment la partie essentielle sont incontestablement anciennes et bien antérieures à l'époque de la composition.

Kulhwch et Olwen occupent une place à part et proéminente à certains points de vue parmi nos récits. Ce qui frappe tout d'abord quand on les compare au *Mabinogi*, c'est que, comme dans le songe de Ronabwy, Arthur est la figure dominante : c'est à lui qu'on a recours ; c'est lui qui par son pouvoir, appuyé sur des guerriers et serviteurs aussi remarquables par leurs pouvoirs magiques que par leur audace, mène à bien la plus difficile des *quêtes*. Sa cour est le centre du monde : elle réunit tout ce que le narrateur connaît de peuples : Bretons d'Angleterre, Anglo-Saxons, Irlandais, Normands, Bretons d'Armorique, Français. Beaucoup plus encore que dans Ronabwy, Arthur est le maître d'un monde fantastique nettement celtique, mœurs et traditions. Sa cour ne ressemble en rien à celle de l'Arthur des romans français du XIIe siècle, où règnent l'amour courtois, les manières raffinées, le langage élégant, la bonne tenue qui

loise de Gaufrei la donnent, mais elle manque dans le manuscrit de *Dingestow Court* et ceux de sa classe ; or le manuscrit de Dingestow est du commencement du XIIIe siècle (Gwenogvryn Evans, *The Bruts*. Préface, p. XII-XV). On trouve quelques variantes de Shirburn 18 dans l'édition d'Ifor Williams du *Cyfranc Lludd a Llevelis*. Bangor, 1910.

distinguent les chevaliers de la Table Ronde. C'est une assemblée incohérente de personnages disparates, d'êtres fantastiques et surnaturels, pris de droite et de gauche dans des traditions de toute espèce, et *groupés artificiellement autour du héros national devenu surtout un personnage de féerie.*

C'est là ce qui constitue l'originalité propre de ce roman et lui donne une place intermédiaire entre le *Mabinogi* et les romans français. Tous les cycles sont mis à contribution et mêlés au profit d'Arthur. Aucun personnage historique du XIIe siècle n'y apparaît, ce qui n'est pas le cas, comme nous l'avons vu, pour le *Songe de Ronabwy*. Le roman est sûrement antérieur (je l'ai prouvé plus haut) aux romans français. Il est évident que si l'auteur les avait connus, il n'eût pas hésité à introduire à la cour d'Arthur, les *Sagremor*, les *Calogrenant*, etc. Sa géographie est purement galloise et aussi précise et détaillée que celle des romans gallois d'origine ou d'adaptation française l'est peu. Kei n'a rien du Keu de ces romans ; c'est toujours le guerrier redoutable, à moitié fabuleux du *Livre Noir* et de certaines poésies de la *Myv. Archaeol.* Et le fait est d'autant plus digne de remarque, que la note ironique y apparaît : on y sent déjà la parodie, comme dans le morceau irlandais connu sous le nom de *Festin de Bricriu*, ou encore dans *Cuchulain malade et alité* (1).

(1) D'Arbois de Jubainville, *L'épopée celt. en Irlande*, pp. 80-149. On peut comparer dans *Cuchulain malade* (*ibid.*, p. 179), la pein-

La liste des saints gallois était interminable. Les dieux ou héros qui ne s'étaient pas trop compromis dans l'Olympe païen ou qu'il eût été inutile ou dangereux de noircir dans l'esprit des populations christianisées, avaient été, en général, convertis et étaient passés au rang des saints. Pour tout abréger, on les avait divisés, semble-t-il, en trois grandes catégories : ils descendent soit de Kaw, soit de Cunedda, soit de Brychan ; notre auteur favorise la famille de Kaw et l'enrichit. Il y introduit entre autres : *Dirmye*, mépris ; *Etmyc*, admiration ; *Konnyn*, roseau ; *Mabsant*, saint patron ; *Llwybyr*, sentier ; *Kalcas*, Chalcas, enfin *Neb*, quelqu'un ! L'intention satirique ou plaisante est également marquée dans certains noms de l'invention de l'auteur, comme *Nerth* fils de *Kadarn*, Force fils de Fort ; *Llawr* fils d'*Erw*, Sol fils de Sillon (1) ; *Hengroen*, Vieille Peau, cheval de Kynnwyl ; dans les noms des chevaux, des femmes, des filles et des fils de Cleddyv Diwlch (plus bas, trad.) (2).

Les mœurs ne sont pas atteintes par la civilisation française du XIIe siècle. On sent cependant quelque changement dans la conception que se

ture des femmes d'Ulster et surtout celle de Cuchulainn irrité à celle de personnages grotesques de la cour d'Arthur. (V. plus bas, trad.)

(1) On attendrait *Kadarn* fils de *Nerth*, et *Erw* fils de *Llawr*.

(2) La parodie proprement dite ne se développe que beaucoup plus tard ; cf. J. Loth, *Une parodie des Mabinogion*, *Revue celt.*, XIX 308.

font les guerriers de leur chef. Les compagnons d'Arthur paraissent choqués à la pensée qu'il va se colleter avec la sorcière : *ce ne serait pas convenable*. Ils trouvent aussi qu'il est au-dessous de lui d'aller à la recherche de certains objets de trop mince importance, et le renvoient poliment à sa cour de Kelliwic en Kernyw (Cornouaille anglaise). Ses officiers commencent à rougir de certains emplois qui leur paraissent compromettants pour eux et de nature à faire tort à la réputation de générosité d'Arthur : Glewlwyt fait remarquer qu'il veut bien faire les fonctions de portier au premier de l'an, mais que le reste de l'année ce sont ses subordonnés qui remplissent ce rôle : trait de mœurs remarquable qui se retrouve dans Owen et Lunet ou la *Dame de la Fontaine* (1) ; Glewlwyt fait l'office de portier ou plutôt d'introducteur des étrangers, *mais de portier, il n'y en avait point*. Dans le poème du *Livre Noir* consacré à Kei, Glewlwyt au contraire, se présente nettement comme portier.

Quoique les mœurs soient païennes, l'influence chrétienne paraît parfois ; c'est ainsi que Nynniaw et Pebiaw ont été transformés en bœufs pour leurs péchés. Le porc Trwyth est un prince que Dieu a puni en le mettant sous cette forme. Le conteur a été visiblement embarrassé pour Gwynn ab Nudd. Gwynn, comme son père Nudd, est un ancien dieu des Celtes insulaires. (V. plus bas, note à Gwynn.)

(1) Il ne se trouve pas dans *l'Yvain* de Chrétien de Troyes.

Les prêtres chrétiens en avaient fait un démon. Le peuple s'obstinait à le regarder comme un roi puissant et riche, le souverain des êtres surnaturels. Notre auteur a eu une idée originale : il l'a laissé en enfer où le christianisme l'avait fait définitivement descendre, pendant que son père Nudd conservait une place honorable dans l'Olympe chrétien, mais pour un motif des plus flatteurs pour lui : *Dieu lui a donné la force des démons pour les dominer et les empêcher de détruire les hommes de ce monde : il est indispensable là-bas.*

L'armement de Kulhwch est plus complètement celtique que celui des guerriers du *Songe de Ronabwy*. Comme Eocho Rond, dans le morceau épique irlandais de l'*Exil des fils de Doël* (1), il porte deux javelots, une lance et, à sa ceinture et au côté, une épée à poignée d'or. Les deux javelots sont caractéristiques de l'armement des anciens Celtes (2). Il ne rappelle en rien celui des chevaliers d'Owen et Lunet, de Peredur et de Gereint et Enid.

Un autre trait de mœurs archaïques, c'est l'évaluation de la valeur des pommes d'or du manteau de Kulhwch et de l'or de ses étriers et de ses chaus-

(1) D'Arbois de Jubainville, *L'épopée celtique en Irlande*, p. 156. Dans le *Perlesvaus* (*Potvin*, I, p. 61, 62) Perceval a en mains *trois* javelots, ce qui est probablement une mauvaise interprétation. La mère de Perceval lui en fait enlever *deux* parce que ce serait *trop gallois*, c'est-à-dire barbare. (V. t. II, trad. note à Peredur. Cf. J. Loth. « Un trait de l'armement des Celtes », *Revue celt.*, 1910).

ses en *vaches*. (V. traduction et note.) Chacune des pommes vaut *cent vaches*. C'est encore la façon de compter dans les lois galloises rédigées au cours du xe siècle.

Si on rapproche ces observations des particularités archaïques de langue relevées plus haut, on arrive à placer la rédaction de ce roman dans la seconde moitié du xie ou le début du xiie siècle. On ne saurait la faire remonter plus haut. Un emprunt significatif suffirait à le prouver : au lieu de *gwayw* on y remarque *gleif*, lance, emprunté au français *glaive* qui avait aussi ce sens. (V. plus bas, trad., note à Kulhwch.) Or, le contact entre la civilisation française et la civilisation galloise n'a guère eu lieu avant la dernière partie du xie siècle. Il n'est pas sans intérêt de rappeler qu'Alfred Nutt (*The Mabinogion*, p. 342) a signalé certains points de ressemblance de Kulhwch et Olwen et aussi du Songe de Ronabwy avec des compositions irlandaises du xie siècle, comme la *Destruction de la maison de dá Derga*, l'*Ivresse des Ulates* ou hommes d'Ulster, le *Festin de Bricriu*. Quoiqu'il y ait dans Kulhwch des héros irlandais comme *Cnychwr map Ness* (Conchobar mac Nessa) et d'autres, l'influence des conteurs irlandais ne me paraît pas sensible. Il y a eu à toute époque des relations de guerre et d'amitié entre Gaëls et Brittons (1) Elles ont été particuliè-

(1) Il y a eu des établissements de Gaëls dans l'île de Bretagne, même après l'ère chrétienne, au iiie siècle par exemple ; il y en

rement actives pendant l'existence si troublée du roi de Nord-Galles, Gruffydd ad Cynan (1075-1137). Fils d'Irlandaise, il avait passé sa jeunesse en Irlande ; c'est en partie avec des forces irlandaises qu'il avait conquis sa couronne ; chassé de nouveau, c'est en Irlande qu'il avait cherché un refuge et c'est d'Irlande, avec l'appui des Irlandais, qu'il put retourner en Galles et triompher définitivement de ses ennemis. C'est probablement pendant son règne, que certaines légendes comme celles de *Cúroi mac Daere* furent empruntées par les bardes gallois aux chanteurs irlandais (1).

Au point de vue littéraire, Kulhwch est hors pair. Il dépasse en intérêt aussi bien le *Mabinogi* que les trois romans d'Olwen et Lunet, Peredur, Gereint et Enid, par la variété des épisodes, le merveilleux des aventures, le coloris des descriptions et surtout par la poésie de la langue. L'expression est poétique et vigoureuse ; la construction plus souple, plus nerveuse, moins alourdie de liaisons surtout que dans les romans d'origine fran-

a eu également et de durables de la part des Brittons en Irlande. (J. Loth, « Bretons insulaires en Irlande » *Revue celt.*, XVIII, 304 ; XXVIII, 417.) Les inscriptions oghamiques de Galles, de Cornawall (on en trouve jusqu'à Silchester), n'ont pas, à mon avis, du tout la signification qu'on leur attribuer et n'indiquent nullement une conquête. Sur les rapports des Gaëls et des Brittons, cf. Kuno Meyer. *Early relations between Gaël and Brython* (y Cymmrodor, 1896). — John Rhys, *Archaeologia cambrensis*, 1898; *Celtic Follkore*, p. 541 et suiv. — *Rev. Celt.*, XVIII, 344; XXXVIII, 417.

(1) Livre de Taliessin, *F. a. B. of Wales*, II, p. 198.

çaise. Il mérite l'attention aussi au point de vue de la composition. C'est le plus considérable des romans purement gallois ; il est même sensiblement plus long qu'aucun des trois romans, notamment qu'Owen et Lunet. Or, malgré quelques incohérences dues au copiste sans doute, il surpasse sûrement en unité de composition Peredur et même les deux autres romans. L'auteur dans le *Livre Blanc* a mis cette unité parfaitement en relief par son titre même : *Comment Kulhwch obtint Olwen*. Cette constatation suffit à réduire à néant une théorie très répandue surtout parmi les romanistes, et qui a particulièrement cours au sujet de Tristan : c'est que si les épisodes dans les roman arthuriens sont celtiques, si la *matière* est *bretonne*, la mise en œuvre ne l'est pas : la trame des romans serait française et les Français seuls auraient été capables de donner une unité plus ou moins accentuée à des épisodes, on dit volontiers des *lais*, indépendants les uns des autres. Kulhwch prouve que les Brittons de Galles n'avaient nul besoin d'aller à l'école des conteurs français ou de s'inspirer de modèles français pour arriver à composer des romans d'aussi longue haleine et au moins aussi bien ordonnés.

Les quatre branches du *Mabinogi* représentent mieux la pure tradition des conteurs indigènes et le type ancien des compositions celtiques. Les quatre morceaux forment pour l'auteur un tout, un seul *Mabinogi ;* or, le lien qui existe encore entre la *bran-*

che de Branwen et celle de Manawyddan, est insignifiant entre celles de Manawyddan et de Math. On peut, à la vérité, distinguer dans le *Mabinogi* et ses *branches*, des cycles qui se sont mêlés et confondus (1); mais il n'y a cependant là rien de comparable au bouleversement de la plupart d'entre eux et à leur groupement au profit du seul cycle d'Arthur qui frappe dans Kulhwch. La *Matière de Bretagne* n'y paraît pas encore entièrement dominée par la légende arthurienne telle que nous la trouvons développée dans l'île de Bretagne et sur le continent, dans la seconde moitié du XIIe siècle. Le mouvement était commencé : Kulhwch le prouve. Quoique Kulhwch ne doive rien à Gaufrei et qu'il soit antérieur à l'*Historia* (2), il appartient à une période caractérisée par des tendances analogues. Comme il est sûr que la rédaction de Kulhwch est au moins aussi ancienne, plus ancienne probablement que celle du *Mabinogi*, il n'est pas douteux que l'auteur de ce dernier cycle ne fût parfaitement au courant des traditions arthuriennes de son temps. S'il ne s'est pas laissé influencer par les tendances à la mode si puissantes à une époque d'exaltation natio-

(1) On trouvera, à ce point de vue, quelques remarques suggestives dans le travail d'Anwyl : *The four branches of the Mabinogi* (Zeitschrift für celtische Philologie, I, p. 277 ; II, p. 124 ; III, p. 123).

(2) Kulhwch suffit à montrer que la légende arthurienne existait avant Gaufrei. Ce dernier a pétri, taillé à sa guise une *matière* qu'il n'a pas inventée. Il ne faut pas nier cependant qu'il n'ait commis de véritables *faux*.

nale, c'est que les récits qu'il mettait par écrit appartenaient à une tradition orale depuis longtemps formée, qu'il n'était pas permis d'enfreindre ni de transformer : c'est une œuvre classique, comme je l'ai fait remarquer plus haut (p. 12), et impersonnelle ; Kulhwch est une œuvre nouvelle et personnelle.

Si la rédaction du *Mabinogi* ne peut guère être postérieure à la première moitié du XIIe siècle, elle doit cependant se placer après la conquête normande. Certains termes de vénerie rappellent les termes de vénerie française. Le mot *pali*, vieux français *paile* et *pali*, est un emprunt fait à la civilisation française (1), qui s'est fait sentir sur les marches galloises et même dans l'intérieur du sud du pays de Galles, dans la seconde moitié du XIe siècle.

Y a-t-il eu modification du caractère primitif celtique dans Branwen par suite d'influences germaniques ou, pour mieux dire, scandinaves, comme l'a cru Alfred Nutt (*The Mabinogion*, p. 332) ? Faut-il supposer un contact avec le cycle romantique qui nous raconte le Deuil de Gudrun-Kriemhild (2) et le

(1) J'emploie *français* au lieu de *normand* ou *anglo-normand* ; c'est plus juste et plus exact ; de plus, les Gallois ignoraient à peu près complètement les Normands et ne connaissaient que les Français.

(2) L'épisode des Niebelungen où Kriemhild reconnaît le meurtrier de Siegfried parce qu'en sa présence le sang a jailli de ses plaies, paraît bien emprunté aux traditions arthuriennes : c'est là un trait qui ne s'est retrouvé jusqu'ici que dans *l'Yvain* de Chré-

Destin de ses enfants, l'enlèvement et la reprise de Hilde-Gudrun ? *A priori*, l'hypothèse n'est pas insoutenable. Les Scandinaves ont fait du IXe au XIe siècle de fréquentes descentes sur les côtes du pays de Galles et du Cornwall, et même des établissements durables dans le pays de Pembroke. Mais on pourrait tout aussi bien soutenir que s'il y a eu emprunt, c'est du côté scandinave.

Si on compare les quatre *branches* du *Mabinogi* à certains récits irlandais appartenant au même groupe de traditions vieilles celtiques, comme ceux qui concernent les *Túatha Dé Danann* (peuples de la déesse Danu) et parmi eux Lir et son fils Manannan (c'est le Gallois Llyr et son fils Manawyddan), il apparaît clairement, comme l'a fait remarquer Alfred Nutt, que le caractère mythique primitif, encore reconnaissable cependant parfois dans les romans gallois, est beaucoup moins marqué que dans les *sagas* irlandaises, traitant de sujets analogues. Il est incontestable que ce sont les Irlandais qui ont le mieux conservé la tradition celtique primitive.

Je ne saurais, par contre, attribuer la supériorité des Gallois, dans ces quatre branches, sur les Irlandais, au point de vue narratif et littéraire, à quel-

tien et le Morien néerlandais. (V. plus bas, tome II, *Owen*). E. Philipot m'apprend que Lachmann déclare l'épisode des Niebelungen postérieur à Hartmann d'Aue, et qu'il y a une preuve de l'existence de la croyance à la cruentation en France. Elle paraît néanmoins populaire surtout en Angleterre et en Écosse (Carew Hazlitt, *Dictionary of Faiths and Myth*, 2 vol., 1909 : I : *Blood-Portents*).

que vague influence de la culture plus raffinée des Français introduite en Angleterre par des compagnons de Guillaume et leurs descendants. C'est une hypothèse dénuée de tout fondement. La littérature française du XIe et du commencement du XIIe siècle ne nous offre rien qui ait pu, avec quelque vraisemblance, inspirer ou influencer les auteurs de nos romans. L'art incontestable qui s'y montre est tout aussi indigène que celui des poètes lyriques gallois, si parfaitement national et si raffiné ; or, ce sont sûrement des bardes ou des lettrés appartenant à la même école littéraire qui ont mis ces traditions par écrit (1).

Les trois romans *d'Owen et Lunet*, *Peredur ab Evrawc*, *Gereint et Enid*, nous transportent dans un monde différent : mœurs, culture, civilisation matérielle, armement, tout y porte la marque de la civilisation française du XIIe siècle. Ces trois romans sont très près des romans français : *Le chevalier au Lion* (2), *Erec et Enide*, *Le conte du Graal* (3), œuvres de Chrétien de

(1) Les artistes, parmi lesquels au premier rang les bardes, sont mis sur le même pied que les fils de roi, dans Kulhwch (V. plus bas, *trad.*). Les bardes du Glamorgan paraissent aussi avoir été particulièrement appréciés. (*Ibid.* Math.)

(2) La meilleure édition du *Chevalier au Lion* et *d'Erec et Enide*, est celle de M. Foerster, tomes 2 et 3 de son édition complète des œuvres de Chrétien : *Der Löwenritter (Yvain) von Chrétien von Troyes*, herausgegeben von Wendelin Foerster, Halle, 1887. *Erec und Enide*, Halle, 1890, 2e éd. en 1909.

(3) *Perceval le Gallois* (Le conte del Graal), édition Potvin, Mons, 1866-1871, 6 volumes: *Perlesvaux*, le roman en prose, forme

Troyes (1), le célèbre trouvère du XIIe siècle. Le *Perceval* a été laissé inachevé ; l'œuvre de Chrétien s'arrête au vers 10.601. Un inconnu l'a continuée jusqu'au vers 21.916 : il traite surtout des aventures de Gawain. Puis vient Wauchier de Denain (2), dont la part s'arrête au v. 34.934. L'ensemble fut terminé par Manecier qui écrivait entre 1214 et 1225, et par Gerbert (1220-1225). L'ensemble comprend 63.000 vers.

L'*Yvain* ou le *Chevalier au Lion* avait été publié par lady Charlotte Guest à la suite de sa traduction *d'Owen et Lunet*, d'après un seul manuscrit de la Bibliothèque nationale, d'une façon si défectueuse que le texte en est à peu près inintelligible (3).

On a d'*Yvain* une version allemande de Hartmann von Aue (4), qui écrivait au XIIe siècle, et une version norvégienne (5) qui a servi de base à un poème suédois et à un poème norvégien.

le tome premier. Cf. *Le saint Graal*, éd. Hucher. Le Mans, 3 vol., 1875-1878.

(1) Sur Chrétien de Troyes, ce qu'on sait de sa vie et ses œuvres, voir surtout Gaston Paris, *Journal des Savants*, 1902.

(2) Jessie L. Weston, *Wauchier de Denain as a continuator of Perceval and the Prologue of the Mons ms.* (Romania, XXXIII, p. 333).

(3) C'est le manuscrit 12.560, suppl. fr. 210, XIIIe siècle ; ms. G. de l'édition de Foerster (*Der Löwenritter, Einleitung*, VIII). Cf. G. Paris, *Histoire litt. de la France*, XXX, p. 170.

(4) L'édition la plus récente est celle de Bech, Leipzig, 1893.

(5) Edit. par Kölbing (*Riddarasögur*, 1872). Cf. *Ivens saga*. Halle, 1898. Cf. Foerster, *Der Löwenr. Einl.*, Cf. XVII-XVIII.

Ivain a été l'objet de nombreux travaux critiques. Parmi les plus importants et les plus récents, je citerai ceux de : Goossens (1), Baist (2), Arthur Brown (3), Ahlström (4), Nitze (5), E. Philipot (6).

Pour *Perceval*, on attend encore une édition critique du cycle français. Les versions étrangères sont importantes. La plus célèbre est le *Parzival* de Wolfram von Eschenbach, poète allemand qui écrivait au commencement du XIIIe siècle : il est plus court, moins diffus que le Conte du Graal : l'auteur offre un poème complet (7). Le *Sir Percy-*

(1) *Ueber Sage, Quellen und Komposition des Chevalier au Lyon des Crestien de Troyes*, Paderborn, 1883. Ce travail mérite l'attention. Pour l'auteur, le noyau du récit est un conte populaire localisé en Bretagne armoricaine. Le sujet est une fontaine qui se venge sur son profanateur. Le châtiment est personnifié plus tard dans le chevalier Ivain. Chrétien a entendu ce récit d'un barde breton, et la version galloise repose sur une forme française du conte breton. Le roman était donc arrêté par les bardes dans ses grandes lignes. Chrétien y a ajouté, il a enrichi le dialogue, introduit les manières courtoises de son temps. Il n'a pas tout compris. (Cf. Brown, *Ivain*, p. 2).

(2) Die Quellen des Ivain (*Zeitschr. f. rom. Phil.*, XXI, 1897).

(3) Ivain. *A Study in the origins of Arthurian romances*. (Studies and notes in Phil. and Lit. Harvard Univ., VIII, 1909).

(4) *Sur l'origine du chevalier au Lion* (Mélanges offerts à Carl Wahlund, 1896, pp. 289-304).

(5) *The Fountain defended* (Mod. Phil. VII, 14).

(6) *Le roman du chevalier au Lion* (*Annales de Bretagne*, VIII, 1892-1893).

(7) *Parzival*, éd. E. Martin. Halle, 1900. Il a été traduit en anglais par J.-L. Weston (Parzival of Wolfram von Eschenbach. 2 vol., London, 1894).

velle of Galles (1) représente une version qui ne ressemble aux autres que par les enfances du héros et ses premières aventures. Le *Perceval* hollandais (2) est une partie du grand poème de Lancelot ; il n'est pas sans intérêt, car l'original français qu'il traduit est perdu. La *saga* norvégienne est une traduction du *Perceval* de Chrétien (3).

Parmi les nombreux travaux de critique sur ce difficile sujet, je me contenterai de renvoyer à ceux d'Alfred Nutt (4), W. Golther (5), Baist (6), Weston (7), Mary Rh. William (8), Brown (9).

Erec et Enide a joui aussi de la faveur des lit-

(1) Ed. J.-O. Halliwell (The Thornton romances, 1844). — J.-L. Weston, *The Legend of sir Perceval*, 2 vol. Grimm Library, vol. XVII et XIX, 1906-1909).

(2) *Lanceloet*, éd. de Jonckbloet: *Perceval*, tome I, 36948-42540.

(3) Kölbing, *Riddarasögur*, I-IV, I-71.

(4) *The Legend of the Holy Grail*. Folk-Lore Society, XXIII, 1885.

(5) *Chrestiens Conte del Graal in seiner Verhältung zum wälschen Peredur und zum englischen sir Perceval* (Sitzungsber. d. Königl. bayr. Akad. der Wissensch., 1890. Philos. Hist. Klasse II. *Parzival und der Gral, in deutscher Sage des Mittelalters und der Neuzeit*, 1908. (Walhalla IV).

(6) *Artur und der Graal*. Zeitschr. f. r. Ph. XIX, 1895.

(7) *The legend of sir Perceval* : Studies upon its original scope and signification. London, 1898.

(8) *Essai sur la composition du roman gallois de Peredur*. (Thèse de doctorat de l'Univ. de Paris). Paris, 1909. Voir les comptes rendus de ce consciencieux travail : *Revue Celt.*, 1910, p. 381. (Anwyl). Annales de Bretagne, 1910, p. 253. (J. Loth) ; Modern Language notes, december 1910 (Nitze).

(9) *The Bleeding Lance*, 1910 (repr. from the *Public. of the mod. lang. Assoc. of America.*, XXV, I).

tératures étrangères. La plus célèbre des versions est celle d'Hartmann von Aue qui écrivait vers la fin du XIIe siècle et le commencement du XIIIe siècle, (1). Il existe aussi une version scandinave (2). Les travaux spéciaux les plus important sur ce sujet sont ceux de : Bartsch (3), Othmer (4), Dreyer (5), Hagen (6), Philipot (7), Piquet (8), R. Edens (9).

La comparaison des trois romans gallois et français soulève divers problèmes qui peuvent se ramener à trois principaux:

1° Les romans gallois sont-ils des traductions ou des adaptions des romans français, ou, dans les parties communes, remontent-ils à une source commune?

2° La source *commune immédiate* est-elle française ou celtique, et dans quelle mesure?

(1) Ed. Bech, Leipzig, 1893.

(2) *Erec saga*, éd. Cederchiöld. Copenhague, 1880.

(3) Ueber Chrestien von Troyes und Hartmann's. Erec und Enide Germania, VII, 1862).

(4) *Das verhältniss von Chrétiens Erec und Enide zu dem Mabinogi des roten Buches von Hergest*, « Geraint ab Érbin », Köln, 1889 (G. Paris, *Romania* X et XII : compte rendu).

(5) *Hartmann von Aue's Erek and seine alfr. Quelle.* Königsb. Progr. 1893.

(6) *Zum Erec* (Zeistschr. f. d. Phil. XXVII, 1894).

(7) *Un épisode d'Erec et Enide* (Romania XXV, 1896).

(8) *Etude sur Hartmann d'Aue.* Paris (Thèse pour le doctorat), 1898.

(9) Erec-Gereint. *Der Chrétienscbe Versroman und das Wâlsche Mabinogi.* Inaug. Diss. Rostock, 1910. On y trouvera une comparaison minutieuse des deux romans.

3° Le fonds de ces romans est-il celtique ?

En dehors de l'école de Foerster dont le plus remarquable tenant est W. Golther, on ne voit plus dans les romans gallois une traduction des romans français. Les différences sont trop considérables pour qu'on puisse s'arrêter à une pareille hypothèse. Une adaptation des romans gallois aux français, dans certains épisodes, serait plus soutenable. Néanmoins, là même où il y a presque identité, à certains traits (1), il est facile de reconnaître que l'auteur gallois ne traduit pas. Il suffit de se reporter aux traductions galloises certaines de romans français, comme *Bown o Hamtwn* (*Beuves de Hampton*), *Y Greal* (*Le Graal*), pour être fixé sur ce point. Y a-t-il eu adaptation partielle ? L'auteur gallois a-t-il connu Chrétien ?

Il me semble difficile qu'à l'époque de la rédaction en gallois de ces romans, les œuvres de Chrétien aient pu être connues en Galles : *Erec* a été composé vers 1168 ; *Yvain*, vers 1173 ; *Perceval* en 1174-1175 (2).

L'épisode du lion, dans *Yvain*, serait un argument décisif, s'il était prouvé qu'il est de pure origine française, qu'il a été inspiré en France, par l'aventure de Gonfier de la Tour, comme l'a ingénieusement supposé M. Gaidoz (3). Ce chevalier

(1) Voir par exemple (trad.) dans Peredur, l'épisode du jeu d'échecs.

(2) Gaston Paris, *Histoire de la litt. française du moyen âge*, éd. de 1890, p. 88 ; *Journal des Savants*, 1902, p. 304.

(3) Mélusine V, 217-224 ; 241-244 VI 74-75.

aurait sauvé un lion d'un serpent, et le lion l'aurait ensuite suivi et servi.

E. Philipot (1) fait remarquer que les documents qui ont conservé le souvenir de cette aventure sont du XIIIe et du XIVe siècles. Arthur Brown (2), d'après Paul Meyer (*Chanson de la Croisade contre les Albigeois*, II, p. 378-380) constate que l'aventure de Gonfier se trouve dans une chronique de 1188, et qu'elle a pu être connue assez tôt pour être accessible à Chrétien. Il ne faut pas oublier cependant, comme l'a justement dit Philipot, que le héros est du Midi. De plus, ce thème du lion serviteur de l'homme est fort répandu. On en a des exemples dans des vies de saints anciennes. Arthur Brown renvoie pour le lion sauvé du serpent et suivant son sauveur à Holland (*Chrétien von Troie*, pp. 161-164), à *Guy de Warwick* (éd. Zupitza), au *Roman de Hum*. Enfin dans un opuscule postérieur à son *Ivain* (*The knight of the lion*, p. 688), Brown lui-même signale dans le morceau irlandais *Tochmarc Emere* (Recherche en mariage d'Emer) qui est antérieur à 1050, le rôle important joué par un lion (un animal semblable à un lion). Il n'est donc pas le moins du monde établi que l'épisode du lion soit de source française.

Les versions galloises paraissent plus simples dans l'ensemble, moins chargées d'épisodes que

(1) *Le roman du chevalier au lion* (Annales de Bretagne, VIII, p. 56).

(2) *Yvain*, p. 132, note 3.

les versions françaises. L'idée maîtresse du Peredur, qui paraît bien être une histoire de vengeance, apparaît plus clairement que dans le *Perceval*.

Chrétien a dû accentuer la note courtoise, le ton de modération, l'esprit de bonne tenue de ses héros et renchérir sur son original.

Dans les romans gallois, en effet, les mœurs qui contrastent si singulièrement avec la rudesse et même la barbarie atténuées cependant des personnages de Kulhwch, sont moins policées et moins courtoises dans la forme que chez l'auteur français.

En revanche, si on repousse l'idée d'une adaptation de Chrétien, il n'y a pas de doute que pour la plupart des épisodes, pour la trame et l'ensemble des trois récits, les romans gallois ne remontent à une source *immédiate* française (1).

La géographie de ces romans est vague, même pour le pays de Galles, le Cornwall, et la Bretagne insulaire celtique ; elle contraste avec la précision et le luxe de détails géographiques dans les romans purement gallois. Cependant elle est encore supérieure à celle de Chrétien. Quand Gereint quitte Caer-Lleon-sur-Wysc pour retourner en Cornwall, il arrive sur les bords de la Severn. Les nobles de Cornwall l'attendent sur l'autre rive (2). Chrétien

(1) C'est *au fond* l'opinion de Gaston Paris, développée dans divers écrits: *Histoire littéraire de la France*, XXX, p. 1-270; *Romania*, X, p. 465 et suiv. ; XII, p. 459, etc. Cf. *Histoire de la littérature française du moyen âge*.

(2) Ce serait un souvenir de l'époque même du Gereint historique, roi de Dumnonia, c'est-à-dire du Devon et du Cornwall.

l'envoie chez son père Lac, à Carnant dont il ne connaît nullement la situation ; plus tard il l'enverra couronner à Nantes. Chrétien confond les deux *Caer-Lleon*, la ville du sud et celle du nord. Il met dans *Yvain* (vers 2.680) la cour d'Arthur à *Cestre* (*Chester*), tandis que dans le *Livre Rouge* (p. 283) elle est alors même à Kaer-Lleon-sur-Wysc dans le Sud-Galles. Or *Cestre* c'est également *Kaer-Lleon* (Castra Legionum). Ceci tendrait à prouver que l'original français antérieur dont se servait Chrétien a été composé en Angleterre. Chrétien ne connaît pas davantage la forêt où se passe la première chasse dans Erec : c'est dans Gereint, la forêt de Dena. Les mœurs sont françaises, avec des traits nettement celtiques de temps en temps ; on se sent en pleine civilisation française du XIIe siècle, telle que nous la connaissons en France et en Angleterre. Les demeures sont des châteaux de seigneurs féodaux, avec quelques anachronismes trahissant un fond vieux celtique (1).

Le tournoi dans *Owen et Lunet* suffirait à dénoncer une source française. C'est un sport inconnu des Gallois ; le mot même (*twrneimeint*) est emprunté. Les tournois n'ont d'ailleurs guère été tolérés en Angleterre que sous Richard Ier.

L'armement est français. Il contraste avec celui

(1) Nitze, *The castle of the Grail : an irish analogue* (Repr. from. studies in Honour of A. Marshall Elliot, I, p. 39). Nitze démontre que la source des descriptions de Chrétien-Wolfram est celtique, mais qu'il a dû y avoir un intermédiaire latin.

de Kulhwch, et même avec celui des guerriers du *Songe de Ronabwy*, ce dernier contemporain de très près de l'époque de la composition des trois romans français (1).

Certains emprunts gallois dénoncent une source *écrite française*, par exemple *geol*, prison (Peredur, *Livre Rouge*, p. 238, l. 2 ; Cf. traduction). D'après l'orthographe galloise de toute époque, une forme *geol* se prononcerait en français aujourd'hui *gueol* (*gu* comme *gu* dans *guerre*) ; la forme orale *geole* (*jeole*) eût été écrite *ieol* ou *jeol* : la forme française la plus ancienne est *jaiole*.

Un autre passage dans *Owen et Lunet* ne peut guère s'expliquer que par une méprise de l'auteur gallois. Lunet raconte à Owen qu'elle a été emprisonnée, pour avoir défendu sa réputation, *dans un vase de pierre* (*llestyr o vaen*) : l'expression se trouve dans le *Livre Rouge* et dans *Peniarth* (2). Dans Chrétien, c'est une *chapelle*, et tout justement la *chapelle* qui se trouve près de la *fontaine enchantée*. Le roman gallois ne mentionne pas de *chapelle* à cet endroit : il doit y avoir eu erreur des deux côtés. Il n'y a qu'un mot qui puisse l'expliquer, c'est *chapele*, le vieux français *chapele* qui a à la fois les

(1) Cependant il est d'une grande importance de relever une remarque du narrateur gallois de Geraint, à propos du chevalier accompagné d'un nain discourtois (Voir trad.) : il portait une *armure étrangère qui ne laissait pas voir son visage*. Voilà un trait qui assurément ne peut être français (Cf. J. Loth, *Des nouvelles théories. . Rev. celt.* XIII, p. 498).

(2) *L. Rouge*, p. 187, l. 28 ; *Livre Blanc*, p. 256.

deux sens de *lieu secret, prison* et de *vase*. (Cf. Godefroy. *Dictionnaire de l'ancienne langue française*.) L'auteur gallois aura pris le second sens ; Chrétien aura employé *chapele* dans son sens ordinaire. Il n'est pas impossible aussi que les deux auteurs aient eu sous les yeux quelque forme latine qu'ils auront comprise diversement. Gröber (*Grundriss der roman. Phil*, II, p. I, p. 303) est d'avis que Chrétien a dû utiliser pour *Perceval* une source latine. De même Nitze (*The castle of Grail*, p. 39), suppose une source latine intermédiaire entre l'original celtique et les descriptions de Chrétien-Wolfram pour le château.

Les noms des héros dans les trois romans gallois sont encore nettement celtiques. On trouvera dans les notes explicatives tous les renseignements utiles à leur sujet. Chrétien les a souvent défigurés. Il a changé Gereint en Erec, Peredur en Perceval (1).

Pour Erec à la place de Gereint, la cause paraît claire. Erec représente *Guerec* en construction ; c'est le nom d'un comte de Nantes, fils d'Alain Barbe-Torte, mort en 990, et celui du fondateur de l'Etat breton du Vannetais au VIe siècle, Etat qui portait son nom : *Bro-Weroc*, puis *Browerec* et *Bro-erec* (2).

La famille de Champagne, comme je le montre plus bas, était apparentée aux princes bretons. Chré-

(1) Dans Perlesvaux on a la curieuse étymologie : *perd le val*. Si Perceval a été compris de même, ce serait une forme picarde : *per(d)ce val* au lieu de *per(d) le val*. Le sens de *Peredur* est inconnu.

(2) Ferd. Lot, *Erec* (Romania, XXV, p. 588) ; v. plus bas.

tien a voulu lui faire sa cour. C'est aussi pour cette raison qu'il fait couronner Erec à Nantes, le transportant brusquement en Bretagne, sans même lui faire passer la mer, tandis que dans le roman en prose, Erec est couronné à Londres par l'archevêque de Cantorbire (Cantorbery). L'épisode du couronnement n'existe pas dans *Gereint* et a sûrement été ajouté à l'original. Les noms du portier et de ses étranges serviteurs dans *Gereint* se retrouvent tous dans *Kulhwch*, et ce n'est pas trop s'avancer que d'en conclure que le rédacteur gallois de *Gereint* connaissait le roman de *Kulhwch*.

Les sources de Chrétien sont sûrement anglo-normandes. De bonne heure, dès la seconde moitié du XIe siècle, en Galles, et, immédiatement après la conquête, en Cornwall, les Français se sont trouvés en contact avec les populations celtiques de l'île. Quand leurs conteurs vinrent à connaître les traditions brittoniques, ils s'intéressèrent naturellement surtout aux récits héroïques et merveilleux, à ceux qui mettaient en scène un vaillant guerrier triomphant de monstres et accomplissant de merveilleuses *quêtes* (1), faisant la cour à de belles

(1) On a prétendu que la conception de la chevalerie errante était étrangère aux Celtes. Alfred Nutt a fait remarquer à plusieurs reprises et établi que l'esprit de la chevalerie errante était au contraire dominant dans la littérature de l'ancienne Irlande et entretenu par des institutions tout à fait analogues — dans leur essence, à celles de la chevalerie du moyen-âge. Esprit et institution florissaient sûrement chez les anciens Brittons aussi bien que chez les Irlandais.

dames. Ces récits, ils les racontent à leur façon ; comme le dit très bien Alfred Nutt (*The Mabin.*, p. 753), le champion celtique devint un chevalier contemporain ; le chef celtique se mua en baron féodal ; les noms brittoniques aussi gênants pour eux que les noms de lieux gallois actuels pour les journalistes anglais, furent transformés ou remplacés ; la topographie primitive disparut.

Le féérique et le merveilleux ont été évidemment pour nos conteurs un des principaux attraits des légendes celtiques. Or, tous les récits gallois en sont pénétrés. S'ils ont préféré certains d'entre eux et laissé de côté, par exemple, le *Mabinogi*, c'est ou bien qu'ils ne les connaissaient pas ou qu'ils ont trouvé dans d'autres plus de scènes guerrières ou d'aventures héroïques. On ne saurait, en effet, comme l'a fait A. Nutt, opposer chez les Gallois, les récits *héroïques* aux récits *mythiques*. Si le caractère mythique est encore à la rigueur, parfois reconnaissable dans le *Mabinogi*, si la comparaison avec l'épopée irlandaise et certains traits particuliers permettent de reconnaître dans quelques personnages de ce groupe des dieux ou demi-dieux vieux celtiques, les héros sont des hommes au même titre qu'Owen, Peredur ou Gereint, vivant comme eux dans un monde à moitié surnaturel. Outre le motif donné plus haut, il est fort probable que si leur préférence est allée à des romans comme ceux de *Peredur, Owen et Lunet*, *Gereint et Enid*, *Tristan*, c'est qu'ils les ont trouvés sous une forme plus appropriée à leur goût, et

voisine vraisemblablement de compositions du genre de *Kulhwch*. Ils ont sûrement trouvé des romans déjà formés qu'ils ont modifiés suivant leur tempérament et auxquels ils ont ajouté.

La pénétration des deux éléments celtique et français, a été profonde et durable en Galles. L'aristocratie française recherchait fort les alliances avec les Gallois encore indépendants à la fin du XIe siècle, et restés tels, pour une partie notable du pays, jusqu'à la fin du XIIIe, tandis que les Saxons étaient courbés sous le joug ; il faut y ajouter l'auréole de noblesse et d'ancienneté qui s'attachait dans des légendes, à la race brittonique. David, fils du vaillant et redoutable roi de Nord-Galles, Owein Gwynedd, épouse une sœur de Henri II ; Llewelyn ab Jorwerth, roi de Gwynedd lui aussi, épouse Jeanne, sœur du roi Jean ; Gerard de Windsor épouse Nest, fille du roi Rhys ab Tewdwr ; Bernard de Neumarch épouse Nest, fille de Trahaearn ab Caradoc ; Robert Fitzhamon, Nest, fille de Jestin ab Gwrgant ; John de Breos, Margaret, fille de Llewelyn ab Jorwerth ; Reynold de Bruce, une autre fille de ce roi. Gruffydd ab Rhys se marie à Matilda, fille de William de Breos ; Rhys Gryg, son frère, à une fille du comte de Clare ; Kadwaladr ab Gruffydd ab Kynan, à une fille de Gilbert, comte de Clare, etc. (1). La génération sortie de ces unions fut plus galloise souvent que

1. *Archæol. Cambr.*, XIX, 3e sér., p. 147. Cf. Stephens, *Literature of the Cymry*, p. 413.

française. C'est très probablement par eux ou sous leur influence, par leurs ménestrels, que les traditions celtiques se propagèrent en Angleterre. Sur le rôle du Cornwall dans la transmission de la matière de Bretagne, V. J. Loth, *Contributions à l'étude des romans de la Table Ronde.*

Ce contact avec la civilisation la plus vivace et la plus avancée de l'époque ne fut pas non plus sans effet sur la société galloise. L'état social, la condition des terres en furent profondément modifiés.

En revanche, les bardes gallois n'avaient rien à apprendre des trouvères français, et de fait nulle influence française n'apparaît à aucun point de vue, dans leurs poésies. La poésie lyrique galloise est très supérieure à la poésie française. Il faut ajouter que si les alliances entre les deux aristocraties furent nombreuses, les luttes entre elles n'en furent pas moins ardentes et souvent terribles. A aucune autre époque, les luttes intestines entre les chefs gallois, les guerres avec les rois d'Angleterre ou leurs représentants, ne furent plus acharnées et plus incessantes. Devant les dangers qui menaçaient jusqu'à l'existence du pays, les bardes exaltaient le passé des ancêtres, multipliaient les prophéties annonçant l'apparition des sauveurs. Jamais le sentiment national n'atteignit à un degré d'exaltation comparable. C'est sans doute sous l'empire des sentiments nationaux, qu'on se mit à populariser par écrit les récits traditionnels, les glorieuses

archives du passé mythologico-légendaire des anciens Brittons.

Sur le fond même des romans français, l'opinion générale aujourd'hui est qu'il est celtique. Le coup le plus rude qui ait été porté à la théorie contraire l'a été par la comparaison avec les épopées irlandaises dont un bon nombre nous est conservé dans des manuscrits antérieurs à la rédaction de ces romans, et qui sont manifestement pures d'influence étrangère. On a trouvé dans ces *sagas* nombre d'épisodes et de thèmes identiques à ceux des romans dits arthuriens, ou qui en étaient très rapprochés et remontaient évidemment à la même source vieille celtique (1).

Les travaux parus sur l'origine des romans arthuriens ou sur la *matière de Bretagne* se sont singulièrement multipliés depuis vingt-cinq ans. On trouvera les différentes théories soutenues sur ce sujet jusqu'en 1892, résumées et discutées dans mon travail : *Des nouvelles théories sur l'origine des romans arthuriens* (2). (*Revue celtique,* XIII, pp. 475-503.)

(1) On trouvera un certain nombre de rapprochements de ce genre dans nos notes. Cf. J. Loth, *Rapprochements entre l'épopée irlandaise et les traditions galloises.* (Revue celtique, XI, 345.) On peut consulter particulièrement à ce point de vue, outre les ouvrages cités d'Alfred Nutt, Brown, Nitze et d'autres qui seront mentionnés plus bas, les ouvrages suivants de John Rhys : *Lectures on the origin and Growth of religion as illustrated by celtic Heathendom*, London, 1888 ; *Arthurian Legend,* Oxford, 1891 ; *Celtic Folklore, welsh and manx*, 2 vol., Oxford, 1901.

(2) J'ai publié depuis dans la *Revue celtique* divers articles sur

Aux travaux déjà cités, on peut ajouter *en français* (1), ceux de Ferd. Lot (2), Bédier (3), Muret (4) ; *en anglais* : ceux d'Alfred Nutt (5), Arthur Brown (6), Schofield (7), Kit-

ce sujet (*Revue celtique*, XVV, 94, 267 ; XXIII, 349; v. aussi *Romania*, XIX, 455; XXIX, 121 ; XVIII, 281). J'ai commencé récemment la publication d'une série de *Contributions à l'étude des romans de la Table Ronde*. Cinq ont paru : I *Le drame moral de Tristan et Iseut est-il d'origine celtique ?* — II. *Le bouclier de Tristan*. — III. *Les noms de Tristan et Iseut*. (*Revue celtique*, XXX, 270; *ibid.*, XXXII, 2e et 3e fasc.).— IV. *Remarques diverses au Mabin*. — V. *Le Cornwall et le Roman de Tristan*. Revue Celt., 1912).

(1) Pour les travaux de Gaston Paris, v. plus haut, p. 43, note 7; p. 51, note 2 ; p. 53, note 1 ; p. 55, note 1. Pour ceux d'E. Philipot, v. p. 48, note 1; 56, note 7.

(2) *Celtica* (Romania, XXIV, 321) — *Etudes sur la provenance du cycle arthurien* (*ibid.*, XXIV, 417 ; XXV, 588) — *Nouvelles théories sur la provenance du cycle arthurien* (*ibid.*, XXVII, 529 ; XXVIII, 1, 21; XXX, 1) — *Nouveaux essais sur la prov. du cycle d'Arthur* (*ibid.*, XXVIII, 1). *Etudes sur Merlin*, Rennes. 1900.

(3) *Le roman de Tristan de Thomas*, 2 vol., Paris, 1902.

(4) *Le roman de Tristan de Béroul*, Paris, 1903.

(5) *Les derniers travaux allemands sur la légende du saint Graal* (Revue celt., XII, p. 181). *Folklore Journal*, II, IV, V etc. *The voyage of Bran, son of Febail to the land of Living*, an essay upon the irish vision of the happy Other-World and the celtic doctrine of Rebirth, 2 vol., London, 1895-1897.

(6) *Welsh traditions in the Layamon's. Brut* (University of Chicago Press) — *The round Table before Wace* (Studies and notes, VII, p. 189). V. plus haut, p. 48, not. 3 ; p. 49, notes 9 ; 52, note 2;

(7) *The lay of Guingamor* (Harvard studies and notes, IV, 1895. V, 236— *The lays of Graelent and Lanval, and the story of Wayland* (repr. from the public. of the modern Lang. Assoc. of America, XV, n° 2). Baltimore, 1900 — *Chaucer's Franklin's. Tale* (*ibid.*, XVI, n° 3). Baltimore, 1901 — *English litterature from the Norman Conquest to Chaucer*, 1906 — Studies on the *Li beaus Desconneus* (Harvard studies, IV, 1895).

tredge (1), Newell (2), Lucy Allen Paton (3), Jessie L. Weston (4), Fletcher (5); *en allemand,* ceux de W. Golther (6), et de H. Zimmer (7).

On pourra facilement compléter cette bibliographie sommaire par celle beaucoup plus touffue dont récemment, un étudiant américain, Tom Peete Cross, a accompagné et quelque peu surchargé son travail paru dans la *Revue celtique* en 1910 (p. 413) sous

(1) *Arthur and Gorlagon* (repr. from the *Studies and Notes in Phil. and Liter.*, VIII). Boston, 1903.

(2) *The legend of the holy Grail.* Cambridge, man. 1902. *King Arthur and the Round Table,* 2 vol., 1897). (Je cite à titre de document, les opinions de l'auteur étant insoutenables).

(3) *Studies in the fairy mythology of Arthurian Romances,* Boston, 1902.

(4) *The Legend of sir Percevàl,* Studies upon its origin. development and position *in the Arthurian cycle,* 2 vol., London, 1906-1909. — *Arthurian Romances unrepresented in Malory ;* 4 vol., London, 1898-1902 (I. *Sir Gawain and the Green Knight.* II. *Tristan and Iseult.* III. *Guingamor, Lanval, Tyolet, the Werewolf.* IV. *Morien : Tristan et Iseult* est traduit de Gottfried de Strasbourg, les 4 lais sont traduits du français ; *Morien* est traduit du hollandais) — *The legend of sir Lancelot du Lac.* London, 1901.

(5) *Arthurian material in the chronicles* (Studies and notes X).

(6) *Beziehungen zwischen französ und Keltische litter. in Mittelalter.* (Zeitschrift für vèrgl. Litterat. Geschichte, 1890. LII. *Parzival und der Gràal,* München, 1908. V. plus haut, p. 49, note 5. — *Tristan und Isolde, in der Dichtungen des Mittelulters und der neuen zeit,* Leipzig, 1907.

(7) Principalement : *Bretonische Elemente in der Arthursage des Gottfried von Monmouth* (Zeitschr. für französ. Spr. XII, 1) — *Beiträge zur Namenforschung in den altfranzös. Arturepen* (*ibid.*, 189). Cf. Göting. *gel. Anzeigen* (10 juin 1890 ; 1er octobre 1890). *Nennius vindicatus,* Berlin, 1893 (Cf. J. Loth, *Revue cell.*, X. 357 ; XVI, 267).

le titre de : *The celtic origin of the Lay of Yonec.*

Si on peut avec quelque précision fixer la date approximative de la première rédaction par écrit des romans et *mabinogion* gallois, et même indiquer jusqu'à un certain point leur position respective, au-delà de la littérature écrite, au point de vue de la formation traditionnelle, il me paraît téméraire et en tout cas prématuré de chercher à établir une chronologie comparée des principaux thèmes ou données des romans formés de la *matière de Bretagne*. Il faudrait d'abord dégager chaque roman ou noyau de roman de tous les épisodes qui sont venus le grossir dans le cours des siècles, ou suivant le caprice des écrivains ; il serait nécessaire d'en fixer la forme vieille celtique, ce qui n'est possible que là où les documents irlandais offrent des points de contact. Puis, on se trouverait en face de l'océan sans bornes du Folklore. Il ne s'agirait plus de comparaison bornée à un groupe défini de langues et de littératures : ce serait un voyage aventureux à travers un monde encore mal exploré. Si on prend les trois romans gallois et leurs similaires français, on peut, par exemple, soutenir sans trop d'audace, que *Gereint-Erec*, si on ne prend que l'aventure de Gereint et Enid, est dans l'ensemble moins archaïque qu'*Owen-Yvain* et *Peredur-Perceval*. En revanche, on ne peut songer à se poser la même question pour ces deux derniers romans qu'après les avoir débarrassés des épisodes disparates qui les encombrent, les avoir dépouillés de leur

vernis français, et précisé la donnée vieille celtique. En comparant *Peredur-Perceval*, on peut, avec quelque vraisemblance, supposer qu'il s'agit d'un récit de vengeance et d'expiation préhistorique ou vieille celtique (1). Mais l'idée maîtresse d'*Owen-Yvain* est, en revanche, fort difficile à dégager. S'agit-il primitivement d'une histoire de féerie, d'amour entre mortel et créature surnaturelle, comme dans certains *lais*; ou n'y a-t-il pas encore ici, une vengeance d'un autre genre, la vengeance de la Fontaine qui se défend, compliquée d'autres données ; ou mieux, fusion des deux thèmes ? Si on entre dans le détail des épisodes, on se trouve en présence de problèmes tout aussi difficiles, pour ne pas dire insolubles. Le roman de *Kulhwch* est relativement moderne, mais nombre de ses épisodes remontent à une haute et insaisissable antiquité.

L'épisode du porc Trwyt est sûrement vieux celtique ; celui de Mabon ab Modron avec son saumon est préhistorique. Comment expliquer que Bran se fasse couper la tête, avec ordre à ses compagnons de l'emporter avec eux pendant quatre-vingt-sept ans et de l'enterrer à Gwynn-Vrynn en face de la France ? N'y a-t-il pas là remaniement et confusion ? Un personnage ayant changé de forme est souvent délivré dans certains contes européens, si

(1) L'idée de la guérison du roi Pêchaur par la vengeance est profondément celtique. En vieil irlandais, l'idée de payement, acquittement d'une dette est exprimée par le même mot: *iccaim* signifie: *je paye* et *je guéris ;* de même *iachau* en gallois (Anc. L. I, p. 466).

on lui coupe la tête. La même idée se retrouve chez les insulaires de Mabuia, dans le détroit de Torrès (1).

Les recherches entreprises dans cette direction ont donné quelques résultats. On a pu, avec vraisemblance, mettre en relief le caractère mythique de certains personnages, mais on a trop généralisé. Il y a quelques années, tout était *mythe solaire*. Aujourd'hui, il n'y a plus rien d'humain ni de terrestre dans les légendes celtiques : tout est *extra-naturel*, *other-world*. Il semblerait que les anciens Celtes aient passé leur temps à rêver uniquement *d'au-delà* ou *d'au-dessous*. L'histoire et l'archéologie nous donnent une toute autre idée de cette grande famille, vive entre toutes, batailleuse, turbulente, avide de mouvement qui, du IVe au Ier siècle avant notre ère, a sillonné l'Europe dans tous les sens et l'a semée d'établissements dont beaucoup de noms de lieux témoignent aujourd'hui encore. Ils paraissent beaucoup plus occupés à envoyer leurs ennemis dans l'autre monde qu'à y rêver. En tout cas, il est parfaitement invraisemblable qu'il n'y ait que des personnages d'origine mythique dans les traditions d'un peuple héroïque entre tous et dont l'histoire même fournissait la plus abondante matière au merveilleux épique.

Le fond des romans arthuriens étant celtique et incontestablement d'origine brittonique, il resterait à fixer la part respective des trois groupes

(1) Hartland, *Primitive paternity*, 1909, tome I, p. 183.

de cette famille dans leur transmission aux Français d'Angleterre et du continent. Ils y ont tous les trois collaboré dans des proportions difficiles à déterminer : à en juger par les trois romans français, ce sont évidemment les Gallois qui ont la principale part. Pour les *lais*, il ne semble pas qu'il en soit de même. Nul doute que les Bretons d'Armorique n'aient joué dans leur transmission et à un moindre degré, dans celle des romans, un rôle notable, en France et en Angleterre. Les deux courants, celui qui venait d'Angleterre et celui qui avait sa source en Armorique, semblent être venus se joindre en particulier à la cour de Champagne.

Depuis le mariage d'Alain Barbe-Torte avec une princesse de la maison de Blois, les rapports entre les princes bretons et les seigneurs de la famille de Blois furent fréquents et intimes. Ils continuèrent lorsque les comtes de Blois devinrent possesseurs de la Champagne. Les rapports des comtes de Champagne avec les rois d'Angleterre furent tout aussi intimes. Eudes II prit part à la conquête de l'Angleterre. Thibaut II de Champagne arma chevalier vers 1147-1151, Geoffroy second fils de Geoffroy Plantagenet, comte d'Anjou et duc de Normandie, plus tard *comte de Nantes* (1) Si Chrétien a remplacé Gereint par Erec et imaginé le couronnement d'Erec

(1) Sur ces questions, v. J. Loth, *Des théories nouvelles sur l'origine des romans arthuriens. Revue celt.*, XIII, p. 502-503.

à Nantes c'est probablement (V. plus haut) pour faire sa cour aux maîtres de son pays alliés à la famille ducale de Bretagne (1). Mais il est de toute évidence que c'est en Angleterre surtout que s'est faite la communication des traditions celtiques, et leur élaboration par les écrivains de langue française (1). Elle s'est faite dans des pays où les éléments *celtiques, français et saxons* se trouvaient en contact, c'est-à-dire, sur les marches du pays de Galles, et de bonne heure, au XIIe siècle, dans l'intérieur du sud du pays, notamment en Glamorgan et en Pembrokeshire. Il est cependant très important de ne pas oublier que le seul pays d'Angleterre où les Français aient trouvé, à leur arrivée, les deux langues celtique et saxonne parlées concurremment, est le Cornwall. D'après le Domesday-Book tous les propriétaires, moins *Cadoalant, Blethu* et peut-être *Griffin,* étaient Saxons. Bon nombre de noms de lieux le sont déjà. La langue saxonne dominait complètement en Devon (2). Il faut ajouter que plusieurs des nouveaux maîtres ins-

(1) D'après Cligès, Chrétien a fait un voyage en Angleterre. Gaston Paris n'est pas éloigné de croire qu'il en a fait deux. En tout cas, ce n'est pas dans la région où se placent les trois romans qu'il a voyagé. A part deux ou trois exceptions, il ne connaît avec précision que le sud-est et les environs de Londres. Cf. G. Paris, *Journal des Savants,* 1902, p. 302.

(2) A remarquer que dans *Gereint,* il est dit que les Français et les Saxons appellent Guiffret, *Guiffret Petit,* et les Cymry (Gallois) *y Brenin vychan,* (*le petit Roi*). V. plus bas ; Cf. J. Loth. *Des théories nouvelles... Revue celt.*, XIII, p. 298-301.

tallés par Guillaume le Conquérant dans ce pays étaient bretons-armoricains. Iuthaël de Totenes, entre autres, était un des grands propriétaires du Devon et avait des possessions en Cornwall. Quand Eliduc part pour l'Angleterre, c'est à Totnes qu'il débarque et c'est chez le roi d'Excestre (Exeter) qu'il prend du service (1). Pendant le XIe et le XIIe siècle, les Armoricains semblent avoir eu l'habitude de traverser la Manche pour chercher fortune dans le sud-ouest de l'île. C'est une habitude qu'ils avaient encore au XVIe siècle. En Cornwall, ils étaient chez eux (2).

Il faut remarquer que les traditions brittoniques devaient s'être conservées chez des populations du Wessex entièrement saxonisées au point de vue de la langue mais où la fusion des éléments celtiques et saxons s'était faite pacifiquement, par exemple en Somerset, où le brittonique était encore parlé couramment au VII-VIIIe siècle (3). J'ai eu occasion d'ailleurs de montrer à plusieurs reprises que les rapports entre les Anglo-Saxons et les Brittons n'avaient pas eu le caractère d'implacable hostilité qu'on leur a trop souvent attribué (4).

(1) Eliduc (*Aliduc*) est connu de Gaufrei (Historia X, 146) qui le place à *Tintagol*. La forme *Tintaiol* (aujourd'hui on prononce *Tintadjôl*), indique une source française ou anglaise.

(2) J. Loth, *Cornoviana* I. *Revue celt.*, 1911 ; fascicule 3.

(3) J. Loth, *Le brittonique en Somerset* (*Revue celt.*, XX, 349). Cf. *mots latins*, p. 17-18, 17, note 3 ; p. 32, note 1.

(4) J'en ai donné des preuves dans mon article : *Des nouvelles théories... Revue celt.*, XIII, p. 485-488 ; cf. *Les études celtiques*.

La transmission s'est faite et oralement et par écrit, comme en témoignent les formes mêmes des noms propres. Les écrivains français ont dû trouver des romans déjà formés et non simplement des *lais et des contes plus ou moins apparentés* qu'ils auraient fondus ensemble.

Comme je l'ai établi plus haut, les Bretons insulaires, avant l'apparition des romans français, avaient mis sur pied des romans d'aussi longue haleine et aussi bien composés pour le moins que les romans français. Il est même remarquable que dans l'ensemble, *Owen et Lunet*, *Peredur*, *Gereint et Enid* sont supérieurs aux romans français correspondants. Au point de vue artistique, la supériorité des écrivains gallois est également incontestable. On ne peut que souscrire au jugement d'Alfred Nutt (*The Mabinogion*, p. 352). Comme il le dit, aucun écrivain français du temps de Chrétien, ni en France ni en Angleterre, ne saurait lutter contre les Gallois comme conteurs. Chez les Français, l'histoire se déroule lentement, terne, incolore, embarrassée de maladroites répétitions, de digressions oiseuses. Chez les Gallois, la narration est vivante, colorée, mettant en relief avec un sûr instinct ar-

Revue Intern. de l'Ens. sup., 1911, p. 23. Dans un texte de 960 (B. of Landav, p. 219), deux des fils de Nogui portent des noms saxons : *Birtulf* et *Britilm*. Il y avait des esclaves saxonnes chez les Gallois. *Riataf* (*ibid.*, p. 1857), du temps de l'évêque Berthguin, achète une terre *pro* XXIIII *et saxonica muliere*, etc.

tistique, les traits de nature à produire un effet pittoresque et romantique (1).

Sur les principaux héros celtiques de nos romans, le lecteur trouvera dans les notes explicatives de ces deux volumes d'amples renseignements.

Le dialecte des *Mabinogion* et romans gallois de notre collection est celui du sud du pays de Galles (2). Nous avons vu plus haut que les bardes du Glamorgan paraissent à l'époque de la rédaction du *Mabinogi* avoir été particulièrement renommés.

On ne connaît aucun de leurs auteurs. Il y en a eu plusieurs : il est évident que l'auteur de *Kulhwch* n'est pas le même que l'auteur ou le premier rédacteur du *Mabinogi* et qu'on ne saurait leur attribuer ni à l'un ni à l'autre, ni le *Songe de Ronabwy* ni le *Songe de Maxen* ni *l'Aventure de Lludd et Llevelis*, ni à plus forte raison les trois derniers romans. Les *Iolo manuscripts* (p. 349), dont l'autorité est mince malgré l'intérêt et la valeur réelle parfois de certaines infirmations, donnent bien

(1) A l'appui, Nutt compare le début de la *Dame de la Fontaine* jusqu'à la fin du récit et Kynon, au début de Chrétien. Il est certain que la comparaison est tout à l'avantage du conteur gallois En revanche, il y a un passage charmant dans le *Perceval* de Chrétien qui manque dans *Peredur :* c'est la promenade matinale de Peredur adolescent dans la forêt. Cependant nulle part, le sentiment de la nature n'est aussi profond que chez les bardes gallois. D'ailleurs le conteur gallois n'exprime-t-il pas d'un mot ce qu'a développé Chrétien lorsqu'il nous montre ses héros partant *dans la jeunesse du jour* ?

(2) Silvan Evans, *Llythyraeth y Cymry*, p. 7.

comme auteur des *Mabinogion* un certain Ieuan ap y Diwlith, mais il est probable qu'il ne vivait pas à la fin du XIIe siècle comme le prétendent les biographes gallois ; il était en effet, fils de Rhys ab Rhiccert qui vivait vraisemblablement au XIVe siècle. Stephens (1) croit, avec raison, qu'il florissait vers 1380.

Un personnage beaucoup plus important, c'est le Bledhericus de Giraldus Cambrensis : *famosus ille Bledhericus fabulator qui tempora nostra paulo prævenit.* Thomas, qui écrivait en Angleterre vers 1170, auteur d'un Tristan dont il nous reste des fragments considérables, embarrassé par la variété des récits que colportaient les conteurs, fait appel, pour appuyer la version qu'il choisit, à l'autorité de *Breri*:

Seigneurs, cest cunte est mult divers
Entre cels qui solent cunter
E del cunte Tristran parler.
Il en cuntent diversement ;
Oï en ai de plusur gent ;
Asez sait que chescun en dit,
Et co qu'il unt mis en escrit
Mes sulum ço que j'ai oï
Nel dient pas sulum Breri,
Ky solt les gestes é les cuntes

(1) *Literature of the Cymry*, p. 408. Stephens, se fondant sur la description exacte, à ce qu'il paraît, de Cardiff dans *Gereint et Enid*, suppose qu'il était l'auteur du roman ; ce qui est impossible.

De toz les reis, de toz les cuntes
Ki orent esté en Bretaigne (1).

Breri est sûrement le *Bledhericus* de Giraldus Cambrensis : il représente le nom bien gallois de *Bled-ri*, avec un *d* spirant. La graphie de Giraldus représente, en faisant abstraction de la terminaison analogique en *icus*, la prononciation galloise : il s'est introduit entre la spirante đ et *r* une voyelle de résonnance qui se retrouve dans d'autres transcriptions et finit par former syllabe: cf. *Graëlen* pour *Gradlon* en passant par *Gradlen*. Bledri est le nom d'un évêque de Llandav nommé à ce siège en 983, célèbre par son savoir et son zèle pour l'instruction (2). On trouve son nom, dans l'appendice de l'édition Gwenogvryn-Evans-John Rhys, p. 303, sous l'intéressante forme Blethery.

Gaufrei de Monmouth signale aussi un *Blegobred* ou *Blegabred* comme le roi des chanteurs et des poètes (3). Ce nom n'a naturellement rien de

(1) Gaston Paris, *Hist. litt. de la France*, XXX, p. 10.

(2) *The Book of Llandav*, éd. Gwenogvryn Evans, avec la coopération de John Rhys, Oxford, 1893, p. 247-252 ; 312-352.

3. *Historia*, IIL, 19. Ce nom peut être rapproché de celui de Blegywryd, architecte de Llandav, jurisconsulte et savant éminent, qui fut chargé par Howel Dda, de la rédaction du code de lois qui porte son nom (*Ancient Laws and Institutes of Wales*, éd. Aneurin Owen, p. I, p. 343). La forme du Book of Llandav est *Bledcuirit* et *Bledcuvrit* (p. 222, 230): p. 219. Il est aussi qualifié de *famosissimus ille vir Bledcuirit* (année 960). La forme plus ancienne serait *Bled-cobrit* ou *Bled-cowrit*.

commun que le premier terme (*Blegobred* est pour *Bled-cobret*) avec *Bledri*.

Il n'est pas douteux qu'un Bledri (Breri) = Bledhericus n'ait existé, grand auteur et compilateur de récits légendaires, mais, comme je l'insinuais dans ma première traduction (p. 21), il n'est pas le moins du monde certain que Thomas se soit inspiré *directement* de lui. Il met simplement sa version sous le patronage de la meilleure autorité indigène. Récemment, miss Jessie L. Weston a fait connaître un nouveau document intéressant Breri (*Blederi*) (1). Le ms. add. 36614 du British Museum qui nous donne la continuation du *Perceval* de Chrétien par Wauchier de Denain, contient le curieux passage suivant; décrivant le Petit Chevalier, qui garde le bouclier magique conquis par Gawain, l'auteur dit :

Deviser vos voel sa feiture
Si com le conte *Bleheris*
Qui fut nés et engenuis
En Gales dont je cont le conte
Et qui si le contoit au conte
De Poitiers qui aimoit l'estoire
E le tenoit en grant memoire
Plus que nul autre ne faisoit.

Le Bleheri gallois, évidemment le Breri de Thomas et le Bledhericus de Giraldus Cambrensis, aurait donc directement transmis son récit à un comte

(1) *Wauchier de Denain and Bleheris*, Romania, 1905, p. 100-106.

de Poitiers. La famille de Poitiers a été longtemps en relations étroites avec la famille royale d'Angleterre. Miss Jessie L. Weston suppose qu'il s'agit plus spécialement de Guillaume III qui mourut en 1137. D'après le témoignage d'autres manuscrits qui, il est vrai, ne mentionnent pas Bleheris, la transmission se serait faite par écrit, et non oralement. Si l'on acceptait à la lettre l'assertion de Wauchier, il en résulterait que la transmission de la matière de Bretagne, pour un poème important, se serait faite directement d'un Gallois à un Français, par écrit, et qu'en outre, ce que j'ai d'ailleurs établi plus haut à propos de Kulhwch, il a existé des romans arthuriens gallois avant Thomas et Chrétien.

Wauchier qui écrivait, si on admet la date fixée par Jessie L. Weston à l'existence de Bleheris (1), plus d'un demi-siècle après son auteur, n'est probablement pas plus sincère ou mieux renseigné que Thomas. Il est de toute évidence que l'œuvre de Wauchier repose sur une source française : la forme des noms, les mœurs, tout le prouve. Que cette source française remonte pour une part importante à un certain Bledri qui a même été en relations avec un comte de la maison de Poitiers, c'est possible. En tout cas, si Jessie L. Weston s'exagère la valeur de ce témoignage, il n'en est pas moins digne de remarque.

(1) Sur l'identité de *Bledri*, v. *Revue Celtique*, 1911, p. 5 et 1912.

Le commentaire naturel du *Mabinogi* et des romans gallois se trouve surtout dans les *Triades*, sortes de *mementos* du passé mythologico-historique des Brittons. La forme *triadique* remonte sûrement à une haute antiquité ; elle est aussi familière aux Irlandais qu'aux Gallois. Chez ces derniers, elle est devenue un genre littéraire fort piquant, moral, satirique, juridique, philosophique (1). C'est un lit de Procuste où des lettrés ont fait entrer de force trois par trois, les personnages et les choses du passé. Nul doute que cette méthode n'ait contribué à fausser les traditions brittoniques, mais elle a l'avantage d'aider la mémoire. Les *Triades* servaient sans doute, comme les *Mabinogion*, à l'enseignement bardique : tous les poètes gallois du XIIe au XVIe siècle en sont littéralement nourris ; les noms qui y figurent leur sont aussi familiers qu'aux poètes grecs les noms des dieux et des héros de l'Olympe homérique. On possède plusieurs versions des *Triades*, mais elles paraissent remonter en somme à trois sources : de l'une dérivent les *Triades du Livre Rouge*, celles d'un manuscrit de Hengwrt, du XIIIe-XIVe siècle, publiées dans le *Cymmrodor*, VII, part. II, p. 99, p. 126 par Egerton Phillimore (celles de la *Myv. Arch.*, p. 393-399, jusqu'au n° 60 sont celles du *Livre Rouge* même) ; la seconde a donné les *Triades* imprimées par Skene,

(1) Cf. J. Loth, *Triades humoristiques, morales et politiques des Gallois*, texte et tradition, dans *Annales de Bretagne*, V, 506, 632.

en appendice, dans le tome II de ses *Four ancient Books of Wales*, d'après un manuscrit du XIVe siècle, et celles de la *Myv. Arch.* de la page 389, n° 5 à 391, n° 46, en exceptant les nos 18, 27, 42, 43, 44 ; une troisième a produit les *Triades* imprimées dans ce même recueil de la *Myv. Arch.*, de la page 400 à la page 417 : il y en a 126 sur les 300 que contenait l'œuvre primitive. L'extrait de la *Myv. Arch.* a été fait en 1601 sur le livre de *Jeuan Brechva*, qui est mort vers 1500 environ et sur un autre manuscrit appelé très improprement le livre de *Caradoc de Lancarvan*, plus récent probablement que le premier. Ce sont donc les plus récentes de toutes ; ce sont elles qui ont aussi subi le plus de remaniements. En revanche, elles sont moins laconiques que les autres, et en forment parfois le commentaire. Malgré des additions et des remaniements incontestables, le gros des *Triades* doit avoir été mis par écrit vers la fin du XIIe siècle. Elles sont d'accord avec les *Mabinogion* et les citations des poètes de cette époque. Le fragment des *Triades* du *Livre Noir* est de la même source que les *Triades des chevaux du Livre Rouge*, et celles-ci n'en sont pas une copie.

Si les *Triades* ont une valeur historique des plus contestables, quoiqu'on y trouve l'écho d'événements certains sur lesquels l'histoire est muette, elles n'en sont pas moins très précieuses au point de vue de la mise en œuvre par des lettrés des légendes et traditions des Brittons, précisément à l'épo-

que où s'écrivaient les *Mabinogion*, ce qui pour nous en double le prix. Les *Iolo mss.* (1) forment une collection fort disparate, d'inégale valeur et d'une autorité toujours douteuse, mais on y trouve d'utiles et suggestives indications ; au point de vue légendaire, ils ne sont pas inutiles à consulter. J'ai dépouillé aussi la plus grande partie des poésies galloises jusqu'au xve siècle. Les documents historiques n'ont pas été négligés, notamment les *Bruts*.

L'influence de Gaufrei de Monmouth se fait sentir dans un certain nombre de *Triades*. Elle n'apparaît pas dans le *Mabinogi*, ni dans les romans purement gallois, si on excepte quelques traits dans les compositions littéraires intitulées le *Songe de Maxen* et l'*Aventure de Lludd et Llevelis*. A l'occasion, j'ai renvoyé à ses écrits.

Pour les noms propres, suivant l'exemple de John Rhys et J. Gwenogvryn Evans, j'ai adopté un compromis entre l'orthographe des *Mabinogion* et l'orthographe moderne. La spirante dentale sonore (spirante interdentale) est exprimée dans les *Mabinogion* par *d* (et dans certains manuscrits par *t*) ; je lui ai substitué le *dd* moderne, afin qu'on ne confondît pas avec *d*, occlusive sonore. *R* sourd est exprimé aujourd'hui par *rh* ; j'ai conservé *r* parce que la graphie *rh* est à peu près moderne et

(1) *Iolo manuscrits, a selection of ancient welsh manuscripts*, made by the late Edward Williams *(Iolo Morganwg)*, with english translation and notes, by his son, Taliesin Williams, *Llandovery*, 1838.

ensuite parce que ce son n'existe pas en Glamorgan : ailleurs, comme *l*, *r* initiale est une sourde. J'écris aussi *v* pour la spirante labiale sonore (*v* français, en général) au lieu de *f* moderne ; *f* pour la sourde, analogue à *f* français. Les autres signes orthographiques sont ceux du gallois moderne : *w* voyelle = *ou* français ; *w* consonne = *w* anglais ; *u* exprime un son intermédiaire entre *u* et *i* français ; *y* dans les monosyllabes accentuées, et la dernière syllabe des polysyllabes, se prononce comme l'ancien *i* bref accentué et se rapproche beaucoup de *ü* avec un arrondissement moindre des lèvres, dans le Nord-Galles ; il est à peu près *i* dans le Sud, en général. *Y* en dehors de ces cas à la valeur de notre *e* français dans l'article *le*, dans *petit*. *Ch*, spirante gutturale sourde, a la valeur du *c'h* breton ; *th* est une spirante interdentale sourde ; *mh*, *nh*, *ngh* représentent *mp* (*mb* dans certains cas), *nt* (*nd* en certaine situation), *nc* : ce sont des sourdes ; *ng* représente la nasale gutturale sonore, gutturale ou palatale suivant les voyelles qui la flanquent, et remonte à *ng* vieux-celtique (cf. allemand *ing*, *ung*). *L* sourd est exprimé par *ll* : on peut prononcer ce son en pressant la pointe de la langue contre le palais, au-dessus des dents, et, en expirant fortement l'air des deux côtés, mais plus du côté droit.

J'ai donné les épithètes, même quand le sens en était certain, en gallois, quitte à les traduire quand il y a lieu et que leur interprétation est sûre : l'épi-

thète est souvent plus significative et plus tenace que le nom. La forme galloise des noms peut servir d'indice et de point de repère dans l'étude de l'évolution des traditions brittoniques chez les autres peuples du moyen âge. La forme des noms d'origine celtique dans les romans arthuriens étrangers suffit à elle seule, souvent, pour établir si la source est galloise, cornique ou bretonne, si elle a été transmise par écrit ou oralement, et même à quelle époque.

J'ai fait suivre les *Triades*, en appendice également, des généalogies des chefs gallois de la fin du xe siècle (II), avec un court document sur l'*Extraction des hommes du Nord ;* la division du pays de Galles en *cantrev* et en *cymmwd* (p. 327); enfin, les *Annales Cambriæ* dans leur partie la plus ancienne, qui va jusqu'en 954. Tous ces documents sont d'une sérieuse valeur sur laquelle le lecteur sera renseigné par des notes, et de nature à aider à l'intelligence des romans arthuriens.

LES

MABINOGION

PWYLL, prince de Dyvet

Ici commence le Mabinogi.

Pwyll (1), prince de Dyvet (2) régnait sur les

(1) *Pwyll.* Il est encore question incidemment de ce personnage dans le *Mabinogi* de Manawyddan ab Llyr ; v. trad. Taliessin fait allusion à Pwyll dans un poème curieux connu sous le nom de *Preiddieu Annwn ;* le poète semble lui attribuer, à lui et à son fils Pryderi, la prison de Gwair (V. Kulhwch et Olwen, note). Dans le même poème est mentionné le chaudron de *Pen Annwvyn*, qui ne *fait pas bouillir la nourriture du lâche* (cf. Kulhwch et Olwen, note. Voir ce poème dans Skene, *Four ancient books of Wales*, II, p. 181, vers 9-24). Les *Triades* (*Mabinogion*, éd. Rhys-Evans, p. 307, l. 7) citent, parmi les trois puissants porchers de l'île, son fils Pryderi; les porcs de Pryderi n'étaient autres que les sept animaux que Pwyll Pen Annwnn avait amenés en Dyved ; d'après le *Mabinogi* de Math, fils de Mathonwy, ils auraient été envoyés en présent à son fils Pryderi par son ami Arawn, roi d'Annwvyn. Pwyll, d'après les Triades, les aurait donnés à Pendaran Dyvet, son père nourricier (v. trad. plus loin). Le nom propre Pwyll se retrouve en Armorique : Poyll. *Cart. de Quimper*, Bibl. nat., 9891., fol. 40 v°, XIV° siècle.

(2) *Dyvet* tire son nom du peuple des *Demetae*. Les *Demetae* occupaient le territoire qui a formé les comtés actuels de Caermarthen,

sept *cantrefs* (1) de ce pays. Un jour qu'il était à

de Pembroke et de Cardigan. Il en est question dans la vie de saint Samson (Mabillon, *Acta SS.*, I, p. 165 ; Paul Aurélien, *Revue celt.*, V. p. 413 et suiv., ch. II). *Demett* est le nom d'une paroisse importante de notre Cornouailles. (*Cart. de Landevennec*, p. 45) ; plus tard, au XIVe siècle, *Ploe-Demet*, auj. *Plo-Zevet*, près Quimper. L'étendue du territoire de Dyved a beaucoup varié. Il n'y avait à porter proprement ce nom que la partie comprise entre la Teivi, au nord-ouest, et la Tywy, au sud-est (*Ancient laws*, éd. Aneurin Owen, I, 339, note ; *Iolo*, *mss* p. 86). L'évêché de Menevie ou Saint-David's s'étend sur à peu près tout l'ancien territoire des Demetae. Les *Triades* nous ont aussi conservé le souvenir de la puissance des Demetae lorsqu'elles mentionnent que les peuples de Cardigan et de Gwyr étaient des branches des Demetae. D'après notre *Mabinogi*, Pryderi, fils de Pwyll aurait ajouté à Dyved, trois *cantrevs* de Caermarthen et quatre de Cardigan. Mais, d'après le *Mabinogi* de Math (Trad. franç., plus bas), sa domination se serait étendue sur vingt et un *cantrevs*, ce qui supposerait à peu près tout le territoire de l'ancien royaume de Dinevwr ou Sud-Galles, moins Brycheiniog ou Breconshire (Powell, *History of Wales*, p. 17 et suiv.). Les sept *cantrevs* propres de Pwyll ne comprennent que le comté actuel de Pembroke (cf. Giraldus Cambrensis, *Itiner*, I, 12), mais, au XIIIe siècle, Dyved a huit *cantrevs* (*Myv. arch.*, 2e éd., p. 737). Les poètes désignent Dyved sous le nom de *Bro yr hud*, « le pays de la magie », expression qui trouve son explication dans le *Mabinogi* de Manawyddan ab Llyr (Cf. Dafydd ab Gwilym, poète du XIVe siècle, 2e éd., p. 320). Llewys Glyn Cothi, poète du XVe siècle, appelle aussi Dyved, *Gwlad Pryderi* ou *le pays de Pryderi* (p. 136, v. 150).

(1) *Cantrev*, mot à mot, cent habitations ou *villas :* Giraldus Cambrensis, Cambriæ Descript., c. 4 : « Cantredus autem, id est *cantref*, a *cant* quod centum, et *tref*, villa, composito vocabulo tam britannica quam hibernica lingua dicitur tanta terræ portio, quanta centum villas continere potest. » Le *cantrev* se subdivisait en *cymmwd*. Au XIIe siècle, Gwynedd ou le Nord-Galles comprenait 12 *cantrevs*, Powys 6, le sud du pays de Galles 29, parmi lesquels les 7 de Dyved (Girald. Cambr., *Itiner.*, I, 12). Sur l'éten-

Arberth (1), sa principale cour, il lui prit fantaisie d'aller à la chasse. L'endroit de ses domaines qu'il avait en vue pour la chasse, c'était Glynn Cuch (2). Il partit la nuit même d'Arberth et arriva à Llwyn Diarwya (3) où il passa la nuit. Le lendemain il se leva, dans la *jeunesse* (4) du jour, et se rendit à Glynn Cuch pour y lancer ses chiens sous bois. Son cor sonna le rassemblement pour la chasse ; il s'élança à la suite des chiens et perdit bientôt

due primitive du *cantrev*, v. *Ancient Laws*, I, p. 185-186 ; sur des traces certaines de cette division en Armorique, v. J. Loth, *l'Émigration bretonne en Armorique*, p. 228. Paris, Picard, 1883. Le *Cymmod* est devenu généralement le *manor* et le *cantref* la *Hundred*.

(1) *Arberth*, cour princière, au sud-est du comté de Pembroke, sur les limites du Carmarthenshire. Un poète du XIIIe siècle, Einiawn Wann, appelle Llywelyn ab Iorwerth *Llyw Arberth*, ou le chef d'Arberth (*Myv. arch.*, p. 233, col. 2). La *hundred* moderne de Narberth est formée de l'ancien *cymmwd* (*commote* en anglais) de Coed Rhath dans le cantref de Penvro (Penbroke) et aussi du district d'*Evelvre* ou *Velvrey* dans le *cantref Gwarthaf*, ainsi peut-être que d'un lambeau de terre à l'extrême nord-ouest qui n'appartenait à aucun de ces districts. Il n'y a jamais eu de *hundred* ancienne de Narberth (Egerton Phillimore, *Owen's Pembrokeshire* p. 48, note 2).

(2) *Glynn Cuch*. La Cuch ou Cych est une rivière qui coule entre les comtés de Pembroke et de Carmarthen et va se jeter dans la Teivi entre Cenarth et Llechryd. Le *glynn* indique proprement un vallon étroit et boisé. *Glen*, en breton armoricain moyen, indique la terre, opposée au ciel.

(3) *Llwyn Diarwya*. Le mot *llwyn* signifie buisson, fourré (vieil armoricain, *loin* ; pluriel, *loeniou*. V. J. Loth, *Chrestomathie bret. Annales de Bretagne*, t. II, p. 401).

(4) Cette expression paraît correspondre à *prime* dans nos romans français de la *Table Ronde*, c'est-à-dire à la période de trois heures qui suit le lever du soleil.

ses compagnons. Comme il prêtait l'oreille aux aboiements des chiens, il entendit ceux d'une autre meute ; la voix n'était pas la même et cette meute s'avançait à la rencontre de la sienne. A ce moment une clairière unie s'offrit à sa vue dans le bois, et, au moment où sa meute apparaissait sur la lisière de la clairière, il aperçut un cerf fuyant devant l'autre. Il arrivait au milieu de la clairière lorsque la meute qui le poursuivait l'atteignit et le terrassa. Pwyll se mit à considérer la couleur de ces chiens sans plus songer au cerf ; jamais il n'en avait vu de pareille à aucun chien de chasse au monde. Ils étaient d'un blanc éclatant et lustré, et ils avaient les oreilles rouges, d'un rouge aussi luisant que leur blancheur. Pwyll s'avança vers les chiens, chassa la meute qui avait tué le cerf et appela ses chiens à la curée. A ce moment il vit venir à la suite de la meute, un chevalier monté sur un grand cheval gris-fer, un cor de chasse passé autour du cou, portant un habit de chasse de laine grise.

Le chevalier s'avança vers lui et lui parla ainsi : « Prince, je sais qui tu es, et je ne te saluerai point. » — « C'est que tu es peut-être, » répondit Pwyll, « d'un rang tel que tu puisses t'en dispenser. » — « Ce n'est pas assurément l'éminence de mon rang qui m'en empêche. » — « Quoi donc, seigneur ? » — « Par moi et Dieu, ton impolitesse et ton manque de courtoisie. » — « Quelle impolitesse, seigneur, as-tu remarquée en moi ? » — « Je n'ai jamais vu personne en commettre une plus

grande que de chasser une meute qui a tué un cerf et d'appeler la sienne à la curée ! c'est bien là un manque de courtoisie ; et, quand même je ne me vengerais pas de toi, par moi et Dieu, je te ferai mauvaise réputation pour la valeur de plus de cent cerfs. » — « Si je t'ai fait tort, je rachèterai ton amitié. » — « De quelle manière ? » — « Ce sera selon ta dignité (1) ; je ne sais qui tu es. » — « Je suis roi couronné dans mon pays d'origine. » — « Seigneur, bon jour à toi ! Et de quel pays es-tu ? » — « D'Annwvyn (2) ; je suis Arawn (3), roi d'Annwvyn. » — « De quelle façon, seigneur, obtiendrai-je ton amitié ? » — « Voici : il y a quelqu'un dont les domaines sont juste en face des miens et qui me fait continuellement la guerre ; c'est Hafgan roi d'Annwvyn. Si tu me débarrasses de ce fléau, et tu le pourras facilement, tu obtiendras sans peine mon amitié. » — « Je le ferai volontiers. Indique-moi comment j'y arriverai. » — « Voici comment. Je vais lier avec toi confraternité (4) intime ; je te

(1) C'est là un trait bien gallois ; la réparation pour dommage offense, meurtre, était tarifée dans les lois, suivant le rang de l'intéressé.

(2) *Annwvyn*, ou *Annwvn*, ou *Annwn*, proprement un abîme, et souvent la région des morts, l'enfer (Kulhwch et Olwen, trad. franç. ; cf. Silvan Evans, Welsh dictionary). D'après lady Guest, on parle encore, en Galles, des chiens d'Annwvn ; on les entend passer, aboyant dans l'air, à la poursuite d'une proie.

(3) *Arawn*. Ce personnage figure à la bataille mythologique de Cat Goddeu. Il y est battu par Amaethon, fils de Don (v. Kulhwch et Olwen, trad., note).

(4) Le terme de *compagnonnage* serait plus exact, dans le sens

mettrai à ma place en Annwvyn ; je te donnerai pour dormir avec toi chaque nuit la femme la plus belle que tu aies jamais vue. Tu auras ma figure et mon aspect, si bien qu'il n'y aura ni valet de la chambre, ni officier, ni personne parmi ceux qui m'ont jamais suivi, qui se doute que ce n'est pas moi. Et cela, jusqu'à la fin de cette année, à partir de demain. Notre entrevue aura lieu alors dans cet endroit-ci. » — « Bien, mais, même après avoir passé un an là-bas, d'après quelles indications pourrai-je me rencontrer avec l'homme que tu dis ? » — « La rencontre entre lui et moi est fixée à un an ce soir, sur le gué; sois-y sous mes traits ; donne-lui un seul coup, et il n'y survivra pas. Il t'en demandera un second, mais ne le donne pas en dépit de ses supplications. Moi, j'avais beau le frapper, le lendemain il se battait avec moi de plus belle. » — « Bien, mais que ferai-je pour mes états ? » — « Je pourvoirai, » dit Arawn, à ce qu'il n'y ait dans tes états ni homme ni femme qui puisse soupçonner que c'est moi qui aurai pris tes traits ; j'irai à ta place. » — « Volontiers, je pars donc. » — « Ton voyage se fera sans difficulté ; rien ne te fera obstacle jusqu'à ce que tu arrives dans mes États : je serai ton guide. » Il conduisit Pwyll jusqu'en vue de la cour et des habitations. « Je remets, » dit-il, « entre tes mains ma cour et mes domaines. Entre ;

qu'on lui attribuait assez souvent au moyen âge. Les *compagnons* étaient des chevaliers qui faisaient entre eux une association tant pour l'attaque que pour la défense de leurs personnes.

il n'y a personne qui hésite à te reconnaître. A la façon dont tu verras le service se faire, tu apprendras les manières de la cour. »

Pwyll se rendit à la cour. Il y aperçut des chambres à coucher, des salles, des appartements avec les décorations les plus belles qu'on pût voir dans une maison. Aussitôt qu'il entra dans la salle, des écuyers et de jeunes valets accoururent pour le désarmer. Chacun d'eux le saluait en arrivant. Deux chevaliers vinrent le débarrasser de son habit de chasse et le revêtir d'un habit d'or de *paile* (1). La salle fut préparée ; il vit entrer la famille, la suite, la troupe la plus belle et la mieux équipée qui se fût jamais vue, et avec eux la reine, la plus belle femme du monde, vêtue d'un habit d'or de *paile* lustrée. Après s'être lavés, ils se mirent à table : la reine d'un côté de Pwyll, le comte, à ce qu'il supposait, de l'autre. Il commença à causer avec la reine et il jugea, à sa conversation, que c'était bien la femme la plus avisée, au caractère et au langage le plus nobles, qu'il eût jamais vue. Ils eurent à souhait mets, boisson, musique, *compotation* ; c'était bien de toutes les cours qu'il avait vues au monde, la mieux pourvue de nourriture, de boissons, de vaisselle d'or et de bijoux royaux. Lorsque le moment du sommeil fut arrivé, la reine et lui allè-

(1) *Paile*, drap de soie brochée, appelé souvent *paile alexandrin*, parce que c'est Alexandrie qui en était le dépôt, en usage surtout aux XIe et XIIe siècles (V. Quicherat, *Hist. du costume*, p. 153). La forme *palis* apparaît dans la *Passion* ; *pali* dans le Lai du Fresne.

rent se coucher. Aussitôt qu'ils furent au lit, il lui tourna le dos et resta le visage fixé vers le bord du lit, sans lui dire un seul mot jusqu'au matin. Le lendemain, il n'y eut entre eux que gaieté et aimable conversation. Mais, quelle que fût leur affection pendant le jour, il ne se comporta pas une seule nuit jusqu'à la fin de l'année autrement que la première. Il passa le temps en chasses, chants, festins, relations aimables, conversations avec ses compagnons, jusqu'à la nuit fixée pour la rencontre. Cette rencontre, il n'y avait pas un homme, même dans les parages les plus éloignés du royaume, qui ne l'eût présente à l'esprit. Il s'y rendit avec les gentilshommes de ses domaines.

Aussitôt son arrivée, un chevalier se leva et parla ainsi : « Nobles, écoutez-moi bien : c'est entre les deux rois qu'est cette rencontre, entre leurs deux corps seulement. Chacun d'eux réclame à l'autre terre et domaines. Vous pouvez tous rester tranquilles, à la condition de laisser l'affaire se régler entre eux deux. » Aussitôt les deux rois s'approchèrent l'un de l'autre vers le milieu du gué, et en vinrent aux mains. Au premier choc, le remplaçant d'Arawn atteignit Hafgan au milieu de la boucle de l'écu si bien qu'il le fendit en deux, brisa l'armure et lança Hafgan à terre, de toute la longueur de son bras et de sa lance (1), par-dessus la croupe

(1) Cette expression a été probablement imitée de nos romans français : Raoul de Cambrai, v. 2468 :

Plaine sa lance l'abat mort en l'erbois.

(Société des anciens textes français.)

de son cheval, mortellement blessé. « Ah, prince, » s'écria Hafgan, « quel droit avais-tu à ma mort ? Je ne te réclamais rien ; tu n'avais pas de motifs, à ma connaissance, pour me tuer. Au nom de Dieu, puisque tu as commencé, achève-moi. » — « Prince », répondit-il, « il se peut que je me repente de ce que je t'ai fait ; cherche qui te tue, pour moi, je ne te tuerai pas. » — « Mes nobles fidèles, emportez-moi d'ici ; c'en est fait de moi ; je ne suis plus en état d'assurer plus longtemps votre sort. » — « Mes nobles, » dit le remplaçant d'Arawn, « faites-vous renseigner et sachez quels doivent être mes vassaux. » — « Seigneur, » répondirent les nobles ; « tous ici doivent l'être ; il n'y a plus d'autre roi sur tout Annwvyn que toi. » — « Eh bien, il est juste d'accueillir ceux qui se montreront sujets soumis ; pour ceux qui ne viendront pas faire leur soumission, qu'on les y oblige par la force des armes (1). » Il reçut aussitôt l'hommage des vassaux, et commença à prendre possession du pays ; vers le milieu du jour, le lendemain, les deux royaumes étaient en son pouvoir. Il partit ensuite pour le lieu du rendez-vous, et se rendit à Glynn Cuch. Il y trouva Arawn qui l'attendait ; chacun d'eux fit à l'autre joyeux accueil : « Dieu te récompense », dit Arawn, « tu t'es conduit en camarade, je l'ai appris. Quand tu seras de retour, dans ton pays », ajouta-t-il, « tu verras ce que j'ai fait pour toi. » — « Dieu te

(1) On dirait un souvenir du vers de Virgile :

Parcere subjectis et debellare superbos.

le rende », répondit Pwyll. Arawn rendit alors sa forme et ses traits à Pwyll, prince de Dyvet et, reprit les siens ; puis il retourna à sa cour en Annwvyn.

Il fut heureux de se retrouver avec ses gens et sa famille (1), qu'il n'avait pas vus depuis un long temps. Pour eux, ils n'avaient pas senti son absence, et son arrivée ne parut pas, cette fois, plus extraordinaire que de coutume. Il passa la journée dans la gaieté, la joie, le repos et les conversations avec sa femme et ses nobles. Quand le moment leur parut venu de dormir plutôt que de boire, ils allèrent se coucher. Le roi se mit au lit et sa femme alla le rejoindre. Après quelques moments d'entretien, il se livra avec elle aux plaisirs de l'amour. Comme elle n'y était plus habituée depuis un an, elle se mit à réfléchir. « Dieu », dit-elle, « comment se fait-il qu'il ait eu cette nuit des sentiments autres que toutes les autres nuits depuis un an maintenant ? » Elle resta longtemps songeuse. Sur ces entrefaites, il se réveilla. Il lui adressa une première fois la parole, puis une seconde, puis une troisième, sans obtenir de réponse. « Pourquoi », dit-il, ne me réponds-tu pas ? » — « Je t'en dirai, » répondit-elle, « plus que je n'en ai dit en pareil lieu depuis un an. » — « Comment ? Nous nous sommes entre-

(1) *Teulu* ou *llwyth*, dans l'ancien pays de Galles, indique un véritable *clan*. D'après les *Triades* de Dyvnwal Moelmut, la famille camprenait tous les parents jusqu'au neuvième degré (*Myv. arch.*, p. 927, 88).

tenus de bien des choses. » — « Honte à moi, si, il y aura eu un an hier soir, à partir de l'instant où nous nous trouvions dans les plis de ces draps de lit, il y a eu entre nous jeux et entretiens; si tu as même tourné ton visage vers moi, sans parler, à plus forte raison, de choses plus importantes! » Lui aussi devint songeur. « En vérité, Seigneur Dieu », s'écria-t-il, « il n'y a pas d'amitié plus solide et plus constante que celle du compagnon que j'ai trouvé ». Puis il dit à sa femme : « Princesse, ne m'accuse pas ; par moi et Dieu, je n'ai pas dormi avec toi, je ne me suis pas étendu à tes côtés depuis un an hier soir. » Et il lui raconta son aventure. « J'en atteste Dieu, » dit-elle, « tu as mis la main sur un ami solide et dans les combats, et dans les épreuves du corps, et dans la fidélité qu'il t'a gardée. » — « Princesse, c'était justement à quoi je réfléchissais, lorsque je me suis tu vis-à-vis de toi. » — « Ce n'était donc pas étonnant », répondit-elle.

Pwyll, prince de Dyvet, retourna aussi dans ses domaines et son pays. Il commença par demander à ses nobles ce qu'ils pensaient de son gouvernement, cette année-là, en comparaison des autres années. « Seigneur, » répondirent-ils, « jamais tu n'as montré autant de courtoisie, jamais tu n'as été plus aimable ; jamais tu n'as dépensé avec tant de facilité ton bien ; jamais ton administration n'a été meilleure que cette année. » — « Par moi et Dieu, » s'écria-t-il, « il est vraiment juste que vous en témoigniez votre reconnaissance

à l'homme que vous avez eu au milieu de vous. Voici l'aventure telle qu'elle s'est passée. » Et il la leur raconta tout au long. « En vérité, seigneur, » dirent-ils, « Dieu soit béni de t'avoir procuré pareille amitié. Le gouvernement que nous avons eu cette année, tu ne nous le reprendras pas ? » — « Non, par moi et Dieu, autant qu'il sera en mon pouvoir. » A partir de ce moment, ils s'appliquèrent à consolider leur amitié ; ils s'envoyèrent chevaux, chiens de chasse, faucons, tous les objets précieux que chacun d'eux croyait propres à faire plaisir à l'autre. A la suite de son séjour en Annwvyn, comme il y avait gouverné avec tant de succès et réuni en un les deux royaumes le même jour, la qualification de prince de Dyvet pour Pwyll fut laissée de côté, et on ne l'appela plus désormais que Pwyll, chef d'Annwvyn.

Un jour, il se trouvait à Arberth, sa principale cour, où un festin avait été préparé, avec une grande suite de vassaux. Après le premier repas, Pwyll se leva, alla se promener, et se dirigea vers le sommet d'un tertre (1) plus haut que la cour, et qu'on appelait Gorsedd Arberth. « Seigneur, » lui dit quelqu'un de la cour, « le privilège de ce tertre, c'est que tout noble qui s'y asseoit, ne s'en

(1) Le mot gallois *gorsedd* signifie proprement siège éminent, mais il désigne souvent un tertre qui servait de tribunal, comme le fait remarquer lady Guest. Le mont appelé Tynwald en Man a servi longtemps de siège aux assemblées judiciaires. La *motte* irlandaise désignait à la fois l'assemblée, et la *motte* sur laquelle elle se tenait.

aille pas sans avoir reçu des coups et des blessures, ou avoir vu un prodige. » — « Les coups et les blessures, » répondit-il, « je ne les crains pas au milieu d'une pareille troupe. Quant au prodige, je ne serais pas fâché de le voir. Je vais m'asseoir sur le tertre. » C'est ce qu'il fit. Comme ils étaient assis, ils virent venir, le long de la grand'route qui partait du tertre, une femme montée sur un cheval blanc-pâle, gros, très grand ; elle portait un habit doré et lustré. Le cheval paraissait à tous les spectateurs s'avancer d'un pas lent et égal. Il arriva à la hauteur du tertre. « Hommes, » dit Pwyll, « y a-t-il parmi vous quelqu'un qui connaisse cette femme à cheval, là-bas ? » — « Personne, seigneur, » répondirent-ils. — « Que quelqu'un aille à sa rencontre sur la route, pour savoir qui elle est. » Un d'eux se leva avec empressement et se porta à sa rencontre ; mais quand il arriva devant elle sur la route, elle le dépassa. Il se mit à la poursuivre de son pas le plus rapide ; mais plus il se hâtait, plus elle se trouvait loin de lui.

Voyant qu'il ne lui servait pas de la poursuivre, il retourna auprès de Pwyll, et lui dit : « Seigneur, il est inutile à n'importe quel homme à pied, au monde, de la poursuivre. » — « Eh bien, » répondit Pwyll, « va à la cour, prends le cheval le plus rapide que tu y verras, et pars à sa suite. » Le valet (1)

(1) *Valet.* Ce terme, dans notre traduction, n'a pas le sens actuel ; nous l'employons dans le sens qu'il avait au moyen-âge, de « jeune homme de condition honorable ». « La domesticité au XIIe siècle, »

alla chercher le cheval, et partit. Arrivé sur un terrain uni, il fit sentir les éperons au cheval ; mais plus il le frappait, plus elle se trouvait loin de lui, et cependant son cheval paraissait avoir gardé la même allure qu'elle lui avait donnée au début. Son cheval à lui faiblit. Quand il vit que le pied lui manquait, il retourna auprès de Pwyll. « Seigneur, » dit-il, « il est inutile à qui que ce soit de poursuivre cette dame. Je ne connaissais pas auparavant de cheval plus rapide que celui-ci dans tout le royaume, et cependant il ne m'a servi de rien de la poursuivre. » — « Assurément, » dit Pwyll, « il y a là-dessous quelque histoire de sorcellerie. Retournons à la cour. » Ils y allèrent et y passèrent la journée. Le lendemain, ils y restèrent depuis leur lever jusqu'au moment de manger. Le premier repas terminé, Pwyll dit : « Nous allons nous rendre au haut du tertre, nous tous qui y avons été hier. Et toi, » dit-il à un écuyer, « amène le cheval le plus rapide que tu connaisses dans les champs. »

Le page obéit ; ils allèrent au tertre avec le cheval. Ils y étaient à peine assis qu'ils virent la femme sur le même cheval, avec le même habit, suivant la même route. « Voici, » dit Pwyll, « la cavalière

dit justement Paulin Paris, « dans les familles nobles, était une sorte d'apprentissage de la chevalerie réservée aux jeunes amis et aux parents du chevalier qui les entretenait. Au XVIIe siècle encore, l'emploi de fille de chambre et de compagnie était de préférence donné aux parentes les moins fortunées. (*Les romans de la Table Ronde mis en nouveau langage*, V, p. 186, note).

d'hier. Sois prêt, valet, pour aller savoir qui elle est. » — « Volontiers, seigneur. » L'écuyer monta à cheval, mais avant qu'il ne fût bien installé en selle, elle avait passé à côté de lui en laissant entre eux une certaine distance ; elle ne semblait pas se presser plus que le jour précédent. Il mit son cheval au trot, pensant que, quelque tranquille que fût son allure, il l'atteindrait. Comme cela ne lui réussissait pas, il lança son cheval à toute bride ; mais il ne gagna pas plus de terrain que s'il eût été au pas. Plus il frappait le cheval, plus elle se trouvait loin de lui, et cependant elle ne semblait pas aller d'une allure plus rapide qu'auparavant. Voyant que sa poursuite était sans résultat, il retourna auprès de Pwyll. « Seigneur, le cheval ne peut pas faire plus que ce que tu lui as vu faire. » — « Je vois, » répondit-il, « qu'il ne sert à personne de la poursuivre. Par moi et Dieu, elle doit avoir une mission pour quelqu'un de cette plaine ; mais elle ne se donne pas le temps de l'exposer. Retournons à la cour. » Ils y allèrent et y passèrent la nuit, ayant à souhait musique et boissons.

Le lendemain, ils passèrent le temps en divertissements jusqu'au moment du repas. Le repas terminé, Pwyll dit : « Où est la troupe avec laquelle j'ai été, hier et avant-hier, au haut du tertre ? » — « Nous voici, seigneur, » répondirent-ils. — « Allons nous y asseoir. » — « Et toi, » dit-il à son écuyer, « selle bien mon cheval, va vite avec lui sur la route, et apporte mes éperons. » Le serviteur le

fit. Ils se rendirent au tertre. Ils y étaient à peine depuis un moment, qu'ils virent la cavalière venir par la même route, dans le même attirail, et s'avançant de la même allure. « Valet, » dit Pwyll, « je vois venir la cavalière ; donne-moi mon cheval. » Il n'était pas plutôt en selle qu'elle l'avait déjà dépassé. Il tourna bride après elle, et lâcha les rênes à son cheval impétueux et fougueux, persuadé qu'il allait l'atteindre au deuxième ou troisième bond. Il ne se trouva pas plus près d'elle qu'auparavant. Il lança son cheval de toute sa vitesse. Voyant qu'il ne lui servait pas de la poursuivre, Pwyll s'écria : « Jeune fille, pour l'amour de l'homme que tu aimes le plus, attends-moi. » — « Volontiers, » dit-elle ; « il eût mieux valu pour le cheval que tu eusses fait cette demande il y a déjà quelque temps. » La jeune fille s'arrêta et attendit. Elle rejeta la partie de son voile qui lui couvrait le visage, fixa ses regards sur lui et commença à s'entretenir avec lui. — « Princesse, » dit Pwyll, « d'où viens-tu et pourquoi voyages-tu ? » — « Pour mes propres affaires, » répondit-elle, « et je suis heureuse de te voir. » — « Sois la bienvenue. » Aux yeux de Pwyll, le visage de toutes les pucelles ou femmes qu'il avait vues n'était d'aucun charme à côté du sien. « Princesse, » ajouta-t-il, « me diras-tu un mot de tes affaires ? » — « Oui, par moi et Dieu (1), » répondit-elle, « ma principale affaire était

(1) On pourrait traduire l'expression galloise *yrof i a Duw* par *entre moi et Dieu.*

de chercher à te voir ». — « Voilà bien, pour moi, la meilleure affaire pour laquelle tu puisses venir. Me diras-tu qui tu es ? » — « Prince, je suis Riannon (1), fille de Heveidd Hen (2). On veut me donner à quelqu'un malgré moi. Je n'ai voulu d'aucun homme, et cela par amour pour toi, et je ne voudrai jamais de personne, à moins que tu ne me repousses. C'est pour avoir ta réponse à ce sujet que je suis venue. » — « Par moi et Dieu, la voici : Si on me donnait à choisir entre toutes les femmes

(1) Elle est donnée en mariage, après la mort de Pwyll, à Manawyddan ab Llyr, par son fils Pryderi. Le chant de ses oiseaux merveilleux qui charme pendant sept ans Manawyddan et ses compagnons au festin de Harddlech, dans le *Mabinogi* de Branwen, fille de Llyr, est célèbre dans les légendes galloises. Les *Triades* de l'avare disent : « Il y a trois choses qu'on n'entend guère : le chant des oiseaux de Rhiannon, un chant de sagesse de la bouche d'un Anglais et une invitation à dîner de la part d'un avare » (*Myv. arch.*, p. 899, 29). Goronwy Gyriawg, poète du XIVe siècle, compare, pour la générosité, une certaine Gwenhwyvar à Rhiannon (*Myv. arch.*, p. 333, col. 1).

(2) *Heveid hen* ou *le vieux*. Il y a plusieurs personnages de ce nom. On trouve dans le *Mab.* de Kulhwch et Olwen un Hyveidd *unllen* ou *à un seul manteau* (trad. française), mentionné aussi dans le *Songe de Rhonabwy* ; un Hyveidd, fils de Don, dans le *Mab.* de Math, fils de Mathonwy (trad. franç.) ; un Heveidd *hir* ou *le Long*, dans le *Mab.* de Branwen ; un Heveidd, fils de Bleiddig, dans les *Triades* ; ce dernier serait fils d'étranger et aurait régné dans le sud de Galles (*Triades Mab.*, p. 308, 20) ; il serait devenu saint. Les *Annales Cambriæ* signalent à l'année 939 la mort d'un *Himeid* (= Hyveidd), fils de Clitauc. Un guerrier du nom de Hyveidd est célébré par Taliesin (Skene, *Four ancient books of Wales*, II, p. 150, v. 7 ; 190, 25 ; 191, 26). Dans le Gododin (Skene, *Four ancient books*, II, p. 64), il s'agit de Heveidd hir.

et les pucelles du monde, c'est toi que je choisirais. » — « Eh bien ! si telle est ta volonté, fixe-moi un rendez-vous avant qu'on ne me donne à un autre. » — « Le plus tôt sera le mieux ; fixe-le à l'endroit que tu voudras. » — « Eh bien, seigneur, dans un an, ce soir, un festin sera préparé par mes soins, en vue de ton arrivée, dans la cour d'Heveidd. » — « Volontiers, j'y serai au jour dit. » — « Reste en bonne santé, seigneur, et souviens-toi de ta promesse. Je m'en vais. »

Ils se séparèrent, Pwyll revint auprès de ses gens et de sa suite. Quelque demande qu'on lui fît au sujet de la jeune fille, il passait à d'autres sujets. Ils passèrent l'année à Arberth jusqu'au moment fixé. Il s'équipa avec ses chevaliers, lui centième, et se rendit à la cour d'Eveidd Hen. On lui fit bon accueil. Il y eut grande réunion, grande joie et grands préparatifs de festin à son intention. On disposa de toutes les ressources de la cour d'après sa volonté. La salle fut préparée et on se mit à table : Heveidd Hen s'assit à un des côtés de Pwyll, Riannon de l'autre ; et, après eux, chacun suivant sa dignité. On se mit à manger, à boire et à causer.

Après avoir fini de manger, au moment où on commençait à boire, on vit entrer un grand jeune homme brun, à l'air princier, vêtu de *paile*. De l'entrée de la salle, il adressa son salut à Pwyll et à ses compagnons. — « Dieu te bénisse, mon âme, » dit Pwyll, « viens t'asseoir. » — « Non, » répondit-il, « je suis un solliciteur et je vais exposer ma

requête. » — « Volontiers. » — « Seigneur, c'est à toi que j'ai affaire et c'est pour te faire une demande que je suis venu. » — « Quel qu'en soit l'objet, si je puis te le faire tenir, tu l'auras. » — « Hélas ! » dit Riannon, « pourquoi fais-tu une pareille réponse ? » — « Il l'a bien faite, princesse, » dit l'étranger, « en présence de ces gentilshommes » — « Quelle est ta demande, mon âme ? » dit Pwyll. — « Tu dois coucher cette nuit avec la femme que j'aime le plus ; c'est pour te la réclamer, ainsi que les préparatifs et approvisionnements du festin, que je suis venu ici. » Pwyll resta silencieux, ne trouvant rien à répondre. — « Tais-toi tant que tu voudras, » s'écria Riannon ; « je n'ai jamais vu d'homme faire preuve de plus de lenteur d'esprit que toi. » — « Princesse, » répondit-il, « je ne savais pas qui il était ». — « C'est l'homme à qui on a voulu me donner malgré moi, Gwawl, fils de Clut, personnage belliqueux et riche. Mais puisqu'il t'est échappé de parler comme tu l'as fait, donne-moi à lui pour t'éviter une honte. » — « Princesse, je ne sais quelle réponse est la tienne ; je ne pourrai jamais prendre sur moi de dire ce que tu me conseilles. » — « Donne-moi à lui et je ferai qu'il ne m'aura jamais. » — « Comment cela ? » — « Je te mettrai en main un petit sac ; garde-le bien. Il te réclamera le festin et tous ses préparatifs et approvisionnements, mais rien de cela ne t'appartient. Je le distribuerai aux troupes et à la famille. Tu lui répondras dans ce sens. Pour ce

qui me concerne, je lui fixerai un délai d'un an, à partir de ce soir, pour coucher avec moi. Au bout de l'année, trouve-toi avec ton sac, avec tes chevaliers, toi centième, dans le verger là-haut. Lorsqu'il sera en plein amusement et compotation, entre, vêtu d'habits de mendiant, le sac en main, et ne demande que plein le sac de nourriture. Quand même on y fourrerait tout ce qu'il y a de nourriture et de boisson dans ces sept *cantrevs*-ci, je ferai qu'il ne soit pas plus plein qu'auparavant. Quand on y aura fourré une grande quantité, il te demandera si ton sac ne sera jamais plein. Tu lui répondras qu'il ne le sera point, si un noble très puissant ne se lève, ne presse avec ses pieds la nourriture dans le sac et ne dise : « On en a assez mis. » C'est lui que j'y ferai aller pour fouler la nourriture. Une fois qu'il y sera entré, tourne le sac jusqu'à ce qu'il en ait par-dessus la tête et fais un nœud avec les courroies du sac. Aie une bonne trompe autour du cou, et, aussitôt que le sac sera lié sur lui, sonne de la trompe : ce sera le signal convenu entre toi et tes chevaliers. A ce son, qu'ils fondent sur la cour. » Gwawl dit à Pwyll : « Il est temps que j'aie réponse au sujet de ma demande. » — « Tout ce que tu m'as demandé de ce qui est en ma possession, » répondit-il, « tu l'auras ». — « Mon âme, » lui dit Riannon, « pour le festin avec tous les approvisionnements, j'en ai disposé en faveur des hommes de Dyvet, de ma famille et des compagnies qui sont ici ; je ne permettrai de

THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES ST. MICHAEL'S COLLEGE

le donner à personne. Dans un an ce soir, un festin se trouvera préparé dans cette salle pour toi, mon âme, pour la nuit où tu coucheras avec moi. » Gwawl retourna dans ses terres, Pwyll en Dyvet, et il y passèrent l'année jusqu'au moment fixé pour le festin dans la cour d'Eveidd Hen.

Gwawl, fils de Clut, se rendit au festin préparé pour lui ; il entra dans la cour et il reçut bon accueil. Quant à Pwyll, chef d'Annwvyn, il se rendit au verger avec ses chevaliers, lui centième, comme le lui avait recommandé Riannon, muni de son sac. Il revêtit de lourds haillons et mit de grosses chaussures. Lorsqu'il sut qu'on avait fini de manger et qu'on commençait à boire, il marcha droit à la salle. Arrivé à l'entrée, il salua Gwawl et ses compagnons, hommes et femmes. « Dieu te donne bien, » dit Gwawl, « sois le bienvenu en son nom. » — « Seigneur, » répondit-il, « j'ai une requête à te faire. » — « Qu'elle soit la bienvenue ; si tu me fais une demande convenable, tu l'obtiendras. » — « Convenable, seigneur ; je ne demande que par besoin. Voici ce que je demande : plein le petit sac que tu vois de nourriture. » — « Voilà bien une demande modeste ; je te l'accorde volontiers : apportez-lui de la nourriture. » Un grand nombre d'officiers se levèrent et commencèrent à remplir le sac. On avait beau en mettre : il n'était pas plus plein qu'en commençant. « Mon âme, » dit Gwawl, « ton sac sera-t-il jamais plein ? » — « Il ne le sera jamais, par moi et Dieu, quoi que l'on y mette, à moins

qu'un maître de terres, de domaines et de vassaux ne se lève, ne presse la nourriture avec ses deux pieds dans le sac et ne dise : « On en a mis assez. » — « Champion,» dit Riannon à Gwawl, fils de Clut, « lève-toi vite. » — « Volontiers, » répondit-il. Il se leva et mit ses deux pieds dans le sac. Pwyll tourna le sac si bien que Gwawl en eut par-dessus la tête et, rapidement, il ferma le sac, le noua avec les courroies, et sonna du cor. Les gens de sa maison envahirent la cour, saisirent tous ceux qui étaient venus avec Gwawl et l'exposèrent lui-même *dans sa propre prison* (le sac) (v. *notes critiques*). Pwyll rejeta les haillons, les grosses chaussures et toute sa grossière défroque. Chacun de ses gens en entrant donnait un coup sur le sac en disant : « Qu'y a-t-il là-dedans ? » — « Un blaireau, » répondaient les autres. Le jeu consiste à donner un coup sur le sac, soit avec le pied, soit avec une trique. Ainsi firent-ils le jeu du sac. Chacun en entrant demandait : « Quel jeu faites-vous là ? » — « Le jeu du blaireau dans le sac,» répondaient-ils. Et c'est ainsi que se fit pour la première fois le jeu du *Blaireau dans le sac* (1). « Seigneur, »

(1) D'après le *Linguæ britannicæ dictionar. duplex*, de Davies, ce jeu consistait à essayer de fourrer son adversaire dans un sac. C'est encore une expression proverbiale (v. Richards, *Welsh dict.*, p. 251 : *Chwareu broch ynghod*) Dafydd ab Gwilym, dans une satire contre Gruffydd Gryg, lui dit que lui, Davydd, s'il veut aller dans le Nord, sera partout choyé ; « si toi, » ajoute-t-il, « tu viens dans le Sud, tu seras *broch y'nghod*, blaireau dans le sac, *braich anghadarn*, ô bras sans force » (p. 174).

dit l'homme du sac à Pwyll, « si tu voulais m'écouter, ce n'est pas un traitement qui soit digne de moi que d'être ainsi battu dans ce sac. » — « Seigneur, » dit aussi Eveidd Hen, « il dit vrai. Ce n'est pas un traitement digne de lui. » — « Eh bien, » répondit Pwyll, « je suivrai ton avis à ce sujet. » — « Voici ce que tu as à faire, » dit Riannon ; « tu es dans une situation qui te commande de satisfaire les solliciteurs et les artistes. Laisse-le donner à chacun à ta place et prends des gages de lui qu'il n'y aura jamais ni réclamation, ni vengeance à son sujet. Il est assez puni. » — « J'y consens volontiers, » dit l'homme du sac. — « J'accepterai, » dit Pwyll, « si c'est l'avis d'Eveydd et de Riannon. » — « C'est notre avis, » répondirent-ils. — « J'accepte donc : cherchez des cautions pour lui. » — « Nous le serons, nous, » répondit Eveydd, « jusqu'à ce que ses hommes soient libres et répondent pour lui. » Là-dessus, on le laissa sortir du sac et on délivra ses nobles. « Demande maintenant des cautions à Gwawl, » dit Eveydd à Pwyll, « nous connaissons tous ceux qu'on peut accepter de lui. » Eveydd énuméra les cautions. « Maintenant, » dit Gwawl à Pwyll, arrange toi-même le traité. » — « Je me contente, » répondit-il, « de celui qu'a proposé Riannon. » Cet arrangement fut confirmé par les cautions. « En vérité, seigneur, dit alors Gwawl, « je suis moulu et couvert de contusions. J'ai besoin de bains (1) : avec ta permission, je m'en

(1) A en juger par les *Mabinogion*, les Gallois devaient faire grand

irai et je laisserai des nobles ici à ma place pour répondre à chacun de ceux qui viendront vers toi en solliciteurs. » — « Je le permets volontiers, » répondit Pwyll. Gwawl retourna dans ses terres. On prépara la salle pour Pwyll, ses gens et ceux de la cour en outre. Puis tous se mirent à table et chacun s'assit dans le même ordre qu'il y avait un an pour ce soir-là. Ils mangèrent et burent. Quand le moment fut venu, Pwyll et Riannon se rendirent à leur chambre. La nuit se passa dans les plaisirs et le contentement. Le lendemain, dans la *jeunesse* du jour, Riannon dit : « Seigneur, lève-toi, et commence à satisfaire les artistes ; ne refuse aujourd'hui à personne ce qu'il te demandera. » — « Je le ferai volontiers, » dit Pwyll, « et aujourd'hui et les jours suivants, tant que durera ce banquet. »

Pwyll se leva et fit faire une publication invitant les solliciteurs et les artistes à se montrer et leur signifiant qu'on satisferait chacun d'eux suivant sa volonté et sa fantaisie. Ce qui fut fait. Le banquet se continua et, tant qu'il dura, personne n'éprouva de refus. Quand il fut terminé, Pwyll dit à Eveydd : « Seigneur, avec ta permission, je partirai pour Dyvet demain. » — « Eh bien, » répondit Eveydd,

usage de bains ; c'est confirmé par plusieurs passages des Lois, un notamment. Il n'est pas dû d'indemnité pour un incendie causé par un feu d'*enneint* (bains), si l'établissement est distant de 7 brasses des autres maisons du hameau (*Ancient Laws*, I, p. 258). Le *Brut Tysilio* mentionne un établissement de bains chaud fondé à Caer Vaddon (Bath) par Bleiddyt (*Myv. arch.*, p. 441, col. 1). C'était un reste probablement des usages introduits par les Romains.

« que Dieu aplanisse la voie devant toi. Fixe le terme et le moment où Riannon ira te rejoindre. » — « Par moi et Dieu, » répondit-il, « nous partirons tous les deux ensemble d'ici. » — « C'est bien ton désir, seigneur ? » — « Oui, par moi et Dieu. » Ils se mirent en marche le lendemain pour Dyvet et se rendirent à la cour d'Arberth, où un festin avait été préparé pour eux. De tout le pays, de toutes les terres, accoururent autour d'eux les hommes et les femmes les plus nobles. Riannon ne laissa personne sans lui faire un présent remarquable, soit collier, soit anneau, soit pierre précieuse.

Ils gouvernèrent le pays d'une façon prospère cette année, puis une seconde. Mais la troisième, les hommes du pays commencèrent à concevoir de sombres pensées, en voyant sans héritier un homme qu'ils aimaient autant qu'ils faisaient leur seigneur et leur frère de lait : ils le prièrent de se rendre auprès d'eux. La réunion eut lieu à Presseleu (1), en Dyvet. « Seigneur, » lui dirent-ils, « nous ne savons si tu vivras aussi vieux que certains hommes de ce pays, et nous craignons que tu n'aies pas d'héritier de la femme avec laquelle tu vis. Prends-en

(1) *Presseleu*, aujourd'hui Presselly, désigne la plus haute chaîne de collines du comté de Pembroke. Il en est encore question dans Kulhwch et Olwen. Il s'agit ici d'un endroit précis dans le voisinage. C'est peut-être aujourd'hui Preselwy, nom d'une maison dans le voisinage de Neath. Il y a échange parfois entre les terminaison *eu* et *wy* (*Ma*[*w*]*deu*, pour *Mawdwy*. *Oxford Bruts*, p. 408 : cf. Eg. Phil. dans Owen's Pembrok., t. I, p. 448, note 2 : cf. *trothwy* et *trotheu.*; *aswy*, *aseu*, etc.

donc une autre qui te donne un héritier. Tu ne dureras pas toujours ; aussi, quand même tu voudrais rester ainsi, nous ne te le permettrions pas. » — « Il n'y a pas encore longtemps, » répondit Pwyll, « que nous sommes ensemble. Il peut arriver bien des choses. Remettez avec moi cette affaire d'ici à un an. Convenons de nous réunir aujourd'hui dans un an, et alors je suivrai votre avis. » On convint du délai.

Avant le terme fixé, un fils lui naquit, à Arberth même. La nuit de sa naissance, on envoya des femmes veiller la mère et l'enfant. Les femmes s'endormirent, ainsi que Riannon la mère. Ces femmes étaient au nombre de six. Elles veillèrent bien une partie de la nuit ; mais, dès avant minuit, elles s'endormirent et ne se réveillèrent qu'au point du jour. Aussitôt réveillées, leurs yeux se dirigèrent vers l'endroit où elles avaient placé l'enfant : il n'y avait plus trace de lui. « Hélas ! » s'écria une d'elles, « l'enfant est perdu ! » — « Assurément, » dit une autre, « on trouvera que c'est une trop faible expiation pour nous de la perte de l'enfant que de nous brûler ou de nous tuer ! » — « Y a-t-il au monde, » s'écria une autre, « un conseil à suivre en cette occasion ? » — « Oui, » répondit une d'elles, « j'en sais un bon. » — « Lequel ? » dirent-elles toutes. — « Il y a ici une chienne de chasse avec ses petits. Tuons quelques-uns des petits, frottons de leur sang le visage et les mains de Riannon, jetons les os devant elle et jurons que

c'est elle qui a tué son fils. Notre serment à nous six l'emportera sur son affirmation à elle seule (1).

« Elles s'arrêtèrent à ce projet.

Vers le jour, Riannon s'éveilla et dit : « Femmes, où est mon fils ? » — « Princesse, ne nous demande pas ton fils ; nous ne sommes que plaies et contusions, après notre lutte contre toi ; jamais, en vérité, nous n'avons vu autant de force chez une femme ; il ne nous a servi de rien de lutter contre toi : tu as toi-même mis en pièces ton fils. Ne nous le réclame donc pas. » — « Malheureuses, » répondit-elle, « par le Seigneur Dieu qui voit tout, ne faites pas peser sur moi une fausse accusation. Dieu qui sait tout, sait que c'est faux. Si vous avez peur, j'en atteste Dieu, je vous protègerai. » — « Assurément, » s'écrièrent-elles, « nous ne nous exposerons pas nous-mêmes à mal pour personne au monde. » — « Malheureuses, mais vous n'aurez aucun mal en disant la vérité. » En dépit de tout ce qu'elle put leur dire de beau et d'attendrissant, elle n'obtint d'elles que la même réponse. A ce moment, Pwyll se leva, ainsi que sa troupe et toute sa maison. On ne put lui cacher le malheur. La nouvelle s'en répandit par le pays. Tous les nobles l'apprirent ; ils se réunirent et envoyèrent des messagers à Pwyll pour lui demander de se séparer de sa femme après un forfait aussi horrible. Pwyll leur fit cette réponse : « Vous ne m'avez demandé de me séparer de ma

(1) V. *notes critiques*.

femme que pour une seule raison : c'est qu'elle n'avait pas d'enfant. Or, je lui en connais un. Je ne me séparerai donc pas d'elle. Si elle a mal fait, qu'elle en fasse pénitence. » Riannon fit venir des docteurs et des sages, et il lui parut plus digne d'accepter une pénitence que d'entrer en discussion avec les femmes. Voici la pénitence qu'on lui imposa: elle resterait pendant sept ans de suite à la cour d'Arberth, s'asseoirait chaque jour à côté du montoir de pierre qui était à l'entrée, à l'extérieur, raconterait à tout venant qui lui paraîtrait l'ignorer toute l'aventure et proposerait, aux hôtes et aux étrangers, s'ils voulaient le lui permettre, de les porter sur son dos à la cour. Il arriva rarement que quelqu'un consentît à se laisser porter. Elle passa ainsi une partie de l'année.

En ce temps-là, il y avait comme seigneur à Gwent Is-coed (1) Teyrnon Twryv Vliant (2). C'était le meilleur homme du monde. Il avait chez lui une jument qu'aucun cheval ou jument dans tout le royaume ne surpassait en beauté. Tous les ans,

(1) *Gwent* s'étendait depuis l'Usk jusqu'au pont de Gloucester (*Iolo mss.* p. 86), et se divisait en trois *cantrevs : Gwent is coed*, ou « plus bas que la forêt ; » *Gwent uch coed*, ou plus haut que la forêt, » et *cantrev coch*, ou « le rouge, » appelé aussi *cantrev coch yn y Dena*, ou « dans la forêt de Dean » (*Myv. arch.*, p. 737). Gwent comprenait donc le Monmouthshire ; une partie du Herefordshire et du Gloucestershire. Le nom de Gwent vient de *Venta* (*Venta Silurum*).

(2) *Teyrnon* est un dérivé de *Tiern*, = vieux celtique *Tigernos*, « chef de famille, chef. » (Pour les dérivés armoricains, voy. *Annales de Bretagne*, 1887, t. II, p. 422. Cf. Rhys, *Lectures on welsh Phi-*

dans la nuit des calendes (1) de mai, elle mettait bas, mais personne n'avait jamais de nouvelles du poulain. Un soir, Teyrnon dit à sa femme : « Femme, nous sommes vraiment bien nonchalants : nous avons chaque année un poulain de notre jument et nous n'en conservons aucun ! » — « Que peut on y faire ? » répondit-elle. — « Que la vengeance de Dieu soit sur moi, si, cette nuit, qui est celle des calendes de mai, je ne sais quel genre de destruction m'enlève ainsi mes poulains. » Il fit rentrer la jument, se revêtit de son armure et commença sa garde.

Au commencement de la nuit, la jument mit bas un poulain grand et accompli qui se dressa sur ses pieds immédiatement. Teyrnon se leva et se mit à considérer les belles proportions du cheval. Pendant qu'il était ainsi occupé, il entendit un grand bruit, et, aussitôt après, il vit une griffe pénétrer par une fenêtre qui était sur la maison et saisir le cheval par la crinière. Teyrnon tira son épée et trancha le bras à partir de l'articulation du coude, si bien que cette partie et le poulain lui restèrent à l'intérieur. Là-dessus, tumulte et cris perçants se

lology, 2e édit., p. 33.) *Twryf* signifie *bruit* ; *vliant* est pour *bliant*, nom d'une étoffe dont il est souvent question dans les *Mabinogion*, sorte de toile fine ou de batiste. Ce surnom bizarre vient d'une erreur du scribe (v. plus haut. *Introd.* ; cf. John Rhys, *Arthurian Legend* p. 283) ; il faut lire *Twryv Liant*, bruit des flots.

(1) *Calan* est un mot emprunté par tous les Bretons à l'époque de l'occupation romaine, et désigne le premier jour du mois (cf. le nom propre *Kalan-hedre*, *Cart. de Redon*). Cf. J. Loth, *L'année celtique*, p. 13 et suiv.

firent entendre. Il ouvrit la porte et s'élança dans la direction du bruit. Il n'en voyait pas l'auteur à cause de l'obscurité, mais il se précipita de son côté et se mit à sa poursuite. S'étant souvenu qu'il avait laissé la porte ouverte, il revint. A la porte même, il trouva un petit garçon emmaillotté et enveloppé dans un manteau de *paile*. Il le prit : l'enfant était fort pour l'âge qu'il paraissait. Il ferma la porte et se rendit à la chambre où était sa femme. « Dame, » dit-il, « dors-tu ? » — « Non, seigneur ; je dormais, mais je me suis réveillée quand tu es entré. » — « Voici pour toi un fils, » dit-il, « si tu veux en avoir un qui n'a jamais été à toi. » — « Seigneur, qu'est-ce que cette aventure ? » — « Voici. » Et il lui raconta toute l'histoire. « Eh bien, seigneur, » dit-elle, « quelle sorte d'habit a-t-il ? » — « Un manteau de *paile*, » répondit-il. — « C'est un fils de gentilhomme. Nous trouverions en lui distraction et consolation, si tu voulais. Je ferais venir des femmes et je leur dirais que je suis enceinte. » — « Je suis de ton avis à ce sujet, » répondit Teyrnon. Ainsi firent-ils. Ils firent administrer à l'enfant le baptême alors en usage et on lui donna le nom de Gwri *Wallt Euryn* (1) (aux cheveux d'or), parce que tout ce qu'il avait de cheveux sur la tête était aussi jaune que de l'or.

On le nourrit à la cour jusqu'à ce qu'il eût un an. Au bout de l'année, il marchait d'un pas solide ;

(1) *Gwallt*, « cheveux ; » *euryn*, « d'or. » Voy. la note à Pryderi, p. 114, 115.

il était plus développé qu'un enfant de trois ans grand et gros. Au bout d'une seconde année d'éducation, il était aussi gros qu'un enfant de six ans. Avant la fin de la quatrième année, il cherchait à gagner les valets des chevaux pour qu'ils le laissassent les conduire à l'abreuvoir. « Seigneur, » dit alors la dame à Teyrnon, « où est le poulain que tu as sauvé la nuit où tu as trouvé l'enfant? » — « Je l'ai confié aux valets des chevaux, » répondit-il, « en leur recommandant de bien veiller sur lui. » — « Ne ferais-tu pas bien, seigneur, de le faire dompter et de le donner à l'enfant, puisque c'est la nuit même où tu l'as trouvé que le poulain est né et que tu l'as sauvé (1) ? » — « Je n'irai pas là contre. Je t'autorise à le lui donner. » — « Dieu te le rende, je le lui donnerai donc. » On donna le cheval à l'enfant ; la dame se rendit auprès des valets d'écurie et des écuyers pour leur recommander de veiller sur le cheval et de faire qu'il fût bien dressé pour le moment où l'enfant irait chevaucher, avec ordre de la renseigner à son sujet.

Au milieu de ces occupations, ils entendirent de surprenantes nouvelles au sujet de Riannon et de sa pénitence. Teyrnon, à cause de la trouvaille qu'il avait faite, prêta l'oreille à cette histoire et s'en informa incessamment jusqu'à ce qu'il eût entendu souvent les nombreuses personnes qui fréquentaient

(1) Ce passage est d'accord avec les lois. C'est à trois ans que le poulain devait être dompté et utilisé (*Ancient laws*, I, p. 262).

la cour plaindre Riannon pour sa triste aventure et sa pénitence. Teyrnon y réfléchit. Il examina attentivement l'enfant et trouva qu'à la vue, il ressemblait à Pwyll, chef d'Annwn, comme il n'avait jamais vu fils ressembler à son père. L'aspect de Pwyll lui était bien connu, car il avait été son homme autrefois. Il fut pris ensuite d'une grande tristesse à la pensée du mal qu'il causait en retenant l'enfant lorsqu'il le savait fils d'un autre. Aussitôt qu'il trouva à entretenir sa femme en particulier, il lui remontra qu'ils ne faisaient pas bien de retenir l'enfant et de laisser ainsi peser tant de peine sur une dame comme Riannon, l'enfant étant le fils de Pwyll, chef d'Annwn. La femme de Teyrnon tomba d'accord avec lui pour envoyer l'enfant à Pwyll. « Nous en recueillerons, » dit-elle, « trois avantages : d'abord, remerciements et aumône pour avoir fait cesser la pénitence de Riannon ; des remerciements de la part de Pwyll pour avoir élevé l'enfant et le lui avoir rendu ; en troisième lieu, si l'enfant est de noble nature, il sera notre fils nourricier et nous fera le plus de bien qu'il pourra. » Ils s'arrêtèrent à cette résolution.

Pas plus tard que le lendemain, Teyrnon s'équipa avec ses chevaliers, lui troisième, son fils quatrième, monté sur le cheval dont il lui avait fait présent. Ils se dirigèrent vers Arberth et ne tardèrent pas à y arriver. Ils aperçurent Riannon assise à côté du montoir de pierre. Lorsqu'ils arrivèrent à sa hauteur, elle leur dit : « Seigneur, n'allez pas plus

loin ; je porterai chacun de vous jusqu'à la cour : c'est là ma pénitence pour avoir tué mon fils et l'avoir moi-même mis en pièces. » — « Dame, » répondit Teyrnon, « je ne crois pas qu'un seul de nous ici aille sur ton dos. » — « Aille qui voudra, » dit l'enfant, « pour moi, je n'irai pas. » — « Ni nous non plus, assurément, mon âme, » dit Teyrnon. Ils entrèrent à la cour, où on les reçut avec de grandes démonstrations de joie.

On commençait justement un banquet; Pwyll venait de faire son tour de Dyvet(1). Ils se [rendirent à la salle et allèrent se laver. Pwyll fit bon accueil à Teyrnon. On s'assit : Teyrnon, entre Pwyll et Riannon, ses deux compagnons plus haut, à côté de Pwyll, et l'enfant entre eux. Après qu'on eut fini de manger et que l'on commença à boire, il se mirent à causer. Teyrnon, lui, raconta toute l'aventure de la jument et de l'enfant, comme l'enfant avait passé pour le sien et celui de sa femme, comment ils l'avaient élevé. « Voici ton fils, princesse », ajouta-t-il ; « ils ont bien tort ceux qui t'ont faussement accusée. Quand j'ai appris la douleur qui t'acca-

(1) *Cylchaw Dyvet.* Le *cylch* était une sorte de voyage circulaire du roi ou chef avec ses principaux officiers à travers ses Etats. C'étaient les tenanciers qui en faisaient tous les frais. Les hommes libres contribuaient seulement aux frais du circuit annuel que faisait après Noël le *Penteulu*, chef de famille, ou *major domus*. Les hommes d'Arvon et de Powys en étaient exempts (Voy. *Ancient Laws*, I, p. 16, 106, 359 ; II, 746 ; cf., sur ces usages, Ferdinand Walter, *Das alte Wales*, Bonn, 1859, p. 191, 199, 212, 213). Il y a une très curieuse pièce de vers du prince-barde de Powys, *Owen Cyveiliog* (1150-1197) sur le *cylch* de sa maison (*Myv. arch.*, p. 192).

blait, j'en ai éprouvé grande peine et compassion. Je ne crois pas qu'il y ait dans toute l'assistance quelqu'un qui ne reconnaisse l'enfant pour le fils de Pwyll. » — « Personne n'en doute », répondirent-ils tous. — « Par moi et Dieu, mon esprit serait délivré de son souci (*pryderi*), si c'était vrai. » — « Princesse », s'écria Pendaran Dyvet (1), « tu as bien nommé ton fils, Pryderi (2) ; cela lui va parfaitement : Pryderi, fils de Pwyll, chef d'Annwn. » —

(1) La famille ou tribu de Pendaran est donnée comme une des trois familles de Cymry ou Gallois ; la première est celle des *Gwenhwysson*, ou hommes de Gwent ; la seconde, celle des *Gwyndydiaid*, ou hommes de Gwynedd et Powys ; la troisième, celle de *Pendaran Dyved*, c'est-à-dire des hommes de Dyved, Gwyr (Gower) et Ceredigiawn (Cardigan) (*Myv. arch.*, p. 402, col. 2). Une autre triade nous apprend que Pryderi garda les porcs de Pendaran Dyved, son père nourricier, à Glynn Cuch (*Myv. arch.*, p. 317, 7).

(2) *Pryderi*, « souci » (Breton arm. *prederi*). Il devient le compagnon de Manawyddan dans le *Mabinogi* de ce nom, et lui donne sa mère en mariage. Il est tué par Gwydion ab Don dans le *Mab.* de Math, fils de Mathonwy, sur les bords de la Cynvael, dans le Merionethshire, et enterré à Maen Tyvyawc. Le *Livre Noir* place sa tombe à Abergwenoli (Skene, *Four ancient books*, II, p. 29, 8). D'après les triades, c'est un des trois *gwrddveichyat* ou *rudes porchers* de l'île ; il garde pour Pendaran les sept porcs que son père Pwyll a donnés à Pendaran (voy. la note à Pwyll). Le titre de porcher ne paraît avoir eu rien de dégradant (cf. le nom propre *Winmochiat*, *Cart. de Redon*, *Annales de Bret.*, 1887, t. II, p. 430). Son nom est associé à celui de Manawyddan par Taliesin (Skene, *Four ancient books*, II, p. 155, v. 9 ; cf. *ibid.*, p. 181, v. 10). Davydd ab Gwilym appelle Dyved la terre de Pryderi (*O Fon hyd Bryderi dir*, p. 170), de Mon (Anglesey), jusqu'à la terre de Pryderi), ainsi que Llewis Glyn Cothi. Les *Iolo manuscripts* font aussi mention de Pryderi, p. 258. Cynddelw, poète de la seconde moitié du XIIe siècle, compare Owain, fils de Madawc, roi de Powys, à Pryderi (*Myv. arch.*, p. 159, col. 2).

« Voyez, » dit Riannon, « si son propre nom à lui ne lui irait pas mieux encore ». — « Quel nom a-t-il? » dit Pendaran Dyvet. — « Nous lui avons donné le nom de Gwri *Wallt Euryn*(1).» — « Pryderi sera son nom, » dit Pendaran. — « Rien de plus juste, » dit Pwyll, « que de lui donner le nom qu'a dit sa mère, lorsqu'elle a eu à son sujet joyeuse nouvelle. » On s'arrêta à cette idée.

« Teyrnon, » dit Pwyll, « Dieu te récompense, pour avoir élevé cet enfant jusqu'à cette heure ; il est juste aussi que lui-même, s'il est vraiment noble, te le rende. » — « Seigneur, » répondit-il, « pas une femme au monde n'aura plus de chagrin après son fils que la femme qui l'a élevé n'en aura après lui. Il est juste qu'il ne nous oublie ni moi ni elle pour ce que nous avons fait pour lui. » — « Par moi et Dieu, » répondit Pwyll, « tant que je vivrai, je te maintiendrai, toi et tes biens, tant que je pourrai maintenir les miens à moi-même. Quand ce sera son tour, il aura encore plus de raisons que moi de te soutenir. Si c'est ton avis et celui de ces gentilshommes, comme tu l'as nourri jusqu'à présent, nous le donnerons désormais à élever à Pendaran Dyvet. Vous serez *compagnons*, et pour lui, tous les deux, pères nourriciers (2). » — « C'est une bonne idée, » dit chacun.

(1) Cf. p. 110, note.

(2) *Nourrir* ici indique une éducation complète. Comme chez les Irlandais (voy. O'Curry, *On the manners and the customs of the ancient Irish*, II, p. 355 et suiv.), chez les Gallois l'habitude était

On donna donc l'enfant à Pendaran Dyvet. Les nobles du pays partirent avec lui. Teyrnon Twryv Vliant et ses compagnons se mirent en route au milieu des témoignages d'affection et de joie. Il ne s'en alla pas sans qu'on lui eût offert les joyaux les plus beaux, les chevaux les meilleurs et les chiens les plus recherchés, mais il ne voulait rien accepter. Ils restèrent ensuite dans leurs domaines. Pryderi, fils de Pwyll, chef d'Annwn, fut élevé avec soin, comme cela se devait, jusqu'à ce qu'il fut devenu le jeune homme le plus agréable, le plus beau et le plus accompli en toute prouesse qu'il y eût dans tout le royaume. Ils passèrent ainsi des années et des années, jusqu'au moment où le terme de l'existence arriva pour Pwyll, chef d'Annwn. Après sa mort, Pryderi gouverna les sept *cantrevs* de Dyvet d'une façon prospère, aimé de ses vassaux et de tous ceux qui l'entouraient. Ensuite, il ajouta à ses domaines les trois *cantrevs* d'Ystrat Tywi (1) et quatre *cantrevs* de Ceredigyawn : on les appelle les sept *cantrevs* de Seisyllwch (2). Il fut occupé à ces con-

d'envoyer l'enfant hors de la famille, au sens étroit de ce mot. L'éducation dans un autre clan devenait souvent l'origine d'une véritable alliance du *nourri* avec ceux qui avaient été élevés avec lui ; les *Mabinogion* le montrent en maint endroit. Quelque chose de semblable a existé sur le continent. On appelait, en vieux français, *nourri* celui qui avait passé sa jeunesse dans la maison d'un parent, ami ou patron (Paulin Paris, *Les Romans de la Table Ronde*, IV, appendice).

(1) *Ystrad Tywi* ou la vallée de la *Tywi*.

(2) *Ceredigyawn* ou *Seisyllwch*. De même que *Morganhwc* tire nom de Morgant, *Seissyllwc* ou *Seissyllwch* doit tirer son nom de

quêtes jusqu'au moment où il lui vint à l'esprit de se marier. Il choisit pour femme Kicva, fille de Gwynn Gohoyw (1), fils de Gloyw Wallt Lydan (2), fils de Casnar Wledic (3), de la race des princes de cette île. Ainsi se termine cette branche (4) des *Mabinogion*.

Seisyll, ou plus anciennement *Sitsyllt*. Il y a plusieurs personnages de ce nom ; le plus connu est Seisyll, roi de Nord-Galles, dont le fils Llywelyn joue un rôle important (voy. *Brut y Tywysogion*, à l'année 1020, *Monum. hist. brit.*). Une triade nous dit que CynanMeiriadawc (Conan Meriadec) emmena au Lydaw des hommes de Seissyllwc et autres contrées (*Myv. arch.*, p. 402, 14, *Ceredigawn* tire son nom de *Ceretic*. Voir t. II, app. généalogies, XXXII.

(1) *Gwynn*, « blanc ; » *gohoyw*, « enjoué, animé. »

(2) *Gloyw*, « clair. transparent » : *gwallt lydan* « chevelure étendue. »

(3) *Casnar* est aussi un nom commun signifiant *rage, fureur* (v. Taliesin, ap. Skene, II, p. 123, 29) *Gwledic* dérivé de *gwlat*, « contrée, domaines, » arm. moy. *gloat*, « royaume ». *gloedic*, chef, duc (Revue celt., 1912, fasc. 2), a varié comme signification, mais a généralement le sens de roi, chef suprême. Llywelyn Vardd, qui vivait entre 1260-1280, fait descendre le célèbre prince Liywelyn ab lorwerth de Llary, fis de Casnar (*Myv. arch.*, p. 247, col. 1).

(4) Le même terme est usité dans les romans français de la *Table Ronde*. Le mot gallois *ceing* signifie proprement une branche d'arbre. Un poète du XIVe siècle, Davydd y Coet, appellé l'*Elucidarius*, *eur-ddar*, « chêne d'or ou précieux, » (*Eur-ddar y Lucidarius*, *Myv. arch.*, p. 328, col. 1.)

BRANWEN (1), fille de Llyr

Voici la seconde branche du Mabinogi.

Bendigeit Vran (2) fils de Llyr (3), était roi cou-

(1) Branwen. Il y a eu, disent les *Triades*, trois soufflets causés par la colère : celui que donna l'Irlandais Matholwch à Branwen, celui de Gwenhwyvach, à Gwenhwyvar, femme d'Arthur. ce qui amena la bataille de Camlan; le soufflet de Golyddan Vardd, ou le barde, à Cadwaladyr le béni (*Triades Mabin.*, p. 301, I. 16; la triade 51, *Myv. arch.*, p. 392, fait donner le deuxième soufflet à Medrawt par Arthur. (Voy. la note à Arthur, dans le *Mab.* de Kulhwch et Olwen). Un poète de la fin du XIVe siècle, Yr Iustus Llwyd, fait une allusion aux noces de Branwen (*Myv. arch.*, p. 367, col. 2). Dafydd ab Gwilym compare le teint d'une de ses maîtresses à celui de *Bronwen*, fille de Llyr. Lady Guest rapporte, d'après le *Cambro-briton*, II, p. 71, 1821, qu'on découvrit, en 1813, sur les bords de l'Alaw, en Anglesey, dans un endroit appelé Ynys Bronwen, ou l'île de Bronwen, sous un tumulus, une urne funéraire contenant des cendres et des ossements.

(2) Bran le béni doit son surnom, d'après les *Triades*, à ce qu'il apporta le premier la foi chrétienne aux Kymry, de Rome, où il avait passé sept années comme otage avec son fils Caradawc (Caratacos), pris par les Romains à la suite de la trahison d'Aregwedd Voeddawg. Les deux autres inpirés et bénis sont: Lleirwg ab Coel ab Cyllin, surnommé *Lleuver mawr*, grande lumière, qui bâtit la première église à Llandaf, et Cadwaladr le béni, qui accorda un

ronné de toute cette île, dignité rehaussée encore

refuge sur ses terres et sa protection aux chrétiens fuyant les Saxons (*Myv. arch.*, p. 404, 35). Il est rangé aussi à côté de Prydain ab Aedd Mawr, et Dyfnwal Moelmut, parmi les trois fondadeurs et législateurs du royaume de Bretagne (*Ibid.*, p. 404, 36). Le *Mabinogi* de Branwen, plus bas, nous le montre ordonnant de lui couper la tête, et de la cacher dans la colline blanche, à Londres. Ce fut, disent les *Triades*, une des trois bonnes cachettes, avec les os de Gwerthevyr (cf. Nennius, *Hist.*, 47 ; cf. Gaufrei de Monm., *Hist.*, VI, 14) enfouis dans les principaux ports de l'île, et les dragons cachés par Lludd à Dinas Emreis (voy. le *Mab.* de Lludd et Llevelys). Ce fut une des trois mauvaises découvertes, quand on la découvrit. Ce fut Arthur qui la déterra, ne voulant devoir la défense de l'île qu'à sa valeur : il ne devait pas y avoir d'invasion tant qu'elle resterait cachée. Ce fut Gwrtheyrn qui, par amour pour la fille de Hengist, déterra les dragons et les os de Gwerthevyr (*Triades Mabinog.*, p. 300). Bran est la tige d'une des trois grandes familles de saints ; Cunedda et Brychan sont les deux autres (Rees, *Welsh saints*, p. 77 ; *Iolo mss.*, p. 100, p. 8, p. 40). Un poème des *Iolo mss.*, p. 307, attribué à Rhys Goch, poète du XIVe siècle, fait cacher la tête de Bran dans le bois de Pharaon, ou Dinas Emrys, près Beddgelert, Carnarvonshire, et non les dragons. Son nom revient souvent chez les poètes (*Livre Noir*, ap. Skene, *Four anc. books*, p. 55 : dans le dialogue de Gwyn ab Nudd et de Guiddnev, un des interlocuteurs dit qu'il a été *là où Bran fut tué*). Taliesin prétend qu'il a été avec Bran en Iwerddon, et qu'il a vu tuer Morddwyd Tyllon, (Skene, 154, 27); Llywarch ab Llywelyn, poète du XIIe siècle, compare Gruffudd ab Cynan à Bran, fils de Llyr, (*Myv. arch.*, p. 205, col. 1). *Bran*, corbeau, est un nom fort commun chez tous les Celtes (On trouve sept ou huit Bran et des noms qui en sont dérivés dans le *Cartul.* de Redon).

(3) *Llyr Lledieith*, ou au demi-langage, ou au langage à moitié étranger, est un personnage dont il est fréquemment question. D'après les *Triades* (*Mab.*, II, p. 306, 9), c'est un des trois principaux prisonniers de l'île de Bretagne (Voir Kulhwch et Olwen, note à Mabon, fils de Modron). Il aurait été emprisonné avec sa famille par Euroswydd et les Romains. Les *Iolo mss.* lui font chasser les Romains du sud de l'île, les Gaëls du nord du pays de Galles, les

par la couronne de Llundein (Londres) (1) Une après-midi, il se trouvait à Harddlech (2), en Ardudwy (3), qui lui servait de cour, assis au sommet du rocher au-dessus des flots de la mer, en compagnie de Manawyddan (4), fils de Llyr, son frère, de deux autres frères du côté de sa mère, Nissyen et Evnissyen, et, en outre, de beaucoup de nobles, comme il convenait autour d'un roi. Ces deux frères étaient fils d'Eurosswydd (5), mais ils étaient de la même mère que lui : Penardim, fille de Beli, fils de Myno-

Armoricains de Cornouailles (p. 83). On distingue plusieurs Llyr : Llyr Lledieith, Llyr Merini, et enfin Llyr, fils de Bleidyt. que Gaufrei de Monmouth a popularisé, surtout grâce à l'histoire de ses filles Gonorilla, Regan et Cordélia (*Hist.*, II, 11 ; Brut Tysilio, *Myv. arch* , p. 440 et suiv.). L'histoire des enfants de Lir est une des trois histoires douloureuses chez les Irlandais (O'Curry. *On the manners*, II, p. 325). Llyr, chez les Gaëls comme chez les Bretons, signifie les flots, la mer. Était-ce le Neptune celtique ? Le passage cité plus haut, du *Livre Noir*, tendrait à le confirmer : « Bran, fils de Y Werydd, à la gloire étendue. » *Y Werydd* signifie l'Océan, et semble s'appliquer plus spécialement au canal de Saint-Georges.

(1) Voir le début du *Mab.* de Lludd et Llevelys.

(2) *Harddlech*, aujourd'hui Harllech, sur la côte, dans le Merionethshire. Suivant lady Guest, Harlech porterait aussi le nom de Twr Bronwen, ou la tour de Bronwen.

(3) *Ardudwy* était un *cymwd* faisant partie du *cantrev* de Dinodic en Arvon (*Myv. arch.*, p. 735). Silvan Evans, dans son *English-Welsh Dict.*, donne à l'article *sea-side*, à Ardudwy, le sens de *bord de la mer*.

(4) Voy. le *Mabinogi* qui porte son nom.

(5) Beaucoup d'écrivains gallois, lady Charlotte Guest notamment, ont identifié ce personnage avec le général romain Ostorius ; l'identification des deux noms est phonétiquement impossible. Voy. la note à Llyr.

gan (1). L'un de ces jeunes gens était bon ; il mettait la paix au milieu de la famille quand on était le plus irrité : c'était Nissyen. L'autre mettait au prises ses deux frères quand ils s'aimaient le plus. Pendant qu'ils étaient ainsi assis, ils aperçurent treize navires venant du sud d'Iwerddon (l'Irlande) (2) et se dirigeant de leur côté ; leur marche était facile, rapide ; le vent, soufflant en poupe, les rapprochait d'eux rapidement. « Je vois là-bas des navires, » s'écria le roi, « venant vite vers la terre ; commandez aux hommes de la cour de se vêtir, et d'aller voir quelles sont leurs intentions. » Les hommes se vêtirent et descendirent dans leur direction. Quant ils purent voir les navires de près, ils furent bien convaincus qu'ils n'en avaient jamais vu qui eussent l'air mieux équipés. De beaux étendards de *paile* flottaient au-dessus d'eux. Tout à coup un navire se détacha en avant des autres, et on vit se

(1) Beli le Grand, fils de Mynogan, aurait régné en Bretagne trente-neuf ou quarante ans. C'est le père de Lludd et de Caswallawn, dont on peut identifier le nom avec celui de Cassivellaunus. De la mort de Beli jusqu'à Llyr, dont le fils apporta la foi en Bretagne, il se serait écoulé cent vingt ans (*Iolo mss.*, p. 37, 38 ; Brut Tysilio, *Myv.*, p. 448, col. 1 ; Gaufrei de Monmouth, *Hist.*, III, 20). Une triade lui attribue l'honneur d'avoir étouffé une conspiration contre la sûreté de l'île (*Myv. arch.*, p. 401, 11). Taliesin le célèbre (Skene, *Four ancient books of Wales*, 204, 28) ; il lui attribue sept fils (*ibid.*, 202, 9). Voy. le début du *Mabinogi* de Lludd et Llevelys.

(2) Iwerddon est aujourd'hui le nom gallois de l'Irlande. Il dérive de la même forme vieille celtique que le nom que les Irlandais eux-mêmes donnent à leur pays : nominatif *Ériu*, accus. *Erinn*.

dresser au-dessus du pont un écu, *l'umbo* (1) en haut, en signe de paix. Les hommes de Bran avancèrent vers lui, de façon à pouvoir converser.

Les étrangers jetèrent des canots à la mer, se rapprochèrent du rivage et saluèrent le roi. Il les entendait du haut du rocher où il était assis, au-dessus de leurs têtes. « Dieu vous donne bien, » dit-il, « soyez les bienvenus. A qui appartiennent ces navires et quel en est le chef ? » — « Seigneur, » répondirent-ils, « Matholwch (2), roi d'Iwerddon, est ici, et ces navires sont à lui. » — « Que peut-il désirer ? Veut-il venir à terre ? » — « Comme il vient en solliciteur auprès de toi, il n'ira pas, s'il n'obtient l'objet de son voyage. » — « Quel est-il ? » — « Il veut, seigneur, s'allier à toi : c'est pour demander Branwen, fille de Llyr, qu'il est venu. Si cela t'agrée, il établira entre l'île des Forts (3) et Iwerddon, un lien qui augmentera leur puissance. » — « Eh bien, qu'il vienne à terre,

(1) Mot à mot, le *soc : swch*, proprement *soc de charrue* et primitivement aussi probablement *groin*, comme l'irdandais *socc*. Dans l'épopée irlandaise le bouclier dans le combat mugit. V. J. Loth. *Revue celt.* 1911 : *Le bouclier de Tristan.*

(2) Voir la note à Branwen, et le *Mabinogi* de Math.

(3) *Ynys y Kedyrn*, « l'île des Forts. » Ce nom revient souvent dans les *Mabinogion*, et semble ailleurs d'un emploi assez rare. Suivant une triade (*Myv. arch.*, p. 400, 1), l'île a porté trois noms : celui de Clas Merddin avant d'être habitée ; celui de *Y vel ynys*, « l'île de miel », après, et enfin, le nom de Ynys Prydein, après sa conquête par Prydain ab Aedd mawr. D'après une autre triade (*Myv. arch.*, p. 388, 1), on lui donna, après sa colonisation par Bryt (Brutus), le nom d'Ynys Bryt.

et nous délibérerons à ce sujet. » Cette réponse fut portée à Matholwch. « Volontiers, » dit-il. Et il se rendit à terre. On lui fit bon accueil, et il y eut cette nuit-là un grand rassemblement formé par ses troupes et celles de la cour. Dès le lendemain on tint conseil, et il fut décidé qu'on donnerait Branwen à Matholwch. C'était une des trois premières dames de cette île (1), et la plus belle jeune fille du monde. On convint d'un rendez-vous à Aberffraw où Matholwch coucherait avec elle. On se mit en marche, et toutes les troupes se dirigèrent vers Aberffraw (2), Matholwch et les siens par mer, Bendigeit Vran et ses gens par terre.

A leur arrivée à Aberffraw, le banquet commença. Ils s'assirent, le roi de l'île des Forts et Manawyddan d'un côté, Matholwch de l'autre, et Branwen avec eux. Ce n'est pas dans une maison qu'ils étaient, mais sous des pavillons . Bendigeit Vran n'aurait jamais pu tenir dans une maison. On se mit à boire, et on continua, en causant, jusqu'au moment où il fut plus agréable de dormir que de boire. Ils allè-

(1) Les *Triades* ne la nomment pas parmi les dames célèbres de l'île.

(2) Aberffraw, au sud de l'île d'Anglesey, à l'embouchure d'une petite rivière comme l'indique le mot *aber*, « embouchure », a été au moins depuis le XVIIIe siècle jusqu'à la chute de l'indépendance galloise, la résidence principale des rois de Gwynedd ou Nord-Galles. C'était le chef-lieu d'un *cantrev* du même non. *Mon*, que les Anglais appellent *Anglesey*, avait une importance considérable surtout à cause de sa fertilité qui, au témoignage de Giraldus Cambrensis, l'avait fait surnommer *la mère de la Cambrie*.

rent se coucher. Cette nuit-là Matholwch et Branwen couchèrent ensemble. Le lendemain, tous les gens de la cour se levèrent ; les officiers commencèrent à s'occuper du partage des chevaux, de concert avec les valets ; ils les distribuèrent de tous côtés jusqu'à la mer. Sur ces entrefaites, un jour l'ennemi de la paix dont nous avons parlé plus haut, Evnyssyen (1), tomba sur le logis des chevaux de Matholwch, et demanda à qui ils appartenaient. « Ce sont les chevaux de Matholwch, roi d'Iwerddon, » fut-il répondu. — « Que font-ils ici ? » dit-il. — « C'est ici qu'est le roi d'Iwerddon ; il a couché avec ta sœur Branwen ; ces chevaux sont les siens. » — « Et c'est ainsi qu'ils en ont agi avec une jeune fille comme elle, avec ma sœur à moi ! la donner sans ma permission ! Ils ne pouvaient me faire plus grand affront. » Aussitôt il fond sous les chevaux, leur coupe les lèvres au ras des dents, les oreilles au ras de la tête, la queue au ras du dos ; s'il ne trouvait pas prise sur les sourcils, il les rasait jusqu'à l'os. Il défigura ainsi les chevaux, au point qu'il était impossible d'en rien faire. La nouvelle en vint à Matholwch ; on lui rapporta que les chevaux étaient défigurés et gâtés à tel point, qu'on n'en pouvait plus tirer aucun parti. « Oui, seigneur, » dit un des hommes, » on t'a insulté ; c'est bien ce qu'on veut te faire. » — « En vérité, » répondit-il, « je

(1) *Evnys*, en gallois, signifie *hostile*, *ennemi*, *fâcheux*.

vous trouve étrange, s'ils voulaient m'outrager, qu'ils m'aient donné une pareille jeune fille, d'aussi haute condition, aussi aimée de sa nation. » — « Seigneur, » dit un autre, « tu en vois la preuve ; il ne reste qu'une chose à faire, te rendre sur tes vaisseaux. »

A la suite de cet entretien, il se mit en devoir de partir sur ses navires. Bendigeit Vran, apprenant que Matholwch quittait la cour sans prendre congé, lui envoya demander pourquoi. Les messagers étaient Iddic, fils d'Anarawc (1), et Eveydd Hir. Ils arrivèrent jusqu'à lui, et lui demandèrent ce que signifiaient ses préparatifs, et pour quel motif il partait. « Assurément, » répondit-il, « si j'avais su, je ne serais pas venu ici. J'ai essuyé l'outrage le plus complet. Personne n'a eu à subir pire attaque que moi en ces lieux. Une chose, cependant, me surprend par dessus tout. » — « Laquelle, » dirent-ils ? — « Qu'on m'ait donné Branwen, une des trois premières dames de cette île, la fille du roi de l'île des Forts, que j'aie couché avec elle, et qu'ensuite

(1) Il faut peut-être lire *Anarawt*, nom bien connu. Les *Iolo mss.*, p. 258, mentionnent un roi de Gwynedd, ou Nord-Galles de ce nom. D'après une triade, c'est un des trois *taleithiawc*, « roi porte-diadème, » avec Cadell, roi de Dinevwr ou du Sud, et Mervin, roi de Mathraval ou Powys (*Myv. arch*, p. 405, col. 2). Les *Annales Cambriae* mentionnent la dévastation de Cereticiawn et de Ystrattui (Ystrad Tywi) par Anarawt et les Saxons. Anarawt meurt en 915 ; d'après le *Brut y Tywysogion*, c'est un fils de Rodri ; il est qualifié de Rex Britonum (*Monum.*, *Hist. brit.*, p. 846, 847).

on vienne m'outrager. Je suis étonné qu'on ne l'ait pas fait avant de me la donner. » — « Assurément, seigneur, ce n'est point par la volonté de celui qui possède cette cour, ni d'aucun de son conseil qu'on t'a fait cet affront. Et, si tu te trouves outragé, Bendigeit Vran est encore plus sensible que toi à cet affront et à ce mauvais tour. » — « Je le crois, mais il ne peut pas faire que je n'aie reçu cet outrage. » Ils s'en retournèrent, là-dessus, auprès de Bendigeit Vran, et lui rapportèrent la réponse de Matholwch. « Il n'y a pas moyen, » dit-il, « de l'empêcher de partir avec des dispositions hostiles, quand même je ne le permettrais pas. » — « Eh bien, seigneur, envoie encore des messagers après lui. » — « C'est ce que je vais faire. Levez-vous, Manawyddan fils de Llyr, Eveidd Hir, Unic Glew Ysgwydd (1), allez après lui, et dites-lui qu'il aura un cheval en bon état pour chacun de ceux qu'on lui a gâtés. Je lui donnerai en outre, en *wynebwarth* (2) (*en compen-*

(1) *Unic*, « seul unique ; » *glew*, « vaillant ; » *ysgwydd*, « épaule »

(2) *Wyneb-werth*, mot à mot *prix du visage*. *Visage* et *honneur* sont synonymes chez les Celtes (voy. Kulhwch et Olwen). La compensation s'appelait, en Irlande, *log enech*, « prix du visage ; » l'*enech ruice* ou *outrage* était proprement *la rougeur du visage* causée par un acte attentatoire à l'honneur de la famille; *enechgris*, qui a un sens analogue, indique que le visage devient pâle ou blanc par suite d'une injure. La forme bretonne armoricaine de *wynep-werth* est, au IXe siècle, *enep-uuert* [*h*] (*Cart.* de Redon) ; mais ce mot avait chez nous un sens moins général : c'était le don offert par le mari à sa femme après la consommation du mariage, la compensation pour la virginité. Le mot actuel *enebarz*, « douaire », est le représentant moderne d'*enep-werth*. Comme l'a

sation) des verges d'argent aussi épaisses et aussi longues que lui, un plat d'or aussi large que son visage. Faites-lui savoir quelle espèce d'homme lui a fait cela, que je n'y suis pour rien, que le coupable est un frère à moi, du côté de ma mère, et qu'il ne m'est guère possible de me défaire de lui ni de le tuer. Qu'il vienne me voir ; je ferai la paix aux conditions qu'il tracera lui-même. » Les messagers se mirent à la recherche de Matholwch, lui rapportèrent ce discours d'une façon amicale. Après les avoir entendus, il dit : « Hommes, nous allons tenir conseil. » Il alla tenir conseil, et ils réfléchirent que s'ils rejetaient ces propositions, ils en résulterait vraisemblablement pour eux plutôt de la honte encore qu'une réparation aussi importante. Il condescendit à accepter, et ils se rendirent à la cour en amis.

On leur prépara pavillons et tentes en guise de salles, et ils se mirent à table. Ils s'assirent dans le même ordre qu'au commencement du banquet, et Matholwch commença à s'entretenir avec Bendi

fait remarquer lady Guest, le *Mabinogi* est ici à peu près d'accord avec les lois ; la compensation pour un outrage fait au roi d'Aberffraw ou du Nord-Galles consistait en : cent vaches par *cantrev*, avec un taureau blanc aux oreilles rouges par cent vaches ; *une verge d'or* aussi longue que lui et aussi épaisse que son petit doigt ; *un plat d'or* aussi long que son visage et aussi épais que l'ongle d'un laboureur qui laboure depuis sept ans (*Ancient Laws*, I, p.7). On a ici *wyneb-warth* ; il semble qu'il y ait là une tentative d'étymologie populaire : *gwarth*, en effet, en gallois, signifie *honte, déshonneur*.

geit Vran. Celui-ci trouva que sa conversation languissait, qu'il était triste, à cause sans doute de l'affront, tandis qu'auparavant il était constamment joyeux. Il pensa que le prince était si triste parce qu'il trouvait la réparation trop faible pour le tort qu'on lui avait fait. « Homme, » lui dit-il, « tu n'es pas aussi bon causeur cette nuit que les nuits précédentes. Si la réparation ne te semble pas suffisante, j'y ajouterai à ton gré ; et dès demain, on te payera tes chevaux. » — « Seigneur, » répondit-il, « Dieu te le rende. » — « Je parferai la réparation en te donnant un chaudron (1) dont voici la vertu : si on te tue un homme aujourd'hui, tu n'auras qu'à le jeter dedans pour que le lendemain il soit aussi bien que jamais, sauf qu'il n'aura plus la parole. » Matholwch le remercia, et en conçut très grande joie. Le lendemain on remplaça ses chevaux par d'autres, tant qu'il y eut des chevaux domptés. On alla ensuite dans un autre *kymmwt* (2), et on lui donna des poulains jusqu'à payement complet ; ce qui fit que ce *kymmwt* porta, à partir de là, le nom de *Tal-ebolyon* (3).

La nuit suivante, ils s'assirent en compagnie.

(1) Voyez le *Mabinogi* de Kulhwch et Olwen ; voir plus haut la note à Pwyll Penn Annwvyn.

(2) Voy. la note au mot *cantrev*, p. 82.

(3) L'auteur y voit le mot *tal*, « payement, » et *ebolyon*, « poulains » (armor. *ebeul*). Chez un poète du XIIe-XIIIe siècle, Davydd Benvras, on trouve la forme *Tal y bolion* (*Myv. arch.*, p. 222. col. 1.) Talybolion ou Talebolion était un *cymmwd* du *cantrev* de Cemais en Mon (Anglesey), d'après Powell. La *Myv. arch.*, range Cemais

« Seigneur, » dit Matholwch à Bendigeit, « d'où t'est venu le chaudron que tu m'as donné ? » — « Il m'est venu, » répondit-il, « d'un homme qui a été dans ton pays, mais je ne sais pas si c'est là qu'il l'a trouvé. » — « Qui était-ce ? » — « Llasar Llaesgyvnewit. Il est venu ici d'Iwerddon, avec Kymideu Kymeinvoll sa femme. Ils s'étaient échappés de la maison de fer, en Iwerddon, lorsqu'on l'avait chauffée à blanc sur eux. Je serais bien étonné si tu ne savais rien à ce sujet. » — « En effet, seigneur, et je vais te dire tout ce que je sais. Un jour que j'étais à la chasse en Iwerddon, sur le haut d'un tertre qui dominait un lac appelé *Llynn y Peir* (Le lac du Chaudron), j'en vis sortir un grand homme aux cheveux roux, portant un chaudron sur le dos. Il était d'une taille démesurée, et avait l'air d'un malfaiteur. Et s'il était grand, sa femme était était encore deux fois plus grande que lui. Ils se dirigèrent vers moi et me saluèrent. « Quel voyage est le vôtre ? » leur dis-je. — « Voici, seigneur, » répondit-il. « Cette femme sera enceinte dans un mois et quinze jours. Celui qui naîtra d'elle, au bout d'un mois et demi sera un guerrier armé de toutes pièces, » — « Je me chargeai de pourvoir à leur entretien, et ils restèrent une année avec moi sans qu'on m'en fît des reproches. Mais, à partir de là, on me fit des difficultés à leur

ou Cemmaes avec Talebolion parmi les Cymmwd du *cantrev* d'Aberffraw (*Myv. arch.*, p. 735).

sujet. Avant la fin du quatrième mois, ils se firent eux-mêmes haïr en commettant sans retenue des excès dans le pays, en gênant et en causant des ennuis aux hommes et aux femmes nobles. A la suite de cela, mes vassaux se rassemblèrent et vinrent me sommer de me séparer d'eux en me donnant à choisir entre ces gens et eux-mêmes. Je laissai au pays le soin de décider de leur sort. Ils ne s'en seraient pas allés certainement de bon gré, et ce n'était pas non plus en combattant qu'ils auraient été forcés de partir. Dans cet embarras, mes vassaux décidèrent de construire une maison tout en fer. Quand elle fut prête, ils firent venir tout ce qu'il y avait en Irlande de forgerons possédant tenailles et marteaux, et firent accumuler tout autour du charbon jusqu'au sommet de la maison (1). Ils passèrent en abondance nourriture et boisson à la femme, à l'homme et à ses enfants. Quand on les sut ivres, on commença à mettre le feu au charbon autour de la maison et à faire jouer les soufflets jusqu'à ce que tout fut chauffé à blanc. Eux tinrent conseil au milieu du sol de la chambre. L'homme, lui, y resta jusqu'à ce que la paroi de fer fut blanche. La chaleur devenant intolérable, il donna un coup d'épaule à la paroi et sortit en la jetant dehors, suivi de sa femme. Personne au-

(1) Un épisode semblable se trouve dans le morceau épique irlandais. *Mesca Ulad or The Intoxication of the Ultonians*, Todd Lectures ser., vol. I, part. I. (J. Loth. *Revue Celt.*, 1890, p. 345.)

tre qu'eux deux n'échappa. C'est alors, je suppose, qu'il traversa la mer et se rendit près de toi. » — « C'est alors, sans doute, qu'il vint ici et me donna le chaudron. » — « Comment les as-tu accueillis ? » — « Je les ai distribués de tous côtés sur mes domaines. Ils se multiplient et s'élèvent en tout lieu ; partout où ils sont, ils se fortifient en hommes et en armes les meilleurs qu'on ait vus. »

Ils poursuivirent leur entretien cette nuit-là, avec récréations artistiques et *compotation*, tant qu'il leur plut. Quand ils trouvèrent qu'il valait mieux dormir que de siéger plus longtemps, ils allèrent se coucher. Ils passèrent ainsi le temps du banquet dans la gaieté. Quand il fut terminé, Matholwch partit avec Branwen pour Iwerddon. Ils sortirent d'Aber Menei (1) avec leurs treize navires, et arrivèrent en Iwerddon, où on les accueillit avec de très grandes démonstrations de joie. Il ne venait pas un homme de marque ni une femme noble en Iwerddon faire visite à Branwen, qu'elle ne lui donnât un collier, une bague ou un bijou royal précieux, qui leur donnait un air princier quand ils sortaient. Elle passa ainsi l'année glorieusement, et réussit complètement à acquérir gloire et amitié. Il arriva alors qu'elle devint enceinte. Au bout du temps requis, il lui naquit un fils. On lui donna le nom

(1) *Aber Menai*, l'embouchure de la Menai, ou du détroit entre l'île d'Anglesey et le continent. Aber Menai désigne la sortie sud du détroit.

de Gwern, fils de Matholwch, et on l'envoya élever chez les hommes les meilleurs d'Iwerddon.

La seconde année, il se fit tout à coup grand bruit en Iwerddon, au sujet de l'outrage qu'avait essuyé Matholwch en Kymry (1) (Galles), et du mauvais tour qu'on lui avait joué à propos de ses chevaux. Ses frères de lait et ses plus proches parents lui en firent ouvertement des reproches. Le tumulte devint tel en Iwerddon, qu'il ne pouvait espérer de repos s'il ne tirait vengeance de l'outrage. Voici la vengeance qu'ils décidèrent : il chasserait Branwen de sa chambre, l'enverrait cuire les aliments à la cour, et, tous les jours, le boucher, après avoir coupé la viande, irait à elle et lui donnerait un soufflet. Ce fut le châtiment qu'on imposa à Branwen. « Maintenant, seigneurs, » dirent ses hommes à Matholwch, « fais empêcher les navires, les barques et les *corwg* (2) d'aller en Kymry ;

(1) *Kymry* ou *Kymru*, et non *Kymri*, le pays de Galles. Le singulier est *Kymro*, qui suppose en vieux celtique *Com-brox*, pluriel *Com-broges*, « gens du même pays, compatriotes », nom que se sont donné, vers le VIIe siècle, les Bretons en lutte avec les Saxons. *Kymry* a compris non seulement le pays de Galles actuel, mais encore le nord de l'Angleterre breton jusqu'à la Clyde ; le nom de Cumberland en vient. Cette extension du pays des Kymry à amené les auteurs des romans français de la *Table Ronde* à placer en Nord-Galles des villes du nord de l'Angleterre, Longtown, par exemple (Longuetown), qui est située à l'extrémité septentrionale du Cumberland (Paulin Paris, *Les Romans de la Table Ronde*, I, p. 280). Sur *Kymro* et *Kymry*, v. J. Loth. *Revue celt.* XXX, p. 384.

(2) Le *corwc* ou *corwgl* était un léger bateau en usage chez les pêcheurs de Galles, d'Écosse et d'Irlande. Il avait la forme ovale,

tous ceux qui viendront de Kymry, emprisonne-les ; ne les laisse pas s'en retourner, de peur qu'on ne le sache. » Il s'arrêtèrent à ce plan. Il ne restèrent pas moins de trois années ainsi.

Pendant ce temps, Branwen éleva un étourneau sur le bord de son pétrin, lui apprit un langage, lui indiqua quelle espèce d'homme était son frère, et lui apporta une lettre exposant ses souffrances et le traitement injurieux qu'elle subissait (1). Elle attacha la lettre à la naissance des ailes de l'oiseau, et l'envoya vers Kymry. L'oiseau se rendit dans cette île. Il trouva Bendigeit Vran à Caer Seint (2) en Arvon (3) qui se trouvait être cette fois sa cour de justice. Il descendit sur son épaule et hérissa ses plumes jusqu'à ce qu'on aperçut la lettre et

était fait d'osier ou de baguettes entrelacées et recouvert de cuir, de peau de cheval ou de toile goudronnée. Assis au milieu, le pêcheur pouvait ramer d'une main et manier ses filets de l'autre. Arrivé à terre, il emportait son *corwc* sur son dos. Ce canot était en usage sur les rivières surtout (Richards, *Welsh Dict.*). Le mot irlandais est *curach*.

(1) Dans le lai de Milun de Marie de France, Milun se sert d'un cygne pour le même ministère (éd. Warncke, p. 158).

(2) Ce nom désigne une ancienne forteresse romaine, près de la ville actuelle de Carnarvon. La rivière à l'embouchure de laquelle est située cette ville, porte le nom de *Seint*. *Seint* a été plus anciennement Segeint (Nennius ap. Petrie, *Mon. hist brit.*, p. 54), qui représente exactement le *Segontium* de l'époque romaine.

(3) *Arvon*, ou le territoire en face ou auprès de Mon (Mon, Anglesey) ; le mot est composé comme *Arvor*, territoire près de la mer. *Arvon* formait une des trois subdivisions de Gwynedd ou Nord-Galles ; les autres étaient Mon et Meirionydd (Merioneth). Arvon répond au Carnarvonshire actuel.

qu'on reconnut qu'on avait affaire à un oiseau élevé dans une maison. Bendigeit Vran prit la lettre et la lut. Sa douleur fut grande en apprenant les souffrances de Branwen, et il envoya sur-le champ des messagers pour rassembler l'île tout entière. Il appela à lui toutes les forces des cent cinquante-quatre pays. Il se plaignit lui-même à eux des souffrances qu'on faisait subir à sa sœur, et tint conseil. On décida de faire une expédition en Iwerddon, et de laisser dans cette île sept hommes comme gouverneurs, et Cradawc (1) à leur tête ; c'étaient

(1) *Cradawc* ou *Caradawc* = Caratâcos ; ce nom a été maladroitement changé, par les éditeurs, en Caractacus. On a confondu sans doute plusieurs personnages sous ce nom. Les chroniqueurs gallois n'ont pas manqué de l'identifier avec le Caratacus ou Caractacus de Tacite et de Dion Cassius, le fils de Cunobelinos, le brave et généreux chef des Silures, livré au Romains par la reine des Brigantes, Cartismandua (Tacite, *Ann.*, XII, 33-7 ; Dion Cassius, IX, 20, 21). Dans les *Triades*, c'est un des trois monarques de l'île, choisis et établis par serment, avec Caswallawn ab Ludd ab Beli et Owen ab Macsen Wledig (*Myv. arch.*, p. 402, 17 ; *ab* ou *ap* a le sens de *map*, fils). D'après une autre triade (*ibid.*, p. 404, 34), c'est pour diriger la défense contre les Romains qu'on lui donna la royauté. C'est aussi un des trois braves de l'île avec *Cynvelyn* (Cunobelinos) et Arthur (*ibid.*, p. 403) ; un des trois chefs de guerre avec Caswallawn, fils de Beli, et Gweirydd, fils de Cynvelyn (*ibid.*, p. 403, 24). Il est livré aux Romains par Aregwedd Voeddawg, fille d'Avarwy ab Lludd, que les chroniqueurs ont identifiée avec Cartismandua (*ibid.*, p. 403, 22). Une triade, qui est l'écho d'une tradition semblable à celle que nous a conservée notre *Mabinogi*, nous dit que c'est un des *Cynweisiaid* ou premiers serviteurs (cf. Taliesin ap. Skene, 156, 9) de l'île ; les autres sont Cawrdaf, fils de Caradawc Vreichvras, et Owain ab Macsen Wledig ; on les appelait ainsi parce qu'il n'y avait pas en Bretagne

sept chevaliers. On les laissa en Edeirnon (1), et c'est à cause de cela qu'on appela la ville *Seith Marchawc* (2) (*Sept chevaliers*). C'étaient: Cradawc, fils de Bran ; Eveidd Hir; Unic Glew Ysgwydd; Iddic, fils d'Anarawc Walltgrwn (aux cheveux ronds) ; Ffodor, fils d'Ervyll ; Wlch Minascwrn ; Llashar(3), fils de Llaesar Llaesgywydd, et Pendaran Dyvet qui restait avec eux comme jeune valet. Ces sept hommes restèrent comme administrateurs pour veiller sur l'île ; Cradawc était à leur tête.

Bendigeit Vran et tous les soldats que nous avons indiqués mirent à la voile pour Iwerddon. Les flots n'étaient pas considérables alors ; il marcha à travers des bas-fonds. Il n'y avait que deux rivières appelées Lli et Archan. Depuis, les flots ont étendu leur empire. Bendigeit s'avança, portant

un homme qui ne se levât à leur appel et qui ne fût prêt à les suivre (*ibid.*, p. 404, 41). Caradawc est le héros d'un curieux récit des *Iolo mss.*, p. 185 et suiv. Il est roi d'Essyllwg, pays des Silures, et bat les Romains. Ceux-ci attribuant leur défaite à la constitution du pays qui est couvert de bois et de fourrés, il détruit les bois pour leur montrer qu'il ne doit le succès qu'à sa seule vaillance. Manawyddan ab Llyr bâtit, à l'intention des traîtres, une prison avec les os des Romains tués (voy. Kulhwch et Olwen, note à Caer Oeth et Anoeth.)

(1) *Edeirnion, kymmwd* du *Cantrev y Barwn* en Powys (*Myv. arch.*, p. 735).

(2) *Seith marchawc : seith* a aussi le sens de *saint* ; aussi le sens de *Saint Marchawc* pourrait bien être le sens véritable et ancien. Saint Marchoc a donné son nom à *Lo-marec* en Crach (Morbihan).

(3) Voy. Manawyddan, fils de Llyr.

sur son dos tout ce qu'il y avait de musiciens (1), et se rendit à la terre d'Iwerddon.

Les porchers de Matholwch, qui étaient sur le bord des eaux, retournèrent auprès de lui. « Seigneur, » dirent-ils, « porte-toi bien. » — « Dieu vous donne bien, » répondit-il, « apportez-vous des nouvelles ? » — « Oui, seigneur, des nouvelles surprenantes. Nous avons aperçu un bois sur les eaux, à un endroit où auparavant nous n'en avions jamais vu trace. » — « Voilà une chose surprenante ; c'est tout ce que vous avez vu ? » — « Nous avons vu encore, seigneur, une grande montagne à côté du bois, et cette montagne marchait ; sur la montagne un pic, et de chaque côté du pic un lac. Le bois, la montagne, tout était en marche (2). » — « Il n'y a personne ici à rien connaître à cela, si ce n'est Branwen ; interrogez-la. » Les messagers se rendirent auprès de Branwen. « Princesse, » dirent-ils, « qu'est-ce que tout cela, à ton avis ? — « Ce sont, »

(1) Ce passage singulier, si le texte n'est pas altéré, me semble éclairci par un poème de Iorwerth Beli, poète de la seconde moitié du XIVe siècle, à l'évêque de Bangor. Il se plaint à lui de ce qu'il néglige les poètes pour les musiciens. Il lui rapporte, pour prouver la supériorité des poètes sur les musiciens, que Maelgwn, se rendant à Caer Seion, emmena avec lui tout ce qu'il y avait de chanteurs et de musiciens (*a oedd o gerdd arwest ar gerddorion*), et qu'il força tous les gens de sa suite à nager pour atteindre Caer Seion. Les harpistes, dit le poète, ne valaient plus rien après cette épreuve, tandis que les poètes composaient tout aussi bien (*Myv. arch.*, p. 317, 318).

(2) Le récit épique irlandais. *Togail Bruidne Dá Derga*, présente un épisode semblable (J. Loth, *Rev. celt.*, 1890, p. 347-348).

répondit-elle, « les hommes de l'île des Forts qui traversent l'eau pour venir ici après avoir appris mes souffrances et mon déshonneur. » — « Qu'est-ce que ce bois qu'on a vu sur les flots ? » — « Ce sont des vergues et des mâts de navire. » — « Oh ! » dirent-ils, « et la montagne que l'on voyait à côté des navires ? » — « C'est Bendigeit Vran, mon frère, marchant à gué. Il n'y avait pas de navire dans lequel il pût tenir. » — « Et le pic élevé, et les lacs des deux côtés du pic ? » — « C'est lui jetant sur cette île des regards irrités ; les deux lacs des deux côtés du pic sont ses yeux de chaque côté de son nez. »

On rassembla aussitôt tous les guerriers d'Iwerddon, tous les grands chefs, et on tint conseil. « Seigneur, » dirent les nobles à Matholwch, « il n'y a d'autre plan de possible que de reculer par delà la Llinon (1) rivière d'Irlande, de mettre la Llinon entre toi et lui, et de rompre le pont. Il y a au fond de la rivière une pierre aimantée qui ne permet à aucun navire ni vaisseau de la traverser. » Ils se retirèrent de l'autre côté de la rivière, et rompirent le pont. Bendigeit vint à terre et se rendit avec la flotte sur le bord de la rivière. « Seigneur, » lui dirent ses nobles, « tu connais le privilège de cette rivière : personne ne peut la traverser,

(1) C'est la *Shannon ;* en irlandais *Sinon*. D'après des expériences faites au collège de France, *ll* gallois (*l* sourd), au début de son articulation, donne le tracé de *s*. Il est remarquable aussi que des enfants, en Galles, jusqu'à l'âge de 2 à 3 ans, prononcent *s* au lieu de *ll*.

et il n'y a pas de pont dessus. Quel est ton avis pour un pont ? » — « Je n'en vois pas d'autre que celui-ci : *Que celui qui est chef soit pont* (1). C'est moi qui serait le pont. » C'est alors, pour la première fois, que ce propos fut tenu, et aujourd'hui encore il sert de proverbe. Il se coucha par-dessus la rivière ; on jeta des claies sur lui, et les troupes traversèrent sur son corps. Au moment où il se relevait, les messagers de Matholwch vinrent le saluer et le complimenter de la part de leur maître, son parent par alliance, en l'assurant qu'il n'avait pas démérité de lui, en ce qui dépendait de sa volonté. « Matholwch, » ajoutèrent-ils, « donne le royaume d'Iwerddon à Gwern ton neveu, le fils de ta sœur ; il le lui offre en ta présence, en réparation du tort et des vexations qui ont été faites à Branwen ; tu pourvoiras à l'entretien de Matholwch où tu voudras, ici ou dans l'île des Forts. » — « Si je ne puis moi-même, » répondit Bendigeit Vran, « m'emparer du royaume, il se peut que je délibère au sujet de vos propositions. Avant de m'avoir apporté d'autres propositions, ne cherchez pas à obtenir de moi une réponse. » — « La réponse la plus satisfaisante que nous recevrons, nous te l'ap-

(1) Ce proverbe se trouve encore dans tous les recueils de proverbes gallois (*A vo pen bid pont, Myv. arch.*, p. 839, col. 1). Il y a trace d'une croyance semblable dans la littérature boudhique de l'Inde. Un chef de singes sauva sa troupe en lui faisant de son corps un pont (Henri Kern, *Aus des Ind. und der Kelt. Sagenwelt, Rev celt.*, 1896, p. 295).

porterons. Attends donc notre message. » — « J'attendrai, mais revenez vite. »

Les messagers se rendirent auprès de Matholwch. « Seigneur, » lui dirent-ils, « prépare pour Bendigeit Vran une réponse qui soit plus satisfaisante. Il ne veut rien écouter de celle que nous lui avons apportée de ta part. » — « Hommes, » dit Matholwch, « quel est votre avis ? » — « Seigneur, » répondirent-ils, « nous n'en voyons qu'un. Jamais il n'a pu tenir dans une maison. Eh bien ! fais une maison assez grande pour le recevoir lui et les hommes de l'île des Forts d'un côté, toi et ton armée de l'autre. Donne-lui ton royaume pour qu'il en dispose à son gré, et fais-lui hommage. En retour de l'honneur qu'on lui aura fait en bâtissant une maison capable de le contenir, ce qu'il n'a jamais eu, il fera la paix avec toi. » Les messagers retournèrent avec ce message auprès de Bendigeit Vran. Il se décida à accepter. Tout cela se fit par le conseil de Branwen, qui voulait éviter la ruine à un pays qui lui appartenait à elle aussi. On se mit à exécuter les conditions du traité ; on bâtit une maison haute et vaste. Mais les Gwyddyl (les Irlandais) (1) imaginèrent un stratagème : ils établirent des supports des deux côtés de chacune des cent

(1) *Gwyddyl*, singulier *Gwyddel*, est le nom que les Gallois donnent aux gens de race gaëliqne (Irlandais, Écossais des hautes terres et habitants de l'île de Man). C'est le nom national de ces peuples, vieil irlandais Góidel, irl. moderne *Gaedheal*, qui se prononce à peu près comme Gael. On voit que ce nom n'a rien à faire

colonnes de la maison. Ils intallèrent un sac de peau sur chaque saillie, et un homme armé dans chaque sac.

Evnyssyen entra avant la troupe de l'île des Forts, et jeta de tous côtés, dans la maison, des regards furieux et méchants. Il aperçut les sacs de peau le long des piliers. « Qu'y a-t-il dans ce sac-ci? » dit-il à un Gwyddel. » — « De la farine, mon âme, » répondit-il. Il le tâta jusqu'à ce qu'il trouva la tête, et il la serra jusqu'à ce qu'il sentit ses doigts se rencontrer dans la moelle à travers les os, et il le laissa. Il mit la main sur un autre, et demanda : « Qu'y a-t-il dans celui-ci ? » — « De la farine, » répondirent les Gwyddyl. Il se livra au même jeu avec chacun d'eux, jusqu'à ce qu'il ne resta plus de vivant des deux cents hommes qu'un seul. Il alla à ce dernier, et demanda : « Qu'y a-t-il ici ? » — « De la farine, » répondirent les Gwyddyl. Il le tâta jusqu'à ce qu'il eût trouvé la tête, et la lui serra comme aux autres. Il sentit une armure sur la tête de ce dernier, et ne le lâcha pas avant de l'avoir tué. Alors il chanta cet *englyn* (1) :

avec celui de prétendus Galls qui auraient envahi la Gaule avant les non moins fabuleux Kymry.

(1) *Englyn*, épigramme, stance, un des trois principaux mètres gallois (V. *Dosparth Edeyrn Davod aur*, LXVI, LXVII). La *Myv. arch.*, p. 331, col. 2, nous donne une version de deux Englyn, au lieu d'un, tirés eux aussi des *Mabinogion*, d'une autre source par conséquent. Le premier ne semble pas se rapporter directement à ce passage : « J'ai entendu une grue jeter des cris dans le marais, loin des maisons ; celui qu'on n'écoute pas peut se taire (?) »

« Il y a dans ce sac farine particulière, des champions, des lutteurs, qui descendent dans le combat (1) : combat tout préparé en vue des combattants. »

A ce moment les troupes entrèrent dans la maison. Les hommes de l'île d'Iwerddon allèrent d'un côté et ceux de l'île des Forts de l'autre. Aussitôt qu'ils furent assis, l'union entre eux se fit. La royauté fut offerte au fils de Matholwch. La paix conclue, Bendigeit Vran fit venir l'enfant ; l'enfant se rendit ensuite auprès de Manawyddan. Tous ceux qui le voyaient le prenaient en affection. Il était avec Manawyddan quand Nyssyen, fils d'Eurossuydd, l'appela auprès de lui. L'enfant alla vers lui gentiment. « Pourquoi, » s'écria Evnyssyen, « mon neveu, le fils de ma sœur, ne vient-il pas à moi ? Ne serait-il pas roi d'Irlande, que je serais heureux d'échanger des caresses avec lui. » — « Volontiers, » dit Bendigeit Vran, « qu'il aille. » L'enfant alla à lui tout joyeux. « J'en atteste Dieu, » se dit Evnyssyen, « la famille ne s'attend guère au meurtre que je vais commettre en ce moment. » Il se leva, saisit l'enfant par les pieds, et, avant que personne de la famille ne pût l'arrêter, il lança l'enfant la tête la première dans le feu ardent.

Branwen, en voyant son fils au milieu des flam-

(1) Il y a peut-être ici la même idée que dans le Gododin (Skene, *Four anc. books*, II, p. 100, 26) :

Pan *esgynnei bawp, ti disgynnut.*

« Quand chacun montait à cheval, toi tu descendais », c'est-à-dire, quand on se retirait en hâte, quand on fuyait, toi, tu restais.

mes, voulut, de l'endroit où elle était assise entre ses deux frères, s'élancer dans le feu ; mais Bendigeit Vran la saisit d'une main et prit son écu de l'autre. Chacun aussitôt de s'attaquer par toute la maison ; cette troupe dans la même maison produit le plus grand tumulte qu'on eût vu ; chacun saisit ses armes. Morddwyt Tyllyon (1) s'écrie alors : *Gwern gwngwch uiwch Vorddwyt Tyllion* (2) !

Chacun alors se jeta sur ses armes. Bendigeit Vran maintint Branwen entre son écu et son épaule. Les Gwyddyl se mirent à allumer du feu sous le chaudron de résurrection. On jeta les cadavres dedans jusqu'à ce qu'il fut plein. Le lendemain, ils se levèrent redevenus guerriers aussi redoutables que jamais, sauf qu'ils ne pouvaient parler. Evnyssyen voyant sur le sol les corps privés de *renaissance* des hommes de l'île des Forts se dit en lui-même : « O Dieu, malheur à moi d'avoir été la cause de cette destruction des hommes de l'île des Forts. Honte à moi, si je ne trouve pas un moyen de salut. » Il s'introduisit au milieu des cadavres des Gwyddyl. Deux Gwyddyl aux pieds nus vinrent à lui et, le prenant pour un des leurs, le jetèrent dans le chaudron. Il se distendit lui-même dans le chaudron

(1) *Morddwyd*, cuisse ; armoricain, *morzed* ou *morzad* ; *tyllion* paraît être un dérivé de *twll*, trou. Taliesin fait allusion à ce personnage : « J'ai été avec Bran en Iwerddon, j'ai vu tuer Morddwyt Tyllon (Skene, *Four ancient books*, II, p. 275).

(2) V. les notes critiques. *Gwern* est le nom du fils de Matholwch.

au point que le chaudron éclata en quatre morceaux et que sa poitrine à lui se brisa. C'est à cela que les hommes de l'île durent tout le succès qu'ils obtinrent. Il se réduisit à ce que sept hommes purent s'échapper ; Bendigeit Vran fut blessé au pied d'un coup de lance empoisonnée. Voici les sept qui échappèrent : Pryderi, Manawyddan, Gliuieri Eil Taran (1), Talyessin (2), Ynawc, Grudyeu, fils de Muryel, Heilyn, fils de Gwyn Hen (le vieux). Bendigeit Vran ordonna qu'on lui coupât

(1) *Eil Taran*, fils de Taran ; *taran*, tonnerre ; le dieu gaulois du tonnerre était Taranus.

(2) *Taliessin* ou *Teliessin penbeirdd*, Taliesin, chef des bardes. D'après Nennius, éd. Petrie, *Monum. hist. brit.*, p. 75, Taliesin aurait vécu au VIe siècle. On ne sait de sa vie rien de certain. Dans un curieux poème du *Livre noir*, où il converse avec Ygnach, il dit qu'il vient de Caer Seon, près Carnarvon, se battre avec *Itewon* (les Juifs ?) et qu'il va à Caer Lew et Gwydyon. Ygnach l'appelle *penhaw o'r gwyr*, le premier des hommes (Skene, *Four anc. books*, p. 56, xxxv). Dans les poèmes donnés sous son nom et qui sont peut-être, à certains égards, les plus curieux de la littérature galloise, il célèbre surtout Urien, Elphin, Kynan, dont le premier au moins passe pour avoir été un roi des Bretons du nord. Il y est souvent question aussi de Gwydyon, roi de Gwynedd du Nord-Galles, personnage mystérieux, plutôt mythologique que réel. Il n'est pas sans intérêt de remarquer qu'il célèbre un héros irlandais, Conroi, fils de Daere. Si tous les poèmes mis sous son nom lui appartiennent, il est sûr qu'il a vécu au milieu des Gaëls, ce qui confirmerait la légende d'après laquelle il aurait été esclave en Irlande. Pour plus de détails, voir sa vie annexée par lady Guest aux *Mabinogion*, III. Taliesin est un nom propre connu aussi en Armorique (*Petrus dictus Taliesin*, *Cart.* de Quimper, bibl. nat., 9892, fol. 23 v°, année 1325 ; *Petrus Yvonis Talgesini*, *ibid.*, fol. 24 r°, 1331 ; Talgesin, *ibid.*, fol. 79 r°, t. III, 14). V. p. 207, note 2.

la tête. « Prenez ma tête, » leur dit-il ; « portez-la à Gwynn Vryn (1) (la colline blanche) à Llundein et enterrez-la en cet endroit le visage tourné vers la France. Vous serez longtemps en route. A Harddlech vous resterez sept ans à table, pendant que les oiseaux de Riannon chanteront pour vous. Ma tête sera pour vous une compagnie aussi agréable qu'aux meilleurs moments lorsqu'elle était sur mes épaules. A Gwales, (2) en Penvro, vons passerez quatre-vingts ans. Jusqu'au moment où vous ouvrirez la porte qui donne sur Aber Henvelen (3), vers Kernyw (4), vous pourrez y séjour-

(1) *Brynn*, colline, armor. *bren* ; et *gwynn*, blanc, arm. anc. *win*, auj. *gwen*. Le féminin gallois est *gwen* (*gwynn* = *vindos* ; *gwenn* = *vindā* (Rhys, *Lectures on welsh Philology*, 2e éd., p. 115). D'après lady Guest, ce serait la Tour de Londres. Un poète de la fin du XIIe siècle, Llywarch ab Llywelyn, plus connu sous le nom de Prydydd y Moch, en parle comme d'un lieu célèbre (*Myv. arch.*, p. 200, col. 1).

(2) *Gwales* paraît bien être *Gresholm* en Pembrokeshire (Rhys, *Arthurian Legend*, p. 269, 394, note).

(3) *Penvro* (mot à mot *bout du pays*). Le comté primitif de Pembroke (*Pem-brog*), paraît avoir correspondu à peu près à la *hundred* actuelle de *Castlemartin*, qui comprend deux des trois *cymmwd* dont se compose l'ancien cantref de Penvro, ceux de Penvro et de Maenor Byr (Manorbeer) : Cf. Egerton Phillimore *Owen's Pembrok.* I, p. 153, note 3. Il y avait un autre *Pembro* en Cornwall : c'était le nom laïque de la paroisse de Saint-Breage.

(4) *Aber*, embasadeur. Les *ms.* portent *Henveleu*. Egerton Phillimore (*Owen's Pembrok.* II, p. 410 note 42), suivant en cela John Rhys, l'identifie avec *Clovelly*, au nord du Devon : *Clovelly* pour *clodd velly* (gallois, *clawdd* (tranchée) ; *hen* serait l'article cornique *en*. Le cornique répendrait à la terminaison *eu* par *ow* ; *hen* est également invraisemblable pour *en*. Je n'ai pas hésité à lire

ner et conserver la tête intacte. Mais ce sera impossible, dès que vous aurez ouvert la porte ; traversez droit devant vous. » Ils lui coupèrent la tête, et, l'emportant avec eux, partirent à travers le détroit tous les sept, sans compter Branwen (1).

Ils débarquèrent à Aber Alaw (2) en Talebolyon. Là ils s'assirent et se reposèrent. Branwen porta ses regards vers Iwerddon et sur l'île des Forts, sur ce qu'elle en pouvait apercevoir; « Hélas, fils de Dieu, » s'écria-t-elle « maudite soit ma naissance ! Deux îles si belles détruites à cause de moi ! » Elle poussa un grand soupir et son cœur se brisa. On lui fit une tombe carrée et on l'enterra en cet endroit sur le bord de l'Alaw. Les sept hommes se dirigèrent vers Harddlech avec la tête, En chemin, ils rencontrèrent une troupe d'hommes et de femmes. « Avez-vous des nouvelles, » dit Manawyddan ? — « Pas d'autres, » répondirent-ils, « sinon que Caswallawn (3) fils de Beli a pris possession de l'île

Henvelen, à cause de deux textes où cette lecture est assurée : Taliesin (F. A. B. of. Wales II, p. 153. 32) nous dit : J'ai chanté devant les enfants de Llyr à *Ebyr* (pluriel d'*aber*) *Henvelen* : la rime finale est en *-en*. De même Cynddelw, dans la seconde moitié du XIIe siècle nous parle des flots de *Henvelen* : Henvelen rime avec *Maxen* et *Wryen* (Myv- Arch. 162. 1).

(1) Voir sur cet épisode, *Introduction*, p. 65.

(2) *Aber Alaw*, embouchure de l'Alaw, rivière d'Anglesey.

(3) Caswallawn est identique comme forme au nom de l'époque romaine Cassivellaunus. Il est donné, dans les *Triades*, comme un des chefs luttant contre les Romains, comme un des chefs de guerre des Bretons; les deux autres sont Gweirydd, fils de Cynvelyn et

des Forts et qu'il est roi couronné à Lundein. » — « Qu'est-il arrivé, » dirent les sept, « à Caradawc, fils de Bran, et aux sept hommes qui ont été laissés avec lui dans cette île? » — « Kaswallawn les a attaqués et en a tué six; le cœur de Caradawc s'est brisé de désespoir (1) lorsqu'il a vu l'épée tuer ses hommes sans savoir qui les frappait. C'était Kaswallawn qui avait revêtu un manteau enchanté, de sorte que personne ne le voyait les tuer: on n'apercevait que l'épée. Pour Caradawc, il ne voulait pas le tuer, parce que c'était son neveu, le fils de son cousin-germain. Ce fut un des trois hommes dont le cœur se brisa de chagrin. Pendaran Dyvet qui était jeune valet avec les sept hommes s'est échappé dans un bois. » Ils se rendirent à Harddlech et s'y installèrent. Ils commencèrent à se pourvoir en abondance de nourriture et de boisson, et se mirent à manger et à boire. Trois oiseaux

Caradawc ab Bran (*Myv. arch.*, p. 403, 24). Il organise une expédition de soixante et un mille homme pour aller enlever Flur, la fille de Mynach Gorr, à Mwrchan, prince gaulois; il passe en Llydaw (Armorique), bat les Romains, reprend Flur et reste en Gwasgwyn, où ses descendants sont encore (*Myv. arch.*, p. 402, col. 1; cf. Brut Tysilio, *ibid.*, p. 449 et suiv.; Gaufrei de Monmouth, *Hist.*, III, 20; IV, 2, 3, 7, 9). C'est aussi un des trois amoureux de l'île; il est, lui, amoureux de Flur; les deux autres sont Trystan ab Tallwch, amant d'Essyllt, femme de March ab Meirchion, son oncle, et Kynon, amant de Morvudd fille d'Urien de Reged (*Myv.*, *arch.*, p. 392, 53). C'est encore un des trois *eurgrydd* ou cordonniers-orfèves, v. la note à Manawyddan, p. 151. Le cheval de Caswallawn s'appelle *Melynlas* (jaune pâle), *Livre noir*, 10, v. 15.

(1) *Notes critiques*, à la page du texte 41 l. 15.

vinrent leur chanter certain chant auprès duquel était sans charme tous ceux qu'ils avaient entendus. Les oiseaux se tenaient au loin au-dessus des flots et ils les voyaient cependant aussi distinctement que s'ils avaient été avec eux. Ce repas dura sept ans; au bout de la septième année, ils partipour Gwales (1) en Penvro.

Ils y trouvèrent un endroit agréable, royal, au-dessus des flots, et une grande salle. Deux des portes étaient ouvertes, mais la troisième étaient fermée, celle qui donnait sur Kernyw. « Voilà, » dit Manawyddan, « la porte que nous devons pas ouvrir. » Ils y passèrent la nuit au milieu de l'abondance et de la gaieté. Quoi qu'ils eussent vu de souffrances, quoi qu'ils en eussent éprouvé eux-mêmes, ils ne se rappelèrent rien, non plus qu'aucun chagrin au monde. Ils y passèrent quatre-vingts années de telle sorte qu'ils ne se rappelaient pas avoir eu un meilleur temps ni plus agréable dans toute leur vie. Ils n'étaient pas plus fatigués; aucun d'eux ne s'apercevait que l'autre fût plus vieux de tout ce temps qu'au moment où ils y étaient venus.

(1) Ce nom de *Gwales* représente l'anglo-saxon *Wealas*, *Wales*, nom sous lequel les Saxons désignaient les Bretons avec lesquels ils étaient en lutte. Les Germains ont appliqué en général cette dénomination à toutes les peuplades soumises à l'empire romain. Elle dérive de Volca, nom d'une population gauloise qui semble avoir joué un rôle très important dans les rapports des Celtes avec les Germains (Vieux-haut all., *Walah* = Volca); de Wales nous avons fait Galles (V. d'Arbois de Jubainville, *Cours de littérature, celtique*, I, p. 11, d'après Gaston Paris). Ici *Gwales* désigne *Gresholm* (v. plus haut, p. 145, note 1).

La compagnie de la tête ne leur était pas plus pénible que pendant que Bendigeit Vran était en vie. C'est à cause des quatre-vingts années passées ainsi qu'on désigne ce temps sous le nom de *Réception de la tête sacrée* (1). Le temps de l'expédition en Iwerddon s'appelle la réception de Brannwen et de Matholwch. Mais voici ce que fit un jour Heilyn, fils de Gwynn. « Honte sur ma barbe, » s'écria-t-il, « si je n'ouvre pas cette porte pour savoir si ce qu'on dit est vrai. » Il ouvrit la porte et jeta ses regards sur Kernyw et Aber Henvelen. Aussitôt qu'il eut regardé, toutes les pertes qu'ils avaient faites, la mort de leurs parents et de leurs compagnons, tout le mal qui leur était arrivé leur revint en mémoire aussi clairement que si tout fût survenu à ce moment même, mais, par dessus tout, la perte de leur seigneur. A partir de ce moment, ils n'eurent pas de repos et partirent pour Llundein avec la tête.

Quelle qu'ait été la longueur de leur voyage, ils y arrivèrent et enterrèrent la tête dans Gwynn Vrynn. Ce fut, quand on l'enterra, la troisième bonne cachette, et, quand on la découvrit, la troisième mauvaise découverte : aucun fléau ne pouvait en effet venir dans cette île, tant que la tête aurait été cachée en cet endroit. Voilà ce que dit l'histoire de leur aventure. Ce furent là les hommes qui revinrent d'Iwerddon.

(1) *Réception* ou *hospitalité* : v. *Notes critiques*.

En Iwerddon, il ne resta de vivant qae cinq femmes enceintes, dans une grotte, dans le désert. Il naquit à la même époque à ces cinq femmes cinq fils. Elles les élevèrent jusqu'à ce qu'ils furent de grands jeunes gens, qu'ils pensèrent aux femmes et les désirèrent. Alors chacun d'eux coucha avec la mère de l'autre. Ils gouvernèrent le pays, le peuplèrent et le divisèrent entre eux cinq : c'est de ce partage entre cinq que viennent les cinq divisions actuelles d'Iwerddon (1). Ils examinèrent le terrain à l'endroit où avaient eu lieu les batailles ; ils y trouvèrent tant d'or et d'argent qu'ils devinrent riches (2). Voilà comment se termine cette branche du *Mabinogi*, traitant de la cause du soufflet donné à Branwen, le troisième des funestes soufflets donnés dans cette île ; de la réception de Bran quand il alla en Iwerddon avec les troupes des cent cinquante-quatre pays punir le soufflet de Branwen ; du souper à Harddlech pendant sept années ; du chant des oiseaux de Riannon, et de l'hospitalité de la tête comprenant quatre-vingts ans.

(1) L'Irlande, anciennement, a été divisée en cinq parties : Meath, Connacht, Ulster, Leinster et Munster (O' Curry, *On the manners*, I, p. XCIX ; Joyce, *a social history of Ireland*, I. p. 36 et suiv.).

(2) Comme les Scandinaves en Irlande, les Gallois fouillaient les tombeaux préhistoriques pour y trouver de l'or ; nous en avons la preuve, dans un document du XIIe siècle, le *Livre noir de Carmarthen* (Skene, *F. a. b.* II, p. 35, vers 5).

MANAWYDDAN (1), fils de Llyr

Voici la troisième branche du Mabinogi

Lorsque les sept hommes dont nous avons parlé plus haut eurent enterré dans Gwynvryn à Llundein la tête de Bendigeit Vran, le visage tourné vers la France, Manawyddan, jetant les yeux sur la ville de Llundein et sur ses compagnons, poussa

(1) C'est le même personnage que le Manannan, fils de Lir, des Irlandais (V. sur ce personnage O'Curry, *On the manners*, II, p. 198). Son nom dérive de Manaw, nom gallois de l'île de Man, qui désigne aussi une portion du territoire des Otadini (Manaw Gwotodin). Dans les *Triades*, c'est un des trois princes *lleddv*, obliques, ainsi appelés parce qu'ils ne recherchaient pas de domaines et qu'on ne pouvait cependant leur en refuser *Myv. arch* , 304, 20; 404, 38); les deux autres étaient Llywarch Hen ab Elidir Lydanwen, et Gwgawn Gwron ab Eleufer Gosgorddvawr. Des poèmes des *Iolo mss.* (p. 263) lui attribuent la construction de la prison d'Oeth et Anoeth (v. Kulhwch et Olwen, p. 255, note 2). Dans le *Livre Noir* il devient compagnon d'Arthur et on y vante la sagesse de ses conseils (Skene, *Four ancient books*, II, p. 51, 7). Comme dans ce *Mabinogi*, il est donné par les *Triades* comme un des trois *eur-grydd* ou cordonniers-orfèvres : « Les trois cordonniers-orfèvres sont: Caswallawn, fils de Beli, quand il alla chercher Flur à Rome; Manawyddan ab Llyr, pendant l'enchantement jeté sur Dyved; Llew Llaw Gyffes, quand il alla avec Gwydyon cher-

un grand soupir et fut pris de grande douleur et de grand regret. « Dieu tout-puissant, » s'écria-t-il, « malheur à moi ! Il n'y a personne qui n'ait un refuge cette nuit, excepté moi ! » — « Seigneur, » dit Pryderi, « ne te laisse pas abattre ainsi. C'est ton cousin germain qui est roi de l'île des Forts. En supposant qu'il puisse avoir eu des torts vis-à-vis de toi, il faut reconnaître que tu n'a jamais réclamé terre ni possession ; tu es un des trois qui sont prince sans l'être. » — « Quoique cet homme soit mon cousin, » répondit Manawyddan, « il est toujours assez triste pour moi de voir qui que ce soit à la place de mon frère Bendigeit Vran. Je ne pourrai jamais être heureux dans la même demeure que lui. » — « Veux-tu suivre un conseil ? » — « J'en ai grand besoin ; quel est-il ce conseil ? » — « Sept *cantrevs* m'ont été laissés en héritage ; ma mère Riannon y demeure. Je te la donnerai et avec elle les sept *cantrevs*. Ne t'inquiète pas quand même tu n'aurais pas d'autres possession ; il n'y en a pas au monde de meilleurs. Ma femme est Kicva, la fille de Gwynn Gohoyw. Les domaines seront à mon nom, mais vous en aurez la jouissance, toi et Riannon. Si tu désirais jamais des domaines en propre, tu pourrais prendre ceux-là. » — « Non jamais, seigneur : Dieu te rende ta confraternité ! » — « Si

cher à avoir un nom et des armes d'Aranrot, sa mère » (*Triades Mabin*, p. 308, l. 14). Son nom paraît être associé à celui de Pryderi, sous la forme Manawyt, dans un poème de Taliesin (Skene, *Four ancient Books*, p. 155, v. 9).

tu veux, toute l'amitié dont je suis capable sera pour toi. » — « J'accepte, mon âme : Dieu te le rende. Je vais aller avec toi voir Riannon et tes états. » — « Tu as raison ; je ne crois pas que tu aies jamais entendu femme causant mieux qu'elle. A l'époque où elle était dans la fleur de la jeunesse, il n'y en avait pas de plus parfaite, et maintenant encore son visage ne te déplaira plus. »

Ils partirent aussitôt, et, quelle qu'ait été la longueur de leur voyage, ils arrivèrent en Dyvet. Ils trouvèrent un festin préparé à leur intention en arrivant à Arberth ; c'était Riannon et Kicva qui l'avaient organisé. Ils se mirent tous à table ensemble et Manawyddan et Riannon causèrent. Cet entretien lui inspira pour elle de tendres sentiments et il fut heureux de penser qu'il n'avait jamais vu de femme plus belle ni plus accomplie. « Pryderi, » dit-il, « je me conformerai à tes paroles. » — « Quelles paroles ? » demanda Riannon. — « Princesse, » répondit Pryderi, « je t'ai donnée comme femme à Manawyddan fils de Llyr. » — « J'obéirai avec plaisir, » dit Riannon. — « Et moi aussi, » dit Manawyddan. « Dieu récompense celui qui me témoigne une amitié aussi solide. » Avant la fin du banquet, il coucha avec elle. « Jouissez, » dit Pryderi, « de ce qui reste du festin. Moi, je m'en vais aller porter mon hommage à Kasswallawn, fils de Beli, en Lloegyr (1). » — « Seigneur, » répondit Riannon,

(1) *Lloegr* ou *Lloegyr* est le nom que les Gallois donnent à l'Angleterre proprement dite, au sud de l'Humber.

« Kasswallawn est en Kent. Tu peux terminer ce banquet et attendre qu'il soit plus près. » — « Nous attendrons donc, » dit-il. Ils achevèrent le banquet et ils se mirent à faire leur tour de Dyvet, à chasser, à prendre leur plaisir. En circulant à travers le pays, ils constatèrent qu'ils n'avaient jamais vu pays plus habité, meilleur pays de chasse, mieux pourvu de miel et de poisson. Leur amitié à tous les quatre grandit ainsi à tel point qu'ils ne pouvaient se passer les uns des autres ni jour ni nuit.

Entre temps, Pryderi alla porter son hommage à Kasswallawn à Ryt-ychen (1). Il y reçut un excellent accueil et on lui fut reconnaissant de son hommage. Lorsqu'il fut de retour, Manawyddan et lui se remirent aux festins et aux délassements. Le festin commença à Arberth ; c'était la principale cour et c'était toujours par elle que commençait toute cérémonie. Après le premier repas, ce soir-là, pendant que les serviteurs étaient en train de manger, ils sortirent tous les quatre et se rendirent avec leur suite au Tertre d'Arberth. Comme ils y étaient assis, un grand coup de tonnerre se fit entendre, suivi d'un nuage si épais qu'ils ne pouvaient s'apercevoir les uns les autres. La nuée se dissipa et tout s'éclaircit autour d'eux. Lorsqu'ils jetèrent les yeux sur cette campagne où auparavant on voyait troupeaux, richesses, habitations,

(1) Nom gallois d'Oxford. Le terme gallois signifie *gué des bœufs*, et paraît une interprétation du nom anglo-saxon *Oxnaford*.

tout avait disparu, maison, bétail, fumée, hommes, demeures ; il ne restait que les maisons de la cour, vides, sans une créature humaine, sans un animal. Leurs compagnons mêmes avaient disparu sans laisser de traces ; ils ne restait qu'eux quatre. « Oh ! Seigneur Dieu ! » s'écria Manawyddan, « où sont les gens de la cour ? Où sont tous nos autres compagnons ? Allons voir. » Ils se rendirent à la salle : personne ; à la chambre et au dortoir : personne ; à la cave à l'hydromel, à la cuisine : tout était désert. Ils se mirent tous les quatre à continuer le festin, à chasser, à prendre leur plaisir. Chacun d'eux parcourut le pays et les domaines pour voir s'ils trouveraient des maisons et des endroits habités, mais ils n'aperçurent rien que des animaux sauvages. Le festin et les provisions èpuisées, ils commencèrent à se nourrir de gibier, de poisson, de miel sauvage. Ils passèrent ainsi joyeusement une première année, puis une deuxième, mais à la fin la nourriture commença à manquer. « Nous ne pouvons, en vérité, » dit Manawyddan, « rester ainsi. Allons en Lloegyr et cherchons un métier qui nous permettre de vivre. »

Ils se rendirent en Lloegyr et s'arrêtèrent à Henffordd (Hereford). Ils se donnèrent comme selliers. Manawyddan se mit à façonner des arçons et à les colorer en bleu émaillé comme il l'avait vu faire à Llasar Llaesgygwyd. Il fabriqua comme lui l'émail bleu, qu'on a appelé *calch lasar* (1) du nom de son

(1) *Calch lasar*, émail. *Calch* signifie *chaux*, du latin *calx*, *calcis*.

inventeur, Llasar Llaesgygwyd (1). Tant qu'on en trouvait chez Manawyddan, on n'achetait dans tout Henfordd à aucun sellier ni arçon ni selle ; si bien que les selliers s'aperçurent que leurs gains diminuaient beaucoup ; on ne leur achetait rien que quand on n'avait pu se fournir auprès de Manawyddan. Ils se réunirent tous et convinrent de tuer Manawyddan et son compagnon. Mais ceux-ci en furent avertis et délibérèrent de quitter la ville. « Par moi et Dieu, » dit Pryderi, « je ne suis pas d'avis de partir, mais bien de tuer ces vilains-là. » — « Non pas, » répondit Manawyddan ; « si nous nous battions avec eux, nous nous ferions une mauvaise réputation et on nous emprisonnerait. Nous ferons mieux d'aller chercher notre subsistance dans une autre ville. »

Ils se rendirent alors tous les quatre à une autre cité. « Quel métier professerons-nous ? » dit Pryderi. — « Faisons des boucliers, » répondit Manawyddan. — « Mais y connaissons-nous quelque chose ? » — « Nous essaierons toujours. » Ils se mirent à fabriquer des écus ; ils les façonnèrent sur le modèle des bons qu'ils avaient vus et leur donnèrent la même couleur qu'aux selles. Ce travail leur réussit si bien qu'on n'achetait un écu dans toute la ville que lorsqu'on n'en avait pas

et aussi *haubert* (v. notes crit. ; cf. *Myv. arch.*, p. 161, col. 2 ; 167, col. 2). L'étymologie donnée à *lasar* est une pure fantaisie, Cf. Gaidoz, *Zeitschrift für* C. L.

(1) Peniarth : *Llaesgygnwyt.*

trouvé chez eux. Ils travaillaient vite ; ils en firent une quantité ènorme ; ils continuèrent jusqu'à ce qu'ils firent tomber le commerce des ouvriers de la ville et que ceux-ci s'entendirent pour chercher à les tuer. Mais ils furent avertis ; ils apprirent que ces gens avaient décidé leur mort. « Pryderi, » dit Manawyddan, « ces hommes veulent nous tuer. » — « Ne supportons point pareille chose, » répondit-il, « de ces vilains ; marchons contre eux et tuons-les. » — « Non point ; Kaswallawn et ses hommes l'apprendraient ; nous serions perdus. Allons dans une autre ville. » Ils arrivèrent dans une autre ville.

« A quel art nous mettrons-nous maintenant, » dit Manawyddan ? » — « A celui que tu voudras de ceux que nous savons, » répondit Pryderi. — « Non point ; faisons de la cordonnerie. Des cordonniers n'auront jamais assez d'audace pour chercher à nous tuer ou à nous créer des obstacles. » — « Mais moi, je n'y connais rien. » — « Je m'y connais moi, et je t'apprendrai à coudre. Ne nous mêlons pas de préparer le cuir, achetons-le tout préparé et mettons-le en œuvre. » Il se mit à acheter le *cordwal* (1) le plus beau qu'il trouva dans la ville ; il n'achetait pas d'autre cuir excepté pour les semelles. Il s'associa avec le meilleur orfèvre de la ville ; il lui fit faire des boucles pour les souliers, dorer les boucles, et le regarda faire jusqu'à ce qu'il eût appris lui-même. C'est à cause

(1) Cuir de Cordoue ; en vieux français *cordouan*

de cela qu'on l'a surnommé un des trois cordonniers-orfèvres (1). Tant qu'on trouvait chez lui soulier ou chaussure, on n'en achetait chez aucun cordonnier dans toute la ville. Les cordonniers reconnurent qu'ils ne gagnaient plus rien. A mesure que Manawyddan façonnait, Pryderi cousait. Les cordonniers se réunirent et tinrent conseil ; le résultat de la délibération fut qu'ils s'entendirent pour les tuer. « Pryderi », dit Manawyddan, « ces gens veulent nous tuer. » — « Pourquoi supporter pareille chose », répondit Pryderi, « de ces voleurs de vilains ? Tuons-les tous. » — « Non pas », dit Manawyddan ; « nous ne nous battrons pas avec eux et nous ne resterons pas plus longtemps en Lloegyr. Dirigeons-nous vers Dyvet et allons examiner le pays. »

Quelque temps qu'ils aient été en route, ils arrivèrent en Dyvet et se rendirent à Arberth. Ils y allumèrent du feu, et se mirent à se nourrir de gibier ; ils passèrent un mois ainsi. Ils rassemblèrent leurs chiens autour d'eux et vécurent ainsi pendant une année. Un matin. Pryderi et Manawyddan se levèrent pour aller à la chasse ; ils préparèrent leurs chiens et sortirent de la cour. Certains de leurs chiens partirent devant et arrivèrent à un petit buisson qui se trouvait à côté

(1) L'usage de peindre, gaufrer, dorer le cuir est ancien. D'après Viollet-le-Duc, on en trouve des exemples dès les premiers siècles du moyen âge. (Viollet-le-Duc, *Dict. rais. du mob. fr.*, I.) Pourles trois cordonniers-orfèvres, v. la note à Manawyddan.

d'eux. Mais à peine étaient-ils allés au buisson qu'ils reculèrent immédiatement, le poil hérissé et qu'ils retournèrent vers leurs maîtres. « Approchons du buisson, » dit Pryderi, « pour voir ce qu'il y a ». Ils se dirigèrent de ce côté, mais quand ils furent auprès, tout d'un coup un sanglier d'un blanc éclatant se leva du buisson. Les chiens excités par les hommes s'élancèrent sur lui. Il quitta le buisson et recula à une certaine distance des hommes. Jusqu'à ce que les hommes fussent près de lui, il rendit les abois (1) aux chiens sans reculer devant eux. Lorsque les hommes le serrèrent de près, il recula une seconde fois et rompit les abois. Ils poursuivirent ainsi le sanglier jusqu'en vue d'un fort très élevé, paraissant nouvellement bâti, dans un endroit où ils n'avaient jamais vu ni pierre ni trace de travail. Le sanglier se dirigea rapidement vers le fort, les chiens à sa suite. Quand le sanglier et les chiens eurent disparu à l'intérieur, ils s'étonnèrent de trouver un fort là où ils n'avaient jamais vu trace de construction. Du haut du tertre, ils regardèrent et écoutèrent mais ils eurent beau attendre, ils n'entendirent pas un seul chien et n'en

(1) Les expressions galloises de vénerie sont en général des traductions du français. A chaque pause que fait le porc *Trwyth* dans Kulhwch et Owen (v. trad. fr.), le texte dit *rodes ar gyvarthva*. Cette expression est inintelligible sans le secours des termes français de vénerie ; c'est la traduction galloise de l'expression *rendre les abois*, terme classique en usage quand le cerf ou le sanglier n'en peut plus et se repose (V. *La Vénerie*, par Jacques du Fouilloux, réimpression de 1844, Angers).

virent pas trace. « Seigneur, » dit Pryderi, « je m'en vais au château chercher des nouvelles des chiens. » — « Ce n'est pas une bonne idée, » répondit Manawyddan, « que d'aller dans ce château que tu n'as jamais vu. Si tu veux m'écouter, tu n'iras pas. C'est le même qui a jeté charme et enchantement sur le pays qui a fait paraître ce château en cet endroit. » — « Assurément, je n'abandonnerai pas mes chiens, » dit Pryderi. En dépit de tous les conseils de Manawyddan, il se rendit au château. Il entra et n'aperçut ni homme, ni animal, ni le sanglier, ni les chiens, ni maison, ni endroit habité. Sur le sol vers le milieu du fort, il y avait une fontaine entourée de marbre, et sur le bord de la fontaine, reposant sur une dalle de marbre, une coupe d'or attachée par des chaînes qui se dirigeaient en l'air et dont il ne voyait pas l'extrémité (1). Il fut tout transporté de l'éclat de l'or et de l'excellence du travail de la coupe. Il s'en approcha et la saisit. Au même instant, ses deux mains s'attachèrent à la coupe et ses deux pieds à la dalle de marbre qui la portait. Il perdit la voix et fut dans l'impossibilité de prononcer une parole. Il resta dans cette situation.

Manawyddan, lui, attendit jusque vers la fin du jour. Quand le temps de nones touchait à sa fin et qu'il fut bien sûr qu'il n'avait pas de nouvelles à

(1) Cf. tome II, la description de la fontaine enchantée dans Owen et Lunet.

attendre de Pryderi ni des chiens, il retourna à la cour. Quand il rentra, Riannon le regarda : « Où est ton compagnon ? » dit-elle. « Où sont les chiens ? » — « Voici l'aventure qui m'est arrivée, » répondit-il. Et il lui raconta tout. « Vraiment, » dit Riannon, « tu es un mauvais camarade et tu en as perdu un bien bon ! » En disant ces mots, elle sortit. Elle se dirigea vers la région où il lui avait dit que Pryderi et le fort se trouvaient. La porte était ouverte ; tout y était au grand jour. Elle entra. En entrant, elle aperçut Pryderi les mains sur la coupe. Elle alla à lui : « Oh ! Seigneur, » dit-elle, « que fais-tu là ? » Et elle saisit la coupe. Aussitôt, ses deux mains s'attachèrent à la coupe, ses deux pieds à la dalle, et il lui fut impossible de proférer une parole. Ensuite, aussitôt qu'il fut nuit, un coup de tonnerre se fit entendre, suivi d'un épais nuage, et le fort et eux-mêmes disparurent.

Kicva, fille de Gwyn Gohoyw, voyant qu'il ne restait plus dans la cour que Manawyddan et elle, en conçut tant de douleur que la mort lui semblait préférable à la vie. Ce que voyant, Manawyddan lui dit : « Tu as tort, assurément, si c'est par peur de moi que tu es si affectée ; je te donne Dieu comme caution que je serai pour toi le compagnon le plus sûr que tu aies jamais vu, tant qu'il plaira à Dieu de prolonger pour toi cette situation. Par moi et Dieu, je serais au début de la jeunesse que je garderais ma fidélité envers Pryderi. Je la garderai aussi pour toi. N'aie pas la moindre crainte. Ma

société sera telle que tu voudras, autant qu'il sera en mon pouvoir, tant qu'il plaira à Dieu de nous laisser dans cette situation pénible et cette affliction. » — « Dieu te le rende », répondit-elle ; « c'est bien ce que je supposais. » La jeune femme en conçut joie et assurance. « Vraiment », dit Manawyddan, « ce n'est pas le moment pour nous de rester ici : nous avons perdu nos biens, il nous est impossible d'avoir notre subsistance. Allons en Lloeger (1), nous trouverons à y vivre plus facilement. » — « Volontiers, seigneur », répondit-elle ; « suivons ton idée. »

Ils marchèrent jusqu'en Lloegyr. « Quel métier professeras-tu, seigneur » ? dit-elle. « Prends-en un propre. » — « Je n'en prendrai pas d'autre », répondit-il, « que la cordonnerie, comme je l'ai fait auparavant. » — « Seigneur, ce n'est pas un métier assez propre pour un homme aussi habile, d'aussi haute condition que toi. » — « C'est cependant à celui-là que je me mettrai. » Il se mit à exercer sa profession ; il se servit pour son travail du *cordwal* le plus beau qu'il trouva dans la ville. Puis, comme ils l'avaient fait ailleurs, ils se mirent à fermer les souliers avec des boucles dorées ; si bien que le travail des cordonniers de la ville était inutile ou de peu de valeur auprès du sien. Tant qu'on trouvait chez lui chaussure ou bottes, on n'achetait rien aux autres. Au bout d'une année de

(1) Dans les formes *Lloegyr* ou *Lloeger*, *y* et *e* sont de simples voyelles de résonnance et n'ont rien d'étymologique.

cette existence, les cordonniers furent animés de jalousie et de mauvais desseins contre lui ; mais il fut averti et informé que les cordonniers s'étaient entendus pour le tuer : « Seigneur », dit Kicva. « pourquoi supporter pareille chose de ces vilains » ? — « Laissons », répondit Manawyddan, « et retournons en Dyvet. » Ils partirent pour Dyvet.

En partant, Manawyddan emporta avec lui un faix de froment. Il se rendit à Arberth et s'y fixa. Il n'avait pas de plus grand plaisir que de voir Arberth et les lieux où il avait été chasser en compagnie de Pryderi et de Riannon. Il s'habitua à prendre le poisson et les bêtes sauvages dans leur gîte. Ensuite il se mit à labourer la terre, puis il ensemença un clos, puis un second, puis un troisième. Il vit bientôt se lever le froment le meilleur du monde et le blé de ses trois clos grandir de même façon ; il était impossible de voir plus beau froment. Les diverses saisons de l'année passèrent ; l'automne arriva. Il alla voir un de ses clos : il était mûr. « Je moissonnerai celui-là demain », dit-il. Il retourna passer la nuit à Arberth, et, au petit jour, il partit pour moissonner son clos. En arrivant, il ne trouva que la paille nue ; tout était arraché à partir de l'endroit où la tige se développe en épi ; l'épi était entièrement enlevé, il ne restait que le chaume. Il fut grandement étonné et alla voir un autre clos : celui-là aussi était mûr. « Assurément », dit-il, « je viendrai moissonner celui-ci demain. »

Le lendemain, il revint avec l'intention d'y faire

la moisson : en arrivant, il ne trouva que le chaume nu. « Seigneur Dieu », s'écria-t-il, « qui donc est ainsi à consommer ma perte ? Je le devine : c'est celui qui a commencé qui achève et ma perte et celle du pays. » Il alla voir le troisième clos ; il était impossible de voir plus beau froment, et celui-là aussi était mûr. « Honte à moi, » dit-il, « si je ne veille cette nuit. Celui qui a enlevé l'autre blé viendra enlever aussi celui-ci ; je saurai qui c'est. » Il avertit Kicva. « Qu'as-tu l'intention de faire ? » dit-elle. — « Surveiller ce clos cette nuit, » répondit-il. Il y alla.

Vers minuit, il entendit le plus grand bruit du monde. Il regarda : c'était une troupe de souris, la plus grande du monde, qui arrivait ; il était impossible de les compter ni d'en évaluer le nombre. Avant qu'il ne pût s'en rendre compte, elles se précipitèrent dans le clos ; chacune grimpa le long d'une tige, l'abaissa avec elle, cassa l'épi et s'élança avec lui dehors, laissant le chaume nu. Il ne voyait pas une tige qui ne fût attaquée par une souris et dont elles n'emportassent l'épi avec elles. Entraîné par la fureur et le dépit, il se mit à frapper au milieu des souris, mais il n'en atteignait aucune, comme s'il avait eu affaire à des moucherons ou à des oiseaux dans l'air. Il en avisa une d'apparence très lourde, au point qu'elle paraissait incapable de marcher. Il se mit à sa poursuite, la saisit, la mit dans son gant, dont il lia les extrémités avec une ficelle, et se rendit avec le gant à la cour.

Il entra dans la chambre où se trouvait Kicva, alluma du feu et suspendit le gant par la ficelle à un support. « Qu'y a-t-il là, seigneur? » dit Kicva. — « Un voleur, » répondit-il, « que j'ai surpris en train de me voler. » — « Quelle espèce de voleur, seigneur, pourrais-tu bien mettre ainsi dans ton gant? » — « Voici toute l'histoire. » Et il lui raconta comment on lui avait gâté et ruiné ses clos, et comment les souris avaient envahi le dernier en sa présence. « Une d'entre elles, » ajouta-t-il, « était très lourde : c'est celle que j'ai attrapée et qui est dans le gant. Je la pendrai demain, et, j'en prends Dieu à témoin, je les pendrais toutes, si je les tenais. » — « Seigneur, je le comprends. Mais ce n'est pas beau de voir un homme aussi élevé, d'aussi haute noblesse que toi, pendre un vil animal comme celui-là. Tu ferais bien de ne pas y toucher et de le laisser aller. » — « Honte à moi, si je ne les pendais pas toutes, si je les tenais. Je pendrai toujours celle que j'ai prise. » — « Seigneur, je n'ai aucune raison de venir en aide à cet animal; je voulais seulement t'éviter une action peu noble. Fais ta volonté, seigneur. » — « Si je savais que tu eusses le moindre sujet de lui venir en aide, princesse, je suivrais ton conseil, mais, comme je n'en vois pas, je suis décidé à le tuer. » — « Volontiers, fais-le. »

Il se rendit à Gorsedd (1) Arberth avec la souris

(1) Au *Tertre d'Arberth.*

et planta deux fourches à l'endroit le plus élevé du tertre. A ce moment, il vit venir de son côté un clerc revêtu de vieux habits de peu de valeur, pauvres. Il y avait sept ans que Manawyddan n'avait vu ni homme ni bête, à l'exception des personnes avec lesquelles il avait vécu, lui quatrième, jusqu'au moment où deux d'entre elles encore avaient disparu. « Seigneur, » dit le clerc, « bonjour à toi. » — « Dieu te donne bien, » répondit-il, « sois le bienvenu. D'où viens-tu, clerc? » — « Je viens de Lloegyr, où j'ai été chanter (1). Pourquoi me le demandes-tu? » — « Parce que, depuis sept ans, je n'ai vu que quatre personnes isolées, et toi en ce moment. » — « Eh bien, Seigneur, moi je me rends maintenant, à travers cette contrée, dans mon propre pays. A quoi es-tu donc occupé, seigneur? » — « A pendre un voleur que j'ai surpris me volant. » — « Quelle espèce de voleur? Je vois dans ta main quelque chose comme une souris. Il n'est guère convenable, pour un homme de ton rang, de manier un pareil animal; lâche-le. » — « Je ne le lâcherai point, par moi et Dieu. Je l'ai surpris en train de me voler; je lui appliquerai la loi des voleurs : je le pendrai ». — « Seigneur, plutôt que de voir un homme de ton rang accomplir pareille besogne, je te donnerai une

(1) *Canu*, chanter : ce passage est intéressant, il semble indiquer que les Gallois allaient chanter en pays saxon, mais *canu* a ainsi le sens de *réciter : canu y pader*, réciter le *pater*. Il ne faut pas oublier qu'il s'agit d'un clerc.

livre que j'ai recueillie en mendiant; donne la liberté à cet animal. » — « Je n'en ferai rien, et je ne le vendrai pas. » — « Comme tu voudras, seigneur; si ce n'était pour ne pas voir un homme de ton rang manier un pareil animal, cela me serait indifférent. » Et le clerc s'éloigna.

Au moment où il mettait la traverse sur les fourches, il vit venir à lui un prêtre monté sur un cheval hanarché. « Seigneur, » dit le prêtre, « bonjour à toi. » — « Dieu te donne bien, » répondit Manawyddan : « ta bénédiction ? » — « Dieu te bénisse. Et que fais-tu là, seigneur ? » — « Je pends un voleur que j'ai pris en train de me voler. » — « Quelle espèce de voleur est celui-là, seigneur ? » — « C'est un animal, une espèce de souris ; il m'a volé ; il aura la mort des voleurs. » — « Seigneur, plutôt que de te voir manier pareil animal, je te l'achète ; lâche-le. » — « J'en atteste Dieu : je ne le vendrai ni ne lâcherai. » — « Il est juste de reconnaître, seigneur, qu'il n'a aucune valeur. Mais, pour ne pas te voir te salir au contact de cette bête, je te donnerai trois livres ; lâche-le. » — « Je ne veux, par moi et Dieu, pour lui aucune compensation autre que celle à laquelle il a droit : la pendaison. » — « C'est bien, seigneur, fais à ta tête. » Le prêtre prit le large.

Manawyddan enroula la ficelle autour du cou de la souris. Comme il se mettait à l'élever en l'air, il aperçut un train (1) d'évêque avec ses bagages et sa

(1) Je traduis *train* : le gallois *rwtter* est clairement l'anglais

suite. L'évêque se dirigeait vers lui. Il s'arrêta dans son œuvre. « Seigneur évêque, » dit-il, « ta bénédiction ? » — « Dieu te donne sa bénédiction, » répondit-il. — « Que fais-tu donc là ? » — « Je pends un voleur que j'ai pris en train de me voler. » — « N'est-ce pas une souris que je vois dans ta main ? — « Oui, et elle m'a volé. » — « Puisque je surviens au moment où elle va périr, je te l'achète ; je te donnerai pour elle sept livres. Je ne veux pas voir un homme de ton rang détruire un animal aussi insignifiant que celui-là ; lâche-le donc, et la somme est à toi. » — « Je ne le lâcherai pas, par moi et Dieu. » — « Puisque tu ne veux pas le relâcher à ce prix, je t'offre vingt-quatre livres d'argent comptant. » — « Je ne le lâcherais pas, j'en prends Dieu à témoin, pour le double. » — « Puisque tu ne veux pas le lâcher à ce prix, je te donne tout ce que tu vois de chevaux dans ce champ, les sept charges et les sept chevaux qui les traînent. » — « Je refuse, par moi et Dieu. » — « Puisque tu n'en veux pas, fais ton prix toi-même. » — « Je veux la liberté de Riannon et Pryderi. » — « Tu l'auras. » — « Ce n'est pas assez, par moi et Dieu. » — « Que veux-tu donc ? » — « Que tu fasses disparaître le charme et l'enchantement de dessus les

rutter (*routiers*) ; sur ce mot, cf. John Rhys, *Arthur. Legends*, p. 289, note 1. C'est un dérivé du français *route*, qui peut avoir le sens de *troupe en marche* (Chrétien, *Perceval*, chez Potvin, t. II, p. 207 : *une route de chevaliers parmi la lande voit trespasser*). Il a ici le sens collectif.

sept *cantrevs*. » — « Je te l'accorde ; relâche la souris. » — « Je ne la lâcherai pas avant d'avoir su qui elle est. » — « C'est ma femme, et si cela n'était, je n'essaierais pas de la faire relâcher (1). » — Pourquoi est-elle ainsi venue à moi ? » — « Pour piller. Je suis Llwyt, fils de Kilcoet (2). C'est moi qui ai jeté le charme sur les sept *cantrevs* de Dyvet, et cela par amitié pour Gwawl, fils de Clut, et qui ai puni sur Pryderi le jeu du *Blaireau dans le sac* (3) que Pwyll, chef d'Annwn, avait fait subir à Gwawl dans la cour d'Eveydd Hen, par une mauvaise inspiration. Ayant appris que tu étais venu habiter le pays, les gens de ma famille vinrent me trouver, et me demandèrent de les changer en souris pour détruire ton blé. La première nuit, il n'y eut que mes gens à y aller ; la deuxième nuit, de même, et ils détruisirent les deux clos. La troisième nuit, ma femme et les dames de la cour me prièrent de les métamorphoser aussi. Je le fis. Elle était enceinte ; sans cela tu ne l'aurais pas atteinte. Puisqu'il en est ainsi, et que tu la tiens, je te rendrai Pryderi et Riannon ; je débarrasserai Dyvet du

(1) V. notes critiques.

(2) Ce personnage paraît avoir été assez célèbre. Dafydd ab Gwilym, voulant vanter un brave, le compare à Llwyd, fils de Celcoet. Il est question dans le roman de Kulhwch, (plus bas. p. 216), de *Llwydeu*, fils de *Kilcoet*. Le nom de *Cilgoet* est conservé dans le nom d'un ruisseau qui prend sa source près de Ludchurch (*Eglwys Lwyd*), en Pembrokeshire (Eg. Phillimore, *Owen's Pembrok.*, t. I, p. 906, note 2.)

(3) Voir plus haut, *Mabin.* de Pwyll.

charme et de l'enchantement. Je t'ai révélé qui elle était; lâche-la maintenant. » — « Je ne le ferai point, par moi et Dieu. » — « Que veux-tu donc? » — « Voici ce que je veux : qu'il n'y ait jamais d'enchantement, et qu'on ne puisse jeter de charme sur Dyvet. » — « Je l'accorde; lâche-la. » — « Je n'en ferai rien, par ma foi. » — « Que veux-tu donc encore ? » — « Qu'on ne tire jamais vengeance de ceci sur Pryderi, Riannon et moi. » — « Tout cela, tu l'auras, et tu as été vraiment bien inspiré ; sans cela, tous les malheurs retombaient sur toi. » — « Oui, et c'est pour l'éviter que j'ai ainsi précisé. » — « Mets ma femme en liberté maintenant. » — « Je ne la délivrerai pas, par moi et Dieu, avant d'avoir vu Pryderi et Riannon libres ici avec moi. » — « Les voici qui viennent. » A ce moment parurent Pryderi et Riannon.

Manawyddan alla à leur rencontre, les salua, et ils s'assirent ensemble. « Seigneur, » dit l'évêque, « délivre maintenant ma femme ; n'as-tu pas eu tout ce que tu as indiqué ? » — « Avec plaisir. » Et il la mit en liberté. L'évêque la frappa de sa baguette enchantée, et elle redevint une jeune femme, la plus belle qu'on eût jamais vue. « Regarde le pays autour de toi, » dit-il, « et tu verras les maisons et les habitations en aussi bon état que jamais. » Il se leva et regarda. Tout le pays était habité, pourvu de ses troupeaux (1) et de tou-

(1) Le mot gallois *alavoed*, pluriel de *alav* n'a, dans les dictionnaires, que le sens de *richesses;* son sens propre est *troupeaux*.

tes ses maisons. « A quel service ont été occupés Pryderi et Riannon? » dit Manawyddan. — « Pryderi portait au cou les marteaux de la porte de ma cour. Riannon avait au cou, elle, les licous des ânes après qu'ils avaient été porter le foin. Voilà quelle a été leur captivité. » C'est à cause de cela qu'on a appelé cette histoire le *Mabinogi* de *Mynnweir* et de *Mynordd* (1). Ainsi se termine cette branche du *Mabinogi*.

Alanot dans le L. Rouge a pour correspondant dans Pen. 4 *Alavoed* (v. t. II, p. 185 note à 205, l. 9). *pl.* de *alav.*, bétail. Pour l'équivalence de *richesses* et *troupeaux*, voir plus loin, p. 260, note 1.

(1) *Mynweir*, collier pour les bêtes de somme; *Mynordd*, d'après le *Mabinogi*, est composé de *myn* = *mwn*, « cou, » avec la dégradation vocalique habituelle, parce que l'accent est sur le second terme, et de *ordd*, actuellement donné à tort sous la forme *gordd*, marteau, dans les dictionnaires. Un autre personnage a porté le surnom de *Mynweir*, d'après ce passage de Taliessin : *bum Mynawc Mynweir*, « J'ai été Mynawc Mynweir » (Skene, *Four ancient books*, II, 156, v. 22).

MATH, fils de Mathonwy

Voici la quatrième branche du Mabinogi.

Math (1), fils de Mathonwy, était maître de Gwy-

(1) *Math.* « Les trois premiéres magies, » disent les *Triades*, « sont : celle de Math, fils de Mathonwy, qu'il apprit à Gwydyon, fils de Don, celle d'Uthur Pendragon, qu'il apprit à Menw, fils de Teirgwaedd, celle de Rudlwm Gorr, qu'il apprit à Coll, fils de Collvrewi son neveu (*Triades Mab.*, p 302, l. 20 ; cf. Skene, *Four anc. books*, append. II, p. 460 : Rudlwm est remplacé par Gwidolwyn Gorr). Taliesin parle de la baguette enchantée de Mathonwy (Skene, *Four anc. books*, p. 947, 25), et fait aussi une allusion à la magie de Math (*ibid.*, p. 200, v. 1). « J'ai été, » dit aussi un poète du *Livre Rouge*, « avec des hommes artificieux, avec le vieux Math et Govannon » (Skene, *Four ancient books*, p. 303, v. 20 ; le texte donne *gan Vathheu*, il faut lire *gan Vath hen*). » Dafydd ab Gwilym nomme comme les trois maîtres en magie, Menw, Eiddilic Corr le Gaël, et *Maeth* (*sic*), sans qu'il soit possible de supposer une erreur de l'éditeur pour Math (p. 143). M. Rhys en fait une sorte de Plutus ou Pluton gallois (*Lectures on welsh philology*, 2e édit., p. 413, 414). Il est évident que les trois noms de Math, Mathonwy, Matholwch dérivent de la même racine. Zimmer a voulu tirer *Mathonwy* d'un nom irlandais au génitif *Mathgamnai* (auj. *Mahony*). C'est invraisembable pour bien des raisons. (Zimmer, *Götting. Gelehrte Anz.*, 1890, p. 512). Les dérivés en-*onwy* sont fréquents en gallois : *Daronwy*, *Gronwy*, *Gwynonwy*, *Ewronwy*, etc.

nedd (1), et Pryderi, fils de Pwyll, de vingt et un *cantrevs* du Sud, c'est-à-dire des sept *cantrevs* de Dyvet, des sept *cantrevs* de Morganhwc (2) (Glamorgan), des quatres de Keredigyawn (Cardigan) et des

(1) *Gwynedd*. Cette expression désigne tout le nord du pays de Galles compris entre la mer, depuis la Dee à Basingwerk jusqu'à Aber Dyfi, au nord et à l'ouest; la Dyfi au sud-ouest; au sud et à l'est, les limites sont moins naturelles; Gwynedd est séparé de Powys en remontant jusqu'à la Dee tantôt par des montagnes, tantôt par des rivières. Gwynedd comprenait donc Anglesey, le Carnarvonshire, le Merionethshire, une partie du Flintshire et du Denbighshire. Suivant M. Rhys, Gwynedd, à une certaine époque, aurait désigné spécialement la partie comprenant la vallée de la Clwyd et le district à l'est de cette vallée et au nord de la Mawddach. Gwynedd est identique à l'irlandais *Fine*, « tribu » (Zeuss, *Grammatica celtica*, 2e édit., VIII, note *). Le nom des Veneti, aujourd'hui *Gwenet* en breton armoricain, appartient peut-être à la même racine, mais n'a pas le même suffixe (Sur les autres formes de ce nom, voy. Rhys, *Lectures*, p. 369-370).

(2) Voy. la note à Dyved, Pwyll, p. 27. Ce qui est digne de remarque, c'est que le *mabinogi* attribue sept *cantrevs* à Morgannwc qui n'en comptait, au XIIIe siècle, que quatre (*Myv.*, *arch.*, p. 737) cf. *The Book of Llandav*, éd., Rhys-Evans p. 247-249). C'est exactement l'étendue du royaume de Iestin ab Gwrgan, roi de Glamorgan de 1043 à 1091 (*Iolo mss.*, p. 22). Le *Liber Landavensis*, d'après un document disparu mais d'accord en principe avec les *Iolo mss.*, nous donne également sept *cantrevs* pour Morgannwc. Outre Gwent, les deux documents donnent à Morgannwc Ystrad Yw, dans le Brecknockshire, et Euyas dans le Herefordshire. Ces deux districts auraient été adjugés par le roi Edgar à Morgan Hen et à son fils, contre Howell Dda (*Book of Llandav*, p. 248 ; cf. *Myv. arch.*, p. 739, col. 2). Morgan Hen (le vieux) mourut en 980. Le comté actuel de Glamorgan (pour *Ghlad Morgan*, le pays de Morgan), ne représente pas exactement l'ancien Morgannwg: sur ce comté cf. Egerton Phillimore, *Owen's Pembrok.*, p. 208, note 1.

trois d'Ystrat Tywi (Carmarthen) (1). A cette époque, Math, fils de Mathonwy, ne pouvait vivre qu'à la condition que ses deux pieds reposassent dans le giron d'une vierge, à moins toutefois que le tumulte de la guerre ne s'y opposât (2). La vierge qui vivait ainsi avec lui était Goewin, fille de Pebin, de Dol Pebin (3) en Arvon. C'était bien, à la connaissance des gens du pays, la plus belle jeune fille de son temps. Math résidait toujours à Caer Dathyl (4) en Arvon ; il ne pouvait faire le

(1). En gros, *Ystrad Tywi* (vallée de la Tywi), représentente le comté actuel de Carmarthen. Il y a cependant deux modifications importantes : le Carmarthenshire ne comprend pas le *Cymmwd* de Gower qui est actuellement en Glamorganshire ; il comprend, en exceptant le petit district de Velfrey, tout le *Cantref Gwarthaf*, le plus considérable des sept *Cantrefs* de Dyfed (Egerton Phillimore, *Owen's Pembrok*. I, p. 216, note 1).

(2) Parmi les fonctionnaires de la cour, figure, dans les Lois, le *Troediawc* ou *porte-pied*. Son office consiste à tenir le pied du roi dans son giron, depuis le moment où il s'asseoit à table jusqu'au moment où il va se coucher ; il doit *gratter* le roi, et défendre le roi tout ce temps contre tout accident. Il a sa terre libre, sa toile et son drap du roi, et un cheval aux frais du roi. Il mange au même plat que le roi, le dos tourné au feu. Son *sarhaet* « compensation pour outrage, » est de cent vingt vaches payées en argent. Sa valeur personnelle est de cent vingt-six vaches, avec augmentation possible. Il peut protéger un coupable en le faisant sortir depuis le moment où le roi met le pied dans son giron jusqu'au moment où il se retire dans sa chambre (*Ancient Laws*, I, p. 622, 660, 678).

(3) *Dol*, pré ou vallon fertile, souvent sur les bords d'une rivière. Dol Pebin est entre Llanllyfni et Nantlle Lakes en Carnarvon (Egerton Phillimore, *Owen's Pembrokeshire*, II, p. 351.

(4) *Caer Dathl*, ou, avec une voyelle irrationnelle ou euphonique, *Caer Dathyl* et *Dathal*; est encore un nom de lieu du Carnarvon-

tour du pays, mais Gilvaethwy, fils de Don (1) et Eveydd (2), fils de Don, ses neveux, fils de sa sœur, ainsi que les gens de sa famille, le faisaient à sa place; la jeune fille ne le quittait pas. Or, Gilvaethwy tourna ses pensées vers la jeune fille et se mit à l'aimer au point qu'il ne savait que faire à cause d'elle. Tel était son amour qu'il commença à dépérir, couleur, physionomie, aspect extérieur : c'est à peine si on l'aurait reconnu. Gwydyon (3),

shire. Le *caer* ou *fort* se trouvait sur une éminence près de Llanrwst (Lady Guest, d'après le *Cambro-Briton*, II, p. 3). Il en est souvent question dans les *Mab.* et ailleurs (*Myv. arch.*, p. 151 col. 2; Llewis Glyn Cothi, IV, 1, 7).

(1) Les enfants de Don sont Amaethon, Gilvaethwy, Govannon, Heveydd, Gwydyon et Aranrot. Ce *mabinogi* fait de Don leur mère. Suivant les *Iolo mss.*, il y a eu un Don roi de Llychlyn (Scandinavie) et de Dulyn (Dublin) qui, vers 267 après J.-C., amena les Gaëls en Gwynedd. Ils y restèrent pendant cent vingt-neuf ans, jusqu'à l'époque où ils furent chassés par les fils de Cunedda venant du nord de l'Angleterre (p. 81). Il y a eu encore ici probablement confusion entre un personnage mythologique et un personnage réel. Chez les Irlandais, il y a aussi un Don, l'aîné des fils de Milet, personnage mythologique, et un Don Dess, roi de Leinster, dont les fils ravagèrent, avec un roi des Bretons, la plus grande partie des côtes de Bretagne (O'Curry, *On the manners*, II, 189; III, 136, 137).

(2) *Eveidd*, appelé *Euuyd* chez Taliesin (Skene, p. 200, v. 1).

(3) Gwydyon est le plus célèbre des fils de Don, et un personnage des plus fameux dans la légende galloise. Suivant les *Iolo mss.*, il était roi de Mon et de Gwynedd. Ce serait lui qui, le premier, aurait appris la lecture et les sciences des livres aux Gaëls de Mon et d'Irlande. Il aurait appelé auprès de lui Maelgyn Hir, barde de Landaf, qui aurait remporté tous les prix et aurait péri victime de la jalousie des Gaëls (77, 78). Dans les *Triades*, c'est un des trois astrologues avec Idris Gam et Gwynn ab Nudd

son frère, le regarda un jour attentivement. « Jeune homme, » lui dit-il, « que t'est-il arrivé ? » — « Pourquoi cette question ? » répondit-il. « Que remarques-tu en moi ? » — « Je vois que tu as perdu ton air et tes couleurs : qu'as-tu ? » — « Seigneur frère, ce qui m'est arrivé, je ne serai pas plus avancé de le confesser à qui que ce soit. » — « Qu'est-ce, mon âme ? » — « Tu connais le privilège de Math, fils de Mathonwy : la moindre conversation

(*Myv. arch.*, p. 409, col. 1) ; c'est un grand magicien ; il apprend la magie de Math (voy. la note à Math) ; c'est par sa magie qu'il gouverne Gwynedd, aidé en cela des conseils de Mor ap Morien (*Iolo mss.*, p. 263, 20). C'est un des trois grands bergers de l'île ; il garde son troupeau de deux mille vaches à lait en Gwynedd, au-dessus de Conwy ; les deux autres sont Benren, qui garde les troupeaux de Caradawc ab Bran et Llawfrodedd Varvawc, qui garde les troupeaux de Nudd Hael. Le *Livre Noir* mentionne Caer Lew et Gwydyon (Skene, *Four ancient books*, II, p. 57, 3). Taliesin le mentionne souvent (Skene, *Four ancient books*, II, p. 138, 29 ; 154, 25 : « J'ai été au combat de Goddeu avec Llew et Gwydyon »). Un de ses poèmes est, à ce sujet, particulièrement intéressant : « L'homme le plus habile dont j'aie entendu parler est Gwydyon ap Don, aux forces terribles — je lis *dygynnertheu* au lieu de *dygynuertheu ;* on pourrait aussi supposer *dygynwyrtheu,* « aux prodiges terribles », — qui a tiré par magie une femme des fleurs, qui emmena les porcs du Sud ; car c'est lui qui avait la plus grande science (*Kan bu idaw disgoreu*, « leg. *Kan bu idaw disc goreu*)... qui forma du sol (?) de la cour des coursiers et des selles remarquables » (Skene, p. 158, vers 13-21). Plus loin, le poète nous dit qu'il a vu, le dimanche, une lutte terrible dans laquelle était engagé Cwydyon à Nant Ffrangcon (près de Carnarvon) ; le jeudi ils vont à Mon (*ibid.*, v. 27). Le *Livre Rouge* vante aussi l'habileté de Lleu et Gwydyon (Skene, II, p. 302, v. 8). Llewis Glyn Cothi fait allusion à Caer Gwydyon qui, d'après les éditeurs, serait la voie lactée (p. 254, vers. 1). *Gilvaethwy* n'est guère connu.

entre deux personnes, chuchotée aussi bas que possible, si le vent l'atteint (1), il la sait. » — « C'est bien, n'en dis pas plus long, je connais ta pensée : tu aimes Goewin. »

En voyant que son frère connaissait sa pensée, Gilvaethwy poussa un soupir le plus profond du monde. « Cesse de soupirer, mon âme, » dit Gwydyon ; « ce n'est pas ainsi que l'on vient à bout d'une entreprise. Je ferai soulever, puisqu'il n'y a pas d'autre moyen, Gwynedd, Powys (2) et le Sud (3) pour pouvoir aller chercher la jeune fille. Sois joyeux ; je ferai cela pour toi. »

Ils se rendirent aussitôt auprès de Math, fils de Mathonwy. « Seigneur, » dit Gwydyon, « j'ai appris qu'il était arrivé en Dyvet une espèce d'animaux

(1) V. le *mabinogi* de Lludd et Llevelys : les *Corranicit*, race étrangère, avaient ce privilège.

(2) Une des trois grandes divisions du pays de Galles. *Powys*, à l'époque de sa plus grande étendue, était borné à l'ouest et au nord-ouest, par Gwynedd ; au sud, par le Cardiganshire et la Wye, et à l'est, par les marches d'Angleterre, depuis Chester jusqu'à la Wye, un peu au-dessus d'Hereford. La capitale avait d'abord été Pengwern, aujourd'hui Shrewsbury, appelée par les Gallois maintenant Amwythic. Les empiètements des Saxons firent transporter la capitale de Pengwern plus à l'intérieur, à Mathraval. Suivant Powel, ce transfert aurait eu lieu en 796, après l'achèvement du fossé d'Offa ; mais les *Iolo mss.*, p. 30, donnent encore Pengwern comme capitale du temps de Rhodri le Grand qui mourut en 877.

(3) Le Sud (Deheubarth), formant le royaume de Dinevwr, comprenait tout le reste du Pays de Galles, c'est-à-dire tout l'ancien pays des *Demetae* et des *Silures* représentés par les deux évêchés de Saint-David et de Llandaf.

comme il n'y en a jamais eu dans cette île. » — « Comment les appelle-t-on ? » répondit Math. — « Des *hob* (1) (cochons), seigneur. » — « Quel genre d'animaux sont ceux-là ? » — « Ce sont de petites bêtes, mais dont la chair est meilleure que celle des bœufs. Ils sont de petite taille. Ils sont en train de changer de nom. On les appelle *moch* (porcs), maintenant. » — « A qui appartiennent-ils ? » — « Ils ont été envoyés d'Annwn à Pryderi, fils de Pwyll, par Arawn, roi d'Annwn (on a encore conservé quelque chose de ce nom : *Hannerhwch*, *Hannerhob*) (2). » — Eh bien ! de quelle façon pourrait-on les avoir de lui ? » — « J'irai, seigneur, moi douzième, avec des compagnons déguisés en bardes, demander les cochons. Mon imagination n'est pas mauvaise : je ne reviendrai pas sans les porcs. » — « Volontiers, pars. » Il alla, avec Gilvaethwy et dix autres compagnons, jusqu'en Keredigyawn (3), à l'endroit qu'on appelle maintenant Ruddlan Teivi (4), où se trouvait la cour de Pryderi.

(1) *Hob*. Ce mot n'est plus usité. Il a été conservé dans une chanson très populaire dont la ritournelle est *hob y deri dando*.

(2) Le texte de ce passage n'est pas certain. Il semble qu'on soit ici en présence d'une glose du copiste du XIVe siècle, à en juger par le dictionnaire de Davies au mot *hob* ; après avoir renvoyé à ce passage de notre *mabinogi*, Davies ajoute : « hĭnc usitatum *hannerhob*. » *Hannerhwch* = *hanner* « moitié ; » *hwch* « truie ». *Hannerhob* aujourd'hui encore, a le sens de *tranche de lard*.

(3) *Keredigyawn* ou pays de *Ceretic* (V. trad. II, p. 323, XXXIII), correspondait à peu près exactement au comté actuel de Cardigan.

(4) *Rhuddlan Teivi*, Rhuddlan, sur les bords de la Teivi, pour le

Ils entrèrent sous l'aspect de bardes. On leur fit bon visage. Ce soir-là, Gwydyon fut placé à côté de Pryderi. « Nous serions heureux, » dit Pryderi, « d'entendre un récit de ces jeunes gens là-bas. » — « Notre coutume, » répondit Gwydyon, « le premier soir que nous nous rendons auprès d'un personnage important, c'est que le *Pennkerdd* (1) prenne la parole. Je te raconterai volontiers une histoire. » Gwydyon était le meilleur conteur qu'il y eût au monde. Cette nuit-là, il amusa si bien la cour par des discours récréatifs et des récits que tout le monde fut charmé de lui et que Pryderi prit plaisir à causer avec lui. En finissant, Gwydyon dit : « Seigneur, quelqu'un pourrait-il mieux rem-

distinguer d'autres Rhuddlan (plus anciennement *Ruddglan*, « la rive rouge »). C'est peut-être Glan Teivy, d'après lady Guest, à un mille et demi de Cardigan Bridge. Il y a des villages de *Rulann* en Bretagne armoricaine aussi.

(1) *Penkerdd*, « chef du chant ou des musiciens. » Le *pencerdd* est, à l'époque où les lois de Gwynedd et de Dyved ont été écrites, le même personnage que le barde à chaire ; cela est dit expressément dans les lois de Dyved (*Ancient laws*, I, p. 382, 9). Le huitième personnage de la cour est le barde de la famille. Il a sa terre libre, son cheval aux frais du roi, son habit de toile de la reine et son habit de laine du roi. Il s'assied auprès du *Penteulu*, ou chef de la maison royale, aux trois principales fêtes de l'année et celui-ci lui met la harpe en main. Quand on désire de la musique, *c'est au barde à chaire* ou au *chef des bardes*, comme dans notre *mabinogi*, à commencer. Il a droit à une vache et à un bœuf sur le butin fait par le clan dans une contrée voisine, après que le tiers a été donné au roi ; pendant le partage des dépouilles, il chante *Unbeynyaeth Prydyn*, « monarchie de Bretagne. » Sa valeur est de 126 vaches (*Ancient laws*, I, p. 33-34).

plir ma mission auprès de toi que moi-même ? »— « Oh ! non, » répondit-il ; « c'est une langue pleine de ressources que la tienne. » — « Voici quelle est ma mission, seigneur : j'ai à te demander les animaux qui t'ont été envoyés d'Annwvyn. » — « Ce serait la chose du monde la plus facile sans la convention qui existe à leur sujet entre le pays et moi ; il est convenu que je ne m'en dessaisirai pas avant que leur nombre ici n'ait doublé. » — « Je puis, seigneur, te libérer de ta parole. Voici comment : ne me les donne pas ce soir, mais ne me les refuse pas non plus. Demain, je te proposerai des objets d'échange à leur place. » Cette nuit même, Gwydyon et ses compagnons se rendirent à leur logis pour se concerter. « Hommes, » dit-il, « nous n'obtiendrons point les porcs en les demandant. » — « Assurément, » répondirent-ils. « Par quel artifice pourrons-nous les avoir ? » — « J'y arriverai, » dit Gwydyon.

Il eut recours alors à ses artifices et commença à montrer sa puissance magique. Il fit paraître douze étalons, douze chiens de chasse noirs ayant chacun le poitrail blanc, avec leurs douze colliers et leurs douze laisses que tout le monde eût pris pour de l'or. Les douze chevaux portaient douze selles, et partout le fer était remplacé par de l'or ; les brides étaient en rapport avec les selles. Il se rendit auprès de Pryderi avec les chevaux et les chiens. « Bonjour à toi, seigneur, » dit-il. — « Dieu te donne bien, » répondit Pryderi ; « sois le bienve-

nu. » — « Seigneur, je t'apporte un moyen de te libérer de la parole que tu as donnée, disais-tu hier soir, au sujet des porcs, à savoir que tu ne les donnerais ni ne les vendrais. Tu peux les *échanger* pour quelque chose de mieux. Je t'offre ces douze chevaux avec leur équipement, tel que tu le vois, leurs selles et leurs brides, ces douze chiens de chasse avec ces colliers et ces laisses, ainsi que ces douze boucliers dorés. » Ces écus, c'étaient des champignons qu'il avait transformés. (1)

« Eh bien, » dit Pryderi, « nous allons tenir conseil. » Ils décidèrent de donner les porcs à Gwydyon, en échange des chevaux, des chiens et des écus. Les gens du Nord prirent congé, et se mirent en route avec les porcs. « Compagnons, » dit Gwydyon, « il nous faut marcher en toute hâte. Le charme ne dure que d'une période d'un jour à l'autre. » Cette même nuit ils marchèrent jusqu'à la partie la plus élevée de Keredigyawn, à l'endroit qu'on appelle encore, pour ce motif, *Mochdref* (la ville au porcs) (2). Le lendemain, ils se mirent en route, traversèrent Elenit (3), et, à la nuit, se trouvèrent entre Keri et Arwystli (4), dans la ville

(1) Voir plus haut la note à Gwydyon.

(2) *Moch*, « porcs ; » *trev*, « habitation, ville. » Ce nom se retrouve très vraisemblablement en Amorique dans *Motreff*, près Carhaix, Finistère.

(3) *Elenit*. Lady Guest suppose que c'est une erreur pour Melenidd, montagne entre Llan Ddewi et Enni dans le Radnorshire. On pourrait supposer aussi Mevenydd, dans le comté de Cardigan.

(4) *Keri* était un *cymmwd* du *cantrev* de Melienydd, relevant de

qu'on appelle aussi, depuis, *Mochtref*. Ils reprirent leur marche, et arrivèrent, à la nuit, dans un *kymmwt* de Powys, qu'on appelle, pour cette raison, *Mochnant* (1). Puis il atteignirent le *cantrev* de Ros (2), et passèrent la nuit dans la ville connue encore sous le nom de *Mochtref*. « Hommes, » dit Gwydyon, « réfugions-nous, avec ces animaux, au cœur de Gwynedd ; on lève des armées à notre poursuite. » Ils se rendirent à la ville plus élevée d'Arllechwedd (3), et y contruisirent des écuries pour les porcs, ce qui a valu à la ville le nom de *Creuwyryon* (4). Les écuries faites, ils se rendirent auprès de Math, fils de Mathonwy, à Kaer Dathyl.

Mathraval, et faisant partie de Powys. Arwystli était un *cantrev* de Meirionydd. Çeri et Arwystli sont actuellement dans le comté de Montgomery.

(1) *Mochnant*, « le ravin ou le ruisseau aux porcs » (Cf. amoricain *ant*, la fosse entre deux sillons : *an ant* pour *an nant*. Cf. *an env* pour *an nenv*). Il y avait deux *cymmwd* de Mochnant en Powys ; *Mochnant uch Raiadyr*, dans le *cantrev* de Y Vyrnwy et *Mochant Is Raiadyr* dans le *cantrev* de Raiadyr (V. Powel, *History of Wales ; Myv. arch.*, p. 736). On trouve dans cette région aussi un *Castell y Moch*.

(2) *Ros*. Ce *cantrev* était en Gwynedd, dans la région appelée *y Berveddwlad*, « le milieu du pays. » Il fait partie actuellement du Denbighshire. Le *Mochdrev* de Ros est actuellement un village entre Conway et Abergele.

(3) *Arllechwedd* était un *cymmwd* d'Arvon, divisé en deux parties : *uchav* et *isav*, *le plus haut* et *le plus bas*. On les appelle maintenant simplement *Uchav et Isav*, dit lady Guest. Ils faisaient partie du *cantrev* d'Aber.

(4) *Creuwyryon*. L'auteur voit dans ce mot une forme ou un dérivé de *creu craw*, « toit à porcs ; » armor., *craou*, « étable, écurie. »

Lorsqu'ils y arrivèrent, on était en train d'appeler le pays aux armes. « Qu'y a-t-il de nouveau, » dit Gwydyon ? — « Pryderi, » lui fut-il répondu, « est en train de réunir les gens de ses vingt et un *cantrevs* pour vous poursuivre. Nous avons été étonnés de la lenteur de votre marche. Où sont les animaux que vous avez été chercher ? » — « Ils sont, » dit Gwydyon, « dans l'autre *cantrev*, là-bas, où nous leur avons fait des écuries. » A ce moment, ils entendirent les trompettes appelant les gens du pays aux armes. Ils s'armèrent et marchèrent jusqu'à Pennardd (1), en Arvon. Gwydyon, fils de Don, avec Gilvaethwy, son frère, se rendit, lui, à Kaer Dathyl ; il fit coucher Gilvaethwy avec Goewin, dans le lit de Math, fils de Mathonwy, après avoir jeté dehors outrageusement les autres pucelles. Gilvaethwy coucha avec elle cette nuit-là malgré elle. Le lendemain, dès qu'ils virent poindre le jour, ils se rendirent auprès de Math, fils de Mathonwy et ses troupes. On allait justement tenir conssil pour savoir de quel côté on attendrait Pryderi et les hommes du Sud. Ils prirent part à la délibération. Il fut décidé qu'on attendrait au cœur de Gwynedd. Ils attendirent, en effet, juste au milieu des deux *mae-*

(1) *Pennardd,* à l'ouest de la rivière Seint, en face Caernarvon. Cet endroit a eu une certaine célébrité (V. *Ancient laws*, I, p. 103). D'après les lois, Pennardd était la principale *cynghellawrdref* ou *villa de chancelier* de tout le pays de Galles (*Ancient laws*, II, p. 584). Il y a une commune de Pennars près Quimper.

nawr (1) de Pennardd et de Coet Alun (2). Pryderi vint les y attaquer.

C'est là qu'eut lieu la rencontre, et le massacre fut grand des deux côtés ; les hommes du Sud furent forcés à la retraite. Ils reculèrent jusqu'à l'endroit qu'on appelle encore, aujourd'hui, Nantcall (3), poursuivis par leurs adversaires. Alors eut lieu un carnage indescriptible. Ils battirent ensuite en retraite jusqu'à Dol Penmaen (4), où ils se concentrèrent et demandèrent la paix. Pryderi donna des otages ; les otages étaient Gwrgi Gwastra (5) et vingt-trois autres fils de chefs. Ils s'avancèrent ensuite en paix jusqu'à Traeth Mawr (6) ; mais, quand ils se retrou-

(1) *Maenawr* ou *maynawl*, subdivision du *cymmwd*. D'après les Lois, il y aurait eu d'abord deux *maenawr* et deux *trevs* dans chaque *cymmwd* (*Ancient laws*, I, 90, 7-13).

(2) *Coet Alun* ou le bois d'Alun, transformé aujourd'hui, par de malencontreux archéologues, en Coet Helen ou le bois d'Hélène, l'impératrice, près de la ville de Caernarvon, de l'autre côté de la rivière.

(3) *Nantcall* est actuellement, d'après lady Guest, un ruisseau qui traverse la route de Dolpenmaen et de Caernavon, à neu milles de cette dernière ville.

(4) *Dol Penmaen* (*penmaen*, tête de pierre), dans l'ancien *cantrev* de Dunodig, aujourd'hui dans le district d'Eivionydd.

(5) Il y a plusieurs Gwrgi ; le plus célèbre est le frère de Peredur et le fils d'Eliffer Gosgorddvawr (*Myv. arch.*, p. 392, col. 1 ; v. la note à Peredur, dans le *Mab.* de ce nom). Il y a un Gwrg Garwlwyd qui ne mangeait que de la chair humaine ; il était allié d'Edelfled, roi des Saxons ; il fut tué par Diffedell, fils de Dysgyvedawg (*Myv. arch.*, p. 405, 45, 46).

(6) *Traeth mawr* ou le grand *Traeth*. *Traeth* indique proprement une étendue sablonneuse de rivage couverte par les flots à la haute mer seulement (arm. *treaz*, sable, rivage sablonneux). Le

vèrent réunis à Melenryt (1), on ne put empêcher les gens de pied de se lancer des flèches. Pryderi envoya des messagers demander à Math d'arrêter ses gens, et de laisser l'affaire se vider entre lui et Gwydyon, fils de Don, l'auteur de tout ce qui se passait. Quand Math, fils de Mathonwy, eut entendu son message, il dit : « Par moi et Dieu, si Gwydyon, fils de Don, le trouve bon, je le permets volontiers ; je ne forcerai personne à combattre au lieu de faire nous-mêmes de notre mieux. » — « En vérité, » dirent les messagers, « Pryderi trouve qu'il serait bien, à l'homme qui lui a fait pareil tort, d'opposer son corps à son corps, et de laisser en paix sa famille. » — « J'en atteste Dieu, » dit Gwydyon, « je ne demande pas aux hommes de Gwynedd de se battre pour moi, lorsque je puis lutter seul à seul avec Pryderi. J'opposerai mon corps au sien volontiers. » La réponse fut apportée à Pryderi. « Je ne demande, » dit-il, « le redressement de mes torts à personne autre qu'à moi-même. » On les laissa seuls à l'écart ; ils s'armèrent et se battirent. Par l'effet de sa force et impétuosité. de sa magie et de ses enchantements, Gwydyon l'emporta, et Pryderi fut tué. Il fut enterré à Maentyvyawc (2), au-dessus de Melenryt ; c'est là qu'est sa tombe.

Traeth mawr est une sorte d'estuaire sur les confins d'Arvon et de Merioneth. Le *Traeth bach* ou petit Traeth est un peu plus bas en Merioneth.

(1) *Melenryt.* Sa situation m'est inconnue ; *ryt* signifie *gué.*

(2) Lady Guest a lu Maen Tyryawc, qu'elle identifie avec le *Maentwrog* actuel, Merionethshire, ce qui est impossible.

Les gens du Sud se dirigèrent vers leur pays en faisant entendre des chants funèbres; ce qui n'avait rien de surprenant: ils avaient perdu leur seigneur, beaucoup de leurs meilleurs guerriers, leurs chevaux et leurs armes en grande partie. Les hommes de Gwynedd s'en retournèrent pleins de joie et d'enthousiasme. « Seigneur, » dit Gwydyon à Math, « ne ferions-nous pas un acte de justice en rendant aux gens du Sud leur seigneur qu'ils nous ont donné en otage pour la paix? Nous n'avons pas le droit de le tenir en captivité. » — « Qu'on le mette en liberté, » répondit Math. On laissa Gwrgi et les autres ôtages aller rejoindre les hommes du Sud. Math se rendit à Kaer Dathyl, tandis que Gilvaethwy, fils de Don, et tous les gens de la famille qui l'accompagnaient auparavant se mirent à faire, comme d'habitude, le circuit de Gwynedd, en laissant de côté la cour. Arrivé dans sa chambre, Math fit préparer un endroit où il pût s'accouder et reposer ses pieds dans le giron de la pucelle. « Seigneur, » dit Goewin, « cherche une vierge pour supporter tes pieds maintenant: moi, je suis femme. » — « Qu'est-ce que cela veut dire, » répondit-il ? — « On m'a assaillie, seigneur, et cela en cachette. Je ne suis pas restée silencieuse: il n'y a personne à la cour qui ne l'ait su. L'attaque est venu de tes neveux, des fils de ta sœur, Gwydyon et Gilvaethwy, fils de Don. Ils m'ont fait, à moi violence, et à toi honte. On a couché avec moi, et cela dans ta chambre et dans ton propre lit. » — « Eh bien, » répon-

dit-il, « je ferai de mon mieux. Je te ferai tout d'abord avoir satisfaction, et je chercherai ensuite celle qui m'est due. Je te prendrai comme femme, je remettrai entre tes mains la propriété de mes États. » Cependant, les deux fils de Don ne se rapprochaient pas de la cour ; ils continuaient à circuler à travers le pays ; ils se tinrent à l'écart de lui jusqu'au moment où il fut interdit de leur donner nourriture et boisson. Alors, seulement, ils se rendirent auprès de lui. « Seigneur, » dirent-ils, « bonjour à toi. » — « Oui, » dit-il, » est-ce pour me donner satisfaction que vous êtes venus ? » — « Seigneur, » répondirent-ils, « nous sommes prêts à faire ta volonté. » — « S'il en avait toujours été ainsi, je n'aurais pas tant perdu d'hommes et de chevaux ; ma honte, vous ne pouvez me la réparer, sans parler de la mort de Pryderi. Puisque vous êtes venus vous mettre à ma disposition, votre châtiment va commencer. » Il prit sa baguette enchantée, et, d'un coup, transforma Gilvaethwy en une biche de bonne taille ; puis instantanément, il prévint toute fuite de la part de l'autre, en le frappant de la même baguette, et en fit un cerf. « Comme vous êtes maintenant liés, » dit Math, « vous marcherez ensemble, vous formerez un couple, et vous aurez les instincts des animaux dont vous avez la forme. Vous aurez un petit à l'époque accoutumée pour eux. Dans un an, vous reviendrez auprès de moi (1). »

(1) Sur le *changement de sexe dans les contes celtiques*, v. H. Gaidoz (Revue de l'hist. des religions, LVII, p. 317-332).

Au bout d'un an, jour pour jour, on entendit un grand bruit contre les parois de la chambre, ce qui excita aussitôt les aboiements des chiens. « Allez voir, » dit Math, « ce qu'il y a dehors. » — « Seigneur, » dit quelqu'un, « je viens d'aller voir : il y a là un cerf, une biche et un faon. » Il se leva aussitôt et sortit ; il aperçut, en effet, trois bêtes : un cerf, une biche et un faon vigoureux. Il leva sa baguette en disant : « Que celui d'entre vous qui a été biche l'année dernière soit sanglier cette année, et que le cerf soit une truie. » Et il les frappa de sa baguette. « Le petit, je le prends, » ajouta-t-il ; « je le ferai élever et baptiser. » On lui donna le nom de Hyddwn (1). « Allez, » dit-il; « vous serez l'un sanglier mâle, l'autre femelle, et vous aurez les mêmes instincts que les porcs des bois. Dans un an, trouvez-vous sous les murs de cette maison avec votre petit. » Au bout de l'année, les aboiements des chiens se firent entendre sous les murs de la chambre, et toute la cour accourut de ce côté. Il se leva lui-même et sortit. Dehors, il aperçut trois bête : un sanglier mâle, un sanglier femelle et un petit très fort pour l'âge qu'il paraissait. « Celui-ci », dit-il, « je le garde, et je le ferai baptiser. » Et, d'un coup de sa baguette, il en fit un bel adolescent brun et fort. On l'appela Hychtwn (2). « Que

(1) *Hyddwn ;* l'auteur le fait dériver de *hydd,* « cerf, » armoric., *heiz.*

(2) *Hychtwn. Hych* en composition, non accentué = *hwch,* « porc, truie, » arm. *houch.*

celui d'entre vous, » ajouta-t-il, « qui a été sanglier mâle l'année dernière, soit louve cette année, et que la truie soit loup. » En disant ces mots, il les frappa de sa baguette et ils devinrent loup et louve. « Ayez, » dit-il, « les instincts des animaux dont vous avez la forme. Soyez ici, sous ces murs, dans un an aujourd'hui. »

Un an après, jour pour jour, il entendit un grand tumulte, des aboiements de chiens sous les murs de sa chambre. Il se leva et sortit. Dehors, il aperçut un loup, une louve et, avec eux, un fort louveteau. « Celui-ci, » dit-il, » je le prends et je le ferai baptiser. Son nom est tout trouvé : ce sera Bleiddwn (1). Vous avez trois fils, et ces trois les voilà : *Les trois fils de Gilvaethwy le traître ; trois guerriers éminents et fidèles : Bleiddwn, Hyddwn, Hychtwn Hir* (*le Long*). » Et, d'un coup de sa baguette, ils se trouvèrent dans leur propre chair. « Hommes, » dit Math, « si vous m'avez fait tort, vous avez assez souffert et vous avez eu la grande honte d'avoir des enfants l'un de l'autre. Donnez à ces hommes un bain, faites-leur laver la tête et donner des habits. » On exécuta ces ordres. Quand ils furent équipés, ils revinrent auprès de lui. « Hommes, » dit Math, « la paix, vous l'avez eue, l'affection, vous l'aurez aussi ; conseillez-moi : quelle pucelle prendrai-je ? » — « Seigneur, » répondit

(1) *Bleiddwn*, dérivé de *bleidd*, arm. *bleiz*, « loup. » Le passage en italiques est en vers du genre *englyn* dans le texte.

Gwydyon, « rien de plus facile : Aranrot (1), fille de Don, ta nièce, la fille de ta sœur. »

On alla la lui chercher : La jeune fille entra. « Jeune fille, » dit Math, « es-tu vierge ? » — « Pas autre chose, seigneur, » répondit-elle, » à ma connaissance. » Alors, il prit sa baguette et la courba. « Passe par-dessus, » dit-il, « et, si tu es vierge, je le reconnaîtrai. » Elle fit un pas par-dessus la baguette enchantée et, en même temps, elle laissa après elle un enfant blond et fort. Aux cris de l'enfant, elle chercha la porte, et aussitôt elle laissa encore quelque chose après elle, comme un petit enfant, mais, avant que personne ne pût l'apercevoir une seconde fois, Gwydyon saisit l'enfant, l'enroula dans un manteau de *paile* et le cacha au fond d'un coffre, au pied de son lit. « Eh bien, » dit Math, fils de Mathonwy, en parlant de l'enfant blond, « je vais faire baptiser celui-ci, et je lui donnerai le nom de Dylan. » On le baptisa. A peine fut-il baptisé qu'il se dirigea vers la mer. Aussitôt qu'il y entra, sur-le-champ il en prit la nature et devint aussi bon nageur que le plus rapide des poissons. Aussi

(1) *Aranrot* ou *Arianrhod :* « Les trois aimables ou heureuses dames de l'île sont Creirwy, fille de Ceritwen ; Arianrhod, fille de Don, et Gwenn, fille de Cywryd ap Crydon » (*Myv. arch.*, 392, 73 ; cf. *ibid.*, 410, col. 2). Taliesin célèbre aussi l'illustration d'Aranrot (Skene, II, p. 159, v. 2. Sur ce nom, v. Rhys, *Lectures*, p. 374, 426). Il y a aussi une Aryanrot, fille de Beli (*Triades Mab.*, p. 298). Arianrod est le nom de la constellation *Corona Borealis*, de même que Cassiopée porte le nom de Llys Don, la cour de Don, suivant lady Guest, on ne voit pas sur quelle autorité (cf. Silvan Evans, *Welsh Dict.*

l'appela-t-on Dylan Eil Ton (1) (Dylan, fils de la vague). Jamais vague ne se brisa sous lui. Le coup qui causa sa mort partit de la main de Govannon (2) son oncle, et ce fut un des trois coups funestes.

Comme Gwydyon était un jour au lit mais éveillé, il entendit des cris dans le coffre qui était au pied de son lit ; ils étaient tout juste assez forts pour être entendus de lui. Il se leva précipitamment et ouvrit le coffre. Il aperçut un petit garçon remuant les bras du milieu du manteau et le rejetant. Il prit l'enfant dans ses bras se rendit avec lui en ville, dans un endroit où il savait trouver une femme pouvant donner le sein et fit marché avec elle pour nourrir l'enfant. On le nourrit une année. Au bout de l'année, il était d'une taille qui eût paru forte même pour un enfant de deux ans. Au bout de la seconde année, c'était un grand enfant capable d'aller tout seul à la cour. Quand il fut à la cour, Gwydyon veilla sur lui ; l'enfant se familiarisa avec lui et l'aima plus que personne. Il fut élevé à la

(1) *Dylan*, « fils de la vague » : « c'est le bruit des vagues contre le rivage voulant venger Dylan, » dit Taliesin (Skene, 146- 8). Un autre passage du même poète a trait à cet épisode de notre *mabinogi* : « Je suis né avec Dylan Eil Mor (fils de la mer), au milieu *d'une assemblée* ? entre les genoux des princes (Skene, II, 142, v. 30).

(2) *Govannon*, un des enfants de Don, a donné son nom à Kaer Govannon. Taliesin dit qu'il est resté un an à Kaer Ovannon (Skene II, p. 108, 3). Son nom est associé à celui de Math, fils de Mathonwy, dans un poème de Llywarch Hen (Skene, II, p. 303). Il est question de lui dans le *Mab.* de Kulhwch et Olwen.

cour ainsi jusqu'à l'âge de quatre ans ; il eût été bien assez développé pour un enfant de huit ans. Un jour, il alla se promener au dehors à la suite de Gwydyon. Celui-ci se rendit avec lui à Kaer Aranrot. En le voyant entrer, Aranrot se leva pour aller à sa rencontre, lui souhaiter la bienvenue et le saluer. « Dieu te donne bien, » dit-il, — « Quel est donc, » dit-elle, « cet enfant qui te suit ? » — « Cet enfant, c'est ton fils, » répondit Gwydyon. — « Homme, » s'écria-t-elle, « qu'elle idée t'a pris de m'outrager ainsi, de poursuivre et de maintenir aussi longtemps mon déshonneur ? » — « Si tu n'as pas d'autre déshonneur que celui de voir nourrir par moi un enfant aussi beau que celui-ci, ce sera peu de chose. » — « Quel est le nom de ton fils ? » — « Il n'en a pas encore, en vérité. » — « Eh bien, je jure qu'il aura cette destinée qu'il n'aura pas de nom avant d'en avoir reçu un de moi. » — « J'en atteste Dieu ; tu es une femme de rien ; l'enfant aura un nom quand même tu le trouverais mauvais, et toi, tu ne retrouveras plus jamais celui que tu es si furieuse d'avoir perdu, celui de *pucelle*. » En disant ces mots, il sortit furieux et retourna à Kaer Dathyl où il passa la nuit.

Le lendemain il se leva, prit l'enfant avec lui et alla se promener sur les bords de la mer, entre l'Océan et Aber Menei. Il fit paraître par enchantement un navire à l'endroit où il aperçut des algues et du varech ; ils transforma les algues et le goëmon en *cordwal* en grande quantité ; il lui

donna diverses couleurs au point qu'on ne pouvait voir de plus beau cuir. Il mit à la voile et se rendit lui et l'enfant à la porte de l'entrée de Kaer Aranrot. Puis il se mit à façonner des souliers et à les coudre. On le remarqua du fort. Aussitôt qu'il s'en aperçut, il changea ses traits et ceux de l'enfant pour qu'on ne pût les reconnaître. « Quels hommes sont à bord de ce navire ? » dit Aranrot. — « Ce sont des cordonniers, » lui fut-il répondu. — « Allez voir quelle espèce de cuir ils ont et comment ils travaillent. » On se rendit auprès d'eux, et on trouva Gwydyon en train de colorer le cuir : il le dorait. Les messagers allèrent le rapporter à Aranrot. « Eh bien, » dit-elle, « portez la mesure de mon pied à ce cordonnier et dites-lui de me faire des souliers. » Il façonna les souliers, mais non d'après sa mesure : il les fit plus grands. On apporta les souliers : ils étaient trop grands. « Ils sont trop grands, » dit-elle ; « je les lui paierai, mais qu'il en fasse une paire de plus petits. » Que fit-il ? Il lui en façonna une paire beaucoup trop petite pour son pied et la lui envoya. « Dites-lui, » dit-elle, « que ceux-ci ne me vont pas non plus. » On lui rapporta ces paroles. « Eh bien, » s'écria-t-il, « je ne lui ferai pas de souliers avant d'avoir vu son pied. » On alla le lui dire. « Eh bien, » s'écria-t-elle, « je vais aller jusqu'à lui. » Elle se rendit au navire : il était en train de tailler et le jeune garçon de coudre. « Princesse, » dit-il, « bonjour à toi. » — « Dieu te donne bien, » répondit-

elle. « Je suis étonnée que tu ne puisses arriver à me faire des souliers sur mesure. » — « C'est vrai, mais je le pourrai maintenant. » A ce moment, un roitelet se dressa sur le pont du navire. L'enfant lui lança un coup et l'atteignit entre le nerf de la jambe et l'os. Elle se mit à rire. « En vérité, » s'écria-t-elle, « c'est d'une main bien sûre que le *lleu* (1) l'a atteint. » — « Eh bien, » dit Gwy-

(1) *Lleu Llaw Gyffes.* Il n'y a pas à hésiter à rétablir *Lleu* au lieu de *Llew.* Dans l'*englyn* de la p. 130 (v. notes critiques à la page 78 l. 30 du Livre Rouge), la rime suffirait à le démontrer. On en trouvera d'autres preuves aux notes critiques de la page 71, l. 5. Le scribe du Livre Rouge copiait un manuscrit où *eu* représentait *ew*, *eu* et *ev*. De même le scribe de Peniarth 4. Ce dernier a été moins logique ; il donne *Lleu* dans le titre et même dans l'exclamation d'Arianrod : *Lleu.* Ailleurs il a *Llew*, mais le caractère qu'il emploie a eu, à une certaine époque, par exemple dans les *Privilèges* de Llandav, la double valeur *u* et *w*. Le sens s'oppose aussi à l'interprétation *llew*, lion. Il faudrait au moins un qualificatif. Quel est ici le sens de *lleu*? Le seul sens connu est *brillant*, *lumière* (en composition dans *go-leu*). Il ne peut être juste ici. On pourrait peut-être songer à l'irlandais moyen *lû*, petit (*Arch. für celt. Lexic.*, p. 791 : *lû* : *gach mbecc* (tout ce qui est petit) ; *id.* p. 771. Pour l'identité de *û* final irlandais et *eu* gallois, cf. *cnû*, noix, gall. *cneu* ; *crû*, sang, gall. *creu*.

C'est un des trois *eurgrydd* ou cordonniers orfèvres (v. plus haut la note à Gwydyon). C'est aussi un des trois *ruddvoawc* ou *ruddvaawc*, ainsi nommés parce que là où ils passaient, pendant une année entière, il ne poussait ni herbe ni plante ; les deux autres étaient Run, fils de Beli, et Morgan Mwynvawr (sur Run Ruddvoawg, cf. *Myv. arch.*, p. 224, col. 1, XIII); Arthur l'était encore plus qu'eux : rien ne poussait après lui pendant sept ans (*Triades Mab.*, 303, 5 ; cf. Skene, II, app., p. 458 : ici Llew est supprimé et remplacé par Arthur). Le *Livre Noir* mentionne sa tombe : « La

dyon, « il a un nom, sans que nous ayons à prier Dieu de t'en récompenser, et le nom n'est pas mauvais : désormais, il s'appellera Lleu Llaw Gyffes. » Aussitôt, tout ce qu'il avait fait se transforma en algue et en goëmon, et il ne continua pas plus longtemps ce travail, qui lui valut d'être appelé un des trois *eurgrydd* (cordonniers-orfèvres) (1). « En vérité, » dit-elle, « tu ne te trouveras pas mieux de te montrer aussi méchant envers moi. » — « Je ne l'ai pas été, » répondit-il. Et il rendit à l'enfant ses traits. « Eh bien, » dit-elle, « je jure que l'enfant aura pour destinée de n'avoir pas d'armure avant que je l'en revête moi-même.» — « Par moi et Dieu, » dit Gwydyon, « tu peux être aussi perverse que tu voudras, il aura des armes. »

Ils se rendirent à Dinas Dinllev (2). Il y éleva l'enfant jusqu'à ce qu'il fût en état de monter n'importe quel cheval et qu'il eût atteint tout son dé-

tombe de Llew Llawgyffes est sous un havre (ou lieu protégé près de la mer), là où a été son intime... (*y gywnes ?* pour *cyvnes* ; cf. irl. *comnessam*) : c'était un homme qui ne donna jamais justice à personne (Skene, II, p. 31, 23).

(1) V. p. 97, note 1.

(2) *Dinas Dinllev* ou la forteresse ou ville forte de Dinllev, citadelle de *Lleu*, aujourd'hui Dinas Dinlle, à trois milles environ au sud-ouest de la ville de Caernarvon, sur la côte, dans la paroisse de Llandwrog. Il y a encore des restes très visibles de la forteresse. *Dinas* est dérivé de *din*, « citadelle, » irlandais *dún*, vieux celtique *dùnos* (cf. les noms gaulois en *dunum*. *Dinastet*, dans le dict. vannetais de Cillart de Kerampoul, traduit *palais* et suppose un singulier *dinas ?* ; cf. *Dinan*).

veloppement comme visage, taille et corpulence. Gwydyon s'aperçut qu'il était humilié de n'avoir pas de cheval ni d'armes, il l'appela auprès de lui : « Garçon, » lui dit-il, « nous irons en expédition demain toi et moi : sois donc plus joyeux que cela. » — « Je le serai, » répondit le jeune homme. Le lendemain, ils se levèrent dans la *jeunesse* du jour et remontèrent la côte jusqu'à Brynn Aryen (1). Arrivés au haut de Kevyn Clutno (2), ils s'équipèrent eux et leurs chevaux et se dirigèrent vers Kaer Aranrot. Ils changèrent leurs traits et se rendirent à l'entrée sous l'aspect de deux jeunes gens, Gwydyon ayant pris toutefois un visage plus grave que son compagnon. « Portier, » dit-il, « rentre et dis qu'il y a ici des bardes de Morgannwc. » Le portier obéit. « Qu'ils soient les bienvenus au nom de Dieu, » dit elle ; « laisse-les entrer. » On leur fit le meilleur accueil. La salle fut préparée et ils se mirent à table. Quand on eut fini de manger, elle causa avec Gwydyon de contes et d'histoires. Gwydyon était bon conteur. Quand ce fut le moment de cesser de boire, on leur prépara une chambre et ils allèrent se coucher. Gwydyon se leva de grand matin et appela à lui sa magie et son pouvoir. Un grand mouvement de navires et un grand bruit de trompettes auxquels répondirent de grands cris dans la campagne, se firent entendre. Quand le jour vint, ils entendirent

(1) *Brynn Aryen* ou la colline d'Aryen.

(2) *Cevyn Clutno*, le promontoire, ou la colline arrondie de Clutno. *Cevyn* signifie proprement *dos* (arm. *kein*).

frapper à la porte de la chambre, et Aranrot demander qu'on lui ouvrît. Le jeune homme se leva et ouvrit. Elle entra suivie d'une pucelle (1). « Gentilshommes, » dit-elle, « nous sommes dans une mauvaise situation. » — « Oui, » répondirent-ils ; « nous entendons le son des trompettes et les cris ; que t'en semble ? » — « En vérité, » dit-elle, « il est impossible de voir les flots, tellement les navires sont serrés les uns contre les autres. Ils se dirigent vers la terre de toute leur vitesse. Que faire ? » — « Princesse, il n'y a pas autre chose à faire que de nous renfermer dans le fort et le défendre du mieux que nous pourrons. » — « Dieu vous le rende. Défendez-le ; vous trouverez ici des armes en abondance. »

Elle alla leur chercher des armes. Elle revint avec deux pucelles, apportant chacune une armure : « Princesse, » dit Gwydyon, « revêts son armure à ce jeune homme ; moi, je revêtirai l'autre avec le secours des deux pucelles. J'entends le tumulte de gens qui arrivent. » — « Volontiers, » répondit-elle. Elle le revêtit avec empressement d'une armure complète. « As-tu fini, » dit Gwydyon à Aranrot, « d'armer ce jeune homme ? » — « C'est fait, » répondit-elle. — « J'ai fini moi aussi. Tirons maintenant nos armures ; nous n'en avons plus besoin. » — « Oh ! pourquoi ? Voici la flotte autour de la maison. » — « Non, femme, il n'y a pas la moin-

(1) *Pucelle*. J'emploie ce mot dans ma traduction avec les sens qu'il avait au moyen âge, de femme non mariée et de suivante.

dre flotte. » — « Que signifiait donc toute cette levée ? » — « C'était pour rompre le sort que tu as jeté sur ce jeune homme et lui procurer des armes, et il en a eu sans que tu aies droit à des remerciements. » — « Par moi et Dieu, tu es un méchant homme. Il se pourrait que bien des jeunes gens perdissent la vie à cause de la levée que tu as occasionnée dans ce *cantrev* aujourd'hui. Je jure que ce jeune homme aura pour destinée de n'avoir jamais une femme de la race qui peuple cette terre en ce moment. » — « En vérité, » dit-il, « tu as toujours été une femme de rien, que personne ne devrait soutenir. Il aura une femme quand même. »

Ils se rendirent auprès de Math, fils de Mathonwy, et se plaignirent d'Aranrot avec la plus grande insistance. Gwydyon lui apprit comment il avait procuré une armure au jeune homme. « Eh bien, » dit Math, « cherchons, au moyen de notre magie et de nos charmes à tous les deux, à lui faire sortir une femme des fleurs. » Il avait alors la stature d'un homme et c'était bien le jeune homme le plus accompli qu'on eût jamais vu. Ils réunirent alors les fleurs du chêne, celles du genêt et de la reine des prés, et, par leurs charmes, ils en formèrent la pucelle la plus belle et la plus parfaite du monde. On la baptisa suivant les rites d'alors et on la nomma Blodeuwedd (aspect, visage de fleurs) (1) Lorsqu'ils eurent couché ensemble, pendant le

(1) *Blodeuwedd*, v. la note à la page 208.

festin, Gwydyon dit : « Il n'est pas facile de s'entretenir sans domaines. » — « Eh bien, » répondit Math, « je lui donnerai le meilleur *cantrev* qu'un jeune homme puisse avoir. » — « Quel *cantrev*, seigneur ? » — « Celui de Dinoding. » (Ce *cantrev* porte aujourd'hui les noms d'Eivynydd et Ardudwy) (1). On lui bâtit une cour à l'endroit qu'on appelle Mur y Castell (2), dans la partie escarpée d'Ardudwy. C'est là qu'il habita et régna. Tout le monde fut content et accepta avec plaisir sa domination.

Un jour, il se rendit à Kaer Dathyl pour faire visite a Math, fils de Mathonwy. Ce jour-là, Blodeuwedd se mit à se promener dans l'enceinte de la cour. Le son d'un cor se fit entendre, et aus-

(1) Cette phrase paraît une glose introduite dans le texte. Au XIIIe siècle encore, parmi les *cantrevs* de l'Arvon, on donne le *cantrev* de Dunodig avec les deux kymmwd d'Eivionydd et (pour *Dunoding*) d'Ardudwy. Après la conquête définitive du pays de Galles et sa réorganisation par le roi Edouard Ier, il n'est plus question du *cantrev* de Dunodig ; Evionydd reste au contraire un des *cymmwd* dépendant du vicomte de Caernarvon ; le *cymmwd* d'Ardudwy est sous la main du vicomte de Meirionydd (V. Statuts de Rothelan, *Ancient laws*, II, p. 708 ; les statuts de Rothelan, ou mieux Rhuddlan, ont été promulgués en 1284). J'écris *Eivynydd*, le *w* ayant parfois encore la valeur d'un *v* ; cf. *Cynwael* = Cynvael. Le ms. a *Eiwynyd*. L'original portait probablement *Eivyonyd* ou *Eivonyd*.

(2) *Mur y Castell*, « le mur ou rempart du château, » appelé aussi *Tomen y Mur*, sur les confins d'Ardudwy, est, d'après lady Guest, à deux milles au sud de la Cynvael ou rivière de Festiniog, et à trois milles de Llyn y Morwynion, ou lac des jeunes filles, où les pucelles de Blodeuwedd se noyèrent.

sitôt elle vit passer un cerf fatigué poursuivi par les chiens et les chasseurs. Après les chiens et les chasseurs venait toute une troupe de gens à pied, « Envoyez un valet, » dit-elle, « savoir à qui est cette troupe-là. » Un valet sortit et demanda qui ils étaient. — « La troupe de Gronw Pebyr (1), seigneur de Penllynn (2), » répondirent-ils. Le valet revint le lui dire. Pour Gronw, il continua à poursuivre le cerf, l'atteignit sur les bords de la rivière Kynvael et le tua. Il fut occupé à l'écorcher et à donner la curée aux chiens jusqu'à ce que la nuit vînt le surprendre.

Quand il vit le jour s'en aller et la nuit approcher, il passa devant l'entrée de la cour. « Il est bien sûr, » dit Blodeuwedd, « que nous ferons mal parler de nous par ce seigneur, si nous le laissons, à une pareille heure, aller à un autre endroit sans l'inviter. » — « Assurément, princesse, » répondirent ses gens, « il vaut mieux l'inviter. » Des messagers allèrent lui porter l'invitation. Il accepta avec plaisir et se rendit à la cour. Elle alla au devant de lui pour lui souhaiter la bienvenue et le saluer. « Princesse, » dit-il, « Dieu te récompense de ton bon accueil. » Il se désarma et ils s'assirent. Blodeuwedd le regarda et, à partir de ce moment, il n'y eut pas une place dans tout son être

(1) *Gronw le Fort,* v. p. 208, note 2.

(2) *Penllynn* était un *cantrev* de Meirionydd (*Myv. arch.*, p. 735), qui devint, par le statut de Rothelan, un *cymmwd* sous l'autorité du vicomte de Meirionydd (*Ancient laws,* II, p. 908).

qui ne fut pénétrée de son amour. Il jeta lui aussi les yeux sur elle et il fut envahi par les mêmes sentiments. Il ne put lui cacher qu'il l'aimait ; il le lui dit. Elle en fut toute réjouie. L'amour qu'ils avaient conçu l'un pour l'autre fut l'unique sujet de leur entretien ce soir-là. Ils ne tardèrent guère à s'unir : cette nuit même ils couchèrent ensemble. Le lendemain, il voulut partir. « Non, assurément, » dit-elle, « tu ne t'en iras pas d'auprès de moi ce soir. » Ils passèrent la nuit ensemble et se concertèrent pour savoir comment ils pourraient vivre réunis. » Il n'y a qu'un moyen, » dit-il, « il faut que tu cherches à savoir de lui comment on peut lui donner la mort, et cela sous couleur de sollicitude pour lui. » Le lendemain il voulut partir. « Vraiment, » dit-elle, « je ne suis pas d'avis que tu t'en ailles d'auprès de moi aujourd'hui. » — « Puisque tel est ton avis, je ne m'en irai pas, » répondit-il, « je te ferai seulement remarquer qu'il est à craindre que le seigneur de cette cour ne revienne à la maison. » — Eh bien, demain, je te permettrai de t'en aller. » Le lendemain, il voulut partir, et elle ne s'y opposa pas. « Rappelle-toi, » dit-il, « ce que j'ai dit ; presse-le de questions, et cela, comme en plaisantant, par tendresse ; applique-toi à savoir de lui comment la mort pourrait lui venir. »

Lleu Llaw Gyffes revint chez lui ce soir-là. Ils passèrent le temps en causeries, musique, festin, et, dans la nuit, allèrent coucher ensemble. Il lui

adressa la parole une fois, puis une seconde, sans obtenir de réponse. « Qu'as-tu, » lui dit-il, « tu n'es pas bien? » — « Je réfléchis, » répondit-elle, « à une chose qui ne te viendrait jamais à l'esprit à mon sujet : je suis soucieuse en pensant à ta mort au cas où tu t'en irais avant moi. » — « Dieu te récompense de ta sollicitude ; mais si Dieu lui-même ne s'en mêle, il n'est pas facile de me tuer. » — « Voudrais-tu, pour l'amour de Dieu et de moi, m'indiquer de quelle façon on pourrait te tuer? car, pour ce qui est des précautions, j'ai meilleure mémoire que toi. » — « Volontiers. Il n'est pas facile de me tuer en me frappant : il faudrait passer une année à faire le javelot dont on se servirait et n'y travailler que pendant la messe le dimanche. » — « Est-ce sûr ? » — « Bien sûr. On ne peut me tuer dans une maison, on ne le peut dehors ; on ne peut me tuer, si je suis à cheval ; on ne le peut, si je suis à pied. » — « Eh bien, de quelle façon peut-on donc te tuer ? » — « Je vais te le dire : il faut me préparer un bain sur le bord d'une rivière, établir au-dessus de la cuve une claie voûtée, et ensuite la couvrir hermétiquement, amener un bouc, le placer à côté de la cuve ; il faudrait que je misse un pied sur le dos du bouc et l'autre sur le bord de la cuve : quiconque m'atteindrait dans ces conditions, me donnerait la mort. » — « J'en rends grâces à Dieu, c'est là une chose facile à éviter. » Elle n'eut pas plutôt obtenu cette révélation qu'elle la fit parvenir à Gronw Pebyr. Gronw s'occupa de

la fabrication de la lance, et, au bout de l'année, jour par jour, elle fut prête. Il le fit savoir, le jour même, à Blodeuwedd. « Seigneur, » dit celle-ci à Lleu, « je me demande comment pourrait se réaliser ce que tu m'as dit. Voudrais-tu me montrer comment tu te tiendrais sur le bord de la cuve et sur le bouc, si je prépare moi-même le bain ? » — « Je te le montrerai, » répondit-il. Elle envoya vers Gronw et l'avertit de se tenir à l'abri de la colline qu'on appelle maintenant Brynn Kyvergyr (1) sur les bords de la rivière Kynvael. Elle fit rassembler tout ce qu'elle trouva de chèvres dans le *cantrev* et les amena de l'autre côté de la rivière en face de Brynn Kyvergyr.

Le lendemain, elle dit à Lleu : « Seigneur, j'ai fait préparer la claie et le bain : ils sont prêts. » — « C'est bien, » répondit-il, « allons voir. » Ils allèrent voir le bain. « Veux-tu aller dans le bain, seigneur, » dit-elle ? — « Volontiers, répondit-il. Il y alla et prit son bain. « Seigneur, dit-elle, « voici les animaux que tu as dit s'appeler *boucs*. » — « Eh bien, » répondit-il, « fais en prendre un et fais-le amener ici. » On amena le bouc. Lleu sortit du bain, mit ses chausses et posa un pied sur le bord de la cuve, et l'autre sur le dos du bouc. Gronw se leva alors, à l'abri de la colline qu'on appelle Brynn Kyvergyr, et, appuyé sur un genou, il le frappa de la lance empoisonnée, et l'atteignit si vio-

(1) *Brynn Kyvergyr* ou la colline de la rencontre, du combat.

lemment dans le flanc, que la hampe sauta, et que le fer resta dans le corps. Lleu s'envola sous la forme d'un oiseau en jetant un cri strident, affreux, et on ne le revit plus.

Aussitôt qu'il eut disparu, ils se rendirent, eux, à la cour, et, cette nuit même, couchèrent ensemble. Le lendemain, Gronw se leva et prit possession d'Ardudwy. Après s'en être rendu maître, il le gouverna et devint seigneur d'Ardudwy et de Penllyn (1). L'histoire parvint aux oreilles de Math, fils de Mathonwy. Math en conçut profonde douleur et grand chagrin, et Gwydyon beaucoup plus encore. « Seigneur, » dit Gwydyon, « je ne prendrai jamais de repos avant d'avoir eu des nouvelles de mon neveu. » — « Bien, » dit Math, « Dieu te soit en aide. » Il partit et se mit à parcourir le pays ; il erra à travers Gwynnedd et Powys d'un bout à l'autre. Ensuite il se rendit en Arvon, et arriva à la maison d'un serf qui habitait le *maenawr* de Pennardd. Il descendit chez lui et y passa la nuit. Le maître de la maison et les gens de sa famille rentrèrent. Le porcher arriva le dernier. Le maître lui dit : « Valet, ta truie est-elle rentrée ce soir ? » — « Oui, » répondit-il ; » en ce moment elle est venue rejoindre les porcs. » — « Quel trajet fait donc cette truie, » demanda Gwydyon ? — « Tous les jours, aussitôt qu'on ouvre l'écurie, elle sort et on ne la voit plus ; on ne sait quel chemin elle a pris,

(1) Ardudwy touche Penllyn à l'Ouest.

pas plus que si elle allait sous terre ! » — « Voudrais-tu, » reprit Gwydyon, « me faire le plaisir de ne pas ouvrir la porte de l'écurie avant que je ne sois avec toi à côté ? » — « Volontiers. » Ils allèrent se coucher.

Au point du jour, le porcher se leva et réveilla Gwydyon. Il se leva, s'habilla, alla avec le porcher, et se tint auprès de l'écurie. Le porcher ouvrit la porte ; au même moment, la truie s'élança dehors et se mit à marcher d'une allure vigoureuse. Gwydyon la suivit. Elle prit sa course en remontant le cours de la rivière, se dirigea vers le vallon qu'on appelle maintenant Nant y Llew (le ravin de Llew ou du Lion) ; là, elle s'arrêta et se mit à paître. Gwydyon vint sous l'arbre et regarda ce que mangeait la truie. Il vit que c'étaient de la chair pourrie et des vers. Il leva les yeux vers le haut de l'arbre et aperçut un aigle au sommet. A chaque fois que l'aigle se secouait, il laissait tomber des vers et de la chair en décomposition que mangeait la truie. Gwydyon pensa que l'aigle n'était pas autre que Llew, et chanta cet *englyn* :

Chêne qui pousse entre deux *glens*, l'air et le vallon sont sombres et agités : si je ne me trompe, ces débris décomposés sont ceux de Llew (1).

L'aigle se laissa aller jusqu'au milieu de l'arbre. Gwydyon chanta un second *englyn* :

Chêne qui pousse sur cette terre élevée, que la pluie ne peut

(1) V. notes critiques.

plus mouiller, n'a pas amolli, qui a supporté cent quatre-vingts tempêtes : à son sommet est Lleu Llaw Gyffes.

L'aigle se laissa aller jusque sur la branche la plus basse de l'arbre. Gwydyon chanta un troisième *englyn :*

Chêne qui pousse sur la pente... si je ne me trompe, Lleu viendra dans mon giron.

L'aigle se laissa tomber sur les genoux de Gwydyon. D'un coup de sa baguette enchantée, Gwydyon lui rendit sa forme naturelle. On n'avait jamais vu quelqu'un présentant plus triste aspect : il n'avait que la peau et les os.

Gwydyon se rendit avec lui à Kaer Dathyl. On amena, pour le soigner, tout ce qu'on put trouver de bons médecins en Gwynedd. Avant la fin de l'année, il était complètement rétabli. « Seigneur, » dit-il alors à Math, fils de Mathonwy, « il est temps que j'aie satisfaction de l'homme dont j'ai eu souffrance. » — « Assurément, » répondit Math, « il ne peut se maintenir sans te rendre satisfaction. » — « Le plus tôt que j'obtiendrai satisfaction sera le mieux pour moi. »

Ils rassemblèrent toutes les troupes de Gwynedd et marchèrent sur Ardudwy. Gwydyon, qui était à leur tête, se dirigea sur Mur y Castell. Blodeuwedd, à la nouvelle de leur approche, prit ses suivantes avec elle, et se dirigea, à travers la rivière Kynvael, vers une cour située sur la montagne. Leur terreur était telle qu'elles ne pouvaient marcher qu'en

retournant la tête ; elles tombèrent ainsi dans l'eau sans le savoir, et se noyèrent toutes à l'exception de Blodeuwedd. Gwydyon l'atteignit alors, et lui dit: « Je ne te tuerai pas, je ferai pis (1). Je te laisserai aller sous la forme d'un oiseau. Pour te punir de la honte que tu as faite à Lleu Llaw Gyffes, tu n'oseras jamais montrer ta face à la lumière du jour, par crainte de tous les autres oiseaux. Leur instinct les poussera à te frapper, à te traiter avec mépris partout où ils te trouveront. Tu ne perdras pas ton nom, on t'appellera toujours Blodeuwedd. » On appelle en effet le hibou Blodeuwedd, aujourd'hui encore (2). C'est ainsi que le hibou est devenu un objet de haine pour tous les oiseaux.

Gronw Pebyr, lui, retourna à Penllynn, d'où il envoya une ambassade à Lleu Llaw Gyffes pour lui demander s'il voulait, pour prix de son outrage, terre, domaines, or ou argent. « Je n'accepte pas, »

(1) Sur le châtiment ou la réparation en cas d'adultère, cf. J. Loth, *Le roman de Tristan et Iseut est-il d'origine celtique ?* (Rev. Celt. XXX, p. 280).

(2) Cette tradition fait le sujet d'un poème de Dafydd ab Gwilym, connu sous le titre de *Achau y Dylluan*, ou la généalogie du hibou. Le poète lui demande son nom ; l'oiseau lui répond qu'on l'a appelée Blodeuwedd, et qu'elle était fille d'un seigneur de Mon. « Qui t'a métamorphosée ? » reprend le poète. — « C'est Gwydyon, fils de Don, des abords de Conwy, qui, avec sa baguette magique, — il n'y en a plus eu de son espèce, — m'a fait passer de ma beauté dans le triste état où tu me vois, m'accusant d'avoir aimé, soleil éclatant d'une race brillante, Goronwy, le jeune homme vigoureux (Pefr, peut-être le fils vigoureux de Gronw Hir, le texte n'est pas sûr à ce vers), le seigneur de Penllynn, le beau, le grand. » (2e éd., p. 258.)

répondit-il, « j'en atteste Dieu. Voici le moins que je puisse accepter de lui : il se rendra à l'endroit où je me trouvais quand il me donna le coup de lance, tandis que moi je serai à la même place que lui, et il me laissera le frapper d'un coup de lance. C'est la moindre satisfaction que je puisse accepter. » On en informa Gronw Pebyr. « Eh bien, » dit-il, « je suis bien forcé de le faire. Nobles fidèles, gens de ma famille, mes frères de lait, y a-t-il quelqu'un de vous qui veuille recevoir le coup à ma place? » — « Non pas, » répondirent-ils. C'est à cause de cela, parce qu'ils ont refusé de souffrir un coup à la place de leur seigneur, qu'on n'a cessé de les appeler depuis, la troisième famille déloyale (1).

(1) Les trois principales familles ou tribus déloyales de l'île de Bretagne sont : la famille de Gronw Pevyr de Penllynn, dont les hommes refusèrent à leur seigneur de le remplacer en face de la lance empoisonnée de Lleu Llawgyffes ; la tribu de Gwrgi et de Peredur, qui abandonna ses seigneurs à Kaer Greu, lorsqu'ils avaient rendez-vous de combat le lendemain avec Edin Glingawr (ou au genou de géant) : ils furent tués tous deux ; la troisième, la tribu d'Alan Fergan, qui abandonna en secret son seigneur sur la route de Camlan ; le nombre des combattants de chaque famille était de cent vingt hommes (*Triades Mab.*, p. 305, l. 13). Les *Triades* de Skene (II, p. 361) mentionnent que Llew se trouvait à *Lechoronwy*, ou la pierre de Goronwy, à Blaenn Kynvael, ou au sommet, vers la source de la Cynvael. On y lit aussi Alan Fyrgan ; les *Triades* de Rhys-Evans ont Ar lan Fergan, faute évidente du scribe pour Alan Fergan. Dans le *mabinogi* de Kulhwch, il est fait mention d'un Isperyn, fils de Fergan, roi du Llydaw ou Bretagne amoricaine. Alain Fergant ou Fergent est Alain VI, qui régna en Bretagne de 1104 à 1119. Parmi les Alan de Bretagne, les plus célèbres sont Alain le Grand (877-907) et Alain Barbe-Torte, qui revint

« Eh bien, » dit-il, « c'est donc moi qui le supporterai. »

Ils se rendirent tous les deux sur les bords de la rivière de Kynvael. Gronw se tint à l'endroit où était Lleu Llaw Gyffes quand il le frappa, tandis que Lleu occupait sa place. Gronw Pebyr dit alors à Lleu : « Seigneur, comme c'est par les artifices pervers d'une femme que j'ai été amené à ce que j'ai fait, je te prie, au nom de Dieu, de me laisser mettre entre moi et le coup, cette pierre plate que j'aperçois sur le bord de la rivière. » — « Je ne refuserai pas cela, assurément, » répondit Lleu. — « Dieu te le rende. » Gronw prit la pierre et la tint entre lui et le coup. Lleu darda sa lance, traversa la pierre de part en part, et Gronw lui-même, au point qu'il lui rompit le dos. Ainsi fut tué Gronw Pebyr. Il y a encore là, sur le bord de la rivière Kynvael, une pierre percée d'un trou ; et, en souvenir de ce fait on l'appelle encore aujourd'hui Llech Gronw (1). Lleu Llaw Gyffes reprit possession du pays, et le gouverna heureusement. D'après ce que dit le récit, il devint ensuite seigneur de Gwynedd. Ainsi se termine cette branche du *Mabinogi*.

de Grande-Bretagne pour écraser définitivement les Normands (937-952). Sur le dévouement au chef de clan, v. J. Loth, *Le drame moral de Tristan et Iseut*. (Revue celt., XXX, p. 280 et suiv.)

(1) *Llech Gronw* ou « la pierre plate de Gonw. »

Le songe de Maxen

Voici le songe de Maxen Wledic

Maxen Wledic (1) était empereur à Ruvein (Rome). C'était le plus beau et le plus sage des hommes, le mieux fait pour la dignité d'empereur

(1) Le *Maxen* de ce récit est un personnage imaginaire; mais sa physionomie est formée de traits empruntés à des personnages historiques. Ce nom est un souvenir littéraire mais non populaire de Maxentius, l'adversaire de Constantin le Grand, tué en 313. Il y a peut-être aussi un vague ressouvenir de Magnentius, qui aspira à l'empire et périt en 353; il était Breton par son père (Zonaras, XIII, 6, ap. Petrie, *Mon. hist. brit.*). Le mariage avec Hélène est un trait de la vie de Constance, père de Constantin. L'expédition des troupes bretonnes, leur établissement dans le Llydaw sont le fait du Maxime de Nennius (XXIII) et du Maximianus de Gaufrei de Monmouth (V, 5, 9, 10, 11, 12, 13, 15, 16; VI, 2, 4; IX, 16; XII, 5).

Les traits du Maxime de l'histoire ne sont pas du tout ceux du personnage de la légende. Il est d'origine espagnole, repousse en Bretagne une attaque des Pictes et des Scots, est proclamé empereur par les légions, passe en Gaule, prend et tue Gratien à Lyon et est défait et tué par Valentinien et Théodose à Aquilée, 483-488 (v. Aurélius Victor, c. 47, 48; Zosime, III, 35; Paul Orose, VII, 34, 35; Sozomène, VII, 13; Prosper d'Aquitaine, aux années 383, 388; Prosper Tyron, à l'année 382). Paul Orose est le seul qui fasse

de tous ceux qui avaient régné avant lui. Un jour qu'il tenait une conférence de rois, il dit à ses intimes : « J'ai l'intention demain d'aller à la chasse. » Le lendemain matin, il partit avec sa

son éloge. Gildas (X) le traite de tyran, et ajoute une remarque importante, c'est que la Bretagne, privée de soldats et de chefs par son expédition, devient par là, pour les Pictes et les Scots, une proie facile (XI). Nennius (XXII, XXIII) ajoute au récit de Gildas l'établissement des soldats bretons en Litaw (Armorique) ; ils tuent les hommes et conservent les femmes, après leur avoir coupé la langue, pour que leurs descendants n'aient pas d'autre langage que le leur; d'où le nom de *Letewicion, semi-tacentes,* donné aux Armoricains, *parce qu'ils parlent confusément*. Nennius décompose le mot en *Let-tewicion,* « qui se taisent à demi, » étymologie des plus fantaisistes (v. J. Loth, *De vocis aremoricæ forma atque significatione*, Picard, Paris, 1883). Gaufrei ajoute l'épisode de Conan Meriadec, reproduit depuis par tous les écrivains bretons armoricains (v. J. Loth, *L'émigration bretonne en Armorique du* v^e^ *au* viie *siècle de notre ère*, Paris, Picard, 1883, Introduction, v-vii), et beaucoup de détails romanesques. Ainsi Helen, fille du roi Coel, duc de Colchester, se marie à Constance père de Constantin. Après le départ de Constantin, Octavius, duc des Wissei (Essex), enlève le gouvernement aux princes à qui il l'avait confié. Sa fille, dont le nom n'est pas donné, est mariée à un sénateur romain, Maxen Wledic, qui était de race bretonne, étant fils de Llewelyn (Leolinus pour Leolinus), oncle d'Helen. Il est combattu par le neveu d'Octavius, Kynan Meiriadawc. La paix se fait entre eux. Kynan accompagne Maxen, et est récompensé par la royauté du Llydaw. Maxen tue Valentinien, détrône Gratien, mais est tué lui-même à Rome. Ses nombreuses troupes se dispersent, et une bonne partie se réfugient en Armorique avec Kynan Meiriadawc (Cf. Brut Tysilio, *Myv. arch.*, p. 454 et suiv.). On voit que les traits principaux du songe, malgré de notables différences, se retrouvent dans Gaufrei (sur la légende de Maxen, d'Ambroisius et d'Uter frères de Constans et fils de Constantin, sur l'origine et les éléments du faux, v. J. Loth,

suite et atteignit la vallée d'une rivière qui arrive à Rome. Il chassa dans la vallée jusqu'au milieu du jour accompagné de trente-deux rois, tous portant couronne et ses vassaux. Ce n'était pas par plaisir qu'il chassait aussi longtemps ; il voulait se conduire comme un homme qui est le seigneur de tant de rois. Le soleil était haut dans le ciel au-dessus de leurs têtes, la chaleur était grande ; il fut pris de sommeil. Les valets de chambre dressèrent alors en cercle autour de lui leurs écus en les plaçant sur la hampe de leurs lances pour le défendre du soleil. Ils lui mirent sous la tête un bouclier émaillé d'or. Ainsi dormit Maxen.

Pendant son sommeil, il eut une vision. Il lui

Revue celt., X, p. 448-489). Les *Triades* sont d'accord avec le songe : la troisième grande expédition a été emmenée de cette île par Elen Lluyddawg et Kynan son frère, seigneur de Meiriadawc jusqu'au Llydaw, où ils obtinrent des terres et des domaines de l'empereur Maxen Wledig, pour l'avoir aidé coutre les Romains. Ces guerriers étaient orignaires de la terre de Meiriadawc, de Seisyllwg, de Gwyr et de Gorwennydd. Pas un ne revint ; ils restèrent en Llydaw et à Ystre Gyfaelwg, où ils dominèrent. A la suite de cette grande levée, il manqua d'hommes d'armes en Cymry, de façon que les Gwyddyl Pictes opprimèrent le pays. Gwrtheyrn Gwrthenau fut obligé d'appeler les Saxons contre eux; mais ceux-ci, voyant la faiblesse des Cymry, s'entendirent avec les Gwyddyl Pictes et les traîtres, et enlevèrent aux Cymry leur terre et leur suprématie (*Myv. arch.*, p. 401, 14; cf. *ibid.*, p. 395, 5). Le nom de Maxen n'est point populaire chez les poètes gallois; son nom est une création de lettré, ainsi que les principaux traits de sa légende. Cependant Llewis Glyn Cothi compare Davydd ab Sion à Macsen, et sa femme Gwenllian à Elen, fille d'Eudav (p. 120, v. 50).

sembla qu'il remontait la vallée du fleuve jusqu'à sa source, puis qu'il arrivait à la montagne la plus haute du monde : elle lui paraissait aussi haute que le ciel. La montagne franchie, il traversait, de l'autre côté, les contrées les plus belles et les plus unies qu'on eût jamais vues. Il apercevait de grands fleuves se dirigeant de la montagne vers la mer. Il marchait le long des rivières vers leur embouchure. Quelque temps qu'il eût mis à voyager ainsi, il arrivait à l'embouchure d'un grand fleuve, la plus grande que l'on pût voir. Il y avait à l'embouchure une grande ville et dans la ville une grande forteresse surmontée de grandes tours en grand nombre et de différentes couleurs. Une flotte se trouvait à l'embouchure de la rivière : c'était bien la plus grande qu'on eût jamais vue. Au milieu, il vit un navire beaucoup plus beau que tous les autres. Tout ce qu'il en apercevait au-dessus des flots était composé alternativement de panneaux dorés et argentés ; un pont d'os de cétacés était jeté du navire à terre. Il lui sembla qu'il traversait le pont et entrait dans le navire. Les voiles s'élevèrent et le navire partit à travers la mer et les flots.

Il arriva à une île, la plus belle du monde. Après avoir traversé l'île d'une mer à l'autre et être arrivé à l'extrémité la plus éloignée, il aperçut des vallons encaissés, des précipices, des rochers élevés et une terre abrupte, très arrosée, telle qu'il n'en avait jamais vue de pareille. De là, il aperçut dans la mer, en face de cette terre sillonnée de ruisseaux, une île,

et entre l'île et lui un pays dont la plaine était aussi longue que la mer qui le bordait ; la montagne s'étendait autant que les bois. De la montagne il voyait une rivière traverser le pays et se diriger vers la mer. A son embouchure était une grande forteresse, la plus belle qu'on eût jamais vue. La porte était ouverte ; il entra. Il y aperçut une belle salle. Le toit lui parut être en or, les murs, formant cercle, en pierres précieuses étincelanles, les portes tout entières en or massif. Il aperçut des couches (1) dorées et des tables d'argent. Sur la couche, en face de lui, étaient deux jeunes gens bruns jouant aux échecs (2). L'échiquier était en argent et les cavaliers en or ; les jeunes gens était vêtus de *paile* tout noir ; leur chevelure étaient retenue par des bandeaux d'or rouge, rehaussés de pierres précieuses étincelantes ; les rubis et les

(1) *Couche*, dans le sens qu'on lui attribuait au moyen âge ; ce mot désigne quelque chose comme un divan ou canapé (Paulin Paris, *Les Romans de la Table ronde*, IV, app.)

(2) *Gwyddbwyll, intelligence de bois* ou *bois intelligent*. C'est un jeu celtique, ressemblant beaucoup à nos échecs avec lesquels on aurait cependant tort de le confondre. Ce jeu est mentionné parmi les vingt-quatre exercices des Cymry (*Myv. arch.*, p. 872). Chez les Irlandais, c'était aussi un jeu national (O'Curry, *On the manners*, II, 359 ; III, 165, 360, 366). Les échecs ont été connus en France aussi de bonne heure. On a un jeu d'échecs d'ivoire du temps de Charlemagne et qui passe même pour lui avoir appartenu (Viollet-le-Duc, *Dict. raisonné du mob. français*, II, p. 462 . Le jeu d'échecs faisait partie de l'enseignement chez les anciens Irlandais (O'Curry, *On the manners*, II, p. 79). Sur l'importance de ce jeu cf. J. Loth, *Le sort et l'écriture chez les Celtes*. (*Journal des savants*, septembre 1911.)

gemmes (1) y alternaient, sans parler des pierres impériales. Leurs pieds étaient chaussés de brodequins de *cordwal* neuf, fermés par des lames d'or rouge. Au pied d'une des colonnes, un homme aux cheveux blancs était assis dans une chaire (2) d'os d'éléphant ornée de deux aigles d'or rouge. Il portait aux bras des bracelets d'or, aux doigts de nombreuses bagues, au cou un collier d'or ; un bandeau d'or retenait ses cheveux : son air était imposant. Il avait devant lui un échiquier d'or avec ses cavaliers ; il tenait à la main une verge d'or et des haches d'acier avec lesquelles il taillait les cavaliers du jeu d'échecs. En face de lui était assise une jeune fille dans une chaire d'or rouge. Elle était si belle qu'il n'était pas plus facile de la regarder que le soleil dans tout son éclat. Elle portait des chemises de soie blanche fermées sur la poitrine par des agrafes d'or rouge, un *surcot* (3)

(1) *Gem* désigne ici une pierre précieuse blanche, par opposition à *rhud em*, gemme rouge, rubis. Le ms. Pen. 16 porte *rudem a gwen em*, gemme rouge et gemme blanche.

(2) Pris dans le sens qu'il avait au moyen-âge de chaise avec bras.

(3) Avant le XIIIe siècle, la chemise ou *chainse* est une tunique de dessous ; celle de dessus s'appelait *bliaud* ; mais, au XIIIe siècle, le *chainse* devient une véritable chemise. Il a pour équivalent une première robe appelée *cotte*; la robe de dessus s'appelle *surcot* (Quicherat, *Le costume en France*, pages 138, 180). Le *surcot* était aussi un vêtement qu'on passait sur la robe quand on voulait sortir de chez soi. Le *surcot* ouvert remplaçait, pour le repas, nos *serviettes* ; on le passait sur la tunique avant de s'asseoir à table et de se laver. Il était ordinairement fourni par le

de *paile* dorée, autour de la tête un bandeau d'or rouge rehaussé de rubis, de gemmes alternant avec des perles, et de pierres impériales ; sa ceinture était d'or rouge. Il n'y avait pas une créature offrant un plus beau coup d'œil. La jeune fille se leva de sa chaire à son approche. Il lui jeta les bras autour du cou (1), et ils s'assirent tous les deux dans la chaire d'or qui ne parut pas plus étroite pour eux que pour la pucelle toute seule ; il avait les bras autour du cou de la jeune fille et sa joue contre la sienne, quand il fut tiré de son sommeil : les chiens faisaient rage contre leurs laisses, les écus se heurtaient, les hampes des lances s'entrechoquaient, des chevaux hennissaient et piaffaient.

Une fois réveillé, l'empereur n'eut plus ni vie, ni repos au souvenir de la pucelle qu'il avait vue en songe. Il n'y avait pas en lui une jointure d'os, un point à l'intérieur d'un ongle, et à plus forte raison endroit plus considérable, qui ne fût entièrement pénétré de l'amour de la jeune fille. Les gens de sa maison lui dirent : « Seigneur, il est plus que temps pour toi de manger. » L'empereur remonta alors sur son palefroi et se dirigea vers Rome, plus triste que jamais homme ne l'avait paru.

maître de la maison (Paulin Paris, *Les Romans de la Table ronde*, IV, page 214). *Surcot* a ici le premier sens, celui de robe de dessus.

(1) C'était, semble-t-il, la façon d'embrasser des Celtes. C'est ainsi que s'embrassent les deux héros irlandais Ferdiaidh et Cuchulain (O'Curry, *On the manners*, I, p. 305).

Il resta ainsi toute la semaine ; si les gens de sa maison allaient boire vin et hydromel dans des vases d'or, il restait à l'écart ; allaient-ils écouter de la musique ou des récits amusants, il ne les accompagnait point. Il n'aimait qu'une seule chose : dormir. Aussi souvent qu'il s'endormait, il voyait en songe la femme qu'il aimait le plus. Quand il était éveillé, il n'y avait pas trace d'elle : il ne savait au monde où elle était.

Le valet attaché à la chambre — et tout valet qu'il était, c'était le roi de Romani — lui dit un jour : « Seigneur, tous tes hommes se plaignent de toi. » — « Pourquoi donc ? » répondit l'empereur. — « Parce qu'ils n'obtiennent de toi ni mission ni réponse, comme les vassaux ont l'habitude d'en avoir de leur seigneur. Voilà la cause des plaintes qui s'élèvent contre toi. » — « Eh bien ! valet, » dit l'empereur, « amène autour de moi les sages de Rome et je dirai pourquoi je suis triste. » On réunit les sages de Rome autour de l'empereur. Il leur dit : « Sages de Rome, j'ai eu un songe, et dans ce songe, j'ai vu une jeune fille. Je n'ai plus ni vie ni repos à cause d'elle. » — « Seigneur, » répondirent-ils, « puisque tu as jugé à propos de nous consulter, nous allons te donner un conseil. Nous sommes d'avis que tu envoies des messagers pendant trois ans dans les trois parties du monde pour chercher l'objet de ton songe. Comme tu ne sais ni quel jour ni quelle nuit tu recevras la bonne nouvelle, tu seras toujours soutenu par cet espoir. »

Les messagers se mirent à errer à travers le monde et à chercher des nouvelles de la jeune fille pendant toute une année. Quand ils revinrent au bout de l'année, ils ne savaient rien de plus que le jour où ils étaient partis. L'empereur s'attrista en pensant que, vraisemblablement, il n'aurait jamais de nouvelles de la femme qu'il aimait le plus. Le roi de Romani dit alors à l'empereur : « Seigneur, va chasser dans la direction où il t'a semblé aller ; vois si c'est à l'orient ou à l'occident. » L'empereur partit pour la chasse et arriva sur les bords de la rivière. « Voici, » dit-il, « où j'étais quand j'eus cette vision. Je marchais en remontant la rivière vers l'occident. » Aussitôt treize hommes se mirent en route comme messagers de l'empereur.

Devant eux, ils aperçurent une grande montagne qui leur semblait s'élever jusqu'au ciel. Voici dans quel attirail marchaient les messagers : chacun d'eux portait sur sa cape, par devant, une manche (1), comme insigne d'ambassadeurs, pour qu'on ne les inquiétât pas dans les pays en guerre qu'ils auraient à traverser. Après avoir franchi cette montagne, ils eurent devant les yeux de grandes contrées au terrain uni, traversées par de grands fleuves. « Voilà, » dirent-ils, « le pays qu'a traversé notre

(1) La manche, à cette époque, était cette longue bande de soie qui pendait en écharpe au bras des dames de haut rang. Lancelot, dans le roman qui porte son nom, attache la manche de la reine sur son heaume en forme d'aigrette (Paulin Paris, *Les Romans de la Table ronde*, V, p. 334).

seigneur. » Ils se dirigèrent le long des rivières, vers leur embouchure, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à un grand fleuve qu'ils voyaient couler vers la mer ; une grande ville était à l'embouchure du fleuve, et dans la ville une grande forteresse surmontée de grandes tours de couleurs variées. A l'embouchure était une flotte, la plus grande du monde, et, au milieu, un navire plus grand que tous les autres. « Voilà bien, encore, » dirent-ils, « ce que notre seigneur a vu en songe. » Ils traversèrent la mer sur ce grand navire et arrivèrent dans l'île de Bretagne. Ils la traversèrent jusqu'à l'Eryri (1). « Voici bien encore, » dirent-ils, « la terre sillonnée d'eau qu'a vue notre seigneur en rêve. »

Ils s'avancèrent jusqu'à ce qu'ils aperçurent Mon (Anglesey) en face et qu'ils eurent aussi sous les yeux Arvon. « Voici bien, » dirent-ils, « la terre qu'a vue en songe notre seigneur. » Aber Sein (2) leur apparut ainsi que le fort à l'embouchure de la rivière. La porte du fort était ouverte ; ils entrèrent, et, à l'intérieur, ils virent une salle. « Voilà bien, » dirent-ils, « la salle qu'il a vue en songe. » Ils entrèrent : les deux jeunes gens jouaient aux

(1) *Eryri*, nom que l'on donne aujourd'hui encore à la chaîne de montagnes dont le plus haut sommet est connu sous le nom anglais de Snowdon, en gallois, *Y Wyddva*, « tumulus funéraire ou endroit en vue. » Ce nom Eryri se trouve, pour la première fois, dans Nennius (*In montibus Heriri, id est, Snaudun anglice Hist.*, XLI).

(2) *Aber Sein*, l'embouchure de la Seint, rivière de Caernarvon. V. la note 2 à la page 134.

échecs assis sur une couche d'or ; l'homme aux cheveux blancs était assis au pied de la colonne, dans une chaire d'or, en train de tailler les cavaliers du jeu d'échecs ; la jeune fille était assise dans sa chaire d'or rouge. Les envoyés tombèrent à genoux devant elle. « Impératrice de Rome, » dirent-ils, « salut ! » — « Seigneurs, » répondit la jeune fille, « vous avez l'aspect de gens de marque et des insignes d'ambassadeurs : que signifie cette moquerie à mon adresse ? » — « Il n'y a pas là, princesse, la moindre moquerie. L'empereur de Rome t'a vue en songe. Il n'a depuis, à cause de toi, ni vie, ni repos. Nous te laissons donc le choix, princesse : ou tu viendras avec nous pour qu'on te fasse impératrice à Rome, ou l'empereur viendra ici lui-même te prendre pour femme. » — « Gentilshommes, je ne veux pas mettre en doute ce que vous me dites, ni y ajouter trop de foi non plus. Seulement, si l'empereur m'aime, qu'il vienne me chercher ici. »

Les messagers s'en retournèrent en marchant nuit et jour. Lorsque les chevaux faiblissaient, ils en achetaient d'autres. En arrivant à Rome, ils allèrent saluer l'empereur en demandant leur récompense. Ils eurent ce qu'ils demandèrent. « Nous te guiderons, seigneur, » dirent-ils, « par mer et par terre, jusqu'à l'endroit où se trouve la femme que tu aimes le plus. Nous savons son nom, ses attaches de famille et son extraction. » L'empereur partit immédiatement avec ses troupes, avec ces hommes pour guides. Ils se rendirent dans l'île de Bre-

tagne à travers la mer et les flots. Il conquit l'île sur Beli, fils de Manogan, et sur ses fils, et les força à prendre la mer ; pour lui, il s'avança jusqu'en Arvon. L'empereur reconnut le pays en le voyant. En apercevant le fort d'Aber Sein : « Voilà, » dit-il, « le fort où j'ai vu la femme que j'aime le plus. » Il marcha droit au fort et à la salle (1). Il y vit Kynan (2), fils d'Eudav, et Adeon, fils d'Eudav, jouant aux échecs ; Eudav, fils de Karadawc, assis dans une chaire d'ivoire, en train de tailler les cavaliers du jeu d'échecs. La pucelle qu'il avait vue en songe était assise dans une chaire d'or. « Impératrice de Rome, » dit-il, « salut ! » L'empereur lui jeta les bras autour du cou, et, cette nuit-là même, il coucha avec elle.

Le lendemain, la jeune fille lui demanda son présent conjugal (*Agweddi*) (3) en retour de sa virginité. Il lui demanda ce qu'elle désirait. Elle demanda l'île de Bretagne pour son père depuis la mer Rudd (la Manche) (4) jusqu'à la mer d'Iwerddon, et les

(1) Comme dans les romans français, dans les *Mabinogion*, la *salle* est destinée aux réunions, aux réceptions publiques ; la chambre ou *ystavell* à la vie intime (V. Paulin Paris, *Les Romans de la table ronde*, V, 61).

(2) *Kynan*, armor. *Cunan*, *Conan*, v. la note à Maxen, p. 155. Les chroniqueurs gallois n'ont pas manqué de faire d'*Eudav*, *Octavius*, ce qui est phonétiquement et de tous points impossible.

(3) *Agweddi* n'a pas ordinairement ce sens ; il a plutôt le sens de dot (*Ancient laws*, I, p. 223, 73 ; 254, 16 ; dans les *Leges wallicae* le mot est glosé par *dos*, *Ancient laws*, II, p. 791, 41). V. la note 2 à la page 73, et le *Mab.* de Kulhwch.

(4) *Mor Rudd*, habituellement *mor Udd*, la Manche : *O for ud hyd*

trois principales îles adjacentes (1) pour les tenir sous l'empereur de Rome, et trois forteresses à bâtir, à son gré, dans l'endroit qu'elle choisirait. Elle choisit un emplacement pour sa première forteresse la plus élevée en Arvon (2). On y apporta de la terre de Rome pour qu'il fût plus sain pour l'empereur d'y dormir, de s'y asseoir et de s'y promener. Ensuite on lui bâtit deux autres forteresses, l'une à Kaer Llion (3), l'autre à Kaer Vyrddin (4). Un jour l'empereur s'en alla chasser à Kaervyrddin et s'avança jusqu'au sommet de Brevi Vawr (5). Là, l'empereur fit tendre son pavillon, et

for Iwerdon, depuis la mer Udd jusqu'à la mer d'Irlande (Cyndelw, XIIe s.), *Myv. arch.*, p. 153, col. 2; (*O for Udd i for Iwerddon*, *Myv. arch.*, p. 318, col. 2 ; *mor Udd*, Llewis Glyn Cothi, p. 111, 22). Cette mer porte, en irlandais, le nom de *Muir n-icht*, qui n'est pas réductible au nom gallois. En revanche, *Icht* peut faire supposer que le *Portus Ittius* pourrait bien être *Ictius*, comme l'a conjecturé avec raison M. Rhys (*Celtic Britain*, 2e éd., p. 299).

(1) D'après Nennius, *Hist.*, II, ce sont Wight, Man et Orc (*Orcania insula*) ; cf. *Triades Mab.*, 309, 7). Une *Triade* nous fournit à ce sujet des explications ; Anglesey (Mon) se serait détachée plus tard du continent ; Orc se serait brisée en plusieurs îles et aurait créé ainsi l'archipel des Orcades (*Myv. arch.*, 407, col. 2).

(2) *Caernarvon*, signifie *le fort* ou *la citadelle* en Arvon.

(3) *Caer Llion* vient de *Castra Legionum ;* il s'agit de Caerlleon sur Wysc ou Usk, et non de Caerlleon du Nord ou Chester, appelée encore aujourd'hui par les Gallois *Caer* (Castra). Sur le séjour des légions sur ces deux points, v. Hübner, *Inscript. Brit. lat.*, XVII, XII, et son travail : *Das römische heer in Britannien.* Berlin, 1881, paru dans l'*Hermes*, t. XVI.

(4) *Myrddin* vient de Maridunum, ville des Demetæ (Ptolémée, II, 3). Le narrateur le fait dériver du gallois *myrdd*, myriade.

(5) *Brevi vawr*, ou le grand Brevi, serait aujourd'hui Llanddewi

l'endroit porte encore aujourd'hui le nom de *Kadeir Vaxen* (chaire de Maxen) (1). Kaervyrddin est ainsi appelée parce qu'elle a été bâtie par une myriade d'hommes. Alors Elen eut l'idée de faire faire des grandes routes de chaque ville forte à l'autre à travers l'île de Bretagne. Les routes furent faites et on les appelle les chemins d'Elen Lluyddawc (la conductrice d'armées) (2), parce qu'elle était ori-

Brevi, dans le Cardiganshire. Llanddewi Vach, ou le petit Llanddewi, ou Dewstow, est, dans le Monmouthshire, à quatre milles et demi de Chepstow, mais il s'agit ici d'une colline du comté de Pembroke, *Vreni Vawr*. Le scribe a lu *Vrevi* (Egerton Philimore, *Owen's Pembrokeshire*, p. 105-106, note 3).

(1) *Kadeir Vaxen* ou la chaire de Maxen. Plusieurs autres lieux élevés portent ce nom de Cadeir; il y a aussi des collines en Armorique ainsi désignées (*Cador* ou vannetais *Cadoer*).

(2) *Lluyddawc*, dérivé de *llu*, « armée, troupe. » Les voies romaines portent en Galles, par endroits, le nom de *Sarn Elen* ou chaussée, *chemin ferré* d'Elen. V. la note à Maxen plus haut. Une *Triade* assez singulière, et probablement altérée, l'envoie à la tête d'une armée, avec Maxen, en Scandinavie, d'où ils ne reviennent pas (*Triades Mab*, p. 298, 9). Dafydd ab Gwilym et Llewis Glyn Cothi font des allusions à Elen. *Llwyddawc* pourrait bien être une traduction galloise d'*impératrice*, de *chef d'armée*. Hélène, mère de Constantin, paraît avoir été originaire de Bretagne; mais elle aurait été d'obscure naissance d'après Eutrope (*Brev. hist. Rom.*, X, 2). Bède, *Hist. eccl.*, I, 8, dit que Constance a eu son fils Constantin *ex concubina Helena*, en Bretagne. C'est Gaufrei de Monmouth qui, le premier, l'a faite fille de Coel, roi de Colchester, car Henri de Huntindon ne le dit sans doute que d'après lui (*Historia Anglorum*, I, p. 702, dans les *Mon. hist. brit.*). Le nom de *Custennin* ou Constantin a été très commun chez les Bretons. On le trouve même dans le *Cart.* de Redon, dans une charte de 869, sous la forme armoricaine *Custentin*. Elen et Macsen sont la souche d'une famille de saints, comme tous les personnages en vue de la

ginaire de l'île de Bretagne et que les gens de l'île ne se seraient jamais assemblés en pareil nombre pour personne autre qu'elle.

L'empereur resta sept ans dans cette île-ci. Or les gens de Rome avaient, à cette époque, cette coutume, que, tout empereur qui passait en pays étranger plus de sept années en conquérant, restait dans le pays conquis, et ne pouvait retourner à Rome. Ils créèrent un nouvel empereur. Celui-ci écrivit une lettre de menaces à Maxen. Elle ne contenait que ces mots : « Si tu viens, oui, si tu viens jamais à Rome... » La lettre et les nouvelles furent portées à Maxen, à Kaer Llion. Il envoya alors, lui aussi, une lettre à celui qui se disait empereur de Rome. Il n'y avait non plus, dans cette lettre, que les mots : « Si je vais jamais à Rome, oui, si j'y vais... » Maxen se mit alors en marche avec ses troupes vers Rome. Il soumit la France, la Bourgogne, toutes les contrées sur son passage jusqu'à Rome, et vint assiéger la ville. Il l'assiégea pendant un an, sans être plus près de la prendre que le premier jour.

Les frères d'Elen Lluyddawc vinrent le rejoindre avec une armée peu nombreuse, mais composée de tels guerriers, qu'elle valait mieux qu'une armée double de soldats romains. On avertit l'empereur

légende galloise : Owain Vinddu, Ednyved, Peblic, Cystenin sont leurs enfants (*Iolo mss.*, p. 113). Trait assez curieux : une généalogie donne à Maxen, comme fils, *Gwythyr*, qui paraît bien être la forme galloise de *Victor* ; or, Maxime avait un fils du nom de *Victor* (*Iolo mss.*, p. 138).

lorsqu'on vit cette troupe s'arrêter à côté de son armée, et tendre ses pavillons. On n'avait jamais vu une armée plus belle, mieux équipée, ni pourvue d'étendards plus brillants, pour son nombre. Elen vint voir l'armée, et reconnut les étendards de ses frères. Alors, Kynan et Adeon, fils d'Eudaf, allèrent faire visite à l'empereur, qui leur fit bon accueil et les embrassa. Ils allèrent voir les Romains livrer assaut aux remparts, et Kynan dit à son frère : « Nous allons essayer de lutter contre Rome d'une façon plus habile que cela. » Ils mesurèrent pendant la nuit la hauteur des remparts, et envoyèrent leurs charpentiers dans les bois. Ils leur firent faire des échelles, une par quatre hommes. Elles furent prêtes. Chaque jour à midi, les deux empereurs prenaient leur repas, et le combat cessait des deux côtés, jusqu'à ce que chacun eût fini de manger. Or, les hommes de l'île de Bretagne prirent leur repas le matin, et burent jusqu'à être échauffés par la boisson. Au moment où les deux empereurs étaient allés manger, les Bretons s'avancèrent contre les remparts, y appliquèrent leurs échelles, et, en un instant, pénétrèrent, par-dessus, dans l'intérieur. Avant que le nouvel empereur eût eu le temps de s'armer, ils le surprirent et le tuèrent, ainsi que beaucoup d'autres. Ils passèrent trois jours et trois nuits à soumettre les hommes qui se trouvaient dans la forteresse, et à s'emparer du château. Une partie d'entre eux étaient occupés à défendre l'accès

des remparts contre tout soldat de l'armée de Maxen jusqu'à ce qu'ils eussent fini de soumettre tout le monde à leur gré.

Maxen dit alors à Elen Lluyddawc : « Je suis fort étonné que ce ne soit pas pour moi que tes frères ont conquis cette ville. » — « Seigneur empereur, » répondit-elle, « mes frères sont les hommes les plus sages du monde. Va-t'en toi-même réclamer la ville. Si ce sont eux qui l'ont en leur pouvoir, ils te la donneront volontiers. » L'empereur et Elen allèrent demander la ville. Les deux frères dirent alors à l'empereur qu'il ne devait la conquête de la ville et sa reddition qu'aux hommes de l'île de Bretagne. Aussitôt s'ouvrirent les portes de la ville de Rome. L'empereur alla s'asseoir sur son trône, et tous les Romains lui prêtèrent hommage.

L'empereur dit alors à Kynan et à Adeon : « Seigneurs, j'ai recouvré entièrement mon empire. Cette armée-ci, je vous la donne pour soumettre avec elle la partie du monde que vous voudrez. » Ils se mirent en marche, et soumirent des pays, des châteaux-forts et des cités fortifiées. Ils tuaient les hommes, mais laissaient vivre les femmes. Ils continuèrent jusqu'à ce que les jeunes gens qui étaient venus avec eux fussent des hommes à cheveux gris tant ils avaient passé de temps à ces conquêtes ! Kynan dit alors à Adeon son frère : « Que préfères-tu ? Rester dans ce pays, ou retourner dans ta patrie ? » Il préféra retourner dans sa patrie, et beaucoup d'autres avec lui. Kynan resta dans le

pays avec les autres et s'y fixa. Il décidèrent de couper la langue à toutes les femmes pour éviter de corrompre leur langage. C'est parce que les femmes cessèrent de parler, tandis que les hommes parlaient, qu'on appela les hommes du *Llydaw*, *Bretons*. C'est à la suite de cela que vint de l'île de Bretagne cette appellation fort usitée et qu'elle en vient encore (1). Ce récit s'appelle le Songe de Maxen

1. Le ms. Pen. 4; *L.F.* 191 porte au lieu de : *gwyr Llydaw Brytaen : gwyr Llydau Brytanyeit.* Il ajoute *à* : *achaws tewi or gwraged ac eu ieith : a dywedut or gwyr* (parce que les femmes cessèrent de parler leur langage tandis que *les hommes parlaient.*) La pensée des rédacteurs des deux manuscrits ou plutôt du rédacteur de la version qu'ils suivent, est claire : pour eux les hommes du *Llydaw* (Armorique) ont été appelés *Bretons* parce que les hommes seuls, qui étaient d'origine bretonne, parlaient, tandis que le langage des femmes à qui on avait coupé la langue, disparaissait. Ils ajoutent que cette *appellation de Bretons* (et Bretagne), à la suite de ces événements, est venue de l'île et est encore usitée concurremment (ce qui est dans leur pensée) avec l'ancienne dénomination de Llydaw. Le mot *ieith* dans le sens d'*appellation*, son surnom, est courant, cf. *Texte des Mabin.*, p. 80, l. 6.

Il n'est pas impossible, il est probable même, qu'une version plus ancienne devait s'accorder avec la fameuse étymologie de Nennius. Après avoir raconté la fable des Bretons coupant la langue des femmes d'Armorique, il ajoute : « *unde et nos illos vocamus in nostra lingua Letewicion* id est *semilacentes*, quoniam confuse loquuntur. » Nennius tire *Letewicion*, habitants du Llydaw, de *let*, à moitié, et *tewicion*, se taisant. Il y avait peut-être dans le texte primitif : *y gelwit gwyrBrytaen Llydaw.* Le ms. 16 aurait peut-être pu nous apporter quelque lumière à ce sujet, mais la fin manque.

Le *Brut Tysilio* (Myv. Arch. p. 454, col. 2) est d'accord avec Pen. et confirme l'explication donnée plus haut : *a Llyna yr amser cyntaf y daeth y Britaniait y Lydaw, ac o hynny allan y gelwit hi*

Wledic, empereur de Rome. C'est ici qu'il se termine.

Bryttaen vechan « c'est à cette époque (du temps de Maxen et Kynan *Meiriadoc*) pour la première fois que les Bretons allèrent en *Llydaw* (Armorique), et depuis ce temps-là, on l'appelle *Petite Bretagne.* » Le *Brut Gr. ab arthur* (version galloise de *l'Historia* de Gaufrei) de même : *Llydaw e teyrnas* a *elwyr yr awr hon Brytaen vechan* (Myv. Arch. 512).

LLUDD et LLEVELYS

Voici l'aventure (1) *de Lludd et Llevelys*

Beli le Grand, fils de Manogan, eut trois fils : Lludd, Kasswallawn et Nynnyaw (2); suivant *l'histoire* (3), il en eut même un quatrième, Llevelys. Après la mort de Beli, le royaume de Bretagne re-

(1) Le sens ordinaire et primitif du *cyfranc* est *rencontre, combat*.

(2) Voir la note sur Bran, p. 119, note 2 ; sur Llyr, p. 120, n. 3 ; sur Beli, p. 122, note 1 ; sur Casswallawn, p. 146, note 3. V. aussi la note à Lludd Llaw Ereint, dans le Mab. de *Kulhwch et Olwen*, plus bas. Nynnyaw est moins connu. D'après Gaufrei de Monmouth, il a eu une querelle avec son frère Lludd. Un poète du XIIIe siècle, Llywelyn, fait allusion aux relations amicales de Lludd et Llevelys (*Myv. arch.*, p. 247, col. 1). Taliesin mentionne aussi l'*Ymarwar* de Lludd et Llevelys (Skene II, p. 214, v. 9). La légende n'est pas d'accord avec Gaufrei sur le nombre des enfants de Beli ; Taliesin parle de sept fils (Skene, *F. a. B.* II, p. 202, v. 9 et 10).

(3) L'*historia* est ici le Brut Tysilio ou le Brut Gruffydd ab Arthur ; le Brut Tysilio lui donne nettement quatre fils ; le Brut Gr. ab Arthur est moins net ; après avoir nommé Lludd, Caswallawn et Nynnyaw, il ajoute : *et, comme le disent certains historiens*, il en eut un quatrième, Llevelys. Gaufrei ne lui en donne que trois : Lud, Cassivellaunus et Nennius (*Hist.*, III, 20). Un manuscrit (Shirburn 18) porte *Kyvarwydyt*, qui a le sens *d'histoire* ; sur ce ms. v. *Introd.*, p. 34, note 1.

vint à Lludd, son fils aîné. Il le gouverna d'une façon prospère, renouvela les murailles de Llundein et les entoura de tours innombrables. Puis il ordonna à tous les citoyens d'y bâtir des maisons telles qu'il n'y en eût pas d'aussi hautes dans les autres royaumes. C'était aussi un bon guerrier ; il était généreux, distribuant largement nourriture et boisson à tous ceux qui en demandaient. Quoiqu'il possédât beaucoup de villes et de cités fortifiées, c'était celle-là qu'il préférait ; il y passait la plus grande partie de l'année. C'est pourquoi on l'a appelée Kaer Lludd (1); à la fin, elle s'est appelée Kaer Lundein; c'est après qu'elle eut été envahie par une nation étrangère qu'elle prit ce nom de Llundein ou de Llwndrys. Celui de tous ses frères qu'il aimait le mieux, c'était Llevelys, parce que c'était un homme prudent et sage.

Llevelys ayant appris que le roi de France était mort sans autre héritier qu'une fille et qu'il avait laissé tous ses domaines entre ses mains, vint trouver son frère Lludd pour lui demander conseil et appui ; il songeait moins à son propre intérêt qu'à l'accroissement d'honneur, d'élévation et de dignité qui en résulterait pour leur race s'il pouvait aller au royaume de France demander comme femme cette jeune héritière. Son frère tomba d'accord avec

(1) *Caer Ludd* se trouve pour la première fois chez Gaufrei de Monmouth. Depuis, ce terme a été souvent employé par les écrivains gallois.

lui sur-le-champ et approuva son projet. Immédiatement des navires furent équipés et remplis de chevaliers armés, et Llevelys partit pour la France. Aussitôt débarqués, ils envoyèrent des messagers aux nobles de France pour leur exposer l'objet de leur expédition. Après délibération, d'un commun accord, les nobles et les chefs du pays donnèrent à Llevelys la jeune fille avec la couronne de France. Il ne cessa depuis de gouverner ses Etats avec prudence, sagesse et bonheur jusqu'à la fin de sa vie.

Un certain temps s'était déjà écoulé lorsque trois fléaux s'abattirent sur l'île de Bretagne, tels qu'on n'en avait jamais vu de pareils (1). Le premier était une race particulière qu'on appelait les Co-

(1) Ces trois fléaux sont souvent mentionnés dans les *Triades*. Parmi les trois bonnes *cachettes* figurent les dragons cachés par Lludd, fils de Beli, à Dinas Emreis ou Dinas Pharaon dans les monts Eryri (*Triades Mab.*, 300, 9 ; Skene, II, app. 464 ; *Myv. arch.*, 406, 53. V. la note à Bran, plus haut, p. 119). Parmi les trois *gormes* ou oppressions d'envahisseurs, figure celle des Coranieit ; contrairement à notre récit, d'après deux triades, ils restent dans l'île (*Myv. arch.*, p. 391, 41). D'après la deuxième (*Myv. arch.*, p. 401, 7), ils viennent du pays de Pwyl (?) et s'établissent sur les bords de l'Humber et de la mer du Nord ; ils se fondent avec les Saxons. La série de *Triades* à laquelle celle-ci appartient mentionne également trois usurpations ou fléaux étrangers, qui disparaissent, mais les Corranieit sont remplacés par March Malaen ou le fléau du premier de mai ; le second est le dragon de Bretagne ; le troisième, l'homme à la magie ou aux transformations magiques (*Myv. arch.*, p. 401, 11). Pour les dragons, leur combat rappelle celui des dragons de Nennius, dont Gaufrei s'est visiblement inspiré (Nennius, *Hist.*, XL-XLV) ; voyez plus bas. Les Iolo mss. font chasser les Coranieid par Greidiawl Gallovydd :

rannieit : tel était leur savoir qu'il ne se tenait pas une conversation sur toute la surface de l'île, si bas que l'on parlât, qu'ils ne connussent, si le vent venait à la surprendre ; de sorte qu'on ne pouvait leur nuire. Le second fléau, c'était un grand cri qui se faisait entendre chaque nuit de premier mai au-dessus de chaque foyer dans l'île de Bretagne ; il traversait le cœur des humains et leur causait une telle frayeur que les hommes en perdaient leurs couleurs et leurs forces ; les femmes, les enfants dans leur sein ; les jeunes gens et les jeunes filles, leur raison. Animaux, arbres, terre, eaux, tout restait stérile. Voici en quoi consistait le troisième fléau : on avait beau réunir des provisions dans les cours du roi, y aurait-il eu pour un an de nourriture et de boisson, on n'en avait que ce qui se consommait la première nuit. Le premier fléau s'étalait au grand jour, mais il n'y avait personne à connaître la cause des deux autres ; aussi y avait-il plus d'espoir de se débarrasser du premier que du second ou du troisième, Le roi Lludd en conçut beaucoup de souci et d'inquiétude, ne sachant comment il pourrait s'en débarrasser. Il fit venir tous les nobles de ses domaines et leur demanda leur avis au sujet des mesures à prendre contre ces fléaux. Sur l'avis unanime de ses nobles, Lludd, fils de Beli, se décida à se rendre auprès de Llevelys, roi de France, qui était connu pour l'excel-

une partie s'en serait allée en Alban (Écosse), l'autre en Irlande (p. 263, 13)

lence de ses conseils et sa sagesse, afin de lui demander avis.

Ils préparèrent une flotte, et cela en secret, sans bruit, de peur que le motif de leur expédition ne fût connu des envahisseurs, ou de qui que ce fût, à l'exception du roi et des conseillers. Quand ils furent prêts, Lludd et ceux qu'il avait choisis s'embarquèrent et commencèrent à sillonner les flots dans la direction de la France. En apprenant l'approche de cette flotte, Llevelys, qui ne savait pas la cause de l'expédition de son frère, s'avança du rivage opposé à sa rencontre avec une flotte très considérable. Ce que voyant, Lludd laissa tous ses navires au large, excepté un sur lequel il monta pour venir à la rencontre de son frère. Celui-ci vint aussi au-devant de lui avec un seul navire. Aussitôt réunis, ils s'embrassèrent et se saluèrent avec une tendresse toute fraternelle. Lludd exposa à son frère le motif de son expédition ; Llevelys lui répondit qu'il connaissait les raisons de son voyage dans ce pays. Ils se concertèrent pour trouver un autre mode de conversation au sujet de leurs affaires, de façon que le vent ne pût arriver à leurs paroles et que les Corannieit ne pussent savoir ce qu'ils diraient. Llevelys fit faire, en conséquence, une grande corne de cuivre, et c'est à travers cette corne qu'ils s'entretinrent. Mais quoi que pût dire l'un deux à l'autre, elle ne lui rapportait (1) que des propos désagréables et de sens tout

(1) voir *notes critiques*.

opposé. Llevelys voyant que le diable se mettait en travers et causait du trouble à travers la corne, fit verser du vin à l'intérieur, la lava et en chassa le diable par la vertu du vin.

Lorsqu'ils purent causer sans obstacle, Llevelys dit à son frère qu'il lui donnerait certains insectes dont il garderait une partie en vie afin d'en perpétuer la race pour le cas où le même fléau surviendrait une seconde fois, et dont il broierait le reste dans de l'eau. Il lui assura que c'était un bon moyen pour détruire la race des Coranyeit, voici comment :

Aussitôt arrivé dans son royaume, il réunirait dans un même plaid tout son peuple à lui, et la nation des Coranyeit, sous prétexte de faire la paix entre eux. Quand ils seraient tous réunis, il prendrait cette eau merveilleuse et la jetterait sur tous indistinctement. Llevelys assurait que cette eau empoisonnerait la race des Corannyeit, mais qu'elle ne tuerait, ne ferait de mal à personne de sa nation à lui. « Quant au second fléau de tes États, » ajouta-t-il, « c'est un dragon. Un dragon de race étrangère se bat avec lui, et cherche à le vaincre. C'est pourquoi votre dragon (1) à vous pousse un

(1) Dans le récit de Nennius, le dragon rouge représente les Bretons et le dragon blanc les Saxons. Henri VII, prince d'origine galloise, portait l'étendard au dragon rouge à la bataille de Bosworth que les Gallois considèrent comme une victoire nationale pour eux et à laquelle ils ont en tout cas pris une part glorieuse. Par une singulière méprise, Brizeux a pris le dragon rouge pour

cri effrayant. Voici comment tu pourras le savoir. De retour chez toi, fais mesurer cette île de long en large : à l'endroit où tu trouveras exactement le point central de l'île, fais creuser un trou, fais-y déposer un cuve pleine de l'hydromel le meilleur que l'on puisse faire, et recouvrir la cuve d'un manteau de *paile*. Cela fait, veille toi-même, en personne, et tu verras les dragons se battre sous la forme d'animaux effrayants. Ils finiront par apparaître dans l'air sous la forme de dragons, et, en dernier lieu, quand ils seront épuisés à la suite d'un combat furieux et terrible, ils tomberont sur le manteau sous la forme de deux pourceaux ; ils s'enfonceront avec le manteau, et le tireront avec eux jusqu'au fond de la cuve ; ils boiront tout l'hydromel et s'endormiront ensuite. Alors, replie le manteau tout autour d'eux, fais-les enterrer, enfermés dans un coffre de pierre, à l'endroit le plus fort de tes États, et cache-les bien dans la terre. Tant qu'ils seront en ce lieu fort, aucune invasion ne viendra d'ailleurs dans l'île de Bretagne. Voici la cause du troisième fléau. C'est un magicien puissant qui enlève ta nourriture, ta boisson et tes provisions ; par sa magie et ses charmes il fait dormir tout le monde. Aussi il te faudra veiller en personne sur les mets de tes banquets et tes

l'étendard des Saxons. « Voici le dragon rouge annoncé par Merlin, » dit-il, en parlant des chemins de fer, personnifiant l'invasion de la Bretagne par la civilisation étrangère et moderne.

provisions. Pour qu'il ne puisse réussir à t'endormir, aies une cuve pleine d'eau à côté de toi. Quand tu sentiras que le sommeil s'empare de toi, jette-toi dans la cuve. »

Lludd s'en retourna alors dans son pays. Aussitôt il invita à se réunir auprès de lui tout son peuple et celui des Corannieit. Suivant les instructions de Llevelys, il broya les insectes dans de l'eau, et jeta l'eau indistinctement sur tous. Immédiatement toute la tribu des Corannieit fut détruite, sans qu'aucun des Bretons éprouvât le moindre mal. Quelques temps après, Lludd fit mesurer l'île de Bretagne en long et en large. Il trouva le point central à Rytychen (Oxford). Il y fit creuser un trou, et déposer dans le trou une cuve pleine du meilleur hydromel qu'il fût possible de faire, avec un manteau de *paile* par-dessus. Il veilla lui-même en personne cette nuit-là. Pendant qu'il était ainsi aux aguets, il vit les dragons se battre. Quand ils furent fatigués et qu'ils n'en purent plus, ils descendirent sur le manteau et l'entraînèrent avec eux jusqu'au fond de la cuve. Après avoir fini de boire l'hydromel, ils s'endormirent. Pendant leur sommeil, Lludd replia le manteau autour d'eux et les enterra, enfermés dans un coffre de pierre, à l'endroit le plus sûr qu'il trouva dans les montagnes d'Eryri. On appela depuis cet endroit Dinas Emreis (1) ; auparavant, on l'appelait Dinas Ffa-

(1) Dinas Emreis est une petite colline isolée au milieu des vallées

raon Dandde (1). Ainsi cessa ce cri violent qui troublait tout le royaume.

Cela fait, le roi Lludd fit préparer un énorme festin. Quand tout fut prêt, il fit placer à côté de lui une cuve pleine d'eau froide, et il veilla en personne

du Snowdon, entre Beddgelert et Capel Curig, dans le Carnarvonshire, d'après lady Guest. « Au bout des montagnes du Snowdon, non loin de la source de la Conway, qui coule à travers cette région vers le nord, se trouve Dinas Emrys, c'est-à-dire le promontoire d'Ambrosius, où Merlin, assis sur un roc, prophétisait à Vortigern » (Girald. Cambr. d'après lady Guest). Giraldus Cambr. s'inspire ici de Gaufrei de Monmouth. En effet, dans Nennius, l'enfant qui prophétise à Vortigern n'est nullement Ambrosius Merlinus ou Merlin, mais *Embreis Guletic*, c'est-à-dire Ambrosius le roi ou l'*imperator*. Cet Ambrosius est un personnage réel, né en Bretagne, d'une famille romaine ayant porté la pourpre ; il s'appelait Ambrosius Aurelianus ou Aurelius, et lutta victorieusement contre les Saxons dans la seconde moitié du cinquième siècle (Gildas, *De Excidio Brit.*, XXV). Nennius, qui ajoute à l'histoire la légende de l'enfant prophète, le fait aussi descendre de parents romains. Le nom d'Aurelius ou d'Aurelianus a été souvent porté après par des Bretons. Un des rois des Bretons du temps de Gildas s'appelle Aurelius Conanus. Le premier évêque de notre pays de Léon porte le nom de Paulus Aurelianus. Une commune auprès de Vannes s'appelle Mangolerian et s'appelait autrefois Macoer Aurilian ou la muraille d'Aurélien. Une villa près de Redon, au IXe siècle, portait le nom de Ran Macoer Aurilian.

(1) Dinas Emreïs porte en effet ce nom dans certaines *Triades*. Voy. p. 233, note. Ici se place une phrase qui semble interpolée : *Et ce fut le troisième gouverneur dont le cœur se brisa de désespoir* : v. *notes critiques* à la page 98 du texte. Si elle a un sens, elle se rapporte à Ffaraon Dandde. Pour les autres, dont le cœur se brise, voyez p. 146 *Mab. de Branwen*. Le Brut Tysillio et le Brut Gruffydd ab Arthur n'ont pas cette phrase. *Dandde* pour *Tandde*, qui a le sens de *bûcher* et *d'enflammé, qui prend feu* : v. *notes critiques*.

à côté. Pendant qu'il était ainsi, armé de toutes pièces, vers la troisième veille de la nuit, il entendit beaucoup de récits charmants et extraordinaires, une musique variée, et il sentit qu'il ne pouvait résister au sommeil. Plutôt que de se laisser arrêter dans son projet et vaincre par le sommeil, il se jeta à plusieurs reprises à l'eau. A la fin, un homme de très grande taille, couvert d'armes lourdes et solides, entra, portant un panier, et se mit à y entasser, comme il en avait l'habitude, toutes les provisions de nourriture et de boisson. Puis il se mit en devoir de sortir avec le tout. Ce qui étonnait Lludd le plus, c'est que tant de choses pussent tenir dans le panier. Lludd se lança à sa poursuite et lui dit : « Attends, attends. Si tu m'as fait bien des affronts et causé beaucoup de pertes, désormais tu ne le feras plus, à moins que les armes ne décident que tu es plus fort et plus vaillant que moi. » L'homme déposa immédiatement le panier à terre et l'attendit. Un furieux combat s'engagea entre eux : les étincelles jaillissaient de leurs armes. A la fin, Lludd le saisit ; le sort voulut que la victoire lui restât ; il renversa sous lui l'oppresseur sur le sol. Vaincu par la force et la vaillance de Lludd, celui-ci lui demanda merci. « Comment, » dit le roi, « pourrais-je te donner merci, après toutes les pertes et les affronts que j'ai éprouvés de ta part? » — « Tout ce que je t'ai fait perdre, » répondit-il, « je saurai t'en dédommager complètement. Je ne ferai plus rien de pareil, et je serai désor-

mais pour toi un fidèle vassal. » Le roi accepta. C'est ainsi que Lludd débarrassa l'île de Bretagne de ces trois fléaux. A partir de là jusqu'à la fin de sa vie, Lludd, fils de Beli, gouverna l'île de Bretagne en paix et d'une façon prospère. Ce récit est connu sous le nom de l'Aventure de Lludd et Llevelys. C'est ainsi qu'elle se termine.

KULHWCH et OLWEN

I

Kilydd, fils du prince Kelyddon, voulut une femme pour partager sa vie, et son choix tomba sur Goleuddydd (1), fille du prince Anllawdd (2). Quand ils furent sous le même toit, le pays se mit à prier pour qu'ils eussent un héritier, et, grâce à

(1) *Goleuddydd*, « jour brillant ; » cf. breton *gouloudeiz*. Elle a été mise, par les hagiographes gallois, au nombre des saintes, et il y avait une église sous son nom à Llanysgin, en Gwent (*Iolo mss.*, p. 120).

(2) Dans les *Achau saint ynys Prydain* (*Myv.*, p. 431, col. 2) ou *Généalogies des saints de l'île de Bretagne*, Amlawdd Wledic est donné comme le père de Tywanwedd ou Dwywanwedd, qui fut mère de plusieurs saints, notamment de *Tyvrydoc*, honoré à Llandyvrydoc en Mon (Anglesey). *Tyvrydoc* a donné son nom, en Armorique, à Saint-Evarzec, arrondissement de Quimper, au XIIe siècle *Sent-Defridec*, au XIVe *Saint-Teffredeuc* et *Saint-Effredeuc*. Le Brut Tysilio a fait de Eigr, l'Igerna de Gaufrei de Montmouth, et d'après lui, la mère d'Arthur, une fille d'*Amlawd Wledic* (*Myv. arch.*, 2e éd., p, 461, col. 1). Ce détail ne se trouve point dans Gaufrei ; il est reproduit par un manuscrit que la *Myv.*, déclare vieux de cinq cents ans, p. 587, et qui est une version galloise de Gaufrei (Eigyr verch Amlawd wledic ; ce manuscrit donne aussi *Gorloes*, forme plus correcte et plus cornique que Gwrlais).

ses prières, un fils leur naquit. Mais du moment où elle conçut, elle devint folle et fuit toute habitation. Quant arriva le temps de la délivrance, son bons sens lui revint. Or il arriva qu'à l'endroit où le porcher gardait un troupeau de porcs, par peur de ces animaux, elle accoucha. Le porcher prit l'enfant et le porta à la cour. On le baptisa et on lui donna le nom de Kulhwch(1) parce qu'on l'avait trouvé dans la bauge d'une truie. L'enfant cependant était de noble souche et cousin d'Arthur (2).

(1) *Kulhwch*. C'est une de ces étymologies fantaisistes, comme on en rencontre de temps en temps dans les *Mabinogion*, et, en général, au moyen âge. L'auteur, décomposant le mot en *kul* et en *hwch*, a vu dans *kul* le mot *cil*, « cachette, retraite, coin, ou *cul* étroit, » et dans *hwch* le mot *hwch*, aujourd'hui *truie*, mais autrefois *porc* en général (cf. arm., *houch*, « porc »). Le nom du *Kulhwch* est conservé dans *Tref Culhwch*, près de Pencaer en Pembrokeshire (Eg. Phillimore, *Owen's Pembrok.*, 72. b. 322, note).

(2) *Arthur*. Le nom d'Arthur n'est prononcé ni par Gildas, ni par Bède. Il figure pour la première fois chez Nennius. Suivant l'auteur de l'*Historia Britonum*, Arthur était *chef des guerres* contre les Saxons à la fin du ve siècle ; il aurait remporté sur eux douze victoires. Dans un autre passage qui n'appartient peut-être pas à l'œuvre primitive, il est fait mention d'une chasse au monstre appelé *porcum Troit*, par lui et son chien Cavall. L'*Historia*, dans ses parties originales, date du IXe siècle (Voir Arthur de la Borderie, l'*Historia Britonum*, attribué à Nennius. Paris, 1882 ; Heeger, *Die Trojanersage der Britten*. Munich, 1887 ; Zimmer, *Nennius vindicatus*). Les *Annales Cambriæ*, dans la partie la plus ancienne, dont la rédaction paraît être du xe siècle (elles ont été redigées entre 954 et 955, comme l'a montré Egerton Philimore, *Y Cymmrodor*, IX, pp. 141-189 : le manuscrit le plus ancien, le Harblian, est de plus d'un siècle plus récent), disent qu'Arthur porta la croix trois jours et trois nuits sur ces épaules, à la bataille du mont Badon, dont il est aussi question dans Gildas, et

On l'envoya à la nourrice. A la suite de l'évènement, la mère de l'enfant, Goleuddydd, fille du prince Anllawdd, tomba malade. Elle fit venir son

qui paraît avoir été une défaite très grave pour les Saxons. D'après ces mêmes annales, Arthur aurait péri avec son neveu et adversaire Medraut, en 537, à la bataille de Camlann. Dans l'*Historia regum Britanniæ* de Gaufrei de Monmouth, l'histoire d'Arthur paraît singulièrement grossie : il est fils d'Uther, roi des Bretons, et d'Igerna, femme du duc de Cornouailles Gorlois ; il bat non seulement les Saxons, mais les Irlandais et les Romains ; il conquiert une bonne partie de l'Europe. Son neveu Modred s'empare, en son absence, de son trône et de sa femme. Arthur réussit à le battre malgré son alliance avec les Saxons ; mais il est mortellement blessé et se fait porter à l'île d'Avallon pour soigner ses blessures. C'est de là que les Bretons d'Angleterre et de France ont longtemps attendu sa venue. L'histoire de la naissance d'Arthur, des amours d'Igerna et d'Uter, inspirées peut-être d'Ovide, comme l'a fait remarquer M. Paulin Paris (*Les Romans de la Table Ronde*, I, p. 48), ne sont pas uniquement dues à l'imagination de Gaufrei ; sa querelle avec Medraut, sa blessure et sa retraite à Avallon appartiennent aux traditions bretonnes. Gaufrei, pour le faire fils d'Uther, a glosé peut-être le passage de Nennius, où il est dit que les Bretons l'avaient, à cause de sa passion pour la guerre, appelé *Mab Uter id est filius horribilis* ; gallois moyen *uthr*, surprenant, merveilleux. Dans les Traditions galloises, les poésies, c'est un personnage souvent surnaturel ; les propriétés de son épée, de son manteau, rappellent celles de certains héros de l'épopée irlandaise. Il faudrait un volume pour réunir tout ce qu'on trouve dans la littérature galloise seule sur ce héros de la race bretonne. S'il a réellement existé (ce doute eût coûté la vie, au moyen âge, en pays breton), la légende lui a, à coup sûr, attribué les traits de héros ou de demi-dieux plus anciens. (Pour plus de renseignements sur la légende d'Arthur, cf. Gaston Paris, *Hist. litt.*, XXX, p. 3 et suiv. ; San-Marte, *Die Arthursage, Quedlinburg*, 1842 ; John Rhys, *Arthurian Legend*, 1891 ; *Celtic Folklore*, 2 vol. 1901, *passim.* ; sur les nombreuses localités qui ont porté le nom d'Arthur

mari et lui dit : « Je mourrai de cette maladie, et tu voudras une autre femme. Or, les femmes sont maintenant les arbitres des largesses. Ce serait cependant mal à toi que de ruiner ton fils ; aussi je te demande de ne pas te remarier que tu n'aies vu une ronce à deux têtes sur ma tombe. » Il le lui promit. Elle appela alors son précepteur (1) et lui demanda de nettoyer complètement sa tombe tous les ans de façon que rien ne pût croître dessus.

La reine mourut. Le roi envoya chaque jour un serviteur pour voir s'il poussait quelque chose sur la tombe. Au bout de sept ans, le précepteur négligea ce qu'il avait promis de faire. Un jour de chasse, le roi se rendit au cimetière ; il voulait voir la tombe lui-même parce qu'il songeait à se remarier : la ronce avait poussé desssus ! Aussitôt, il tint conseil pour savoir où il trouverait une femme. Un de ses conseillers lui dit : « Je sais une femme qui te

v. Stuart Glennie, *Arthurian Localities*, Edinburgh, 1869). On dit encore dans la Bretagne française : *fort comme un Artu.*

(1) *Athraw* ou *Athro*. La coutume chez les anciens Gallois était d'avoir un *athraw* pour la famille : « Il y a trois choses qu'un Gallois, possesseur de terres, doit garder et entretenir : une femme légitime, un homme armé, s'il ne peut lui-même porter les armes et un professeur domestique (*Athraw teuluaidd. Ancient laws*, II, p. 514, 31). Le *bardd* remplissait souvent ce rôle ; c'était lui, en particulier, qui tenait les généalogies. *Athro* désigne peut-être ici le *confesseur*, ou plutôt un de ces clercs familiers qui, en France au XIIIe siècle, cumulaient, sous le nom de *latiniers*, les fonctions d'interprète, de rédacteur et de chapelain. (V. Lecoy de la Marche, *La Société au XIIIe siècle*, p. 191).

conviendrait bien : c'est celle du roi Doged (1). » Ils décidèrent d'aller la prendre. Ils tuèrent le roi, enlevèrent sa femme et sa fille unique et s'emparèrent de ses Etats.

Un jour, la dame alla se promener. Elle se rendit à la ville chez une vieille sorcière (2) à qui il ne restait plus une dent dans la bouche : « Vieille, » lui dit-elle, « veux-tu me dire, au nom de Dieu, ce que je vais te demander ? Où sont les enfants de celui qui m'a enlevée par violence ? » — « Il n'en a pas, » dit la vieille. — « Que je suis malheureuse, » s'écria la reine, « d'être tombée entre les mains d'un homme sans enfants ! » — « Inutile de gémir, » repartit la vieille : « il est prédit qu'il aura un héritier de toi, quand même il n'en aurait pas d'une autre. D'ailleurs, console-toi : il a un fils. » La princesse retourna joyeuse à la maison, et dit à son mari : « Pourquoi caches-tu tes enfants de moi ? » — « Je ne le ferai pas plus longtemps, (3) » dit le roi. On envoya chercher le fils et on l'amena à la cour. Sa belle-mère lui dit : « Tu ferais bien

(1) D'après Rees, *Welsh Saints*, p. 209 (voy. Lady Guest, *Mab.*, II, p. 320), il y aurait eu un roi Doged, fils de Cedig ab Ceredig ab Cunedda Wledig, frère de l'évêque Avan, fondateur de Llan-Avan en Breconshire. Il a été mis au nombre des saints, et a donné son nom à Llan-Ddoged, dans le Denbighshire. Il aurait vécu de 500 à 542.

(2) *Vieille sorcière* dans le sens figuré du mot (cf. *vieille fée*). Le mot breton *groac'h* a tous les sens du gallois *gwrach*.

(3) Tout ce passage se trouve dans la version galloise des *Sept Sages de Rome* des *Selections from Hengwrt mss.* II, p. 301, v. J. Loth, *Revue Celtique*, XXIII, p. 349.

de prendre une femme. J'ai justement une fille qui conviendrait à n'importe quel noble au monde. » — « Je n'ai pas encore l'âge de me marier (1), » répondit-il. Alors elle s'écria : « Je jure que tu auras cette destinée que ton flanc ne se choquera jamais à celui d'une femme que tu n'aies eu Olwen, la fille d'Yspaddaden Penkawr. » Le jeune homme rougit (2) et l'amour de la jeune fille le pénétra dans tous ses membres, quoiqu'il ne l'eût jamais vue. « Mon fils, » lui dit son père, « pourquoi changes-tu de couleur ? Qu'est-ce qui t'afflige ? » — « Ma belle-mère m'a juré que je n'aurais de femme que si j'obtenais Olwen (3), la fille d'Yspaddaden Penkawr. » — « C'est pour toi chose facile. Arthur est ton cousin. Va le trouver pour qu'il arrange ta chevelure (4) : demande-le lui comme présent. »

(1) D'après la plus ancienne rédaction des lois galloises, celle de Gwynedd ou Nord-Galles, à douze ans on pouvait marier les filles (les donner à un mari : *rody y wr*). L'âge, pour le garçon, devait être quatorze ans révolus, car, à partir de cet âge, il est maître de ses actes, il possède en propre ; son père n'a plus sur lui droit de correction (*Ancient laws*, I, p. 202, 8 ; 204, 3). Il va sans dire que, dans la réponse de Kulhwch, il ne s'agit pas de l'âge fixé par la loi.

(2) Voir la note à *honneur*, à la page 127.

(3) Dafydd ab Gwilym, chantant une femme, l'appelle *fain Olwen*, « mince, svelte Olwen » (p. 162); on trouve une comparaison semblable, *Iolo mss.*, p. 239.

(4) D'après la *Cyclopaedia* de Rees, citée par lady Guest, au VIIIe siècle, c'était la coutume, dans les familles de marque, de faire couper, la première fois, les cheveux de leurs enfants par des personnes qu'elles avaient en estime particulière : ces personnes

Le jeune homme partit sur un coursier à la tête gris-pommelée, vieux de quatre hivers, aux cuisses puissamment articulées, au sabot brillant comme un coquillage, une bride aux chaînons d'or articulés à la bouche, avec une selle d'or d'un grand prix. Il portait deux javelots d'argent bien aiguisés, une lance à pointe saillante (1), d'une bonne coudée jusqu'à la pointe, en prenant pour mesure le coude d'un homme de forte corpulence, capable d'atteindre le vent et de lui tirer du sang : elle était plus

devenaient comme les pères spirituels ou parrains des enfants. Constantin envoie au pape les cheveux de son fils Héraclius, comme un gage qu'il désire faire de lui, pour Héraclius, un père adoptif. Guortigern ayant eu un fils de sa fille, la poussa à aller porter l'enfant à Germain, l'évêque, en disant qu'il était son père. Germain dit à l'enfant : « *Pater tibi ero, nec te permittam nisi mihi novacula cum forcipe et pectine detur, et ad patrem tuum carnalem tibi dare liceat.* » L'enfant va droit à Guortigern, et lui dit : « *Pater meus es tu, caput meum tonde, et comam capitis mei pecte.* » (*Hist.*, XXXIX.) Le mot *diwyn* (v. notes critiques) indique ici donc l'action de mettre en ordre, *couper et peigner* la chevelure. Ce même usage existait chez les Germains (V. Loth, *Revue Celt.*, 1890, p. 495-496). Il semble aussi, d'après ce passage, que cette opération ne soit pas destinée à faire d'un enfant un fils spirituel, mais qu'elle soit réservée au père et aux parents.

(1) Notes critiques. Le *glaive* au moyen âge, dans nos romans français, est une lance. *Le gleif* gallois, qui lui est emprunté, a le même sens. Dans le *Brut Gr. ab Arthur* (*Myv. arch.*, 532.2), Arthur se ceint de son épée *Caletvwlch*; puis il prend en mains, un *gleif* du nom de *Ron uwchel*. Or dans les *Nod.* correspondantes, tirées d'un ms du XIIe-XIIIe siècle (*Myv. arch.*, p. 589, n° 510), le mot *gleif* est remplacé par *gwaew ;* lance. De même dans le *Brut Tysilio.* (*ibid.*, 463.1), la lance est appelée *Rongymyniat* : dans Kulhwch (texté, p. 105) c'est *Rongomiant.*

prompte que la chute de la première goutte de rosée de la pointe du roseau sur le sol au moment où elle est la plus abondante, au mois de juin. A sa hanche pendait une épée à poignée d'or, à lame d'or, à la garde formée d'une croix émaillée d'or et de la couleur de l'éclair du ciel ; dans la croix était une *lanterne* d'ivoire (1). Devant lui s'ébattaient deux lévriers au poitrail blanc, à la peau tachetée, portant chacun au cou un collier de rubis allant de la jointure de l'épaule à l'oreille. Celui de gauche passait à droite, celui de droite à gauche, jouant ainsi autour de lui comme deux hirondelles de mer. Les quatre sabots de son coursier faisaient voler quatre mottes de gazon, comme quatre hirondelles en l'air, par dessus sa tête, tantôt plus haut, tantôt plus bas. Il avait autour de lui un manteau de pourpre à quatre angles, une pomme d'or à chaque extrémité de la valeur de cent vaches chacune (2). Sur

(1) Le texte gallois porte *lugorn olifant yndi* (et une *lugorn* d'ivoire en elle). On pourrait songer à traduire *lugorn* par *corne de guerre* mais c'est un sens très rare. Il s'agit peut-être d'une *lanterne* dans la croix ou le pommeau de l'épée. *Lanterne* désignait quelquefois, au moyen âge, un joyau renfermant des boules de senteur; d'après Littré, on donne encore ce nom à la partie de la croix d'un évêque, ou du bâton d'un chantre, qui est à jour. Les pommeaux d'épée, au moyen âge, étaient souvent à jour ; souvent ils renfermaient, sous un chaton, des reliques sur lesquelles on jurait (Voy. Viollet-le-Duc, *Dictionnaire du mobilier français*, V, p. 378). Peniarth, IV (L. Blanc 483), a *lloring* au lieu de *lugorn* mais le sens est inconnu.

(2) Chez les anciens Bretons, comme chez les Irlandais, la valeur commerciale était appréciée en têtes de bétail. C'est encore la

ses chausses et ses étriers, depuis le haut de la cuisse jusqu'au bout de son orteil, il y avait de l'or pour une valeur de trois cents vaches. Pas un brin d'herbe ne pliait sous lui, si léger était le trot du coursier, qui le portait à la cour d'Arthur.

Le jeune homme dit : « Y a-t-il un portier ? » — Oui : et toi, que ta langue ne reste pas silencieuse — pourquoi salues-tu ? (1). Moi, je fais le portier pour Arthur tous les premiers de l'an ; tout le reste de l'année, ce sont mes lieutenants : Huandaw (2), Gogigwc, Llaeskenym, et Pennpingyon qui marche sur la tête pour épargner ses pieds, non pas dans la direction du ciel ni de la terre, mais comme une pierre roulante sur le sol de la cour. » — « Ouvre la porte ? » — « Je ne l'ouvrirai pas. » — « Pourquoi ? » — « Le couteau est allé dans la viande, la boisson dans la corne (3). On s'ébat dans la salle d'Arthur.

façon de compter, dans les lois d'Howel Da, rédigées au dixième siècle, mais dont le plus ancien manscrit remonte au douzième siècle. C'est un souvenir de l'époque où la richesse consistait surtout en troupeaux.

(1) Voir *Notes Critiques* à la page du texte 103, lignes 6 et 7.

(2) *Huandaw*, « qui entend bien ; » *Gogigwc* est probablement une faute du copiste pour *Gogihwc*, épithète qu'on trouve dans le Gododin d'Aneurin (Skene, *Four ancient books of Wales*, p. 90, vers 13), mais dont le sens n'est pas certain ; *Llaesgenym* est peut-être altéré aussi ; Pen. 4 a *Laes Kemyn* peut-être pour *Llaes Kevyn* ; le premier terme, *llaes*, vient du latin *laxus ;* Owen Pughe donne à *Pennpingion* le sens de *tête branchue*, en rapprochant *pingion* de *pingc*.

(3) Le mot *gallois* indique que la corne à boire était faite primitivement et ordinairement aussi, sans doute, de corne de buffle

On ne laisse entrer que les fils de roi d'un royaume reconnu ou l'artiste qui apporte son art (1). On donnera à manger à tes chiens et à tes chevaux ; à toi on offrira des tranches de viandes cuites et poivrées (2), du vin à pleins bords et une musique agréable. On t'apportera la nourriture de trente hommes au logis des hôtes, là où mangent les gens de pays lointains et ceux qui n'auront pas réussi à entrer dans la cour d'Arthur. Tu ne seras pas plus mal là qu'avec Arthur lui-même. On t'offrira une femme pour coucher avec toi, et les plaisirs de la musique. Demain, dans la matinée, lorsque le portail s'ouvrira devant la compagnie qui est venue ici aujourd'hui, c'est devant toi le premier qu'elle s'ouvrira et tu pourras choisir ta place où tu voudras dans la cour d'Arthur du haut en bas. » — « Je n'en ferai rien, » dit le jeune homme ;

ou bœuf sauvage. D'après les lois galloises, la corne à boire du roi, la corne qu'il portait dans ses expéditions, et la corne du chef des chasseurs, devaient être de bœuf sauvage (*Ancient laws*, If p. 294).

(1) Le même trait de mœurs se retrouve chez les anciens Irlandais. Quand *Lug*, fils d'Eithlenn, sorte de Mercure irlandais, se présente au palais royal de Tara, le portier refuse de le laisser entrer à moins qu'il ne soit maître en quelque art ou profession (O'Curry, *On the manners*, III, p, 42).

(2) Le *dystein* ou intendant du roi devait fournir au cuisinier certaines herbes ; la seule qui soit spécifiée, c'est le poivre (*Ancient laws*, I, p. 48). Les viandes poivrées sont en honneur aussi dans nos romans de chevalerie : « *poons rostis et bons cisnes* (*cygnes*) *pevreis*, » vers 1560, dans *Raoul de Cambrai*, édition de la Société des anciens textes français.

« si tu ouvres la porte, c'est bien ; si tu ne l'ouvres pas, je répandrai honte à ton maître, à toi déconsidération, et je pousserai trois cris (1) tels à cette porte qu'il n'y en aura jamais eu de plus mortels depuis Pengwaedd (2), en Kernyw (3) (Cornouailles an-

(1) Le *cri perçant* (*diaspad*) était un moyen légal de protestation d'après les lois. Il était encore en usage, d'après le code de Gwynedd, dans le cas où un descendant au neuvième degré venait réclamer une terre comme lui appartenant : on l'appelait *diaspat uwch annwvyn* ou cri plus haut que l'abîme (*Ancient laws*, I, 173, 174. 2). D'après le code de Gwent, le *diaspat egwan* ou cri de détresse, était légal au Gallois à qui on refusait l'aide de la loi dans la cour du roi ou devant le juge, au sujet de son patrimoine, ou aux descendants au neuvième degré, pour protester contre une déchéance de propriété (*Ancient laws*, I, p. 774, 7). Sur la clameur chez les Français comme protestation contre un décret du souverain, v. Paulin Paris, *Romans de la Table Ronde*, IV, notes.

(2) Dans les *Lois*, I, p. 184, on a Penryn Penwaed y Kernyw. Ce serait, d'après l'éditeur, aujourd'hui Penwith en Cornwall. Au lieu de Pen Blathaon yn y Gogled, les Lois portent Penryn Blathaon ym Prydyn, c'est-à-dire en Ecosse ; on suppose que c'est Caithness. D'après les *Lois*, Dyvynwal Moelmut aurait fait mesurer l'île de Bretagne et aurait trouvé, de Penryn Blathaon à Penryn Penwaed, 900 milles, et de Crygyll en Anglesey jusqu'à la Manche, 500 milles. Din Sol est l'ancien nom du Mont St-Michel de Cornwall ; Esgeir Oervel est inconnu.

(3) *Kernyw* est le nom gallois de la Cornouailles anglaise, le même que celui de la Cornouailles armoricaine : *Kernèo* et *Kerné*. Le Kernyw est parfois confondu avec le Devonshire. Dyvneint (Devon) a désigné tout le territoire des anciens Domnonii, la deuxième grande tribu émigrée en Armoriqne à la suite des invasions saxonnes. Ce n'est pas sans surprise que j'ai trouvé, dans un poète gallois du douzième siècle, Llywarch ab Llywelyn à propos de Penwaedd, *Dyvneint*, nom gallois du Devon à la place de Kernyw : *O Pennwaed Dyvneint hyd pentir Gafran* (*Myv. arch.*,

glaise), jusqu'au fond de Din Sol, dans le Nord (1), et à Esgeir Oervel (2), en Iwerddon (Irlande) : tout ce qu'il y a de femmes enceintes dans cette île avortera ; les autres seront accablées d'un tel malaise que leur sein se retournera et qu'elles ne concevront jamais plus. » Glewlwyt Gavaelvawr (3) lui répondit : « Tu auras beau crier contre les lois de la cour d'Arthur, on ne te laissera pas entrer que je n'aie tout d'abord été en parler à Arthur. »

p. 200, col. 1) ; de même dans un poème anonyme fort curieux, la table d'Arthur est mise en Dyvneint (*Myv. arch.*, p. 130, col. 12). Egerton Phillimore (*Owen's Pembrokeshire II*, p. 372, note de la page 371) veut assimiler *Penwaedd* à *Penwith*, c'est-à-dire la pointe de Land's End en Cornwal, ce qui est phonétiquement impossible : aussi loin qu'on peut remonter, on a *Penwith* ou *Penwiď* (*Penwiď*, pointe en vue : cf. *Gwiď-va*). Dans les *Oxford Bruts*, p. 292, il est dit qu'Henri Ier réunit des troupes de tout son royaume en 1111, depuis *Penryn Pengwaedd* en *Irlande* jusqu'à *Penryn Blataon* dans le Nord. *Penryn Blataon* est le *Pen Blathaon* qui dans le roman de Kulhwch (plus bas) est mis en Ecosse. Les Bruts, p. 73, mentionnent cependant un Penryn *Kernyw*, qui doit être Penryn près Falmouth. L'erreur pour *Pengwaedd* est manifeste. Il y a un *Penwaed* en Galles ; *wng Penwaed barth a plorth Gemais* (*Myv. arch.*, 132.2).

(1) Dans les *Mabinogion*, le Nord est le pays des Bretons du nord de l'Angleterre, depuis le Cumberland jusqu'à la Clyde ; voir la note à Kymry, plus haut *Mabin. de Branwen*. D'après la vie de Saint Cadoc (Rees, *Lifes of the Cambro-brit. saints*, p. 65), *Dinsol* est le nom cornique du Mont Saint-Michel, de Cornwall dans la baie de Penzance (J. Loth, *Revue Celt.*, 1899, p. 207).

(2) Comme l'a fait remarquer Kuno Meyer (*Early relations between Gael and Brython*, *Society of Cymmrodorion*, 1896, p. 35), c'est une déformation de *Sescenn Uairbhéoil* en Leinster, mentionné fréquemment comme séjour de héros.

(3) *Glewlwyt à la forte étreinte*. On le trouve déjà dans le *Livre noir*, remplissant ses fonctions de portier, mais non, à ce qu'il semble, celles de portier d'Arthur (Skene, II, p. 50, v. 24).

Glewlwyt se rendit à la salle : « Y a-t-il du nouveau à la porte ? » dit Arthur. — « Les deux tiers de ma vie sont passés ainsi que les deux tiers de la tienne. J'ai été à Kaer Se et Asse, à Sach et Salach, à Lotor et Fotor ; j'ai été à la grande Inde et à la petite ; j'étais à la bataille des deux Ynyr (1) quand les douze otages furent amenés de Llychlyn (de Scandinavie) ; j'ai été en Europe (Egrop), en Afrique, dans les îles de la Corse (Corsica), à Kaer Brythwch, Brythach et Nerthach ; j'étais là lorsque tu tuas la famille de Cleis fils de Merin ; lorsque tu tuas Mil Du, fils de Ducum ; j'étais avec toi quand tu conquis la Grèce en Orient ; j'ai été à Kaer Oeth et Anoeth (2) ; j'ai été à Kaer Neven-

(1) La légende galloise distingue deux Ynyr : Ynyr Gwent et Ynyr Llydaw ou Ynyr d'Armorique. Ynyr Gwent serait, d'après le *Liber Landavensis*, p. 111, le père d'un prince Idon, contemporain de saint Teliaw. L'Ynyr armoricain serait fils du roi Alan, et neveu de Cadwaladr (Gaufrei de Monmouth, éd. San-Marte, XII, 19, écrit Iny ; *Brut Tysilio*, p. 475, col. 2). Taliesin célèbre les exploits d'un Ynyr (Skene, II, p. 167, v. 25 ; p. 168, v. 8 et suivants ; au vers 25 le poète parle des *gwystlon* ou otages d'Ynyr).

(2) Au lieu de Kaer Oeth ac Anoeth, on trouve généralement Carchar (prison) Oeth ac Anoeth. D'après les *Iolo mss.*, p. 187, après la destruction complète des envahisseurs romains par les Bretons gouvernés par Caradawc ab Bran, Manawyddan, fils du roi Llyr, fit rassembler de toutes parts leurs ossements, et en mêlant la chaux aux os, il fit une immense prison destinée à enfermer les étrangers qui envahiraient l'île, et les traîtres à la cause de la patrie. La prison était ronde ; les os les plus gros étaient en dehors ; avec les plus petits, qui étaient en dedans, il ménagea différents cachots ; il y en eut aussi sous terre spécialement destinés aux traîtres. Le *Livre noir* fait mention de la famille d'Oeth

hyr : nous avons vu là neuf rois puissants, de beaux hommes ; eh bien ! je n'ai jamais vu personne d'aussi noble que celui qui est à la porte d'entrée en ce moment ! » — « Si tu es venu au pas, dit Arthur, retourne en courant. Que tous ceux qui voient la lumière, qui ouvrent les yeux et les ferment, soient ses esclaves ; que les uns le servent avec des cornes montées en or, que les autres lui présentent des tranches de viandes cuites et poivrées, en attendant que sa nourriture et sa boisson soient prêtes. C'est pitié de laisser sous la pluie et le vent un homme comme celui dont tu parles. » — « Par la main de mon ami, » s'écria Kei (1),

et Anoeth (Skene, 31, 8). D'après les *Triades du Livre rouge* (*Mab.*, p. 300, 1 ; 306, 9), Arthur aurait été trois nuits dans cette prison avec Llyr Lledyeith, Mabon, fils de Modron, et Geir, fils de Geiryoed ; il aurait été délivré par Goreu, fils de Kustennin, son cousin. Nous retrouvons plusieurs de ces personnages dans notre *mabinogi*. Les noms des prisonniers diffèrent, p. 306 (v. plus bas à propos de Modron). Le sens de *oeth* et *anoeth* ici n'est pas sûr. La terre *oeth* est une terre cultivée et boisée ; la terre *anoeth* est une terre inculte (Iolo mss., p. 189 ; cf. Silv. Evans, *Welsh* de *Dict.*). Mais *oeth* a aussi le sens de *richesses*, joyaux, présents, ainsi qu'*anoeth* : (cf. — *oeth* dans *cyf-oeth*, richesse, puissance ; cf. irl., *cumachte*).

(1) *Kei* est un des personnages les plus connus des légendes galloises. Dans les *mabinogion* qui ont subi l'influence française et dans les romans français il est brave, mais bavard, *gabeur*, et il n'est pas toujours heureux dans ses luttes. Dans ce *mabinogi* il a ses véritables traits ; il commence déjà cependant à gaber. Le *Livre noir* le présente comme un compagnon d'Arthur, et un terrible guerrier « quand il buvait, il buvait contre quatre, quand il allait au combat, il se battait contre cent » (Skene, p. 50, XXXII ; 52, v. 5, v. 17 et suiv.). D'après les *Triades* (*Mab.*, 303, 3),

«si on suivait mon conseil, on ne violerait pas les lois de la cour pour lui.» — « Tu es dans le faux, cher Kei, dit Arthur ; nous sommes des hommes de marque à proportion qu'on a recours à nous ; plus grande sera notre générosité, plus grandes seront notre noblesse, notre gloire et notre considération. »

Glewlwyt se rendit à l'entrée et ouvrit la porte au jeune homme. Quoique tout le monde descen-

c'est un des trois *taleithawc* ou chefs portant sur le casque une large couronne d'or, avec Gweir, fils de Gwystyl, et Drystan, fils de Tallwch. Les poètes gallois du moyen âge (*Gogynveirdd*), du XIIe au XVe siècle, font de fréquentes allusions à Kei : *Myv. arch.*, 278, col. 2 : *Mae yn gyveill grymus val Kei gwynn* (il est un ami fort comme Kei béni) ; *ibid.*, p. 328, col. 2 : *Wryd Cai* (la vaillance de Kei) ; *ibid.*, p. 329, col. 1 : *Cai boneddigaidd* (noble comme Kei) ; *ibid.*, p. 332, col. 1 : *Pwyll Cai* (la raison, le sens de Kei) ; *Davydd ab Gwilym*, p. 323 (éd. de 1873), contre Rhys Meigen : *Nid gwrol Gai hir*, ce n'est pas un brave comme Cai le long ; *Llewis Glyn Cothi*, p. 309, 15, cite aussi *Kai hir* (Kai le long). Il est fils de Kynyr, mais il semble bien, d'après une phrase de notre *mabinogi* et un poème des plus singuliers de la *Myv. arch.*, qu'il y ait eu des divergences d'opinion ou des doutes sur ce point. Dans ce poème, qui est un dialogue entre Gwenhwyvar et Arthur qu'elle n'a pas reconnu, il est appelé fils de Sevyn. Gwenhwyvar le vante comme un guerrier incomparable ; elle déclare à Arthur qu'à en juger par son apparence, il ne tiendrait pas Cai, lui centième ; à quoi Arthur répond que, *quoiqu'il soit petit*, il en tiendrait bien cent tout seul (*Myv. arch.*, p. 130, col. 2). Pour les qualités merveilleuses de Kei, voir plus bas. Gaufrei de Monmouth le donne comme *dapifer* d'Arthur (IX, 11, 12, 13 ; X, 3, 6, 9, 13) ; il a, en effet, les fonctions propres au *dystein* dans le *mabinogi* d'Owen et Lunet. La forme de son nom, dans les romans français, *Keu*, est bien galloise (prononcez *Keï*). D'après notre *mabinogi*, il aurait été tué par Gwyddawc ab Menestyr (149).

dît à l'entrée sur le montoir de pierre, Kulhwch, lui, ne mit pas pied à terre et entra à cheval. « Salut ! s'écria-t-il, chef suprême de cette île ; salut aussi bien en haut qu'en bas de cette maison, à tes nobles, à ta suite, à tes capitaines ; que chacun reçoive ce salut aussi complet que je l'ai adressé à toi-même (1). Puissent ta prospérité, ta gloire et ta considération être au comble par toute cette île. » — « Salut aussi à toi, dit Arthur ; assieds-toi entre deux de mes guerriers ; on t'offrira les distractions de la musique et tu seras traité comme un prince royal, futur héritier d'un trône, tant que tu seras ici. Quand je partagerai mes dons entre mes hôtes et les gens de loin, c'est par ta main que je commencerai, dans cette cour. » — « Je ne suis pas venu ici, dit le jeune homme, pour gaspiller nourriture et boisson. Si j'obtiens le présent que je désire, je saurai le reconnaître et le célébrer ; sinon, je porterai ton déshonneur aussi loin qu'est allée ta renommée, aux quatre extrémités du monde. » — « Puisque tu ne veux pas séjourner ici, dit alors Arthur, tu auras le présent qu'indiqueront ta tête et ta langue, aussi loin que sèche le vent, que mouille la pluie, que tourne le soleil, qu'étreint la mer, que s'étend la terre, à l'exception de mon navire et de mon manteau, de Kaledvwlch (2),

(1) Une formule de salut aussi développée et analogue se retrouve dans un poème de la *Myv. arch.*, p. 248, col. 2, attribué à Elidyr Sais (XII-XIII, s.).

(2) *Caledvwlch*, de *calet* « dur, » et de *bwlch* « entaille, brèche » ;

mon épée, de Rongomyant, ma lance ; de Gwyneb Gwrthucher, mon bouclier (1); de Karnwenhan (2), mon couteau, et de Gwenhwyvar (3), ma femme ;

« dur à entailler ? » ou « qui entaille durement. » Une épée célèbre dans l'épopée irlandaise, l'épée de Leité, qui lui venait d'une demeure de fées, porte un nom analogue, *Calad-bolg*, qu'O'Curry traduit par « *hard-bulging* » (O'Curry, *On the manners* II, p. 320). — *Rongomyant : ron* signifie *lance ;* le second terme n'est pas clair. C'est *Ron uwchel et Rongoruchel* dans le *Brut Gr. ab Arthur* (*Myv. arch.*, p. 32,2 et *Nod.* 500), *Rongymynyat* ou *Lance qui taille*, dans le *Brut Tys.* (*Ibid.*, p. 163-178.)

(1) *Gwyneb Gwrthucher ; gwyneb*, « visage, » *gwrthucher* « soir » (Cf. cornique *gwrthuher* : Vocab. cornique, *Zeuss, Gr. Celt. app.*).

(2) *Karnwenhan ;* le premier terme, *carn*, signifie « manche ; » *gwenàn* a, dans les dictionnaires, le sens de *ampoule* ou *pustule* sous la peau ; il est plus probable qu'on a affaire ici à un diminutif de *gwen* « blanche » : *kyllell*, « couteau, » est féminin : *Karnwenhan* « *à manche blanc* ou *à peu près blanc.* »

(3) *Gwenhwyvar*, la *Gvanhumara* de Gaufrei de Monmouth, et la Genièvre des romans français. Suivant Gauffrei, IX, 9, elle serait de race romaine, et élevée par Cador, duc de Cornouailles. Les traditions galloises lui donnent toutes, comme père, Gogrvan ou Gogvran Gawr, même le Brut Tysilio, *Myv.*, p. 464, col. 1 ; *Triades du Livre rouge*, *Mabin.*, p. 302, 10 (cf. *Myv. arch.*, p. 396, 16) : « Trois principales dames d'Arthur : Gwenhwyvar, la fille de Gwryt Gwent, Gwenhwyvar, le fille de [Gwythyr], fils de Greidiawl, et Gwenhwyvar, la fille de Ocurvan Gawr » (*Myv.* : *Ocurvran Gawr*). Il y a un *Caer Ogrvan* à un mille au nord d'Oswestry, d'après les éditeurs de *Llewis Glyn Cothi*, p. 307, vers 28 : le poète (XVe s.) mentionne Kaer Ogyrvan. D'après les *Triades*, le soufflet que lui donne Gwenhwyvach est la cause de la bataille de Camlan, où périt Arthur ; elle aurait été également arrachée de sa chaise royale à Kelli Wic, en Kernyw, par Medrawt, neveu d'Arthur, et soufletée par lui (*Triades Mab.*, 301, 18, 24, 25; *Myv. arch.*, p. 398, col. 2); une triade ajoute qu'il aurait

j'en prends Dieu à témoin, je te le donnerai avec plaisir. Indique ce que tu voudras. » — « Je veux que tu mettes en ordre ma chevelure. » — « Je le ferai. » Arthur prit un peigne d'or, des ciseaux aux anneaux d'argent, et lui peigna la tête. Il lui demanda ensuite qui il était: « Je sens que mon cœur s'épanouit vis-à-vis de toi ; je sais que tu es de mon sang: dis-moi qui tu es. » — « Je suis Kulhwch, répondit le jeune homme, le fils de Kilydd, fils du prince Kelyddon, par Goleuddydd, ma mère, fille du prince Anllawdd. » — « C'est donc vrai, tu es mon cousin. Indique tout ce que tu voudras et tu l'auras ; tout ce qu'indiqueront ta tête et ta langue, sur la justice de Dieu et les droits de ton royaume, je te le donnerai volontiers. »

« Je demande que tu me fasse avoir Olwen, la fille d'Yspaddaden Penkawr, et je la réclamerai aussi à tes guerriers. » Voici ceux à qui il réclama

eu des rapports criminels avec elle (*Myv.*, p. 406, col. 1). On sait que Gaufrei la fait enlever par Medrawt ; à l'arrivée d'Arthur elle entre dans un monastère. Les romans français en font l'amante de Lancelot du Lac. Un proverbe gallois a conservé le souvenir de Gwenhwyvar :

Gwenhwyvar merch Ogyrvan Gawr
Drwg yn vechan, waeth yn vawr.

« Gwenhwyvar, la fille de Gogyrvan Gawr, mauvaise étant petite, pire devenue grande (*Myv. arch.*, p 863, col. 1). »

Gwenhwyvar (blanc fantôme ou blanche fée) est identique à l'irland. *Finnabair* : les deux mots sont composés de *vindo-* (*fém. vindā, vendā*), blanc et de *seimari* ou *seibari*, fantôme, fée : cf. irl. mod. *siabhra* ; gaëlique *siabhrach*, a fairy ; irl. moyen *Siabur* = *Seibaro-*.

son présent : Kei ; Bedwyr (1) ; Greidawl Gallto-vydd (2) ; Gwythyr, fils de Greidawl (3) ; Greit, fils d'Eri (4) ; Kynddelic Kyvarwydd (5) ; Tathal Tywyll Goleu (6) ; Maelwys, fils de Baeddan (7) ; Knychwr, fils de Nes (8) ; Kubert, fils de Daere (9) ;

(1) Voir plus bas.

(2) Un des trois *Gallovydd* ou maître ès machines, de l'île de Bretagne, avec Drystan, fils de Tallwch et Gwgon, fils de Gwron (*Triades Mab.*, p. 304, 24). D'après d'autres triades, il est fils d'Envael Adran (Skene, II, app., p. 458 : au lieu de Gwgon Gwron, Gweir Gwrhyt vawr). Suivant les *Iolo mss.*, p. 6, n° 29, il battit une population étrangère, les Corraniaid, dont une partie passa en Alban (Ecosse), et l'autre en Irlande. D'après une autre tradition, ce serait un possesseur de flottes, un roi de la mer (*Iolo mss.*, p. 263, 13).

(3) V. plus bas.

(4) V. plus bas.

(5) Dans le poèmes sur les tombes, *Livre noir*, éd. Skene, p. 32. la tombe d'un Kindilic, fils de Corknud, est mentionnée comme une tombe d'*alltud* ou étranger. C'est aussi le nom d'un fils de Llywarch Hen (*Livre noir*, p. 48, 34 ; 61, 25).

(6) *Tywyll Goleu*, « sombre clair. » V. notes critiques.

(7) L'auteur a vu un rapport entre le second terme *wys*, dans *Maelwys*, et *Baeddan* : *Gwys*, cf. breton *gwes*, « truie » ; *Baeddan*, diminutif de *baedd*, porc ou sanglier mâle.

(8) C'est le nom du célèbre roi d'Ulster *Conchobar mac Nessa* (Kano Meyer, *Early relations between Gael and Brython*, 1896, p. 35).

(9) Kubert est, sans doute, une faute du copiste ou de plusieurs copistes successifs. Il y a un fils de Daere bien connu, c'est *Conroi* ou *Cúroi*. Curoi, roi de West Munster, fut tué traîtreusement par le plus grand héros de l'épopée irlandaise, Cuchulain, qui emmena Blanait, la femme de Curoi, avec lui en Ulster. Le fidèle barde et harpiste de Curoi, Ferceirtne, se rendit à la cour de Cuchulain, un jour où les chefs étaient assemblés à Rinn Chin Bearraidhe, sur une colline à pic ; il se rapprocha de Blanait, en causant l'amena sur le bord du précipice, et, lui jetant les bras

Percos, fils de Poch; Lluber Beuthach; Korvil Bervach ; Gwynn, fils d'Esni ; Gwynn, fils de Nwyvre (1) ; Gwynn, fils de Nudd (2) ; Edern, fils de Nudd (3) ; Garwy (4), fils de Gereint ; le prince Flewddur Flam (5) ; Ruawn Pebyr, fils de Dorath (6) ;

autour du corps, il se précipita avec elle du haut de la colline. On trouve, parmi les poèmes attribués à Taliesin, une élégie sur la mort de Corroi mab Dayry ; le nom de Cuchulain s'y trouve mentionné (Cocholyn). Le poème n'a pas été compris par Stephens, comme le fait remarquer Skene, qui ne l'a pas d'ailleurs bien traduit non plus. Sur *Conroi*, v. O'Curry, *On the manners*, II, p. 9, 10, 97, 199, 358 ; III, 15, 75, etc.

(1) *Nwyvre*, firmament, empyrée.

(2) V. plus bas.

(3) Edern, qui joue un rôle important dans le *mabinogi* de Geraint ab Erbin, est devenu, comme beaucoup d'autres héros, un saint. Il a donné son nom à Bod-Edern, en Anglesey, et à Lann-Edern, arrond. de Châteaulin, Finistère (v. *Myv. arch.*, p. 424, col. 1). Il est fait mention de lui chez les poètes : *Edern llit*, « la colère d'Edern, » *Myv. arch.*, p. 282, col. 1 ; *Ochain Edern* « soupir comme celui d'Edern » (*Myv. arch.*, p. 302, col XIII-XIVe s.).

(4) Le ms. porte *Adwy* : c'est une faute pour *Arwy*, qui est lui-même pour *Garwy*. Garwy, fils de Geraint, est un des personnages les plus souvent cités : *Myv. arch.*, p. 411, col. 1, c'est un des trois chevaliers amoureux et généreux de la cour d'Arthur, avec Gwalchmei et Cadeir, fils de Seithin Saidi ; un poète cite sa vaillance (*Myv.*, p. 293, col. 2 ; 323. col. 1), un autre sa générosité (*Myv.*, p. 328, col. 2), cf. *Llew-Glyn Cothi*, p. 161, v. 21 : *Gwryd Garwy*, « la vaillance de Garwy ; » *Daf. ab Gwil.*, p. 191 ; c'est l'amant de Creirwy : le poète Hywel ab Einiawn Llygliw (1330-1370) compare une femme à Creirwy la belle, qui l'a ensorcelé comme Garwy (*Myv. arch.*, p. 339, col. 1).

(5) Un des trois *unbenn* (prince, chef) de la cour d'Arthur, avec Goronwy, fils d'Echel, et Kadyrieith (*Triades Mab.*, 303, 13 ; cf. *Triades*, Skene, II, p. 456) ; Pen-4 (L. Rh. 460) : *Flewdwr Flam wledic* : *flam* est emprunté au latin *flamma*.

(6) Un des trois *Gwyndeyrn* (beaux rois ou rois bénis) de l'île

Bratwen, fils du prince Moren Mynawc ; Moren Mynawc lui-même ; Dalldav, fils de Kimin Cov (1) ; [Run ou Dyvyr], fils d'Alun Dyved (2) ; [Kas], fils de Saidi ; [Kadwri], fils de Gwryon ; Uchtrut Ardwyat Kat (3) ; Kynwas Kurvagyl ; Gwrhyr Gwarthegvras (4) ; Isperyr Ewingath (5) ; Gallcoyt Govynyat ; Duach, Grathach (6) et Nerthach,

de Bretagne, avec Owein, fils d'Uryen, et Run, fils de Maelgwn. Le nom de son père est tantôt Dorarth, tantôt Deorath ; il faut prob. lire Deorarth ? (*Triades Mab.*, 303, 8 ; cf. *Triades*, Skene, II, p. 456). Il y a un autre Ruvawn, fils de Gwyddno, plus connu. La forme préférable de ce nom paraît-être *Ruvawn* — *Rômànus* ; vieux gallois *Rumaun* (moyen bret. *Rumon*) ; on la trouve dans les généalogies du *Harleian* mss. 3.859 (v. tom. II, p. 323).

(1) Avec Ryhawt, fils de Morgant, et Drystan, fils de March c'est un des trois *pairs* de la cour d'Arthur (*Myv. arch*, p. 393, 89.) Son cheval, *Fer-las* (cheville bleue), est un des trois *Gordderch varch* (cheval d'amoureux) de l'île (*Triades Mab.*, 307, 3). Au lieu de Kimin, on trouve aussi Kunin.

(2) Le texte ne porte que : fils d'Alun Dyvet. *Livre noir*, 30 26, 27 : *Bet Run mab Alun Diwed*, « la tombe de Run, fils d'Alun Dyved ; la tombe d'Alun est également mentionnée comme celle d'un vaillant guerrier. Il y a un Dyvyr, donné aussi comme fils d'Alun Dyved (*Mab.*, 159, 30 ; 265, 17).

(3) Il est fait mention d'un Ychtryt vab Etwin dans le Brut y Tywysogyon, *Myv. arch.*, p. 612, col. 2 ; un canton de Carmarthenshire portait le nom de Uchtryd ; le texte porte *ardywat* ; il faut probablement lire *ardwyat cat*, « directeur, régulateur du combat. » (Confirmé par Pen. 4 (L. Rh. 460) : *ardwyat*).

(4) *Gwarthegvras*, au gros bétail.

(5) Il est mentionné dans les *Chwedlau y Doethion*. (Propos des sages) : « As-tu entendu ce que chante Ysperir s'entretenant avec Menw le Long : l'ami véritable se reconnaît dans le danger. » (*Iolo mss.*, p. 254, 49.) Ewingath signifie *ongle de chat*.

(6) Pen. 4 (L. Blanc) a *Brathach* qui paraît préférable (*Brath*, piqûre, morsure).

fils de Gwawrddur Kyrvach : ils étaient originaires des abords de l'enfer ; Kilydd Kanhastyr ; Kanhastyr Kanllaw (1) ; Kors Kantewin (2) ; Esgeir Culhwch Govynkawn ; Drustwrn Hayarn ; Glewlwyd Gavaelvawr ; Loch Lawwynnyawc (3) ; Annwas Adeinawc (4) ; Sinnoch, fils de Seithvet (5) ; Gwennwynwyn, fils de Nav (6) ; Bedyw, fils de Seithvet ;

(1) *Kanllaw*, « aide, support ; » *Kanhastyr* ou *Kanastr* est traduit par Owen Pughe, par « cent liaisons, cent recours ; » le mot indique, en tout cas, quelque chose de fort embarrassé ; il forme opposition avec Kanllaw (cf. Tywyll Goleu et Rwydd Dyrys). Ce terme apparaît dans les Lois : *Cyhyryn canhastyr* se dit de « la viande volée qui arriverait à la centième main ; » y aurait-il eu cent hommes participant au vol, celui sur lequel on en saisit un morceau est passible d'une amende (Richards, *Welsh Dict.*, d'après Wotton).

(2) On trouve aussi *Kwrs ;* Kors est préférable ; on trouve un Kors, fils d'Erbig, et un autre, fils de Gafran, dans le *Liber Land.*, p. 466, 487. *Kant ewin* « aux cent ongles. »

(3) Il est fait mention de Lloch Llawwynnawc « à la main blanche, » dans le *Livre noir*, 51, 14, parmi les compagnons d'Arthur (Lluch Llawynnauc). *Lloch* paraît être le Loth ou Lot des *Romans de la Table Ronde* (sur Loth, cf. J. *Loth*, *Rev. celt.*, 1897, p. 84.

(4) Mentionné à côté de Llwch Llawwynnyawc dans le *Livre noir* (51, 15) ; *adeinawc* « l'ailé. » C'est probablement le même personnage donné sous le nom d'Edenawc (Pen. 4. L. Rh. 461 : *Edeinawc*), comme un des trois vaillants qui ne revenaient jamais du combat que sur une civière : Grudnei, Henpen et Edenawc, fils de Gleissiar du Nord (*Triades*, Skene, II, p. 458 ; *Triades Mab.*, 304, 15, Aedenawc).

(5) On trouve aussi Seitwet (*Triades Mab.*, 302, 16), mais c'est peut-être un personnage différent ; *seithvet* signifie *septième*.

(6) Texte, *Naw*, mais le L. Rouge reproduit un manuscrit où le signe désignant *w* a aussi, parfois, la valeur *v* : Pen. 4 (L. Rh. 461) ajoute après *Naw : mab Seithvet ;* Gwennwynwyn est un des trois

Gobrwy, fils de Echel Vorddwyt twll (1); Echel Vorddwyt twll lui-même; Mael, fils de Roycol; Dallweir Dallpenn (2); Garwyli, fils de Gwythawc Gwyr; Gwythawc Gwyr lui-même; Gormant, fils de Ricca (3); Menw, fils de Teirgwaedd (4); Digon, fils de Alar (5); Selyf, fils de Sinoit; Gusc, fils d'Atheu; Nerth, fils de Kadarn (6); Drutwas, fils de Tryffin (7); Twrch,

chefs de flotte de Bretagne, avec Geraint ab Erbin et March ab Meirchion; chacun possédait cent vingt navires, montés chacun par cent vingt hommes (*Myv. arch.*, p. 407, 68). Un des trois chefs-d'œuvres de l'île est le navire de Nefydd Naf Neifion, qui porta un mâle et une femelle de chaque espèce d'animaux quand se rompit l'étang de Llion (*Myv. arch.*, p. 409, col. 97). Neifion serait venu, en nageant, de Troie à l'île d'Anglesey, d'après un passage de *Daf. ab Gwil*, p. 73 : « *Nofiad a wnaeth hen Neifion o Droia vawr draws i Fon.* » — Il est fait allusion à un *Naf Eidin* par un poète du XIIIe et XIVe siècle, *Myv. arch.*, p. 290, col. 2.

(1) *Echel* est identifié par les poètes gallois avec le nom d'Achille. *Morddwyt Twll* (à la cuisse trouée).

(2) Le texte porte *Datweir*, mais la forme Dallweir se trouve plus loin et dans d'autres textes. Ce Dallweir Dallbenn avait pour porcher un des trois grands porchers de l'île, Coll, fils de Collfrewi. Voir la note sur Coll et les porcs de Dallweir à *Twrch Trwyth*, plus bas.

(3) Au lieu de *Ricca*, lire *Rita* : v. plus bas, et tome II, *Triades*. Ce nom est représenté aujourd'hui encore dans la toponomatique du Nord-Galles (J. Rhys, *Celtic Folkl.*, II, pp. 477-80; 566-4.

(4) Voir plus bas.

(5) *Digon*, assez, *Alar* dégoût, satiété.

(6) *Nerth*, force, *Kadarn*, fort.

(7) *Drutwas ab Tryffin* aurait reçu de sa femme trois oiseaux merveilleux connus sous le nom d'Adar Llwch Gwin ou oiseaux de Lwch Gwin; ils faisaient tout ce que leur maître voulait. Il défia un jour Arthur. Il envoya avant lui ses oiseaux sur le lieu

fils de Perif; Twrch, fils d'Annwas; Iona, roi de France ; Sel, fils de Selgi ; Teregut, fils de Iaen ; Sulyen, fils de Iaen ; Bratwen, fils de Iaen ; Moren fils de Iaen ; Siawn, fils de Iaen ; Cradawc, fils de Iaen : c'étaient des hommes de Kaer Dathal (1), de la famille d'Arthur lui-même, du côté de son père ; Dirmyc, fils de Kaw (2) ; Iustic, fils

du rendez-vous avec ordre de tuer le premier qui se présenterait. Il ne se rendit au lieu du combat qu'assez tard après l'heure fixée, espérant bien trouver Arthur mort. Mais celui-ci avait été retenu à dessein par la sœur de Drutwas, qui l'aimait. Drutwas, arrivé le premier, fut mis en pièces par ses oiseaux (*Iolo mss.*, p. 188). D'après une lettre écrite par Robert Vaughan à Meredith Llwyd, le 24 juillet 1655, publiée par le *Cambrian Register*, III, p. 311, et reproduite par lady Guest, on jouait encore, de son temps, un air connu sous le nom de Caniad Adar Llwch Gwin, le chant des oiseaux de Llwch Gwin. Une Triade donne Drudwas ab Tryphin comme un des trois *aurdafodogion* ou hommes à la langue d'or, de la cour d'Arthur, avec Gwalchmai et Madawc ab Uthur (*Myv.*, p. 410, 121).

(1) *Kaer Dathl*, voir p. 175, n° 4.

(2) *Kaw* de Prydyn (Ecosse), seigneur de Cwm Cawlwyd, aurait été chassé de son pays par les Pictes et se serait refugié en Galles, où Arthur et Maelgwn lui auraient donné des terres. Certaines généalogies lui donnent dix-sept enfants tous saints (*Iolo mss.*, p. 109), d'autres vingt et un également saints (*Iolo mss.*. p. 117). Il y a une intention satirique évidente dans *Neb*, fils de Kaw, mot à mot, *quelqu'un, n'importe qui*, fils de Kaw ! de même pour *Dirmyc* (mépris), *Etmyc* (respect), *Mabsant* (saint patron), *Llwybyr* (sentier). Le plus connu des fils est Gildas, auquel une généalogie attribue aussi quatre enfants, quatre saints. Les noms diffèrent beaucoup dans les différentes généalogies. Au lieu de *Dirmyc* on trouve généralement *Dirinic* ; au lieu de *Iustic* on a *Ustic* ; Meilic est cité à côté de Nonn par Llewis Glyn Cothi, p. 108, vers 24.

de Kaw ; Etmyc, fils de Haw ; Angawd, fils de Kaw ; Ovan, fils de Kaw ; Kelin, fils de Kaw ; Konnyn, fils de Kaw ; Mabsant, fils de Kaw ; Gwyngat, fils de Kaw ; Llwybyr, fils de Kaw ; Koch, fils de Kaw : Meilic, fils de Kaw ; Kynwas, fils de Kaw ; Ardwyat, fils de Kaw ; Ergyryat, fils de Kaw ; Neb, fils de Kaw ; Gilda, fils de Kaw ; Kalcas, fils de Kaw ; Hueil (1), fils de Kaw, qui ne prêta jamais hommage à aucun seigneur ; Samson Vinsych (2), Teleessin Pennbeirdd (3) ; Manawyddan, fils de Llyr (4); Llary (5), fils de Kasnar Wledic; Ysperin, fils de Flergant (6), roi du Llydaw ; Saranhon, fils de Glythwyr ; Llawr, fils d'Erw (7) ;

(1) D'après une tradition mentionnée par Tegid (*Llew. Glyn Cothi*, p. 199, v. 24), Hueil aurait été décapité à Rhuthyn, dans le Denbighshire, sur l'ordre d'Arthur. Lady Guest la rapporte tout au long d'après Jones, *Welsh Bards*, p. 22. Hueil aurait eu l'imprudence de courtiser la même femme qu'Arthur, d'où un duel dans lequel Arthur fut grièvement blessé à la cuisse. Il guérit, mais resta très légèrement boiteux. Arthur avait fait promettre à Hueil de ne jamais en souffler mot sous peine de mort. Quelque temps après, Arthur devint amoureux d'une dame de Rhuthyn. Il se déguisa en femme pour l'aller voir. Un jour qu'il dansait avec elle et des amis, Hueil le surprit, le reconnut et s'écria : « La danse irait très bien, n'était la cuisse. » Arthur lui fit trancher la tête sur une pierre qui porte le nom de *Maen Hueil*. Son nom revient assez souvent chez les poètes (*Myv. arch.*, p. 284, col. 2).

(2) Samson *aux lèvres sèches*.

(3) *Taliessin pennbeird*, ou chef des bardes. Voy. plus haut *Branwen*.

(4) Voir le *mabinogi* qui porte son nom.

(5) *Llary*, généreux.

(6) Voir p. 209, note.

(7) *Llawr*, « sol ; » *Erw*, « sillon ».

Annyannawc, (1) fils de Menw fils de Teirgwaedd; Gwynn, fils de Nwyvre ; Flam, fils de Nwyvre ; Gereint, fils d'Erbin (2) ; Ermit, fils d'Erbin ; Dyvel, fils d'Erbin ; Gwynn, fils d'Ermit ; Kyndrwyn, fils d'Ermit ; Hyveidd Unllenn (3) ; Eiddon Vawrydic (4) ; Reidwn Arwy ; Gormant, fils de Ricca, frère d'Arthur du côté de sa mère : Pennhynev Kernyw (5) était son père ; Llawnroddet Varvawc (6) ; Noddawl Varyv Twrch (7) ; Berth, fils de Kado (8) ;

(1) *Annyannawc*, bien doué, *Menw*, intelligence.

(2) Voir le *mabinogi* qui porte son nom.

(3) Hyveidd Unllen, « à un seul manteau. » Voir plus haut, p. 97, note 2.

(4) *Mawrvrydic*, « magnanime. »

(5) *Pennhynev*, « le chef des vieillards. » Il manque un nom propre. Il s'agit, sans doute, de Kadwr, comte de Cornouailles. D'après des Triades (Skene, II, p. 456), il y a un *pennhyneif* dans chacune des cours d'Arthur : à Mynyw, c'est Maelgwn Gwynedd ; à Kelliwic, en Kernyw, c'est Karadawc Vreichvras ; à Pen Rionydd, dans le Nord, c'est Gwrthmwl Wledic.

(6) Ce personnage se confond souvent avec un autre : Llawfrodedd, également surnommé *Varvawc*, « le barbu » (*Myv. arch.*, 166, col. 2 ; 148, col. 1 ; 303, col, 1). D'après une Triade, c'est un des trois bergers de Bretagne ; il garde les bœufs de Nudd Hael (*Myv. arch.*, p. 408, 85) ; il y avait, dans ce troupeau, 20,001 vaches à lait. Dans la liste des treize merveilles de Bretagne donnée par lady Guest, d'après un vieux manuscrit, dit-elle, son couteau est au sixième rang ; il servait à manger à vingt-quatre hommes à la même table (*Mab.*, III, p. 354). (Allusions à Llawnroddet, *Myv. arch.*, p. 297, col. 2 ; 299, col. 2, Llawrodded.) Dans le Songe de Rhonabwy, p. 159, on trouve un Llawroded Varyvawc.

(7) *Baryv Twrch*, « barbe de sanglier. »

(8) Plus bas, il est donné comme un puissant chef d'Ecosse. D'après les *Triades*, Kado est un des trois qui eurent la sagesse

Reidwn, fils de Beli ; Iscovan Hael ; Iscawin, fils de Panon ; Morvran (1), fils de Tegit (personne ne le frappa de son arme à la bataille de Kamlan (2),

d'Adam ; les autres sont Beda et Sibli doeth, « sage » (*Mab.* 297, 6). Il n'est pas difficile de reconnaître dans celui-ci *Cato*, « le vieux Caton. » On l'appelle même *Cado hen*, « le vieux. » Le saint Kado d'Armorique est différent même comme nom. On prononce, en vannetais, *Kadaw* ou *Kadew* (=* Catavos). *Berth* signifie *riche*.

(1) *Morvran.* « corbeau de mer. » D'après la vie de Taliesin, il serait fils de Tegid Voel, « le Chauve, » et de Ceridwen. C'est un des trois *ysgymydd aereu* ou *esgemydd aereu* (*esgemydd*, d'après E. Lhwyd, avait le sens de *banc;* Cf. *istomid* dans le cart.de Redon, à corriger en *iscomid* = *ysgymydd*) ; les autres étaient Gilbert, fils de Catgyffro et Gwynn Cleddyfrudd (Skene, II, p. 458 ; *Triades Mab.*, 304, 25) ; ils ne revenaient du combat que sur leurs civières, lorsqu'ils ne pouvaient remuer ni doigt ni langue (*Myv. arch* , p. 404, 33). Le troisième, échappé de Kamlan, est Glewlwyd Gavael Vawr. (*Myv.*, p. 392. 85).

(2) Les *Annales Cambriae* portent, à l'année 537, la mention : « Gueith Camlann, la bataille de Camlann, où Arthur et Medraut tombèrent ; il y eut grande mortalité en Bretagne et en Irlande. » D'après les *Triades*, ce serait un des trois *overgad* ou combats superflus, frivoles ; il aurait été causé par le soufflet que donna Gwenhwyach ou Gwenhwyvach à Gwenhwyvar, la femme d'Arthur (*Triades Mab.*, p. 301, 18 ; *Myv. arch.*, 391, col. 2). D'après Gaufrei de Monmouth, la bataille aurait été livrée par Arthur à Medrawt, son neveu, qui avait enlevé Gwenhwyvar et usurpé la couronne de Bretagne. Arthur aurait été vainqueur, mais grièvement blessé. Il fut transporté à l'île d'Avallach, d'où les Bretons attendent son retour. D'après une Triade du *Livre Rouge*, il y aurait été enterré (*Mab.*, 299, 30). Llewis Gl. Cothi appelle cette bataille la bataille d'Avallach, p. 348, v. 3. Gaufrei appelle cette île Avallon. Voir, sur cette bataille, le Songe de Rhonabwy. Le nom de cette bataille revient souvent chez les poètes (*Myv. arch.*, p. 269, col. 1 ; *Daf. ab Gwil*, p. 295). D'après les lois de Gwent (*Ancient laws*, I, p.678), quand la reine désirait un chant, le barde

à cause de sa laideur : tous voyaient en lui un démon auxiliaire ; il était couvert de poils semblables à ceux d'un cerf) ; Sandde Bryd-angel (1) : (personne ne le frappa de son arme à la bataille de Kamlan, à cause de sa beauté : tous voyaient en lui un ange auxiliaire) ; Kynnwyl Sant (un des trois hommes qui s'échappèrent de la bataille de Camlan) : ce fut lui qui se sépara le dernier d'Arthur sur son cheval Hengroen (2) ; Uchtryt fils d'Erim (3) ; Eus fils d'Erim ; Henwas (4) Adeinawc fils d'Erim, Henbeddestyr (5) fils d'Erim, Sgilti Ysgawndroet fils d'Erim (ces trois hommes avaient chacun une qualité caractéristique : Henbedestyr ne rencontra jamais personne qui pût le suivre ni à cheval ni à pied ; Henwas Adeinawc, jamais quadrupède ne put l'accompagner la longueur d'un sillon et à plus forte raison plus loin ; Sgilti Ysgawndroet (5),

devait choisir le chant sur la bataille de Kamlan. Medrawt y aurait eu pour alliés les Saxons et les Irlandais. Les *Triades* donnent à Morvran et à Sandde le même rôle que le *mabinogi* de Kulhwch (*Myv. arch.*, p. 393, col. 2). *Camlann* (vieux-cel *Cambo-glannà* signifie *rive courbe* il y a aussi, des Camlann en Bretagne comme en Galles. En Galles : hameau de *Camlan* en Mallwyd, Merionethshire ; *Maes Camlan*, *Bron Camlan* en Aberangell, Montgomeryshire (Jones *Cymru* I, p. 99). D'après le *Livre noir*, le fils d'Osvran a été enterré à Camlan (F-a-B, t. I, p. 29, 22).

(1) *Pryd-angell*, au visage d'ange.

(2) *Hen-groen*, « vieille peau ».

(3) Tire peut-être son nom de l'Irlandais *érimm*, course, coureur (Kuno Meyer, *Guel and Brython*, p. 35, note 5).

(4) Cf. plus haut *Anwas adeinawc*.

(5) *Hen-beddestyr*, « vieux piéton. »

(6) *Ysgavndroet*, « au pied léger. »

quand il était bien en train de marcher pour une mission de son seigneur, ne s'inquiétait jamais de savoir par où aller : s'il était dans un bois, il marchait sur l'extrémité des branches des arbres (1); jamais, une fois dans sa vie, un brin d'herbe, je ne dis pas ne cassa, mais même ne plia sous son pied, tellement il était léger) ; Teithi Hen, le fils de Gwynhan dont les domaines furent submergés par la mer et qui, ayant échappé lui-même à grand peine, se rendit auprès d'Arthur : son couteau avait cette particularité depuis qu'il vint ici, qu'il ne supporta jamais aucun manche, ce qui fit naître chez Teithi Hen un malaise et une langueur qui ne le quittèrent plus et dont il mourut; Karnedyr fils de Govynyon Hen; Gwenwenwyn fils de Nav Gyssevin (2), champion d'Arthur; Llygatrudd Emys (3) et Gwrbothu Hen, oncles d'Arthur, frères de sa mère; Kulvanawyd (4) fils de Gwryon ; Llenlleawc (5) le Gwyddel (le Gaël) du promontoire de

(1) Pen. 4 (L. Rh. 463) ajoute : tant qu'il était sur une montagne, c'est sur le bout des roseaux qu'il marchait.

(2) *Nav Gyssevin*, « Naf, le premier » ; on pourrait aussi faire porter *gyssevin* dans *rysswr :* le *premier guerrier* ou *champion*. Voir la note p. 264, à Gwenwynwyn. C'est le Noé gallois.

(3) *Llygad-rudd*, « œil rouge; » *emys*, « étalon. »

(4) Ce Kulvanawyd ou Kulvynawyd (*mynawyd*, arm. *menaoued*, « alène; » *cul*, « étroit ») est le père des trois femmes impudiques de Bretagne : Essyllt Fynwen, l'amante de Trystan; Penarwen, femme d'Owen ab Urien ; Bun, femme de Flamddwyn (Ida, porte-brandon). Il est de Prydein (*Myv. arch.*, p. 392, col. 1).

(5) Ce nom est aussi écrit *Llenvleawc ;* il paraît altéré dans les deux cas.

Gamon (1); Dyvynwal Moel (2); Dunart (3) roi du Nord; Teirnon Twryv Bliant (4); Tecvan Gloff (5); Tegyr Talgellawc; Gwrdival fils d'Ebrei; Morgant Hael (6); Gwystyl (7) fils de Run fils de Nwython;

(1) *Ganion* est peut être préférable. D'après le Dictionnaire de Richards, il y aurait eu un promontoire de ce nom en Irlande. John Rhys (*Celtic Britain*, p. 298) prétend que Ptolémée donne un promontoire des Gangani qu'il faudrait placer dans le Carnarvonshire : *Ganion* égalerait *Gangnones*. Or, la lecture adoptée par Müller dans la nouvelle édition de Ptolémée donnée par Didot est le *promontoire des Ceangani* (Ptol., III, § 2). Les variantes sont diverses sur ce nom dans les mss., mais la leçon *Ceangani* est certaine. On a trouvé à Chester et aux bouches de la Mersey des plombs portant, l'un *Ceangi (s)*, le second *Cea*, le troisième *Ceang* (Hübner, *Inscr. Brit. lat.*, 1204, 1205, 1206). La supposition de John Rhys n'est donc pas fondée. Tacite, *Ann.*. 12, 31, mentionne des *Cangos ;* l'Anonyme de Ravenne, des *Ceganges*.

(2) Plus connue sous le nom de Dyvynwal Moelmut. D'après les *Triades*, c'est un des trois *post-cenedl*, « piliers de race », de de l'île de Bretagne, et le grand législateur (*Myv. arch.*, p. 400, col. 2). Les lois donnent sur ce personnage plus ou moins légendaire et son œuvre de curieux détails (*Ancient laws*, I, p. 183-184). Gaufrei de Monmouth l'appelle Dunvallo Molmutius et le fait fils de Cloten, roi de Cornouailles (II, p. 17), Dyvynwal ou Dyvnwal (arm. Dumnwal, et plus tard, Donwal) est souvent cité comme législateur (*Iolo mss.*, p. 263, 9).

(3) Peut-être *Dyvnarth*.

(4) V. plus haut, p. 22 et 108.

(5) *Cloff*, « le boiteux. »

(6) Paraît le même que Morgan Mwynvawr. C'est un des trois *Ruddvoawc* (doublet *ruddvaawc*), *qui font le sol rouge*, avec Run, fils de Beli et Llew Llawgyffes ; rien ne poussait, ni herbe ni plante, là ou ils passaient, pendant une année ; Arthur était plus *ruddvaawc* qu'eux : rien ne poussait après lui pendant sept ans (*Tr. Mab.*, p. 303, 5 ; cf *Myv. arch.*, p. 405, col. 1).

(7) Son fils Gweir est plus connu. C'est un des trois Taleithawc

Llwydeu fils de Nwython ; Gwydre fils de Llwydeu par Gwenabwy fille de Kaw, sa mère : Hueil, son oncle, le frappa, et c'est à cause de cette blessure qu'il y eut inimitié entre Hueil et Arthur ; Drem (1) fils de Dremidyt, qui voyait de Kelliwic en Kernyw jusqu'à Pen Blathaon en Prydyn (2) (Ecosse) le moucheron se lever avec le soleil ;

(porte-bandeaux) de la cour d'Arthur (*Tr. Mab.*, 303, 4) ; les poètes en parlent : « Estimé comme Gweir, fils de Gwestyl » (*Myv. arch*, p. 233. col. 1 ; cf. *ibid.*, 300, col. 2 ; 294, col. 1).

(4) *Drem*, « vue, aspect » ; *dremidydd*, « celui qui voit. » Il en est question dans les *Englynion y Clyweid* et chez un poète du xve siècle, *Iolo Goch* (Lady Guest, II, p. 341).

(5) *Prydyn*. C'est le nom donné à l'Ecosse par les Bretons. Il répond à Cruithni, nom qui désignait les Pictes (le *p* breton répond à un ancien *q* vieux-celtique). D'après un auteur irlandais, cité par Todd dans une note sur la version irlandaise de Nennius, le mot viendrait de *cruth* (gallois, *pryd*), « forme ». *Cruithni* indiquerait un peuple qui peint sur sa figure et sur son corps des formes de bêtes, d'oiseaux et de poissons (*Rhys, Celt. Brit.*, p. 240). C'est fort douteux : cf. Whitley Stokes, *Urkelt. Sprachschatz*, p. 63. On trouve aussi Prydein au lieu de Prydyn ; Prydein est usité surtout pour désigner la partie de l'île représentant l'Angleterre actuelle, la Bretagne insulaire. D'ailleurs, au lieu de Britannia, on a, chez les géographes anciens, Pretania (sur *Pretania*, cf. d'Arbois de Jubainville : *L'île Prétanique*, les *îles Prétaniques*, les *Brettones* ou *Britanni*, *Rev. Celt.*, XIII, p. 398, 519). Au témoignage de Stéphane de Byzance, c'était l'orthographe de Marcianus, d'Héraclée et de Ptolémée. Dindorf, dans une note aux *Geographici minores* de Didot, p. 517, a constaté que, d'après les meilleurs manuscrits, c'était la forme correcte et pour Ptolémée et pour Strabon. Les noms ethniques des Bretons sont, pour leur pays *Brittia*, d'où *Breiz*, vannetais, *Breh*; pour le peuple *Brittones*, d'où le gallois *Brython*, et l'armoricain *Brezonec*, *Brehonec* ou la langue bretonne. Le *Brut Gr. ab. Arthur* (Myv. arch., 530. 2) donne : *Penryn Bladon*.

Eidyol (1), fils de Ner ; Glwyddyn Saer (2) qui fit Ehangwen (3) la salle d'Arthur ; Kynyr Keinvarvawc (4) (Kei passait pour son fils ; il avait dit à sa femme : « si ton fils, jeune femme, tient de moi, toujours son cœur sera froid ; jamais il n'y aura de chaleur dans ses mains ; il aura une autre particularité : si c'est mon fils, il sera têtu (5) ; autre trait particulier : lorsqu'il portera un fardeau, grand ou petit, on ne l'apercevra jamais ni par devant lui ni par derrière ; autre trait caractéristique : personne ne supportera l'eau et le feu aussi longtemps

(1) *Eidyol*. Ce nom existe (V. *Iolo Mss.*, p. 161, le conte d'Eidiol et d'Eidwyl). Pen. 4 donne *Eidoet* qu'il fait corriger en *Eideol* pour Eidiol ; cf. L. noir, éd. Evans (7) *Eidoel* également pour *Eideol*, *Eidiol* comme le prouve la rime ; sur Eidoel, voir plus bas, p. 312. Eidiol le fort tua, lors de la trahison de Caersallawg, six cent soixante Saxons avec une quenouille de cormier (*Myv. arch.*, p. 407, 60).

(2) *Saer*, ouvrier, travaillant la pierre ou le bois, ici charpentier, Sur le *saer*, voir Trioedd Doethineb beirdd, *Les Triades de la sagesse des bardes*, *Myv. arch.*, p. 927, col. 1 ; *Brut Tysilio*, *ibid.*, p. 459, col. 2 ; *Iolo mss.*, p. 95, le poète Daf. ab Gwilym est appelé *saer cerddi*, charpentier, artiste en chants. En irlandais, le *saer* est aussi charpentier, maçon, architecte (O'Curry, *On the manners*, III, p. 40-42 ; Vocabulaire cornique, *sair*).

(3) *Ehangwen*, « large et blanche. »

(4) Voir la note à Kei. Un poète du XIVe siècle, Madawc Dwygraig, chantant Gruffudd ab Madawc, dit que les hommes de la terre de Kynyr le pleurent, Or. Madawc est de Ystrad Llechwedd, c'est-à-dire du pays entre Bangor et Conwy (*Myv. arch.*, p. 21, col, 1). Certaines Triades donnent Kynyr Kynvarvawc (Skene, II, p. 458).

(5) Ce n'était pas cependant le plus têtu des Bretons. Les trois têtus dans les *Triades* sont : Eiddilic Gorr, Trystan ab Tallwch et Gweirwerydd Vawr. On ne pouvait jamais leur faire changer de résolution (*Myv. arch.*, p. 408, 78).

que lui ; autre chose encore : il n'y aura pas un serviteur ni un officier comme lui ; » Henwas, Henwyneb et Hen Gedymdeith (1) [serviteurs] d'Arthur ; Gwallgoyc, autre serviteur : (dans la ville où il allait, aurait-elle eu cent maisons, s'il venait à lui manquer quelque chose, il ne laissait pas, tant qu'il y était, le sommeil clore les paupières d'une seule personne) ; Berwyn fils de Cerenhir (2) ; Paris, roi de France, d'où le nom de Kaer Baris (la ville de Paris) ; Osla Gyllellvawr (3) qui portait un poignard court et large (quand Arthur et ses troupes arrivaient devant un torrent, on cherchait un endroit resserré ; on jetait par dessus le couteau dans sa gaîne, et on avait ainsi un pont suffisant pour l'armée des trois îles de Bretagne, des trois îles adjacentes et leur butin) ; Gwyddawc, fils de Menestyr, qui tua Kei et qu'Arthur tua ainsi que ses frères pour venger Kei ; Garanwyn, fils de Kei ; Amren, fils de

(1) *Henwas*, « vieux serviteur » ; cf. *Anwas* ; *Hen wyneb*, « vieux visage » ; *Hen gedymdeith*, « vieux compagnon ».

(2) Le texte porte Gerenhir. D'après les *Iolo mss.*, Berwyn serait le père de Ceraint Veddw, « l'ivrogne ». Ceraint est le premier qui ait fait la bière convenablement. Il venait de faire bouillir le malt avec des fleurs des champs et du miel quand survint un sanglier qui en but et y laissa tomber son écume, ce qui fit fermenter la bière. Ceraint s'adonna à la boisson et en mourut.

(3) Osla, « *au grand couteau* ». Dans le Songe de Ronabwy, Arthur doit se battre avec lui à Kaer Vaddon. Son nom est aussi écrit une fois Ossa, ce qui mènerait sans difficulté à Offa, nom bien connu des Gallois. Dans le récit irlandais connu sous le nom de Bruighean Daderga, on voit figurer, à la cour de Daderg, trois princes saxons dont l'un porte le nom d'Osalt (O'Curry, *On the manners*, III, p. 146).

Bedwyr ; Ely ; Myr (1) ; Reu Rwydd Dyrys (2) ; Run Ruddwern ; Ely et Trachmyr chefs chasseurs d'Arthur ; Llwydeu, fils de Kelcoet (3) ; Hunabwy, fils de Gwryon ; Gwynn Gotyvron (4) ; Gweir Dathar Wennidawc ; Gweir, fils de Kadellin Talaryant ; Gweir Gwrhyt Ennwir, et Gweir (5) Baladyr Hir, oncles d'Arthur, frères de sa mère, fils de Llwch Llawwynnyawc de l'autre côté de la mer Terwyn ; Llenlleawc le Gwyddel, prince de Prydein (6) ; Cas, fils de Saidi (7) ;

(1) Peut-être une faute du copiste pour Ely et Trachmyr dont il est question une ligne plus bas.

(2) *Reu* est probablement pour Rew, « gelée » ; *rwydd*, « facile, libre » ; *dyrys*, « embarrassé ».

(3) Ce fils de Kelcoet est appelé Llwyd par Dafydd ab Gwilym p. 114.

(4) Gwynn Gotyvron apparaît dans le *Livre Noir*, dans le dialogue entre Arthur et Glewlwyd Gavaelvawr. Il est donné comme serviteur d'Arthur, p. 51, vers 4 : Guin Godybrion ; il faut probablement lire Godybron.

(5) Gweir, fils de Gwestyl, est plus célèbre que ces Gweir. Voir la note sur ce personnage plus haut, p. 272. Il y a un autre Gweir, fils de Ruvawn, qui aurait composé un livre de lois (*Ancient laws* I, p. 218). *Talaryant*, « front d'argent » ; *paladyr hir*, « à la longue lance ». Pour Llwch, voir plus haut, à Lloch. Pen. 4 (L. Rh. 466.) ; Gweir Gwrhyt Baladyr.

(6) Il est possible qu'*Arderchawc Prydein* ne se rapporte pas à *Llenlleawc* et désigne un autre personnage.

(7) *Cas*, « objet de haine, haïssable » ; c'est probablement Seithynin, fils de Seithyn Saidi, roi de Dyvet, un des trois ivrognes endurcis de l'île de Bretagne, qui, dans un jour d'ivresse, lâcha la mer sur le pays appelé Cantrev y Gwaelod (*Myv. arch.*, p. 404, col. 2 ; cf. *Livre Noir*, p. 59). Llewei, fille de Seithwedd Saidi, est une des trois amazones (*gwrvorwyn*, « homme-femme ») de Bretagne.

Gwrvan Gwallt Avwyn (1) ; Gwillennhin, roi de France ; Gwittard, fils d'Aedd (2), roi d'Iwerddon ; Garselit (3) le Gwyddel ; Panawr Penbagat ; Flendor fils de Nav ; Gwynnhyvar maire (4) de Kernyw et de Dyvneint, un des neuf qui tramèrent la bataille de Kamlan ; Keli et Kueli ; Gilla Goeshydd (5) (il sautait trois sillons d'un bond : c'était le chef des sauteurs d'Iwerddon) ; Sol, Gwadyn Ossol et Gwadyn Odyeith (6) (Sol pouvait se tenir tout un jour sur le même pied ; la montagne la plus haute du globe devenait sous les pieds de Gwadyn Ossol une vallée unie ; Gwadyn Odyeith faisait jaillir de la plante de ses pieds autant d'étincelles que le métal chauffé à blanc quand on le retire de la

(1) *Gwallt*, « cheveux ; » *avwgn*, « rênes, » du latin *abêna* (habena).

(2) Le L. Rouge a *Oed* ; j'adopte la leçon de Pen. 4, *Aedd*, parce qu'il s'agit d'un roi d'Irlande.

(3) Garselit porte un nom irlandais signifiant (l'*homme*) *au court espace de temps* (Kuno Meyer, *Guel and Brython* p. 35, note 5 : irl. *Gearr-selut*).

(4) Le *maer* était un personnage important ; c'était lui qui avait la haute surveillance des tenures serviles et qui procédait au partage des terres qui en dépendaient. *Maer* vient du latin *major*. Il y avait aussi à la cour un *maer* (Voir *Ancient laws*, I, *passim*. Pour Kamlan, voir p. 269).

(5) *Coes hydd*, « à la jambe de cerf » : *Gilla* est l'irlandais *gilla*, ir. mod. *giolla*, compagnon, page, serviteur.

(6) *Gwadyn* ou *gwadn*, signifie « la plante du pied ». *Odyeith* a le sens de « rare, extraordinaire ». Pour *sol*, on attendrait plutôt *sawdl*, « talon » (breton-moyen, *seuzl*, auj. *seul*). Il est possible que le scribe ait eu *sodl* sous les yeux ou reproduise une forme orale de l'irl. *sál*. *Sol* du latin *solum* a en breton, parfois, le sens de *semelle*.

forge, lorsqu'il se heurtait à des corps durs ; c'est lui qui débarrassait la route de tout obstacle devant Arthur dans ses expéditions) ; Hir Erwm et Hir Atrwm (1) (le jour où ils allaient loger quelque part, on faisait main-basse à leur intention sur trois cantrevs : ils mangeaient jusqu'à nones et buvaient jusqu'à la nuit, jusqu'au moment où ils allaient se coucher ; alors la faim les poussait à dévorer la tête de la vermine, comme s'ils n'avaient jamais rien mangé ; ils ne laissaient chez leurs hôtes rien après eux, ni épais ni mince, ni froid ni chaud, ni aigre ni doux, ni frais ni salé, ni bouilli ni cru) ; Huarwar fils d'Avlawn (2) qui demanda à Arthur comme présent de lui donner son content (quand on le lui fournit, ce fut le troisième des fléaux intolérables de Kernyw (3) : jamais on ne pouvait obtenir de lui un sourire de satisfaction que quand il était plein) ; Gware Gwallt Euryn (4) ; les deux petits de Gast Rymi (5) ; Gwyddawc et Gwydneu As-

(1) Ces deux singuliers personnages sont mentionnés ensemble dans un poème de la *Myv. arch.*, p. 129, col. 1 (Englynion y Klyweit. Le nom du premier est maltraité : Llucrum ; mais l'assonnance montre qu'il faut corriger *crum* en *crwm*.)

(2) *Avlawn*, « non plein » ; *Huarwar*, « facile à apaiser ».

(3) Pen. 4 (L. Rh. 467) ajoute : et de *Dyvneint* (Devon).

(4) Probablement Gwri Wallt Euryn, « Gwri aux cheveux d'or », plus connu sous le nom de Pryderi. Voir le *mabinogi* de Pwyll, p. 110, 115, et celui de Math, fils de Mathonwy, p. 179. Dafydd ab Gwilym fait mention de Gwri Gwallt Euryn.

(5) *Gast*, « chienne ». Rymi : il y a un fleuve Rymni en Glamorgan, *Iolo mss.*, p. 18. Rymi, écrit aussi *Rymhi*, est pour *Rymni*.

trus (1) ; Sugyn, fils de Sucnedydd (2), qui pompait un estuaire à contenir trois cents navires au point de n'y laisser que du sable sec : il avait un estomac de pierre rouge ; Kacymwri, serviteur d'Arthur : on pouvait lui montrer la grange qu'on voulait, aurait-on pu y manœuvrer trente charrues, il vous la battait si bien avec un fléau de fer que les poutres, les chevrons et les lattes n'étaient pas en meilleur état que les menus grains d'avoine au fond du tas de blé sur le sol ; Dygyvlwng ; Anoeth Veiddawc (3) ; Hir Eiddyl et Hir Amren (4), tous deux serviteurs d'Arthur ; Gwevyl (5) fils de Gwestat : quand il était triste, il laissait tomber une de ses lèvres jusqu'à son nombril et l'autre lui faisait comme un capuchon sur la tête ; Ychdryt Varyvdraws (6) qui projetait sa barbe rouge hérissée par dessus les quarante-huit poutres (7) de la salle d'Ar-

(1) *Astrus* , « enchevêtré ».

(2) *Sugyn*, « action de sucer » ; *sugnedydd*, « qui suce, qui pompe » (Cf. *sugno*, « sucer, teter ; armor., *suno*, *seuno* ou *cheuno*).

(3) *Beiddiawc*, « hardi ».

(4) *Hir*, « long », *eiddil*, « mince ».

(5) *Gwevyt* ou *Gwevl*, « lèvre ». Au lieu de *Gwestat*, Pen. 4 a. *Gwastat*.

(6) *Baryvdraws*, « barbe *de travers* ou *à la barbe rude* ; *traws* a aussi le sens de *dur*, *violent*. La maison royale, qui était en bois, n'avait, d'après les Lois, que six colonnes. Il en était de même de celles des nobles et même de celles des vilains (*Ancient laws*, I, p. 292).

(7) Pen. 4 (L. Rh. 468) donne : *cinquante poutres*.

thur ; Elidyr Gyvarwydd (1) ; Yskyrdav et Yscudydd (2), serviteurs de Gwenhwyvar, aux pieds aussi rapides que leurs pensées dans l'accomplissement de leurs missions ; Brys, fils de Bryssethach, de Tal y Redynawc Du (3) de Prydein ; Gruddlwyn Corr (4) ; Bwlch, Kyvwlch (5), Sevwlch, petit-fils de Cleddyv Divwlch (d'une blancheur éclatante était le blanc de leurs boucliers ; c'étaient trois perceurs que les pointes de leurs trois lances ; trois trancheurs que les tranchants de leurs trois épées ;

(1) *Kyvarwydd*, « guide, celui qui renseigne et, aussi, habile ». *Kyvarwyddon* a quelquefois le sens d'enchantements, sortilèges (V. *Campeu Charlymaen* dans les *Selections from Hengwrt mss.*, XVII ; cf. *dorguid*, Gloses d'Orléans, gallois moyen *derwydd* « devin, prophète »).

(2) *Yscudydd* de *ysgud*, « *rapide* » ; *ysgudo*, « courir précipitamment » ; *ysgyrdaf*, peut-être pour *ysgrydaf* de *ysgryd*, frissonnement, tremblement.

(3) *Tal*, « le bout, le front ; *redynawc*, de *redyn*, « fougère », = armor., *radenec*, « fougeraie », *du* « noir ».

(4) *Corr*, « nain ».

(5) *Kyvwlch*. Ce nom apparaît dans l'extrait du *Codex Lichf.*, (*Th.Rovk of Llandav*, éd. *Rhys-Evans* XVI) : Arthan filius *Cimulch*. Or, dans le *Livre Noir*, à propos de la tombe *d'Eiddiwlch* il semble qu'il y ait un jeu de mot sur ce nom : *mab Arthan gywlavan gyvwlch*. F. B a. II, v. 22). *Bwlch* signifie *entaille*, *brèche*, *Divwlch*, sans entaille et métaphoriquement *sans défaut* et *continu* ; *cyvwlch* a le sens de complet, parfait ; *Cleddyv*, signifie épée.

Le texte porte : *Cledyv Kyvwlch*, mais d'après un autre passage (v. plus bas, page 317) il faut lire *Divwlch*. *Kyvwlch* dans *Bwlch Kyvwlch*, *Sevwlch* est évidemment incorrect. Je proposerais en conférant les deux passages : *Bwlch*, *Hyvwlch* (qui coupe, taille bien), *Syvwlch*, fils de *Kilydd Kyvwlch*, petit-fils de *Cleddyv Divwlch*.

Glas, Gleissic et Gleissat, étaient leurs trois chiens(1); Kall, Kuall et Kavall(2) leurs trois chevaux; Hwyrdyddwc, Drwcdyddwc (3) et Llwyrdyddwc, leurs trois femmes; Och, Garym et Diaspat (4) leurs trois petits-fils; Lluchet, Nevet et Eissiwet (5), leurs trois filles; Drwc, Gwaeth et Gwaethav Oll (6), leurs trois servantes; Eheubryd, fille de Kyvwlch, Gorascwrn, fille de Nerth, et Gwaeddan, fille de Kynvelyn Keudawt(7).) Pwyll Hanner Dyn(8);

(1) Lorsque le dieu Lug se présente au palais royal de Tara, entre autres talents qu'il énumère afin d'y pénétrer, il indique celui de *porte-coupe ;* on lui répond qu'il y en a et on cite *Glei, Glan, Gleisi,* noms différents de ceux-ci, mais inventés d'après les mêmes procédés et prob. altérés (O'Curry, *On the manners,* III, p. 43). *Glas* signifie *verdâtre* ou blanchâtre ; *gleissic, gleissat* en sont des dérivés.

(2) *Kall,* « fin » ; *Kuall,* « cruel, sauvage » ; *Kavall* est le nom du chien d'Arthur, d'après Nennius et les *Mab.* (Nennius, éd. Petrie, *Mon. hist. brit.,* 79) ; pour *Kavall,* v. plus bas ; il manque quelque chose au texte. Cf. note 3.

(3) *Dyddwc* « qui porte » ; *hwyr,* « tard », *llwyr,* « complet » ; *drwc,* « mal, mauvais ». Il semble qu'il y ait interversion dans le texte ; *Hwyrdyddwc. Drwcdyddwc* ou *Hwyrdyddwc* seraient mieux appropriés comme noms de chevaux ; *Och, Garym* et *Diaspat* iraient bien comme noms de femme.

(4) *Och,* « exclamation de douleur, gémissement » ; *garym* ou *garam,* avec une voyelle euphonique ou irrationnelle pour *garm,* « cri » ; *diaspat,* « cri perçant ».

(5) *Lluchet* « éclair », *Eisiwed,* « indigence »: peut-être *Luddet, Nychet* et *Eisiwet.*

(6) *Drwc,* « mauvais », *gwaeth,* « pire » ; *gwaethav oll,* « le pire de tous ».

(7) Il est fort possible qu'il faille séparer *Keudawt* de *Kynvelin.* Le texte est altéré.

(8) *Hanner dyn,* « moitié d'homme » ; suivant Lady Guest, il

Dwnn Diessic Unbenn (1) ; Eiladyr, fils de Pen Llorcan (2) ; Kyvedyr Wyllt (3), fils de Hettwn Talaryant ; Sawyl Bennuchel (4) ; Gwalchmei, fils de Gwyar (5) ; Gwalhavet, fils de Gwyar ; Gwrhyr Gwalstawt Ieithoedd (6) : il savait toutes les langues ; Kethtrwm Offeirat (le Prêtre) ; Klust, fils de Klustveinat (7) : l'enterrait-on cent coudées sous terre, il entendait à cinquante milles de là la fourmi

existerait une fable galloise, d'après laquelle Arthur aurait vu, un jour, venir à lui une sorte de lutin qui, de loin, avait une forme indistincte, et en approchant paraissait se développer peu à peu ; arrivé près de lui, c'était un demi-homme. Le demi-homme le provoque. Arthur remet la lutte par mépris, si bien que le demi-homme grandit et qu'Arthur, en fin de compte, a besoin de toutes ses forces pour venir à bout de lui. Ce serait, d'après lady Guest, une allégorie destinée à montrer le pouvoir de l'exercice et de l'habitude. Les *Iolo mss.*, p. 164, donnent cette fable ; mais il est aisé de voir qu'elle a été remaniée par un arrangeur maladroit.

(1) *Unbenn*, prince et même simplement seigneur, primitivement monarque.

(2) Le texte porte *llarcan* ; un autre passage donne un *Pennlloran ;* il faut prob. lire *llorcan : pennllorcan*, « à la tête de pivert ». *Llorcan* est aussi le nom d'un roi de Munster (O'Curry, *On the manners*, II, p. 98).

(3) *Kyvedyr*, ailleurs *Kyledyr* et même *Kynedyr ; gwyllt*, « sauvage, fou ».

(4) Samuel à la tête haute, un des trois orgueilleux de Bretagne (*Triad. Mab.*, 304, 17 ; *Triad.*, Skene, II, p. 458). Gaufrei de Monmouth parle d'un roi Samuil *Pennissel*, ou Samuel à la tête basse (*Hist.*, III, 19).

(5) Voir p. 288.

(6) Voir p. 287.

(7) *Clust*, « oreille » ; *Clustveinad*, « à l'oreille fine » ; d'après Owen Pughe, « qui dresse l'oreille, qui écoute attentivement ».

quitter son nid le matin ; Medyr, fils de Methredydd, qui, de Kelliwic à Esgeir Oervel en Iwerddon, traversait, en un clin d'œil, les deux pattes du roitelet ; Gwiawn Llygat Cath (1), qui, d'un coup, enlevait une tache de dessus l'œil du moucheron sans lui faire de mal; Ol, fils d'Olwydd (2) (sept années avant sa naissance, on avait enlevé les cochons de son père ; devenu homme, il retrouva leur piste et les ramena en sept troupeaux) ; Bedwini (3), l'évêque qui bénissait la nourriture et la boisson d'Arthur.

[Kulhwch fit en outre sa demande] pour l'amour des femmes de cette île portant des colliers d'or : à Gwenhwyvar, la reine des dames de Bretagne ; Gwenhwyvach, sa sœur ; Rathtyeu, fille unique de Clememhill ; Relemon, fille de Kei ; Tannwen, fille de Gweir Dathar Wennidawc ; Gwennalarch (4), fille de Kynnwyl Kanhwch ; Eurneid, fille de

(1) *Llygat cath*, « à l'œil de chat ». Il y a un Gwiawn qui ne porte pas ce surnom et qui est plus connu; il est qualifié de *dewin*, « devin », par Gwilym Ddu, poète du treizième-quatorzième siècle (*Myv. arch.*, p. 277, col. 1; cf. Taliesin chez Skene, II, p. 130, 9 153, 23). *Medyr* a ici le sens de *habileté* ou *habile à viser* ; *Methredydd* (*medrydydd*) en est un dérivé : cf. *Drem* fils de *Dremhidydd*.

(2) *Ol*, « trace, action de suivre » ; *Olwydd*, « qui suit les traces ».

(3) Dafydd ab Gwilym fait allusion au manteau de Bedwini, p. 122. Les *Triades* le font chef des évêques à la cour d'Arthur à Kelli Wic, en Kernyw (*Triades*, Skene, II, p. 456). Il est aussi question de lui dans le Songe de Ronabwy.

(4) *Gwenn*, « blanche » ; *alarch*, « cygne. »

Clydno Eiddin (1) ; Enevawc, fille de Bedwyr (2) ; Enrydrec, fille de Tutuathar ; Gwennwledyr, fille de Gwaleddur Kyrvach (3) ; Erdutvul, fille de Tryffin ; Eurolwen, fille de Gwiddolwyn Gorr ; Teleri, fille de Peul ; Morvudd (4), fille d'Uryen Reget ; Gwenllian Dec (5), la majestueuse jeune fille ; Kreiddylat (6), fille de Lludd Llaw Ereint (7), la jeune fille la plus brillante qu'il y ait eu dans l'île des Forts, et les trois îles adjacentes : c'est à cause d'elle que Gwythyr, fils de Greidiawl et Gwynn, fils de

(1) Chef du Nord, probablement, d'après son surnom, du pays d'Edimbourg. D'après les Lois, il serait venu dans le pays de Galles avec Nudd Hael et d'autres pour venger la mort d'Elidyr le généreux, tué en Arvon ; les Gallois avaient pour chef Run, fils de Maelgwn (*Ancient laws*, I, p. 104). La vaillance déployée par les hommes d'Arvon contre lui aurait été l'origine de leurs privilèges, que les Lois énumèrent à cet endroit. D'après les *Triades* sur la noblesse des Bretons du Nord, il serait fils de Kynnwyd Kynnwydyon et de la grande tribu de Coel (*Triades*, Skene, II, p. 454). Les poètes gallois parlent souvent de la gloire de Clydno, *clot Clydno*, épithète amenée par l'allitération et la ressemblance des formes (*Myv. arch.*, p. 246, col. 2 ; 290, col. 1 ; 293, col. 2).

(2) Voir p. 286.

(3) Pen. 4 (L. Rh. 569) *Gwaredur* : Il faut lire *Gwawrddur*.

(4) C'était une des trois femmes aimées par Arthur (*Triades Mab.*, p. 302, 14). Son nom est synonyme de beauté chez les poètes (*Daf. ab Gwil.*, p. 27 ; *Iolo mss.*, p. 247).

(5) *Tec*, « belle ».

(6) On l'a identifiée avec la Cordelia de Gaufrei de Monmouth, II, 11 ; mais Cordelia est la fille du roi Llyr. Les *Triades* confondent Lludd et Llyr ; voir sur Lludd Llaw Ereint la note plus bas. Dans le *Livre Noir*, 54, 18, Gwyn ab Nudd se dit l'amant de Kreurdilad, fille de Lludd.

(7) *Llaw Ereint*, à la main d'argent.

Nudd, se battent et se battront, chaque premier jour de mai, jusqu'au jour du jugement ; Ellylw, fille de Neol Kynn Kroc, qui vécut trois âges d'homme ; Essyllt Vinwen et Essyllt Vingul (1) ; à elles toutes, Kulhwch réclama son présent.

Arthur lui dit alors : « Je n'ai jamais rien entendu au sujet de la jeune fille que tu dis, ni au sujet de ses parents. J'enverrai volontiers des messagers à sa recherche : donne-moi seulement du temps. » — « Volontiers : tu as un an à partir de ce soir, jour pour jour. » Arthur envoya des messagers dans toutes les directions, dans les limites de son empire, à la recherche de la jeune fille. Au bout de l'année, les messagers revinrent sans plus de nouvelles, ni d'indications au sujet d'Olwen que le premier jour. « Chacun, » dit alors Kulhwch, « a obtenu son présent, et moi, j'attends le mien encore. Je m'en irai donc et j'emporterai ton honneur (2) avec moi. » — « Prince, » s'écria Kei,

(1) Essyllt est le nom qui est devenu Iseult dans les romans français. *Min* a le sens de *lèvres*. Essyllt *Vinwen*, fille de Kulvanawyt, est une des trois femmes impudiques de l'île ; c'est l'amante de Trystan (*Myv. arch.*, p. 392, col. 1 ; là son nom est *Fyngwen*, « crinière blanche »). Il est aussi curieux que Essyllt *Vinwen* soit devenue Iseult aux blanches mains. Y aurait-il eu une fausse interprétation de *min ? Minwen*, « lèvres blanches » ; *mingul*, « lèvres minces ». Caradawc *Vreichvras*, ou Caradawc « aux grands bras », est devenu de même, dans nos romans français, *Brie-bras*. Sur *Essyllt*, v. J. Loth, *Contributions à l'étude des romans de la Table Ronde*, p. 23 et suiv.

(2) Mot à mot, *ton visage* (*dy wyneb*). Voir p. 127, note 2.

« c'est trop de propos blessants pour Arthur ! Viens avec nous et, avant que tu ne reconnaisses toi-même que la jeune fille ne se trouve nulle part au monde, ou que nous ne l'ayons trouvée, nous ne nous séparerons pas de toi. » En disant ces mots, Kei se leva.

Kei avait cette vigueur caractéristique qu'il pouvait respirer neuf nuits et neuf jours sous l'eau ; il restait neuf nuits et neuf jours sans dormir ; un coup de l'épée de Kei, aucun médecin ne pouvait le guérir ; c'était un homme précieux que Kei : quand il plaisait à Kei, il devenait aussi grand que l'arbre le plus élevé de la forêt. Autre privilège : quand la pluie tombait le plus dru, tout ce qu'il tenait à la main était sec au-dessus et au-dessous, à la distance d'une palme, si grande était sa chaleur naturelle. Elle servait même de combustible à ses compagnons pour faire du feu, quand ils étaient le plus éprouvés par le froid. Arthur appela Bedwyr (1), qui n'hésita jamais à prendre part à une mission pour laquelle partait Kei. Personne ne l'égalait à la course dans cette île, à l'exception de Drych,

(1) Une triade le met au-dessus des trois *taleithiawc* ou *porte-diadèmes* de l'île, c'est-à-dire de Drystan, Hueil, fils de Kaw et Kei (*Myv. arch.*, p. 389, col, 2 ; *Triades Mab.*, p. 307, 16). Le *Livre noir* met sa tombe à Allt Tryvan, dans le Carnarvonshire (p. 51, 34) ; Arthur, dans le même livre, célèbre sa valeur (p. 51, v. 37 ; 52, 11). Llewis Glyn Cothi compare deux vaillants Gallois aux *deux pouces* de Bedwyr (*Dwy vawd Vedwyr oeddynt*, p. 396, v. 25 ; cf. *ibid.*, p. 345, v. 22).

fils de Kibddar (1) ; quoiqu'il n'eût qu'une main, trois combattants ne faisaient pas jaillir le sang plus vite que lui sur le champ de bataille ; autre vertu : sa lance produisait une blessure [en entrant], mais neuf en se retirant (2). Arthur appela Kynddelic le guide : « Va », dit-il, « à cette entreprise avec le prince. » Kynddelic n'était pas plus mauvais guide dans un pays qu'il n'avait jamais vu que dans le sien propre. Arthur appela Gwrhyr Gwalstawt Ieithoed (3), parce qu'il savait toutes

(1) *Drych*, « vue, regard » ; Cibddar est, dans les *Triades*, avec Coll, fils de Collvrewi, et Menw, un des trois *prif Lledrithiawc* ou *premiers magiciens*, habiles à se transformer ou à se métamorphoser (*Myv. arch.*, p. 390, 33) ; une autre tradition lui donne pour fils Elmur, qui est des trois *tarw unbenn* ou *princes taureaux du combat* (*Myv. arch.*, 408, col. 1). Il est aussi question de Cibddar dans les *Iolo mss.*, p. 253 (*a glyweist ti chwedt Cibddar...*).

(2) Nous avons dû ici expliquer plutôt que traduire le texte ; le texte dit que la lance de Bedwyr avait un coup, une blessure, et neuf *contre-coups* (*gwrth-wan ; gwan*, « action de percer »). Il semble qu'on soit ici en présence d'une arme dans le genre du *gae bulga* du héros irlandais Cuchulain. Le *gae bulga* ou *javelot du ventre* faisait la blessure d'un seul trait en entrant, et trente en se retirant ; il portait, échelonnées, une série de pointes disposées comme des hameçons. Pour le retirer, on était souvent obligé d'ouvrir le corps. Cuchulain visait avec lui ses ennemis au ventre (O'Curry, *On the manners*, II, p. 309). Des lances avec des pointes (généralement *cinq*) sont souvent mentionnées dans des épopées irlandaises, notamment dans le *Táin Bó Cúalgne*.

(3) Gwrhyr, le maître ou plutôt l'interprète des langues. Il est fait mention de lui dans le *Songe de Ronabwy* et le roman de Gereint ab Erbin. C'est de lui probablement qu'il s'agit dans les Chwedlau des *Iolo mss.* : « As-tu entendu le propos de Gwrhyr, le serviteur

les langues. Il appela Gwalchmei, fils de Gwyar (1); il ne revenait jamais d'une mission sans l'avoir remplie; c'était le meilleur des piétons et le meilleur des cavaliers; il était neveu d'Arthur, fils de sa sœur et son cousin. Arthur appela encore Menw, fils de Teirgwaedd : au cas où ils seraient allés dans un pays payen, il pouvait jeter sur eux charme et enchantement de façon à ce qu'ils ne fussent

de Teilaw, le barde au langage véridique ? » (p. 255). Pour le sens de *gwalstawd* ou *gwalystawd*, mot emprunté à l'anglais, v. *Iolo mss.*, p. 257, strophe 119.

(1) *Gwalchmei :* le premier terme, *gwalch*, signifie *faucon mâle ; gwyar* signifie *sang*. Il n'est pas inutile de remarquer que ce nom se retrouve très probablement dans le cartulaire de Redon ; le même personnage y est appelé Waltmoe et Walcmoel ; la forme qui explique le mieux l'erreur est *Walc-Moei*. C'est un des personnages les plus importants des *Mabinogion*, avec cette réserve qu'il n'apparaît pas dans les *Mabinogion* où il n'est pas question d'Arthur. Il a le même caractère dans les *Triades* que dans les *Mabin* : c'est un des trois *eurdavodogion* ou « gens à la langue dorée » ; c'est un des chevaliers de la cour d'Arthur les meilleurs pour les hôtes et les étrangers (*Myv. arch.*, p. 393, col. 1, col. 2 ; *ibid.*, p. 407, col. 2). Il y a un intéressant dialogue en vers, dans la *Myv. arch.*, entre lui et Trystan; il réussit, par sa courtoisie, à le ramener à la cour d'Arthur. Il remplit une mission analogue auprès de Peredur, dans le *mabinogi* de ce nom. Dans ce poème, il se dit neveu d'Arthur (*Myv. arch.*, p. 132, col. 1). Il n'y a pas de nom qui revienne plus souvent chez les poètes (*Myv. arch.*, p. 278, col. 2 ; 286, col. 2, etc., ; *Livre Noir*, Skene, p. 29, 10; 10, 12 : son cheval s'appelle Keincaled). C'est le Gauvain de nos *Romans de la Table Ronde*. Il est fils de Lloch Llawwynnyawc (le Loth ou Lot des romans français), et cousin d'Arthur. V. sur Gauvain, Gaston Paris, *Hist. litt.*, XXX, 29-45. Un des *Cymmwd* de Rhos en Pembrokeshire tire son nom de lui : *Walwyn's Castle*, en gallois *Castell Gwalchmai* (Eg. Phillimore, *Owen's Pembrok.*, II, p. 378, note 6).

vus par personne, tout en voyant tout le monde.

Ils marchèrent jusqu'à une vaste plaine dans laquelle ils aperçurent un grand château fort, le plus beau du monde. Ils marchèrent jusqu'au soir et, lorsqu'ils s'en croyaient tout près, ils n'en étaient pas plus rapprochés que le matin. Ils marchèrent deux jours, ils marchèrent trois jours, et c'est à peine s'ils purent l'atteindre. Quand ils furent devant, ils aperçurent un troupeau de moutons, grand, sans bornes ni sans fin. Du sommet d'un tertre, un berger vêtu d'une casaque de peau les gardait ; à côté de lui était un dogue aux poils hérissés, plus grand qu'un étalon vieux de neuf hivers. Il avait cette habitude qu'il ne laissait jamais se perdre un agneau et, à plus forte raison, une bête plus grosse. Jamais compagnie ne passa à côté de lui sans blessure ou fâcheux accident ; tout ce qu'il y avait de bois sec et de buissons dans la plaine, son haleine le brûlait jusqu'au sol même. « Gwrhyr Gwalstawt leithoedd, » dit Kei, « va parler à cet homme là-bas ! » — « Kei, » répondit-il, « je n'ai promis d'aller que jusqu'où tu iras toi-même. » — « Allons-y ensemble, » dit Kei. — « N'ayez aucune appréhension, » dit Menw (1), fils de Teirgwaedd ; « j'enver-

(1) *Menw*, « esprit, intelligence ». La magie de Menw, qd'il avait apprise d'Uthur Penndragon, la magie de Math, fils de Mathonwy, qui l'enseigna à Gwydyon, fils de Don, et celle du Rudlwm Gorr qui l'enseigna à Koll, fils de Kollvrewi, sont les trois principales magies de Bretagne (*Triades Mab.*, p. 302, 23 ; cf. *Myv. arch.*, p. 390, col. 1). D'après un passage de *Daf. ab. Gwilym*, les trois

rai un charme sur le chien, de telle sorte qu'il ne fasse de mal à personne. » Ils se rendirent auprès du berger et lui dirent : « Es-tu riche, berger (1) ? » — « A Dieu ne plaise, que vous soyez jamais plus riches que moi ! » — « Par Dieu, puisque tu es le maître... » — « Je n'ai d'autre défaut à me nuire que mon propre bien. » — « A qui sont les brebis que tu gardes, et ce château là-bas ? » — « Vous êtes vraiment sans intelligence : on sait dans

magiciens seraient Menw, Eiddilic Corr et Maeth (*sic*), p. 143 (Eiddilic Corr, *Wyddel call*, « le Gaël subtile »). Ce Menw joue un grand rôle dans les rêveries de certains écrivains gallois contemporains. Un certain Einigan Gawr aurait aperçu, un jour, trois rayons de lumière sur lesquels était écrite toute science. Il prit trois baguettes de frêne sauvage, et y inscrivit ce qu'il avait vu. Les hommes ayant déifié ces baguettes, Einigan, irrité, les brisa et mourut. Menw vit trois baguettes poussant sur sa tombe ; elles sortaient de sa bouche. Il apprit ainsi toutes les sciences, et les enseigna, à l'exception du nom de Dieu (Lady Guest, d'après un travail publié par Tal. Williams, à Abergavenny, 1840, sur l'alphabet bardique). Sur ce personnage de Menw, cf. *Iolo mss.*, p. 262.

(1) Tout ce dialogue est obscur. Il y a probablement un jeu de mots sur *berth*, et un autre sur *priawt*. *Berth* signifie *beau*, *brillant*. Il serait possible que ce fût une formule de salut comme en français : *Es-tu gaillard ?* Le berger prend le mot dans le sens de *richesses*, comme semble le prouver l'exclamation de son interlocuteur, *Priawt* signifie *bien propre*, et s'applique aussi à la *femme légitime*. Son beau-frère Yspaddaden, comme la suite du récit le montre, a tué tous ses enfants moins un, qui est caché, pour s'emparer de ses biens. Le don d'un anneau d'or semble bien montrer que les voyageurs ont l'intention d'acheter la complaisance du berger, et justifie le sens que nous avons donné à *berth*. Le texte semble ici encore avoir été remanié.

tout l'univers que c'est le château d'Yspaddaden Penkawr (1). » — « Et toi, qui es-tu ? » — « Kustennin, fils de Dyvnedic, et c'est à cause de mes biens que m'a ainsi réduit mon frère Yspaddaden Penkawr. Et vous-mêmes, qui êtes-vous ? » — « Des messagers d'Arthur, venus ici pour demander Olwen, la fille d'Yspaddaden Penkawr. » — « Oh ! hommes, Dieu vous protège ! Pour tout au monde, n'en faites rien : personne n'est venu faire cette demande qui s'en soit retourné en vie. » Comme le berger se levait pour partir, Kulhwch lui donna une bague d'or. Il essaya de la mettre, mais, comme elle ne lui allait pas, il la plaça sur un doigt de son gant et s'en alla à la maison. Il donna le gant à sa femme à garder. Elle retira la bague du gant et lorsqu'elle l'eut mise de côté, elle lui dit : « Homme d'où te vient cette bague (2) ? Il ne t'arrive pas souvent d'avoir bonne aubaine. » — « J'étais allé, » répondit-il, « chercher nourriture de mer ; lorsque tout d'un coup je vis un cadavre venir avec les flots ; jamais je n'en avais vu de plus beau : c'est sur son doigt que j'ai pris cette bague. » — « Comme la mer ne souffre pas chez elle de joyau mort (3) montre-moi le cadavre. » —

(1) Yspaddaden à la tête de géant.

(2) Pour la reconstitution du texte, v. *Notes critiques*.

(3) Cf. Anc. Laws. II, p. 258 : *Kanys pabeth bynac a vo yn varw yn y mor tri llanw a thri tray y brenyn biev* (quelque chose que ce soit resté à l'état de mort dans la mer pendant trois flux et trois reflux, appartient au roi).

« Femme, celui à qui appartient ce cadavre, tu le verras ici bientôt (1). » — « Qui est-ce ? » — « Kulhwch, fils de Kilydd, fils du prince Anllawdd ; il est venu pour demander Olwen comme femme ». Elle fut partagée entre deux sentiments : elle était joyeuse à l'idée de l'arrivée de son neveu, le fils de sa sœur ; triste, en pensant qu'elle n'avait jamais vu revenir en vie un seul de ceux qui étaient allés faire pareille demande.

Pour eux, ils se dirigèrent vers la cour de Custennin le berger. Elle les entendit venir et courut de joie à leur rencontre. Kei arracha une pièce de bois au tas et, au moment où elle allait au-devant d'eux pour les embrasser, il lui mit la bûche entre les mains. Elle la pressa si bien qu'elle ressemblait à un rouleau de corde tordu (2). « Ah ! femme, » s'écria Kei, « si tu m'avais serré ainsi, personne n'eût été tenté de placer sur moi son amour : dangereux amour que le tien ! » Ils entrèrent dans la maison et on les servit. Au bout de quelque temps comme tout le monde sortait pour jouer, la femme

(1) Le récit a été ici délayé. sans doute, par un maladroit arrangeur. J'imagine que le dialogue primitif devait être à peu près ceci : « J'ai pris ce bijou sur un cadavre, le plus beau que j'aie vu. » — « Quel cadavre ? » — « Tu vas le voir : c'est Kulhwch ton neveu. » Le berger considère Kulhwch comme un homme mort. L'arrangeur ne l'aura pas compris, et aura essayé d'expliquer à sa façon les paroles de Kustennin. Cependant, il peut y avoir simplement un défaut dans l'expression ; le sens est évident.

(2) V. notes critiques.

ouvrit un coffre de pierre qui était auprès de la pierre de garde du feu (1), et un jeune homme aux cheveux blonds frisés en sortit. « C'est pitié, » dit Gwrhyr Gwalstawt Ieithoedd, « de cacher un pareil garçon; je suis bien sûr que ce ne sont pas ses propres méfaits qu'on venge ainsi sur lui » — « Celui-ci n'est qu'un rebut, » dit la femme : « Yspaddaden Penkawr m'a tué vingt-trois fils, et je n'ai pas plus d'espoir de conserver celui-ci que les autres. » — « Qu'il me tienne compagnie, » dit Kei, « et on ne le tuera qu'en même temps que moi. » Ils se mirent à table. « Pour quelle affaire êtes-vous venus? » dit la femme. — « Afin de demander Olwen pour ce jeune homme. » — « Pour Dieu, comme personne ne vous a encore aperçus du château, retournez sur vos pas. » — « Dieu sait que nous ne nous en retournerons pas avant d'avoir vu la jeune fille. » — « Vient-elle ici, » dit Kei, « de façon qu'on puisse la voir ? » — « Elle vient ici tous les samedis pour se laver la tête. Elle laisse toutes ses bagues dans le vase où elle se lave, et

(1) La pierre du foyer avait une importance particulière dans les lois galloises. Les maisons étant en bois, la pierre du foyer était la partie la plus difficile à faire disparaître. Le feu se trouvait sans doute au milieu de la maison, à peu près au niveau du sol. Il est, en effet, question dans les Lois du cas où des porcs en trant dans une maison, éparpillent le feu et causent la destruction de la maison (*Ancient laws* I, p. 260; pour le *pentan*, v. *ibid.*, p. 76, 452, 455, etc.; II, p. 774). *Pentan* a aussi le sens de *trépied* (*Ancient laws*, II, p. 865).

elle ne vient jamais les reprendre pas plus qu'elle n'envoie à leur sujet. » — « Viendra-t-elle ici, si on la mande? » — « Dieu sait que je ne veux pas ma propre mort, que je ne tromperai pas qui se fie à moi; seulement, si vous me donnez votre foi que vous ne lui ferez aucun mal, je la ferai venir. » — « Nous la donnons, » répondirent-ils.

Elle la fit mander. La jeune fille vint. Elle était vêtue d'une chemise de soie rouge-flamme; elle avait autour du cou un collier d'or rouge, rehaussé de pierres précieuses et de rubis. Plus blonds étaient ses cheveux que la fleur du genêt; plus blanche sa peau que l'écume de la vague, plus éclatants ses mains et ses doigts que le rejeton du trèfle des eaux émergeant du petit bassin formé par une fontaine jaillissante (1); ni le regard du faucon après une mue, ni celui du tiercelet après trois mues (2) n'étaient

(1) La comparaison est aussi gracieuse que juste. La fleur du ményanthe trifolié, ou trèfle aquatique, est une des plus charmanest de nos pays. Elle est d'une grande blancheur avec une très légère teinte purpurine; elle aime les eaux de source. Au moment où les pédoncules sortent de l'eau, la fleur qu'ils portent n'est pas encore étalée; elle ressemble à un calice à rrois angles (v. notes critiques).

(2) D'après les lois galloises, le faucon qui a mué (qui a été levé de la mue, suivant l'expression propre de la fauconnerie) a une plus grande valeur qu'avant, surtout s'il devient *blanc* (*Ancient laws*, I, p 282). La comparaison avec l'œil du faucon est fréquente: *Myv. arch.*, p. 252, col. 2, un guerrier est appelé *trimud aer-walch;* cf. *ibid.*, 221, col. 1; 257, col. 2). Le sens primitif de *trimud* est *qui a trois mues;* mais à cause de sa ressemblance avec *mut*, « muet », son sens a évolué, et *trimut*, *termut*, a fini par signifier *absolu-*

plus clairs que le sien. Son sein était plus blanc que celui du cygne, ses joues plus rouges que la plus rouge des roses. On ne pouvait la voir sans être entièrement pénétré de son amour. Quatre trèfles blancs naissaient sous ses pas partout où elle allait : c'est pourquoi on l'avait appelée *Olwen* (1) (trace blanche).

Elle entra et alla s'asseoir sur le principal banc à côté de Kulhwch. En la voyant, il devina que c'était elle : « Jeune fille, » s'écria-il, « c'est bien toi que j'aimais. Tu viendras avec moi pour nous épargner un pêché à moi et à toi. Il y a longtemps que je t'aime. » — « Je ne le puis en aucune façon, » répondit-elle : « mon père m'a fait donner ma foi, que je ne m'en irais pas sans son aveu, car il

ment muet, comme le prouve le passage suivant de Llywarch ab Llewelyn, poète du douxième et treizième siècle :

rei tra llwfyr tra llafar eu son
ac ereill taerlew termudion

« les uns très lâches, très loquaces, les autres vaillants et fermes, tout à fait silencieux » (*Myv. arch.*, p. 201, col. 2). *Gwalch* doit être traduit par *tiercelet* ou *faucon mâle*. Les lois (*Ancient laws*, II, p. 797) glosent (*hebawc*) *wyedic* ou faucon mâle par *gwalch*. Il est d'un prix moins élevé que le *hebawc* ou faucon sans épithète, c'est-à-dire le faucon femelle. Aneurin Owen, au t. I, p. 738 des Lois, se trompe donc en traduisant *gwalch* par buse. La mue profitait au faucon ; sa livrée n'était même complète qu'après trois mues. En parlant de la mue, François de Saint-Aulaire (Fauconnerie, Paris, 1619) dit que « le faucon en devient plus beau et plus agréable comme une personne estant vestue à neuf. »

(1) L'auteur décompose le mot en *ol*, « trace », et *wen*, « blanche ».

ne doit vivre que jusqu'au moment où je m'en irai avec un mari. Il y a cependant peut-être un conseil que je puis te donner, si tu veux t'y prêter. Va me demander à mon père ; tout ce qu'il te signifiera de lui procurer, promets qu'il l'aura, et tu m'auras moi-même. Si tu le contraries en quoi que ce soit, tu ne m'auras jamais et tu pourras t'estimer heureux, si tu t'échappes la vie sauve. » — « Je lui promettrai tout et j'aurai tout. »

Elle s'en alla vers sa demeure, et eux, ils se levèrent pour la suivre au château. Ils tuèrent les neuf portiers gardant les neuf portes sans qu'un seul fît entendre une plainte, les neuf dogues sans qu'aucun poussât un cri, et entrèrent tout droit dans la salle. « Salut, » dirent-ils, « Yspaddaden Penkawr (1), au nom de Dieu et des hommes. » — « Et vous, pourquoi êtes-vous venus ? » — « Nous som-

(1) Yspaddaden à la tête de géant offre certains traits de ressemblance avec le Balór irlandais. Celui-ci sert même à expliquer certaines bizarreries du récit évidemment mutilé que nous avons sous les yeux. Balór, dieu des Fomore, population fabuleuse d'Irlande, a les paupières habituellement rabattues sur les yeux ; lorsqu'il les relève, d'un coup d'œil il tue son adversaire. Il est tué par son petit-fils Lug, dieu des Tuatha Dé Danann. Yspaddaden, lui aussi, a les paupières baissées ; on ne voit pas qu'il ait le *mauvais œil*, mais c'est sans doute une lacune du récit. Il est tué par son neveu Goreu. Lug tue Balór avec une pierre de fronde. Yspaddaden se sert aussi d'un javelot de pierre et en est frappé à son tour. Ce *liechwaew* ou *javelot de pierre* devient, une ligne après, une arme en fer ; mais ces contradictions ne montrent que mieux l'ancienneté de la légende : le mot *llechwaew* ne se comprenait plus.

mes venus pour te demander Olwen, ta fille, pour Kulhwch, fils de Kilydd, fils du prince Kelyddon. » — « Où sont mes serviteurs et mes vauriens de gens? Elevez les fourches sous mes deux sourcils qui sont tombés sur mes yeux, pour que je voie mon futur gendre. » Cela fait, il leur dit: « Venez ici demain, et vous aurez une réponse. »

Ils se levèrent pour sortir; Yspaddaden Penkawr saisit un des trois javelots (1) empoisonnés qui étaient à portée de sa main et le lança après eux. Bedwyr le saisit au passage, lui renvoya le tout instantanément, et lui traversa la rotule du genou: « Maudit, barbare gendre! Je m'en ressentirai toute ma vie en marchant sur une pente. Ce fer empoisonné m'a fait souffrir comme la morsure du taon. Mau-

(1) Le mot propre est *llechwaew*, qui est répété à trois reprises. Il est difficile de supposer une erreur du scribe pour *lluchwaew*, « lance de jet, javelot. » *Llech* signifie *pierre plate*. Or, tout justement, il existait en Irlande une arme de ce genre, et portant à peu près le même nom : *lia láimhe* ou *pierre plate de main*. Elle est décrite dans un poème irlandais avec la plus grande précision : c'était une pierre qui allait en se rétrécissant, plate et très aiguë ; elle se cachait souvent dans le creux du bouclier (O'Curry, *On the manners*, II, p. 287, 263, 264 ; I, p. 338, § 456). Le souvenir de cette arme préhistorique est conservé peut-être dans des noms propres armoricains, en *Maen*, « pierre » : *Maen-uuethen*, « qui combat avec la pierre ; » *Maen-finit*, « qui lance la pierre ; » *Maen-uuoret*, « qui défend avec la pierre » ; *Maen-uuolou*, « pierre brillante », etc., (*Cart. de Redon*). Quant aux armes empoisonnées, il en est souvent fait mention dans les poèmes irlandais (O'Curry, *On the manners*, III, p. 131). Le mot *llechwaew* se retrouve une seule fois en dehors de Kulhwch et Olwen dans les *Mabinogion*, dans le roman de Peredur ab Evrawc.

dit soit le forgeron qui l'a fabriqué et l'enclume sur laquelle il a été forgé. » Ils logèrent cette nuit-là chez Custennin le berger. Le jour suivant, en grand appareil, la chevelure soigneusement peignée (1), ils se rendirent au château, entrèrent dans la salle et parlèrent ainsi : — « Yspaddaden Penkawr, donne-nous ta fille. Nous te payerons ses *agweddi* et *amobyr* (2) à toi et à ses deux parentes. Si tu refuses, il t'en coûtera la vie. » — « Ses quatre bisaïeules, » répondit-il, « et ses quatre bisaïeuls sont encore en vie ; il faut que je tienne conseil avec eux. » — « Soit, allons manger. » Comme ils partaient, il saisit un des deux javelots qui étaient

(1) Mot à mot : *après avoir fait passer un peigne de valeur dans leurs cheveux*. Le peigne, au moyen âge, était un objet noble, souvent une véritable œuvre d'art. Dans *Les Romans de la Table Ronde*, on voit une dame envoyer à son amant un riche peigne garni de ses cheveux (Paulin Paris, *Les Romans de la Table Ronde*, IV, notes) ; v. nos notes critiques.

(2) D'après les lois de Gwynedd ou Nord-Galles, c'était à celui qui livrait la jeune fille au mari, qu'il fût père ou tuteur, à payer l'*amobyr* (*Ancient laws*, I, p. 88, 204). D'après d'autres textes, on payait l'*amobyr* au père de la jeune fille ou au seigneur. *Agweddi* indique la dot qu'apporte la jeune fille en se mariant, ou le don fait par le mari à sa femme après la consommation du mariage : v. pour *agweddi* dans ce dernier sens, *Mab.*, p. 222, note 3. Il semble bien ici que le prétendant veuille faire acte de générosité ; au lieu de demander *amobyr* et *agweddi*, il offre d'en donner la valeur à Yspaddaden (v. sur *agweddi*, *Ancient laws*, I, p. 82, 88 et suiv. ; *amobyr*, *ibid.*, p. 88, 204 et suiv.). La consultation que doit avoir Yspaddaden avec les ascendants de la jeune fille, s'il n'en est pas question dans les Lois, est bien cependant dans l'esprit de la législation galloise.

à portée de sa main et le lança après eux. Menw, fils de Teirgwaedd le saisit au passage, le lui renvoya ; le trait l'atteignit au milieu de la poitrine et sortit à la chute des reins : « maudit, barbare gendre, » s'écria-t-il ! « cet acier est cuisant comme la morsure de la grosse sangsue. Maudite soit la fournaise où il a été fondu, et le forgeron qui l'a forgé ! Quand je voudrai gravir une colline, j'aurai désormais courte haleine, maux d'estomac et fréquentes nausées. »

Ils allèrent manger. Le lendemain, troisième jour, ils revinrent à la cour. « Ne nous lance plus de trait, Yspaddaden Penkawr, dirent-ils, si tu ne veux ta propre mort. » — « Où sont mes serviteurs, dit Yspaddaden Penkawr ? Elevez les fourches sous mes sourcils qui sont tombés sur les prunelles de mes yeux, pour que je voie mon futur gendre. » Ils se levèrent. A ce moment Yspaddaden Penkawr saisit le troisième javelot empoisonné et le lança après eux. Kulhwch le saisit, le lança de toutes ses forces, à souhait, si bien que le trait lui traversa la prunelle de l'œil, et lui sortit par derrière la tête. « Maudit, barbare gendre, » s'écria-t-il ! « tant que je resterai en vie, ma vue s'en ressentira ; quand j'irai contre le vent, mes yeux pleureront, j'aurai des maux de tête et des étourdissements à chaque nouvelle lune. Maudite soit la fournaise où il a été façonné ! La blessure de ce fer empoisonné a été aussi poignante pour moi que la morsure d'un chien enragé. » Ils allèrent

manger. Le lendemain ils revinrent à la cour et dirent : « Ne nous lance plus de traits désormais ; il n'en est résulté pour toi que blessures, fâcheuses affaires, tortures ; il t'arrivera pis encore, si tu y tiens. Donne-nous ta fille, sinon tu mourras à cause d'elle. » — « Où est-il celui qui demande ma fille ? Viens ici que je fasse ta connaisance. » On fit asseoir Kulhwch sur un siège face à face avec lui. « Est-ce toi, dit Yspaddaden Penkawr, qui demande ma fille ? » — « C'est moi, répondit Kulhwch. » — « Donne-moi ta parole que tu ne feras rien qui ne soit légal. Quand j'aurai eu tout ce que je t'indiquerai, tu auras ma fille. » — « Volontiers ; indique ce que tu désires. » — « C'est ce que je vais faire : vois-tu cette vaste colline là-bas ? » — « Je la vois. » — « Je veux que toutes les racines en soient arrachées et brûlées à la surface du sol de façon à servir d'engrais, qu'elle soit charruée et ensemencée en un jour, et qu'en un seul jour aussi le grain en soit mûr. Du froment, je veux avoir de la nourriture et une liqueur faite, pour le festin de tes noces avec ma fille. Que tout cela soit fait en un jour. » — « J'y arriverai facilement quoique tu le croies difficile. »

— « Si tu y arrives, il y a une chose à laquelle tu n'arriveras pas. Il n'y a d'autre laboureur à pouvoir labourer et mettre en état cette terre qu'Amaethon (1), fils de Don, tellement elle est

(1) Amaethon est le moins célèbre des enfants de Don. Ce qui

embroussaillée. Il ne viendra jamais avec toi de bon gré ; l'y contraindre, tu ne le pourrais pas. »

— « Si toi, tu le crois difficile, pour moi, c'est chose facile. »

— « Si tu l'obtiens, il y a une chose que tu n'obtiendras pas : que Gevannon (1), fils de Don, vienne au bord des sillons pour débarrasser le fer. Il ne travaille jamais volontairement que pour un roi véritable ; le contraindre, tu ne le pourrais pas. » — « C'est pour moi chose facile. »

l'a désigné pour être grand agriculteur, c'est son nom qu'on a dérivé d'*amaeth*, « laboureur » = *ambactos*. D'après les *Iolo mss.*, Don serait un roi de Scandinavie et de Dublin qui aurait amené les Gaëls dans le nord du pays de Galles en 267 après Jésus-Christ. Ils y auraient séjourné cent vingt-neuf ans. Ils auraient été chassés par les Bretons du nord, sous la conduite de Cunedda et de ses enfants (*Iolo mss.*, p. 77, 78, 81). Dans la légende irlandaise, Don est l'aîné des fils de Milet et amène les ancêtres des Irlandais en Irlande (O'Curry, *On the manners*, p. 189). Les *Iolo mss.*, dont l'autorité, quoi qu'on en ait dit, est mince en matière historique, ne concordent pas avec les *Mabinogion* qui ne présentent nullement Don et ses enfants comme des Gaëls. Amaethon est mentionné par Taliessin avec Math et Gwydyon (Skene, *Four ancient books*, II, p. 200, vers 2 ; cf., *ibid.*, p. 158, 14, 26). Amaethon figure aussi à la bataille de Goddeu, une des trois frivoles batailles de l'île de Bretagne ; elle eut lieu à cause d'un chevreuil et d'un vanneau ; on y tua soixante et onze mille hommes (*Myv. arch.*, p. 405, 50). Une note à un fragment poétique de la *Myv.* ajoute qu'Amaethon s'y battit avec Arawn, roi d'Annwn, et qu'il fut vainqueur grâce à son frère Gwydyon ; il y avait sur le champ de bataille un homme et une femme dont on ne pouvait triompher, si on ne savait leurs noms. Gwydyon les devina. La femme s'appelait Achren ; aussi appelle-t-on la bataille *cat Achren* ou *cat Goddeu* (*Myv arch.*, p. 127, note. 2).

(1) *Govannon*, v. p. 192, note 2.

— « Si tu l'obtiens, il y a une chose que tu n'obtiendras pas : les deux bœufs de Gwlwlyd Wineu (1), comme compagnons (2), pour charruer ensemble vaillamment cette terre embroussaillée. Il ne les donnera pas de bon gré; l'y contraindre, tu ne le pourrais pas. »

— « C'est pour moi chose facile. »

— « Si tu l'obtiens, il y a une chose que tu n'obtiendras pas : je veux avoir, formant paire, le bœuf Melyn Gwanwyn et le bœuf Brych (3). »

— « C'est pour moi chose facile. »

— « Si tu l'obtiens, il y a une chose que tu n'obtiendra pas : les deux bœufs cornus dont l'un est de l'autre côté de cette montagne pointue et l'autre de ce côté-ci ; il faut les amener sous le même joug de la même charrue : ce sont Nynnyaw et Peibaw (4),

(1) Les trois principaux bœufs de l'île étaient : Melyn Gwanwyn (var. *Gwaynhwyn*), Gwyneu, le bœuf de Gwlwlyd, et le grand bœuf Brych « tacheté » (*Myv. arch.*, p. 394, 10). Le texte ici est altéré. *Gwineu*, « brun, » est dans le *Mab.* une épithète à Gwlwlyd, et, dans la *Triade*, le nom d'un des bœufs.

(2) *Compagnons* dans le sens étymologique, plus transparent dans le sg. *compain*. *Cyd-preiniawc* signifie proprement *qui mange avec* (*preiniawc* est dérivé de *prein*, du latin *prandium* : v. notes critiques).

(3) *Melyn*, « jaune, blond; » *gwanwyn*, « printemps ; » *melyn y gwanwyn* est aussi le nom d'une plante : V. la note 1. Le bœuf *Brych* était sans doute bien connu dans la mythologie galloise d'après ce passage de Taliesin : « ils ne connaissent pas, eux, le bœuf Brych qui a cent vingt nœuds (?) dans son collier » (Skene, *Four anc. books*, 182, vers 13).

(4) Nynniaw et Pebiaw. Le *Liber Landav.*, p. 75 et suiv., fait d'un Pepiau, roi d'Erchyng (Archenfield, dans le Herefordshire, au sud-

que Dieu a transformés en bœufs pour leur péchés. »

— « C'est pour moi chose facile. »

— « Si tu l'obtiens, il y a une chose que tu n'obtiendras pas. Vois-tu là-bas cette terre rouge cultivée ? » — « Je la vois. » — « Lorsque je me ren-

ouest de la Wye), le père de saint Dyvric (Dubricius), saint du VIe siècle. Nynniaw, d'après certaines généalogies, serait un roi de Glamorgan et de Gwent, ancêtre de Marchell, mère de Brychan Brycheiniawc, qui a laissé son nom au Breconshire, tige de la troisième grande tribu des saints (*Iolo mss.*, p. 118). L'orgueil de Nynniaw et Pebiaw est le sujet d'un conte des *Iolo mss.* Les rois Nynniaw et Pebiaw se promenaient par une belle nuit étoilée : « Quelle belle campagne je possède, » dit Nynniaw. — « Laquelle ? » s'écria Pebiaw. — « Le ciel entier. » — « Regarde ce que j'ai de bétail et de brebis broutant tes champs ? » — « Où sont-ils ? » — « Les étoiles, avec la lune comme berger. » — « Elles ne resteront pas plus longtemps dans mes champs. » — « Elles resteront. » De là, guerre et carnage. Rhitta le Géant, roi de Galles, irrité, vint mettre la paix entre eux, les vainquit et leur arracha la barbe. Les rois des pays voisins s'unirent contre lui. Il les fit prisonniers et leur enleva la barbe en disant : « Voilà les animaux qui ont brouté mes pâturages ; je les en ai chassés, il n'y paîtront plus désormais. » Il se fit de leurs barbes une ample tunique qui lui descendait de la tête aux pieds (*Iolo mss.*, p. 193). Les deux bœufs cornus (*ychain bannawc*) les plus célèbres dans les *Triades* sont ceux de Hu Gadarn, qui auraient traîné l'*avanc* de l'étang de Llion à la terre ; depuis ce temps, l'étang n'aurait plus rompu ses digues (L'*avanc* ou *addanc* est ici un monstre mystérieux). Ce serait une des trois grandes merveilles de l'île (*Myv. arch.*, p. 409, 97). Avant l'arrivée des Kymry, il n'y avait d'autres habitants en Bretagne que des ours, des loups, des *eveinc* (plur. d'*avanc*) et des *ychain bannog* ou bœufs cornus (*Myv. arch.*, p. 400, 1). V. un très copieux article du *Welsh Dict.* de Silvan Evans, au mot *afang*. Mais l'auteur aurait dû comparer le gallois au breton *avanc*, irl. moy. *abacc* : le sens propre est *castor*.

contrai pour la première fois avec la mère de cette jeune fille, on y sema neuf setiers de graine de lin, et rien n'est encore sorti, ni blanc, ni noir. J'ai encore la mesure. Cette graine de lin, je veux l'avoir pour la semer dans cette terre neuve là-bas, de façon que le lin serve de guimpe blanche autour de la tête de ma fille pour tes noces. »

— « Si toi, tu le crois difficile, pour moi c'est chose facile. »

— « Si tu l'obtiens, il y a une chose que tu n'obtiendras pas : du miel qui soit neuf fois plus doux que le miel du premier essaim (1), sans scories, ni abeilles dedans, pour brasser (2) la boisson du banquet. »

— « Si toi, tu le crois difficile, pour moi c'est chose facile. »

(1) Le premier essaim, qui est en effet le plus vigoureux, est tarifé à un plus haut prix dans les Lois (*Ancient laws*, I, p. 284). L'expression *sans abeilles* est très juste ; si on tolère en effet la ponte et le séjour des abeilles dans les rayons, une fois le premier miel fait, le miel perd en qualité.

(2) *Bragodi* est pris ici dans un sens général. Il ne s'agit probablement pas spécialement de la boisson appelée *bragawd*, dont les Anglais ont fait *bragget*, boisson faite de malt, d'eau, de miel et de quelques épices. Les autres boissons des Bretons étaient le *cwrv* (*cwryv* et *cwrwv* avec une voyelle irrationnelle, auj. *cwrw* = *curmen*), c'est-à-dire de la *bière*, et le *medd*, moyen breton *mez* « hydromel » (d'où l'armoricain *mezo*, gall. *meddw*, « ivre »). Dans un pasage des Lois qui traite de la quantité de liqueur due à certains officiers de la cour, il est dit qu'ils ont droit à une mesure pleine de *bière*, à une mesure remplie à moitié de *bragawd*, et à une mesure remplie au tiers de *medd* (*Ancient laws*, I, p. 44).

— « Si tu l'obtiens, il y a une chose que tu n'obtiendras pas : le vase de Llwyr fils de Llwyryon qui contient un *penllad* (1) ; il n'y a pas au monde d'autre vase à pouvoir contenir cette forte liqueur. Il ne te le donnera pas de bon gré ; l'y contraindre, tu ne le pourrais pas. »

— « Si toi, tu le crois difficile, pour moi c'est chose facile. »

— « Si tu l'obtiens, il y a une chose que tu n'obtiendras pas : la corbeille de Gwyddneu Garanhir (2); le monde entier se présenterait par groupes de trois fois neuf hommes, que chacun y trouverait à manger suivant sa fantaisie ; je veux en manger la nuit où ma fille couchera avec toi. Il ne te la donnera pas de bon gré; l'y contraindre, tu ne le pourrais pas. »

— « Si toi, tu le crois difficile, pour moi c'est chose facile. »

— « Si tu l'obtiens, il y a une chose que tu n'ob-

(1) Le *penllad*, qui a aussi le sens de *souverain bien, source de bénédictions*, paraît avoir ici un sens plus matériel ; d'après Davies, c'est une mesure de deux *llad*, mesure équivalant à douze boisseaux d'avoine. Le *penllad* vaudrait donc vingt-quatre boisseaux (v. notes critiques). Le mot *Kib* (du latin *cupa*), vase, coupe, a dans les Lois le sens propre de *demi-boisseau* ou mesure de *quatre gallons* (le gallon vaut 4 litres 54).

(2) D'après un manuscrit déjà cité sur les treize joyaux de l'île de Bretagne, le panier de Gwyddno avait cette propriété que si on y mettait la nourriture d'un homme, lorsqu'on le rouvrait, il présentait la nourriture de cent (lady Guest, *Mab.*, II, p. 354). Gwyddno est un personnage célèbre. Seithynin l'ivrogne, roi de Dyvet, dans

tiendras pas : la corne de Gwlgawt Gogodin (1) pour nous verser à boire cette nuit-là. Il ne te la donnera pas de bon gré ; l'y contraindre, tu ne le pourrais pas. »

— « Si toi, tu le crois difficile, pour moi c'est chose facile. »

— « Si tu l'obtiens, il y a une chose que tu n'obtiendras pas : la harpe de Teirtu (2) pour nous charmer cette nuit-là. Désire-t-on qu'elle joue : elle joue toute seule; qu'elle cesse? elle se tait d'elle-même. Cette harpe, il ne te la donnera pas de bon gré; l'y contraindre, tu ne le pourrais pas. »

un jour d'ivresse, lâcha la mer sur les Etats de Gwyddno Garanhir, c'est-à-dire sur Cantrev y Gwaelod (*gwaelod*, « le bas, le fond ») (*Myv. arch.*, p. 409, 37). Le *Livre Noir* donne un curieux dialogue entre lui et le dieu Gwynn ab Nudd (Skene, *Four anc. books*, II, p. 54, XXXIII ; cf. *Myv. arch.*, p. 299, col. 1, allusions à Gwyddneu ; sur l'inondation de ses Etats, v. *Livre Noir*, p. 59, XXXVIII) ; Cf. J. Loth, *La légende de Maes Gwyddneu*, *Revue celt.*, XXIV, 349). On met les Etats de Gwyddno sur l'emplacement de la baie actuelle de Cardigan.

(1) D'après une autre tradition, la corne magique serait celle de Bran Galed : elle versait la liqueur que l'on désirait (Lady Guest, *Mab.*, II, p. 354). — Le ms., Pen. 4, *L.Rh.* 481 a l'intéressante variante : *Gododin*.

(2) Un poète du milieu du xve siècle, Davydd ab Edmwnt, fait allusion à cette harpe qu'il appelle la harpe de Teirtud. Suivant lady Guest, à qui j'emprunte cette citation, il existerait sur cette harpe un conte de nourrice gallois : un nain, appelé Dewryn Vychan, aurait enlevé à un géant sa harpe, mais cette harpe s'étant mise à jouer, le géant se précipita à la poursuite du voleur. Il y a aussi dans l'épopée irlandaise une harpe magique, celle de Dagdé Le *Liber Land.* mentionne un Castell Teirtud, en Buellt, dans le Breconshire (p. 374).

— « Si toi, tu le crois difficile, pour moi c'est chose facile. »

— « Si tu l'obtiens, il y a une chose que tu n'obtiendras pas : le bassin (1) de Diwrnach le Gwyddel (l'Irlandais), l'intendant d'Odgar, fils d'Aedd, roi d'Iwerddon, pour bouillir les mets de ton festin de noces. »

— « Si toi, tu le crois difficile, pour moi c'est chose facile. »

— « Si tu l'obtiens, il y a une chose que tu n'obtiendras pas : il faut que je me lave la tête et que je fasse ma barbe. C'est la défense d'Yskithyrwynn (2) Penbeidd qu'il me faut pour me raser, mais il ne me servira de rien de l'avoir, si on ne la lui arrache pendant qu'il est en vie. »

— « Si toi, tu le crois difficile, pour moi c'est chose facile. »

— « Si tu l'obtiens, il y a une chose que tu n'ob-

(1) On ne parle pas de ses propriétés. Il devait sans doute ressembler au chaudron de Dagdé dont il est question dans le *Leabhar Gabala* ou *Livre des conquêtes*, qu'on ne quittait pas sans être rassasié. Le chaudron de Tyrnog était plus intelligent ; si on y mettait de la viande à bouilli pour un lâche, il ne bouillait pas ; pour un brave, c'était fait à l'instant (lady Guest, *Mab.*, II, p. 354). Plus haut, p. 130, il est question d'un autre chaudron merveilleux ; cf. note à Pwyll, p. 81.

(2) *Ysgithyr* signifie « *défense, crocs ;* » *penbeidd*, « chef des sangliers ». Pen. 4 (L. Rh. 482) a ce passage intéressant qui manque dans L. Rouge: si tu l'obtiens, il y a une chose que tu n'obtiendras pas : *les oiseaux de Rianhon, qui réveillent les morts et endorment les vivants, je les veux pour me récréer cette nuit-là*. Cf. plus haut, p. 145.

tiendras pas : il n'y a personne à pouvoir la lui arracher qu'Odgar, fils d'Aedd, roi d'Iwerddon. »

— « Si toi, tu le crois difficile, pour moi c'est chose facile. »

— « Si tu l'obtiens, il y a une chose que tu n'obtiendras pas : je ne me reposerai sur personne de la garde de la défense, si ce n'est sur Kado de Prydein, le maître de soixante *cantrev* (1) ; il ne viendra pas de bon gré ; l'y contraindre, tu ne le pourrais pas. »

— « Si toi, tu le crois difficile, pour moi c'est chose facile. »

« Si tu l'obtiens, il y a une chose que tu n'obtiendras pas : il faut que les poils de ma barbe soient étirés pour qu'on les rase ; or, ils ne cèderont jamais sans le secours du sang de la sorcière Gorddu (2), fille de la sorcière Gorwenn de Pennant Govut, aux abords de l'enfer. »

— « Si toi, tu le crois difficile, pour moi c'est chose facile. »

(1) *Cantrev*, v. p. 82. Il y a un jeu de mots sur *Kadw*, garder et *Kado* : Pen. 4 (L. Rh. 482) a même *Kadw* pour *Kado*. *Prydein* indique la Bretagne proprement dite (*Prydyn* est l'Ecosse) : c'est une forme correctement évoluée de *Pretania* ou *Pritania* ; *Britannia* est une forme refaite d'après *Brittones*. *Prydain*, et l'Irlandais *Cruithne* (plus précisément *pays des Pictes*) remontent à un vieux cellique *Qritoniä*.

(2) *Gorddu*, « très noire ; » *gorwen*, « très blanche. » *Pennant* signifie le *bout du ravin* ou *du ruisseau* (armor. *ant* pour *nant* par *an nant*, la rigole entre deux sillons), patois français, *un nant*. *Govud*, « affliction. »

— « Si tu l'obtiens, il y a une chose que tu n'obtiendras pas : je ne veux pas de ce sang, si tu ne l'as chaud ; or, il n'y a pas de vase au monde à pouvoir conserver la chaleur de la liqueur qu'on y versera, à l'exception des bouteilles de Gwiddolwyn Gorr (1) : qu'on y verse de la boisson à l'orient, elles la conserveront avec sa chaleur jusqu'à l'occident. Il ne te les donnera pas de bon gré ; l'y contraindre, tu ne le pourrais pas. »

— « Si toi, tu le crois difficile, pour moi c'est chose facile. »

— « Si tu l'obtiens, il y a une chose que tu n'obtiendras pas : il y en a qui désirent du lait frais ; or, je n'ai pas la prétention d'en avoir pour chacun, si je n'ai les bouteilles de Rinnon Rin (2) Barnawt dans lesquelles aucune liqueur ne tourne. Il ne les donnera à personne de bon gré ; l'y contraindre, tu ne le pourrais pas. »

— « Si toi, tu le crois difficile, pour moi c'est chose facile. »

— « Si tu l'obtiens, il y a une chose que tu n'obtiendras pas : il n'y a pas au monde de peigne ni de ciseaux avec lesquels on puisse mettre en état ma chevelure, tellement elle est rebelle, à l'exception du peigne et des ciseaux qui se trouvent entre

(1) Gwidolwyn le nain a pour fille Eurolwen, mentionnée plus haut p. 284.

(2) *Rin*, « secret, » vertu mystérieuse. Pen. 4 (L. Rh. 488) : *Rin Barvawt*.

les deux oreilles de Twrch Trwyth (1), fils du prince Taredd. Il ne les donnera pas de bon gré ; l'y contraindre, tu ne le pourrais pas. »

(1) La première mention du Twrch Trwyth ou porc Trwyth se trouve dans Nennius LXXIX : en chassant le porc Troit (*porcum* Terit, var. Troit), le chien d'Arthur, Cabal aurait imprimé la marque de son pied sur une pierre ; Arthur avait fait dresser à cet endroit un *carn* (amas da pierres) qui porte le nom de Carn-Cabal ; on peut enlever cette pierre et la transporter à une journée et une nuit de marche, elle retourne toujours au même lieu ; ce *carn* serait en Buellt, Breconshire. Il n'est pas inutile d'ajouter que ce passage n'appartient probablement pas à l'œuvre primitive de Nennius (Cf. A. de La Borderie, *Nennius ;* Georges Heeger, *Die Trojanersage der Britten*, Munich, 1886, p. 21 et suiv.). D'après lady Guest, Carncavall est une montagne du district de Builh, au sud de Rhayader Gwy, Brecon. Il existerait encore sur le sommet de cette montagne une pierre portant une empreinte ressemblant à celle de la patte d'un chien. Elle en donne un dessin (*Mab.*, II, p. 359). Le livre d'Aneurin contient probablement une allusion au Twrch Trwyth (Skene, *Four anc. books*, II, p. 94). L'histoire du Twrch Trwyth ressemble singulièrement à celle de la truie de Dallweir Dallbenn, Henwen. Henwen était pleine ; or, il était prédit que l'île aurait à souffrir de sa portée. Arthur rassemble ses troupes pour la détruire. Le gardien de la truie, Coll, fils de Collvrewi, a toujours la main dans ses crins partout où elle va. La laie accouche ici d'un grain de froment, là d'un grain d'orge, ailleurs d'un louveteau, et enfin d'un chat que Coll lance dans le détroit de Menei. Les enfants de Paluc recueillirent et élevèrent ce chat qui devint une des trois plaies de Mon (Anglesey) (V. *Triades Mab.*, p. 307, 18 ; Skene, II, p. 458). *Twrch* est le nom de deux rivières du pays de Galles et d'une commune du Finistère, près Quimper. *Tourch*, en breton armoricain, a le sens de pourceau mâle. Sur la chasse du *Twrch Trwyth*, cf. John *Rhys*, *Transactions of the Cymmrod. society*, 1894-1895, p. 100. Le *Twrch Trwyth* est l'*Orc Treith* du Glossaire de Cormac (nom pour un fils de roi, dit Cormac, *Triath* (nominatif) *enim rex vocatur*). Pour une chasse semblable, en Irlande, cf. *The Rennes Dindshenchas*, *Revue celtique*, XV,

— « Si toi, tu le crois difficile, pour moi c'est chose facile. »

— « Si tu l'obtiens, il y a une chose que tu n'obtiendras pas : Drutwyn, le petit chien de Greit, fils d'Eri : on ne peut chasser le Twrch Trwythsanslui. »

— « Si toi, tu le crois difficile, pour moi c'est chose facile. »

— « Si tu l'obtiens, il y a une chose que tu n'obtiendrais pas : la laisse de Kwrs Kant Ewin ; il n'y a pas au monde d'autre laisse à pouvoir le retenir. »

— « Si toi, tu le crois difficile, pour moi c'est chose facile. »

— « Si tu l'obtiens, il y a une chose que tu n'obtiendras pas : le collier de Kanhastyr Kanllaw : il n'y a pas d'autre collier au monde à pouvoir retenir la laisse. »

— « Si toi tu le crois difficile, pour moi c'est chose facile. »

— « Si tu l'obtiens, il y a une chose que tu n'obtiendras pas ; la chaîne de Kilydd Kanhastyr pour joindre le collier à la laisse. »

p. 474-475. Ferd Lot a rapproché le *Twrch Tr.* du *Blanc Porc* de Guingamor ; et aussi fait remarquer que *Henwen* signifie *Vieille-Blanche* (*Romania*, XXX, p. 14, 590).

La forme *Trwyth* a été influencée par la forme irlandaise ou est due plus probablement à une erreur de scribe. La forme sincère est *Trwyt* (ou *Trwyd*) : c'est celle qui se trouve dans Nennius et aussi dans le Livre d'Aneurin (F. a. B., II, p. 94, vers 23). Silvan Evans (*ibid.*, p. 392-393) cite également une forme *Trwyd* chez Cynddelw, poète de la seconde moitié du XIIe siècle, et une autre chez Llewis Glyn Cothi, poète du XVe siècle.

— « Si toi, tu le crois difficile, pour moi c'est chose facile. »

— « Si tu l'obtiens, il y a une chose que tu n'obtiendras pas : il n'y a d'autre chasseur à pouvoir chasser avec ce chien que Mabon, fils de Modron ; il a été enlevé à sa mère la troisième nuit (1) de sa naissance, et on ne sait ni où il est, ni s'il est mort ou vivant. »

— « Si toi, tu le crois difficile, pour moi c'est chose facile. »

— « Si tu l'obtiens, il y a une chose que tu n'obtiendras pas : Gwynn Mygdwnn (2), le cheval de Gweddw, aussi rapide que la vague, pour chasser le Twrch Trwyth sous Mabon. Il ne te le donnera pas de bon gré ; l'y contraindre, tu ne le pourrais pas. »

— « Si toi, tu le crois difficile, pour moi c'est chose facile. »

— « Si tu l'obtiens, voici que tu n'obtiendras pas : on ne trouvera jamais Mabon puisqu'on ne sait de quel côté il peut être, si on ne trouve Eidoel (3), fils d'Aer, son principal parent. Autrement, toute recherche serait inutile. C'est son cousin germain. »

(1) On remarquera que dans ce roman les Gallois comptent par nuits, ce qui était aussi l'habitude chez les Gaulois d'après César. La semaine s'appelle d'ailleurs, en gallois, *wythnos*, « huit nuits. » Le cornique et le breton ont emprunté le mot latin *septimana*.

(2) *Gwynn*, « blanc ; » *mygdwnn* pour *myngdwnn*, « à la crinière sombre ».

(3) V. plus haut, p. 274 note 1.

— « Si toi, tu le crois difficile, pour moi c'est chose facile. »

— « Si tu l'obtiens, voici que tu n'obtiendras pas : Garselit le Gwyddel (1), chef des chasseurs d'Iwerddon ; on ne pourra jamais chasser le Twrch Trwyth sans lui. »

— « Si toi, tu le crois difficile, pour moi c'est chose facile. »

— « Si tu l'obtiens, voici que tu n'obtiendras pas : une laisse faite de la barbe de Dillus Varvawc ; il n'y en a pas d'autre à pouvoir tenir les deux petits de [Gast Rymi], et on ne pourra en tirer parti que si on l'extrait poil par poil de sa barbe pendant qu'il est en vie. Il faut aussi l'arracher avec des pinces de bois. Jamais, tant qu'il vivra, il ne se laissera faire. Si on la lui arrache mort, la laisse ne sera d'aucune utilité : elle sera cassante.

— « Si toi, tu le crois difficile, pour moi c'est chose facile. »

— « Si tu l'obtiens, voici que tu n'obtiendras pas : il n'y a pas d'autre chasseur au monde à pouvoir tenir ces deux jeunes chiens que Kynedyr Wyllt, fils de Hetwn Glavyrawc (2). Il est plus sauvage neuf fois que la bête la plus sauvage de la montagne. Tu ne l'auras jamais, ni ma fille non plus. »

(1) Cité dans les *Englynion y Klyweit*, recueil de proverbes ou conseils mis chacun dans la bouche d'un personnage plus ou moins connu ; ce sont des épigrammes de trois vers et commençant toutes par *a glywaist ti*, « as-tu entendu ? » (*Myv. arch.*, p. 429, col. 2). V. plus haut sur *Garselit*, p. 277.

(2) *Clavyrawc*, « le lépreux. »

— « Si toi, tu le crois difficile, pour moi c'est chose facile. »

— « Si tu l'obtiens, voici que tu n'obtiendras pas : on ne peut chasser le Twrch Trwyth sans Gwynn (1),

(1) Rien ne montre mieux l'évolution des personnages mythologiques que l'histoire de Gwynn. Nudd est la forme galloise régulière, au nominatif, du nom de dieu qu'on trouve au datif dans les Inscript. latines de Bretagne : *Nodenti deo* (Inscript. Brit. lat. Hübner, p. 42, XIV). On a trouvé des traces d'un temple consacré à ce dieu à Lydney, Gloucestershire. La forme irlandaise de ce nom est, au nominatif, Núada. Núada à la main d'argent est un roi des Túatha Dé Danann. Gwynn a été envoyé par les prêtres chrétiens en enfer. Son nom est synonyme de *diable*. Dafydd ab Gwilym, au lieu de dire : *Que le diable m'emporte !* dit : *que Gwynn, fils de Nudd, m'emporte !* (p. 170 ; cf. *ibid.*, p. 260 : le hibou est appelé l'oiseau de Gwynn, fils de Nudd). La légende de saint Collen, qui a donné son nom à *Llan-gollen*, dans le Denbigshire et à *Lan-golen*, près Quimper, montre que ce n'est pas sans peine que les prêtres chrétiens ont réussi à noircir cet ancien dieu dans l'esprit des Gallois. Après une vie brillante et vaillante à l'étranger, Collen était devenu abbé de Glastonbury. Il voulut fuir les honneurs et se retira dans une cellule sur une montagne. Un jour, il entendit deux hommes célébrer le pouvoir et les richesses de Gwynn, fils de Nudd, roi d'Annwvn. Collen ne put se contenir, mit la tête hors de la cellule et leur dit : « Gwynn et ses sujets ne sont que des diables ! » — « Tais-toi, » répondirent-ils, « crains sa colère. » En effet, le lendemain, il recevait de Gwynn une invitation à un rendez-vous sur une montagne. Collen n'y alla pas. Le jour suivant, même invitation, même résultat. La troisième fois, effrayé des menaces de Gwynn, et prudemment muni d'un flacon d'eau bénite, il obéit. Il fut introduit dans un château éblouissant ; Gwynn était assis sur un siège d'or, entouré de jeunes gens et de jeunes filles richement parés. Les habits des gens de Gwynn étaient rouges et bleus. Gwynn reçut parfaitement Collen et mit tout à sa disposition. Après une courte conversation, après avoir dit au roi qui lui demandait son impression sur la livrée de

fils de Nudd, en qui Dieu a mis la force des démons d'Annwvyn pour les empêcher de détruire les gens de ce monde : il est trop indispensable pour qu'on le laisse partir. »

— « Si toi, tu le crois difficile, pour moi c'est chose facile. »

— « Si tu l'obtiens, voici que tu n'obtiendras pas : il n'y a d'autre cheval à pouvoir porter Gwynn à la chasse du Twrch Trwyth que Du, le cheval de Moro Oerveddawc (1). »

— « Si toi, tu le crois difficile, pour moi c'est chose facile. »

— « Si tu l'obtiens, voici que tu n'obtiendras pas :

ses gens, que le rouge signifiait chaleur brûlante, et le bleu, froid, il l'aspergea d'eau bénite lui et ses gens, et tout disparut (lady Guest, d'après la collection du *Greal*, p. 337. Londres, 1805). Le dieu Gwynn, fils de Nudd, joue donc le même rôle en Galles que Nuada et les Tuatha Dé Danann en Irlande. Chez certains poètes, Gwynn n'a pas ce caractère diabolique ; c'est un héros comme beaucoup d'autres ; Gwynn est descendu au rang des hommes. Dans le *Livre Noir*, 55, XXXIII, il se donne comme l'amant de Kreurdilat, fille de Lludd ; il a assisté à beaucoup de batailles, à la mort de beaucoup de héros. Notre *Mabinogi* concilie la légende chrétienne et païenne. Ne pouvant l'arracher de l'enfer, où saint Collen et ses amis l'ont irrévocablement installé, l'auteur explique que c'est pour mater les démons et les empêcher de nuire aux mortels. Le paradis des Celtes s'appelait chez les Gaëls Findmag et chez les Gallois *Gwynva*, « le champ blanc ou heureux », ou peut-être le champ de Gwynn (Gwynva = * Vindo-magos).

(1) Il faut peut-être lire *aerveddawc*. Les trois *aer-veddawc* sont Selyv ab Cynan Garwyn ; Avaon fils de Taliesin, et Gwallawc ab Lleenawc. On les appelait ainsi parce qu'ils vengeaient les torts qu'on avait envers eux, *même de la tombe* (*Myv. arch.*, p. 408, 76).

(2) *Aethlem*, féminin d'*aethlym* « aigu et poignant ».

jusqu'à l'arrivée de Gwilennin, roi de France, on ne pourra chasser le Twrch Trwyth. Or, il ne serait pas convenable à lui d'abandonner son pays pour l'amour de toi. Jamais il ne viendra. »

— « Si toi, tu le crois difficile, pour moi c'est chose facile. »

— « Si tu l'obtiens, voici que tu n'obtiendras pas : on ne pourra chasser le Twrch Trwyth sans Alun, fils de Dyvet: il est habile à lancer les chiens

— « Si toi, tu le crois difficile, pour moi c'est chose facile. »

— « Si tu l'obtiens, voici que tu n'obtiendras pas : jamais on ne chassera le Twrch Trwyth sans Anet et Aethlem (1), aussi rapides que le vent : on ne les a jamais lancés sur une bête qu'ils ne l'aient tuée. »

— « Si toi, tu le crois difficile, pour moi c'est chose facile. »

— « Si tu l'obtiens, voici que tu n'obtiendras pas : Arthur et ses compagnons pour chasser le Twrch Trwyth. C'est un homme puissant. Jamais il ne viendra pour l'amour de toi (2) ; l'y contraindre, tu ne le pourrais pas. »

— « Si toi, tu le crois difficile, pour moi c'est chose facile. »

— « Si tu l'obtiens, voici que tu n'obtiendras pas : on ne chassera jamais le Twrch Trwyth sans

(1) *Aethlem* (pour *Aethlym ?*), aigü, poignant.

(2) Pen. 4 (L. Rh. 485) ajoute la curieuse explication suivante : « En voici la cause : il *est sous ma main.* »

Bwlch, Kyvwlch et Syvwlch fils de Kilydd Kyvwlch, petit-fils de Cleddyv Divwlch ; rien n'est plus blanc que le blanc de leurs trois boucliers, plus poignant que la pointe de leurs trois lances, plus tranchant que le tranchant de leurs trois épées ; Glas, Gleissic, Gleissyat, sont leurs trois chiens ; Kall, Kuall et Kavall, leurs trois chevaux ; Hwyrdyddwc, Drycdyddwc et Llwyrdyddwc, leurs trois femmes ; Och, Garam et Diaspat, leurs trois petits-fils ; Lluchet, Nyvet et Eissiwet, leurs trois filles ; Drwc, Gwaeth et Gwaethav Oil, leurs trois servantes (1) ; quand ces trois hommes sonnent de leurs trompes, tous les autres répondent : « On croirait que le ciel s'écroule sur la terre. »

— « Si toi tu le crois difficile, pour moi c'est chose facile. »

— « Si tu l'obtiens, voici que tu n'obtiendras pas : l'épée de Gwrnach Gawr (2). Le Twrch Trwyth ne sera tué qu'avec cette épée. Il ne la don-

(1) V. plus haut p. 280, et *notes critiques*.

(2) L'épée merveilleuse, parmi les treize joyaux de l'île, est celle de Rhydderch Hael. Si un autre que lui la tirait du fourreau, elle s'embrasait depuis la poignée jusqu'à la pointe. Il la donnait à tous ceux qui la lui demandaient, ce qui lui valut le nom de Rhydderch le généreux, mais tous la rejetaient à cause de cette particularité (Lady Guest, II, p. 354). Il y a un Urnach l'Irlandais qui aurait amené les Gaëls dans le nord du pays de Galles. Son fils Serygi aurait été tué à la bataille de Cerric y Gwyddel par Caswallon Llawhir « à la main longue ». Son petit-fils Daronwy, encore enfant, aurait été recueilli par les vainqueurs sur le chamd de bataille. Elevé par Gallois, il s'unit plus tard aux Irlandais, et devint la cause des plus grands maux pour ses bienfaiteurs (*Iolo*

nera jamais de bon gré, ni à aucun prix, ni par générosité ; l'y contraindre, tu ne le pourrais pas.

— « Si toi, tu le crois difficile, pour moi c'est chose facile. »

— « En admettant que tu y réusissses, tu passeras dans ces recherches tes nuits sans dormir : non, jamais tu n'auras tout cela, ni ma fille non plus. » — « J'aurai des chevaux, j'irai à cheval ; mon seigneur et parent Arthur me procurera tout cela, j'aurai ta fille, et toi tu perdras la vie. » — « Eh bien, pars maintenant. Tu ne seras tenu de fournir ni nourriture ni boisson à ma fille tant que dureront tes recherches. Quand tu auras trouvé toutes ces merveilles, ma fille sera tienne. »

Ce jour-là, ils marchèrent jusqu'au soir et finirent par apercevoir un grand château-fort, le plus grand du monde. Ils virent en sortir un homme noir plus gros que trois hommes de ce monde-ci à la fois. « D'où viens-tu, homme ? » lui dirent-ils. — « Du château que vous voyez là-bas. » — « Quel en est le maître ? » — « Vous êtes vraiment sans intelligence : il n'y a personne au monde qui ne sache quel est le maître de ce château : c'est Gwrnach Gawr. » — « Quel accueil fait-on aux hôtes et aux étrangers qui voudraient descendre dans ce château ? » — « Prince, Dieu vous protège ! Jamais

mss., p. 81, 82). Le nom de Daronwy est conservé dans le nom d'une ferme de *Llanfachreth* près de Carnarwon (L. Rhys, *Celt. Folklore*, II, p. 567).

personne n'a logé dans ce château qui en soit sorti en vie. On n'y laisse entrer que l'artiste qui apporte avec lui son art. » Ils se dirigèrent vers le château. « Y a-t-il avec un portier ? » dit Gwrhyr Gwalstawt Ieithoedd. — « Oui, et toi, que ta langue ne reste pas muette dans ta bouche ; pourquoi m'adresses-tu la parole ? (1) » — « Ouvre la porte. » — « Je ne l'ouvrirai pas. » — « Pourquoi n'ouvres-tu pas ? » — « Le couteau est allé dans la viande, la boisson dans la corne, on s'ébat dans la salle de Gwrnach Gawr : ce n'est qu'à l'artiste qui apportera son art que l'on ouvrira la porte désormais cette nuit. » Alors Kei dit : « Portier, j'ai un art. » — « Lequel ? » — » Je suis le meilleur polisseur d'épées qu'il y ait au monde. » — « Je vais le dire à Gwrnach Gawr et je te rapporterai sa réponse. » Le portier entra : « Il y a du nouveau à l'entrée ? » dit Gwrnach Gwar. — « Oui, il y a à la porte une compagnie qui veut entrer. » — « Leur as-tu demandé s'ils apportent un art ? » — « Je l'ai fait, et l'un d'eux prétend qu'il est bon polisseur d'épées. Avons-nous besoin de lui ? » — « Il y a pas mal de temps que je cherche en vain quelqu'un qui me nettoie mon épée. Laisse entrer celui-là puisqu'il apporte un art. »

Le portier alla ouvrir la porte. Kei entra et salua Gwrnach Gawr. On l'assit en face de lui. « Est-ce vrai, homme, » dit Gwrnach Gawr, « ce que

(1) Cf. plus haut, p. 251.

l'on dit de toi, que tu sais polir les épées ? » — « Je le sais, et bien, » répondit Kei. On lui apporta l'épée de Gwrnach. Kei tira de dessous son aisselle une pierre à aiguiser en marbre, (1) et lui demanda ce qu'il préférait : qu'il polît la garde en blanc ou en bleu (2). « Fais comme tu voudras, » dit Gwrnach, « comme si l'épée t'appartenait. » Kei nettoya la moitié de l'épée et la lui mit dans la main en disant : « Cela te plaît-il ? » — « Plus que n'importe quoi dans mes états, si elle était ainsi tout entière. C'est pitié qu'un homme comme toi soit sans compagnon. » — « Seigneur, j'en ai un, quoiqu'il n'apporte pas cet art-ci ? » — « Qui est-ce ? » — « Que le portier sorte. Voici à quels signes il le reconnaîtra : la pointe de sa lance se détachera de la hampe, elle tirera du sang du vent et descendra de nouveau sur la hampe. » La porte fut ouverte et Bedwyr entra. « Bedwyr », dit Kei, « c'est un homme précieux, quoiqu'il ne sache pas cet art-ci. »

Il y avait grande discussion parmi ceux qui étaient restés dehors, à cause de l'entrée de Kei et de Bedwyr. Un d'entre eux, un jeune homme, le fils unique de Kustennin le berger, réussit à entrer et, ses compagnons s'attachant à lui, il traversa les trois cours (3) et arriva à l'intérieur du château. Ses

(1) V. *notes critiques*.

(2) Voir *notes critiques*.

(3) Le *cadlys* répond, sans doute, à l'*air-lis* Irlandais. Chaque *lis*, résidence d'un noble entourée d'une levée de terre, renfermait

compagnons lui dirent alors : « Puisque tu as fait cela, tu es le meilleur (*goreu*) des hommes. » Depuis on l'appela Goreu, fils de Kustennin. Ils se dispersèrent pour aller dans les différents logis, afin de pouvoir tuer ceux qui les tenaient, sans que le géant le sût. Quand l'épée fut remise en état, Kei la mit dans la main de Gwrnach Gawr, comme pour voir si le travail lui plaisait. « Le travail est bon », dit le géant, « il me plaît. » — « C'est ta gaîne, » dit Kei, « qui a gâté l'épée. Donne-la moi pour que je lui enlève ses garnitures de bois et que j'en remette de neuves. » Il prit la gaîne d'une main, l'épée de l'autre ; et, debout, au-dessus du géant comme s'il voulait remettre l'épée dans le fourreau, il la dirigea contre lui et lui fit voler la tête de dessus les épaules. Ils dévastèrent le château, enlevèrent ce qui leur convint des richesses et des bijoux (1), et, au bout d'un an, jour pour jour, ils arrivaient à la cour d'Arthur avec l'épée de Gwrnach Gawr. Ils racontèrent à Arthur

au moins une cour intérieure (*air-lis*) où les troupeaux se réfugiaient (O'Curry, *On the manners*, I, p. 304). *Cad* ne signifie probablement pas ici *combat*, mais appartient à la même racine que *cadw*, garder. Le *cadlys* était protégé par des palissades ou d'autres moyens de défenses. Dans certains *Brittish camps* (camps de l'époque celtique dans l'île de Bretagne), l'enceinte circulaire, en général réservée au bétail, est parfaitement reconnaissable.

(1) *Tlysseu*, bijoux. Le sens primitif de *tlws* a été probablement celui de l'Irlandais *tlus*, bétail ; de même *alaf*, richesses, irl. *alam*, troupeau. Dans le même ordre d'idées, le latin *soldus* (*solidos*) a donné au breton, *saout* (*solt*), vaches.

leur aventure. Arthur leur demanda alors ce qu'il valait mieux chercher de toutes les merveilles. « Il vaut mieux, » répondirent-ils, « chercher d'abord Mabon, fils de Modron, mais on ne le trouvera pas avant d'avoir trouvé Eidoel, fils d'Aer, son parent. »

Arthur partit avec les guerriers de l'île de Bretagne à la recherche d'Eidoel, et ils arrivèrent devant le château fort de Glini, où Eidoel était emprisonné. Glini, debout snr le haut de ses murs, s'écria : « Arthur, que me réclames-tu, du moment que tu ne me laisses pas en paix sur ce pic rocailleux ! Je suis assez privé de biens, de plaisir, de froment, d'avoine, sans que tu cherches encore à me nuire. » — « Ce n'est pas pour te faire du mal, » répondit Arthur, « que je suis venu ici, c'est pour chercher ton prisonnier. » — « Je te le donnerai, bien que je ne fusse disposé à le donner à personne, et, en outre, tu auras ma force et mon appui. » Les hommes d'Arthur lui dirent alors : « Seigneur, retourne chez toi ; tu ne peux aller à la tête de ton armée, chercher des choses de si mince importance. » — « Gwrhyr Gwalstawt Ieithoedd, » dit Arthur, « c'est à toi que revient cette mission : tu sais toutes les langues, tu sais même converser avec certains oiseaux et certains animaux. Eidoel, c'est à toi d'aller le chercher, lui qui est ton cousin, avec mes hommes. Kei et Bedwyr, j'ai bon espoir qu'une entreprise à laquelle vous prendrez part réussira : allez-y pour moi. »

Ils marchèrent jusqu'à ce qu'ils rencontrèrent le merle de Cilgwri (1). Gwrhyr lui demanda : « Au nom de Dieu, sais-tu quelque chose de Mabon, fils de Modron, qu'on a enlevé la troisième nuit de sa naissance d'entre sa mère et le mur ? » — « Lorsque je vins ici pour la première fois, » dit le merle, « il y avait une enclume de forgeron, et je n'étais alors qu'un jeune oiseau ; il n'y a eu dessus d'autre travail que celui de mon bec chaque soir, et aujourd'hui elle est usée au point qu'il n'en reste pas la grosseur d'une noix : que Dieu me punisse si j'ai jamais rien entendu, au sujet de l'homme que vous demandez. Cependant ce que la justice commande et ce que je dois aux messagers d'Arthur, je le ferai. Il y a une race d'animaux que Dieu a formés avant moi : je vous guiderai jusqu'à eux. »

(1) Le récit qui suit a été reproduit modifié dans les *Iolo mss.*, sous titre de *Henaifion byd*, « les anciens du monde » (p. 188). Dans cette version, l'aigle de Gwernabwy veut se remarier, mais à une veuve de son âge ; il songe à la chouette de Cwm Cawlwyd, mais il veut être fixé sur son âge. Il prend des renseignements auprès du cerf de Rhedynvre, en Gwent, du saumon de Llyn Llivon, du merle de Cilgwri, du crapaud de Cors Vochno, en Ceredigiawn (Cardiganshire), les créatures les plus vieilles du monde : la chouette était plus vieille qu'aucun d'eux. L'aigle put ainsi épouser la chouette sans se mésallier. Dafydd ab Gwilym fait allusion, dans un même passage, aux animaux de Gwernabwy, de Cilgwri et de Cwm Cawlwyd (p. 68 ; cf. *Myv. arch.*, p. 340, col. 2). Il y a un endroit du nom de Cilgwri, dans le Flintshire (*Lew. Glyn Cothi*, p. 415, vers 20, note). Une traduction française du conte des *Anciens du monde* a été publiée dans la *Revue de Bretagne et de Vendée*, année 1887, 1er semestre, p. 456-458, d'après la traduction anglaise.

Ils allèrent jusqu'à l'endroit où se trouvait le cerf de Redynvre (1). « Cerf de Redynvre, nous voici venus vers toi, nous messagers d'Arthur, parce que nous ne connaissons pas d'animal plus vieux que toi. Dis, sais-tu quelque chose au sujet de Mabon, fils de Modron, qui a été enlevé à sa mère la troisième nuit de sa naissance ? » — « Lorsque je vins ici pour la première fois, » dit le cerf, « je n'avais qu'une dague (2) de chaque côté de la tête et il n'y avait ici d'autre arbre qu'un jeune plant de chêne ; il est devenu un chêne à cent branches ; le chêne est tombé et aujourd'hui ce n'est plus qu'une souche rougeâtre et pourrie : quoique je sois resté ici tout ce temps, je n'ai rien entendu au sujet de celui que vous demandez. Cependant, puisque vous êtes des messagers d'Arthur, je serai votre guide jusqu'auprès d'animaux que Dieu a formés avant moi. »

Ils arrivèrent à l'endroit où était le hibou de Kwm Kawlwyt (3). « Hibou de Kwm Kawlwyt, nous

(1) *Redyn*, « fougère » ; *bre* « colline. »

(2) La deuxième année, il pousse sur la tête du cerf deux petites pointes qu'on nomme *dagues*, mot qui répond exactement au gallois *reidd*, du latin *radius* (*Vénerie*, par Jacques du Foulloux, réimprimé à Angers, en 1844). L'écriture *reit* pour *reid* = *reidd*, vient d'une copie où le *t* avait la valeur d'une spirante dentale sonore, comme c'est la règle dans le *Livre Noir* ; cf. *y byt* = *y bydd*, *Mab.*, p. 237, I, 27.

(3) D'après lady Guest, il y a un lieu de ce nom dans le Carnarvonshire, et un autre dans le Carmarthenshire.

sommes des envoyés d'Arthur ; sais-tu quelque chose de Mabon, fils de Modron, qui a été enlevé à sa mère la troisième nuit de sa naissance? » — « Si je le savais, je le dirais. Quand je vins ici pour la première fois, la grande vallée que vous voyez était couverte de bois. Vint une race d'hommes qui le détruisit. Un second bois y poussa ; celui-ci est le troisième. Vous voyez mes ailes? Ce ne sont plus que des moignons racornis : eh bien, depuis ce temps jusqu'aujourd'hui, je n'ai jamais entendu parler de l'homme que vous demandez. Je serai cependant votre guide, à vous, messagers d'Arthur, jusqu'auprès de l'animal le plus vieux de ce monde et celui qui circule le plus, l'aigle de Gwernabwy. »

Gwrhyr dit : « Aigle de Gwernabwy, nous, messagers d'Arthur, nous sommes venus vers toi pour te demander si tu sais quelque chose au sujet de Mabon, fils de Modron qui a été enlevé à sa mère, la troisième nuit de sa naissance. » — Il y a longtemps, » dit l'aigle, « que je suis venu ici; à mon arrivée, il y avait une roche du sommet de laquelle je becquetais les astres chaque soir ; maintenant elle n'a plus qu'une palme de haut; je suis ici depuis, et néanmoins je n'ai rien entendu au sujet de l'homme que vous demandez. Cependant, une fois j'allai chercher ma nourriture à Llynn Llyw; arrivé à l'étang, j'enfonçai mes serres dans un saumon, pensant qu'en lui ma nourriture était assurée pour longtemps; mais il m'entraîna dans les profondeurs, et ce ne fut qu'à grand'peine que je pus me débar-

rasser de lui. Moi et mes parents nous nous mîmes en campagne avec ardeur pour tâcher de le mettre en pièces, mais il m'envoya des messagers pour s'arranger avec moi, et il vint en personne me livrer de son dos cinquante harponnées de chair. Si lui ne sait rien de ce que vous cherchez, je ne connais personne qui puisse le savoir. Je vous guiderai en tout cas jusqu'auprès de lui. » Quand ils furent arrivés à l'étang, l'aigle dit : « Saumon de Llynn Llyw, je suis venu vers toi avec les messagers d'Arthur pour te demander si tu sais quelque chose au sujet de Mabon, fils de Modron, qui a été enlevé à sa mère la troisième nuit de sa naissance. » — « Tout ce que je sais, je vais vous le dire. Je remonte la rivière avec chaque marée jusqu'à l'angle des murs de Kaer Loyw (1), et c'est là que j'ai éprouvé le plus grand mal de ma vie. Pour vous en convaincre, que deux d'entre vous montent sur moi, un sur chaque épaule. »

Kei et Gwrhyr Gwalstawt Ieithoedd montèrent sur les épaules du saumon; ils arrivèrent auprès de la muraille du prisonnier, et ils entendirent de l'autre côté des plaintes et des lamentations. « Quelle créature, » dit Gwrhyr, « se lamente dans cette demeure de pierre ? » — « Hélas, homme, il a lieu de se lamenter celui qui est ici : c'est Mabon, fils

(1) Gloucester. Gloyw (Glevum) devient, en composition avec le nom féminin Kaer, Loyw, suivant une règle commune à tous les dialectes brittoniques.

de Modron (1). Personne n'a été plus cruellement traité comme prisonnier que moi, pas même Lludd Llaw Ereint (2), ni Greit, fils d'Eri (3). » — « As-tu espoir d'être relâché pour or, pour argent, pour des richesses de ce monde, ou seulement par combat et bataille ? » — « On ne peut s'attendre à m'avoir que par combat. » Ils s'en allèrent et retournèrent près d'Arthur auquel ils apprirent où Mabon, fils de Modron, était en prison. Arthur convoqua les guerriers de cette île et s'avança jus-

(1) Mabon est un des trois prisonniers de très haut rang de l'île avec Llyr Lledyeith, et Gweir, fils de Geiryoedd. Il y en avait un plus illustre encore : Arthur, qui fut trois nuits en prison dans Kaer Oeth et Anoeth, trois nuits en prison par Gwenn Benndragon, trois nuits dans une prison enchantée sous Llech Echymeint. Ce fut Goreu qui les délivra (*Triades Mab.*, p. 308, 9). Mabon est appelé dans le *Livre noir* le serviteur d'Uthir Pendragon (Skene, 51, 1). Dans les assemblées des bardes, on comprenait sous le nom de *Cofanon darempryd Mabon ab Modron* (les souvenirs voyageurs de Mabon ab Modron) les noms des bardes, poètes, savants de l'île et tout ce qui les concernait (*Iolo mss.*, p. 206).

(2) Il y a eu confusion entre ce personnage et Llyr, comme je l'ai déjà dit. Je serais fort tenté de corriger *Ludd* en *Nudd Llaw Ereint* ou Nudd à la main d'argent, et de l'identifier avec le Núada à la main d'argent, roi des Túatha Dé Danann. Ce Nuada avait perdu une main qui avait été remplacée par une main d'argent. Il fut tenu avec son peuple dans l'oppression par le Fomore Breas, qu'ils avaient pris pour champion, mais il finit par être délivré et remis sur le trône. Le sens d'*Ereint* est rendu certain par un passage de notre *mabinogi* sur le porc Grugyn Gwrych Ereint (*Ereint* = * *Argantios*).

(3) « Ardent comme Greit, fils d'Eri », dit Kynddelw, poète du douzième siècle (*Myv. arch.*, p. 165, col. 2) ; *graid*, actuel, a le sens d'*ardent ;* cf. vannetais *grett*, ardeur, *gredus*, ardent, zélé.

qu'à Kaer Loyw où Mabon était emprisonné. Kei et Bedwyr montèrent sur les épaules du poisson et, pendant que les soldats d'Arthur attaquaient le château, Kei fit une brèche aux parois de la prison et enleva le prisonnier sur son dos. Les hommes continuèrent à se battre et Arthur revint chez lui avec Mabon délivré.

Arthur dit : « Laquelle des autres merveilles vaut-il mieux maintenant chercher la première ? » — « Il vaut mieux chercher d'abord les deux petits de Gast Rymhi. » — « Sait-on de quel côté elle est ? » — « Elle est, » dit quelqu'un, « à Aber Deugleddyv (1). » Arthur se rendit à Aber Deugleddyv, chez Tringat, et lui demanda s'il avait entendu parler d'elle et comment elle était faite. « Elle est sous la forme d'une louve, » dit-il, « et ses deux petits voyagent avec elle. Elle a souvent tué de mon bétail. Elle est là-bas à Aber Cleddyv, dans une caverne. » Arthur envoya une partie de ses troupes par mer sur Prytwenn (2), son navire, et

(1) Aber Deu Gleddyv, aujourd'hui, en anglais, Milford Haven, dans le comté de Pembroke (*Penvro* en gallois). Il y avait un *cantrev* de *Daugleddeu* comprenant les *cwmwd* de Amgoed, Pennant et Evelvre (Powell, *History of Wales*, p. 18). Aber, comme en breton-arm., signifie *embouchure*, *flux*. Le nom de Deu Gleddyv vient de deux rivières de cette région, portant toutes les deux le nom de *Cleddyv*.

(2) *Prytwenn*, « visage blanc, forme blanche ». Gaufrey de Monmouth et, naturellement, le *Brut Tysilio*, font de Prytwenn le bouclier d'Arthur (Gaufrei, IX, 4; *Brut Tysilio*, *Myv. arch.*, p. 462). Taliesin (Skene, II, 181, 15) y fait allusion : « Trois fois plein Pryt-

les autres par terre pour chasser la chienne. Ils la cernèrent ainsi, elle et ses deux petits. Dieu, en faveur d'Arthur, les rendit à leur forme naturelle. Alors les soldats d'Arthur se dispersèrent un à un, deux à deux.

Un jour que Gwythyr, fils de Greidiawl franchissait une montagne, il entendit des lamentations et des cris qui faisaient peine. Il se précipita de ce côté. Arrivé sur les lieux, il dégaîna son épée et coupa la butte aux fourmis au niveau du sol, délivrant ainsi les fourmis du feu : « Emporte avec toi, » dirent-elles, « la bénédiction de Dieu et la nôtre. Un service que pas un homme ne pourrait te rendre, nous, nous te le rendrons. » Elles ne tardèrent pas à arriver avec les neuf setiers de graine de lin qu'avait réclamés Yspaddaden Penkawr à Kulhwch, parfaitement mesurés, sans qu'il y manquât autre chose qu'un seul grain, et encore avant la nuit, fut-il apporté par la fourmi boiteuse.

Un jour que Kei et Bedwyr étaient assis au sommet du Pumlummon (1) sur Karn Gwylathyr, au milieu du plus grand vent du monde, en regardant

wen nous y allâmes : nous ne revînmes que sept de Caer Sidi. » Le *Liber Landav*. mentionne un lieu appelé *Messur Prytguen*, p. 198 (La mesure de Prytguen).

(1) *Pumlummon*, aujourd'hui appelé le Plimlimmon, montagne du comté de Cardigan, sur les confins du comté de Montgomery, où prennent leur source la Severn, la Wye et la Rheidol, appelées pour ce motif *les trois sœurs*.

autour d'eux, ils aperçurent au loin, sur la droite, une grande fumée que le vent ne faisait pas le moins du monde dévier. « Par la main de mon ami, » dit Kei, « voilà là-bas le feu d'un aventurier (1). » Ils se dirigèrent en toute hâte du côté de la fumée et s'en approchèrent avec beaucoup de précaution, de loin, jusqu'à ce qu'ils aperçurent Dillus Varvawc en train de cuire un sanglier. « Voilà le plus grand des aventuriers, » dit Kei, « il a toujours échappé à Arthur. » — « Le connais-tu ? » dit Bedwyr. — « Je le connais : c'est Dillus Varvawc. Il n'y a pas au monde de laisse à pouvoir tenir Drutwyn, le petit chien de Greit, fils d'Eri, si ce n'est une laisse faite de la barbe de l'homme que tu vois là-bas; et elle ne servira de rien, si on ne l'extrait poil par poil de sa barbe avec des pinces de bois pendant qu'il sera en vie; s'il était mort, le poil serait cassant. » — « Qu'allons-nous faire alors? » — « Laissons-le manger tout son saoûl de cette viande ; il dormira après. » Pendant qu'il mangeait, ils firent des pinces de bois. Quand Kei fut sûr qu'il dormait, il creusa sous ses pieds un trou le plus grand du monde, lui donna un coup d'une force inimaginable et le pressa dans le trou jusqu'à ce qu'ils eurent achevé de lui enlever toute sa barbe avec les pinces de

(1) Un proverbe gallois dit : *arwydd drwc mwc yn diffeith*, « signe de mal que la fumée dans la solitude » (Y Cymmrodor, VII, p. 139, l. 1).

bois. Puis ils le tuèrent net et s'en allèrent tous deux jusqu'à Kelli Wic en Kernyw avec la laisse faite de la barbe de Dillus Varvawc qu'ils mirent dans la main d'Arthur. Arthur chanta alors cet *englyn :*

Kei a fait une laisse
de la barbe de Dillus, fils d'Eurei :
s'il avait été bien, c'eût été ta mort.

Kei en fut tellement irrité que les guerriers de cette île eurent grand peine à mettre la paix entre lui et Arthur. Jamais, dans la suite, qu'Arthur eût besoin de secours ou qu'on tuât ses hommes, Kei ne se jeta dans le danger avec lui.

Arthur dit alors : « Laquelle des autres merveilles vaut-il mieux chercher d'abord ? » — « Il vaut mieux chercher Drutwyn le petit chien de Greit, fils d'Eri. » Peu de temps avant, Kreiddylat, la fille de Lludd Llaw Ereint, s'en était allée comme femme avec Gwythyr, fils de Greidiawl. Avant qu'il ne couchât avec elle, survint Gwynn, fils de Nudd qui l'enleva de force. Gwythyr, fils de Greidiawl, rassembla une armée et vint se battre avec Gwynn fils de Nudd. Celui-ci fut victorieux et s'empara de Greit, fils d'Eri, de Glinneu, fils de Taran (1), de Gwrgwst Letlwm (2), de Dyvnarth, son fils ; il prit aussi Penn, fils de Nethawc, Nwy-

(1) *Taran*, « tonnerre ».
(2) *Llet-lwm*, « à moitié nu ».

thon (1) et Kyledyr Wyllt, son fils. Il tua Nwython, mit son cœur à nu et força Kyledyr à manger le cœur de son père (2) : c'est à la suite de cela que Kyledyr devint fou. Arthur, à ces nouvelles, se rendit au Nord, fit venir Gwynn, fils de Nudd, lui fit relâcher les nobles captifs et rétablit la paix entre lui et Gwythyr, fils de Greidiawl, à cette condition que la jeune fille resterait dans la maison de son père sans qu'aucun des deux rivaux usât d'elle : chaque premier jour de mai, jusqu'au jour du jugement, il y aurait bataille entre Gwynn et Gwythyr, et celui qui serait vainqueur le jour du jugement prendrait la jeune fille. A la suite de l'accord qui intervint entre ces princes, Arthur obtint Gwynn Mygdwnn, le cheval de Gweddw, et la laisse de Kwrs Kant Ewin.

Arthur se rendit ensuite au Llydaw (Armorique)

(1) Dans le Gwarchan Maelderw attribué à Aneurin (*Four ancient books of Wales*, II, p. 103, vers 29, 31), il est question d'un fils de Nwython appelé Neim ? Nwython est peut-être le même nom que le nom picte Naiton, nom d'un roi vivant au commencement du huitième siècle (Bède, *Hist. eccl.*, V, 21). Ce Naiton est le même personnage que le Nechtan des annales irlandaises (V. Connor, *Rerum hibernicarum script.*, IV, p. 236). *Naithon* serait-il la forme picte de *Nechtan*, et *Nwython* la forme brittonne ?

(2) L'histoire, si importante pour les mœurs galloises du onzième siècle, de Gruffudd ab Cynan, cite un fait d'anthropophagie à la charge d'un Irlandais. Le compétiteur de Gruffudd au trône de Gwynedd ou Nord-Galles, fut tué à la bataille de Carno, et un des auxiliaires de Gruffudd, l'Irlandais *Gwrcharis* ou *Gwrcharci* en usa avec lui comme avec un porc, en fit du *bacwn* (porc salé et desséché) (*Myv. arch.*, p. 727, col. 2).

avec Mabon, fils de Mellt et Gware Gwallt Euryn pour chercher les deux chiens de Glythmyr Lledewic (l'Armoricain). Après les avoir pris, Arthur alla jusque dans l'ouest d'Iwerddon pour chercher Gwrgi Severi, en compagnie d'Odgar, fils d'Aedd, roi d'Iverddon. Puis, il se rendit au nord où il s'empara de Kyledyr Wyllt. Celui-ci alla à la recherche d'Yskithyrwynn Pennbeidd, ainsi que Mabon, fils de Mellt (1) tenant en main les deux chiens de Glythvyr Lledewic (2) et Drutwynn le petit chien de Greit, fils d'Eri. Arthur prit part en personne à la poursuite, tenant son chien Kavall. Kaw de Prydein monta sur Lamrei la jument d'Arthur, arriva le premier sur la bête aux abois (3) et, s'armant d'une forte cognée, vaillamment, sans hésiter, il fondit sur le sanglier, lui fendit la tête en deux et s'empara de sa défense. Ce ne furent pas les chiens qu'avait indiqués Yspaddaden Penkawr à Kulhwch qui mirent en pièces le sanglier, mais bien Kavall lui-même, le chien d'Arthur.

Après avoir tué Yskithyrwynn Pennbeidd, Arthur

(1) *Mabon ab Mellt.* Ce personnage apparaît à côté d'Arthur dans le *Livre Noir* (Skene, 31, 11) : *Mabon am Mellt.*

(2) *Lledewic*, « l'Armoricain, » dérivé de Llydaw, plus anciennement *Litaw*, nom gallois de l'Armorique gauloise, et qui, comme le mot *Armorique*, ne désigne plus que la péninsule armoricaine (v. J. Loth, *De Vocis Aremoricae forma atque significatione.* Paris, Picard, 1883). *Glythvyr : Glythmyr*, avec *m* intact, représente une graphie du vieux-gallois.

(3) V. p 159, note 1. Taliesin mentionne Llamrei (Skene, II, p. 176, 27).

et ses troupes se rendirent à Kelli Wic en Kernyw. De là, il envoya Menw, fils de Teirgwaedd, pour voir si les bijoux étaient entre les deux oreilles du Twrch Trwyth, car il était inutile qu'il allât se battre avec lui s'il n'avait plus sur lui les bijoux. Il était sûr en tout cas que lui était là : il venait de dévaster le tiers d'Iwerddon. Menw alla à sa recherche et l'aperçut à Esgeir Oervel en Iverddon. Menw se transforma en oiseau, descendit au-dessus de sa bauge et chercha à enlever un des bijoux, mais il n'eut qu'un de ses crins. Le sanglier se leva vigoureusement, résolument, et se démena si bien qu'un peu de son venin atteignit Menw : à partir de là, celui-ci ne fut jamais bien.

Arthur envoya alors un messager à Odgar, fils d'Aedd, roi d'Iwerddon, pour lui demander le chaudron de Diwrnach le Gwyddel, son intendant. Odgar pria Diwrnach de le donner : « Dieu sait, » répondit Diwrnach, « que, quand même il se trouverait bien de jeter un seul regard sur le chaudron, il ne l'obtiendrait pas. » Le messager d'Arthur revint d'Iwerddon avec ce refus. Arthur partit avec une troupe légère sur Prytwenn, son navire. Aussitôt arrivés en Iwerddon, ils se rendirent chez Diwrnach le Gwyddel. Les gens d'Odgar purent se rendre compte de leur nombre. Quand ils eurent suffisamment bu et mangé, Arthur demanda le chaudron. Diwrnach répondit que s'il l'avait donné à quelqu'un, c'eût été sur l'invitation d'Odgar, roi d'Iwerddon. Sur ce refus, Bedwyr se leva, saisit le

chaudron et le mit sur les épaules de Hygwydd (1), serviteur d'Arthur, frère par sa mère de Kachamwri, serviteur d'Arthur également : sa fonction en tout temps était de porter le chaudron d'Arthur et d'allumer le feu dessous. Llenlleawc le Gwyddel saisit Kaletvwlch, la fit tournoyer et tua Diwrnach et tous ses gens. Les armées d'Iwerddon accoururent pour leur livrer bataille. Après les avoir mises en complète déroute, Arthur et ses gens partirent aussitôt, à leur vue, sur leur navire, emportant le chaudron plein de monnaie d'Iwerddon. Ils descendirent chez Llwydeu, fils de Kelcoet, à Porth Kerddin (2) en Dyvet. C'est là qu'est la mesure du chaudron.

Arthur réunit alors tout ce qu'il y avait de combattants dans les trois îles de Bretagne, les trois îles adjacentes (3), en France, en Llydaw, en Normandie, et dans le pays de l'Eté (4), tout ce qu'il

(1) *Hygwydd*, signifie « qui tombe facilement, mais c'est une graphie pour *Hywydd* (qui sait bien) : Chwedlau y Doethion, *Iolo mss.*, p. 255.

(2) *Porth Kerddin*, peut-être Porthmawr, près Saint-David's Head, dans le comté de Pembroke, d'après lady Guest. D'après Wade-Evans (*Arch. Cambrensis*, 1904), ce serait *Moylgrove* en Pembroke.

(3) Voir page 223, note 1.

(4) *Gwlad yr hav*, « le pays de l'été. » Une triade fait venir les Kymry ou Bretons du pays de l'été ou *Deffrobani*, « c'est-à-dire là où est Constantinople » (*Myv. arch.*, 400, 4). Deffrobani est probablement pour *Teffrobani*, et semble être l'île plus ou moins fabuleuse de Taprobane, dont parlent les géographes anciens. Le

y avait de fantassins d'élite et de cavaliers en renom. Il partit avec toutes ces troupes pour l'Iwerddon. Il y eut grande crainte et tremblement à son approche. Lorsqu'il fut descendu à terre, les saints d'Iwerddon vinrent lui demander sa protection. Il la leur donna, et eux lui donnèrent leur bénédiction. Les hommes d'Iwerddon se rendirent auprès de lui et lui présentèrent un tribut de vivres. Il s'avança jusqu'à Esgeir Oervel (1), où se trouvait le Twrch Trwyth avec ses sept pourceaux. On lança sur eux les chiens de toutes parts. Les Gwyddyl (les Irlandais) se battirent avec lui ce jour-là jusqu'au soir, et il n'en dévasta pas moins la cinquième partie d'Iwerddon. Le lendemain, la famille d'Arthur se battit avec lui ; mais ils n'en eurent que des coups et ne remportèrent aucun avantage. Le troisième jour, Arthur, en personne, engagea contre lui un combat qui dura neuf nuits et neuf jours ; mais il ne réussit qu'à tuer un de ses pourceaux. Les hommes d'Arthur lui demandèrent alors ce qu'était cette laie. Il leur dit que c'était un roi que Dieu avait ainsi métamorphosé pour ses péchés.

Arthur envoya Gwrhyr Gwalstawt Ieithoedd pour chercher à s'entretenir avec l'animal. Gwrhyr s'en alla sous la forme d'un oiseau et descendit au-dessus de la bauge où il se trouvait avec ses sept pourceaux. « Par celui qui t'a mis sous cette forme, » lui dit-il,

pays de l'été désigne aussi tout simplement le *Somersetshire* (*Iolo mss*, p. 86).

(2) V. plus haut, p. 254, note 2.

« si toi et les tiens pouvez parler, je demande qu'un de vous vienne s'entretenir avec Arthur. » Grugyn Gwrych Ereint (1), dont les soies étaient comme des fils d'argent, à tel point qu'on le suivait à leur scintillement à travers bois ou champs, lui fit cette réponse : « Par celui qui nous a mis sous cette forme, nous n'en ferons rien ; nous ne parlerons pas à Arthur. Dieu nous a fait déjà assez de mal en nous donnant cette forme, sans que vous veniez vous battre avec nous. » — « Apprenez qu'Arthur se bat avec vous pour le peigne, le rasoir et les ciseaux qui se trouvent entre les deux oreilles de Twrch Trwyth. » — « On n'aura ces joyaux, » répondit Grugyn, « qu'avec sa vie. Demain matin, nous partirons d'ici ; nous irons au pays d'Arthur et nous lui ferons le plus de mal que nous pourrons. » Les pourceaux partirent par mer dans la direction de Kymry. Arthur s'embarqua sur son navire *Prytwen* avec ses soldats, ses chevaux et ses chiens et, en un clin d'œil, ils furent en vue. Le Twrch Trwyth aborda à Porth Kleis (2) en Dyvet. Arthur, lui, cette nuit-là, s'avança jusqu'à Mynyw (3). On lui apprit le lendemain qu'ils étaient passés. Il les atteignit en train de tuer les bêtes à cornes de Kynnwas Kwrr y (4) Vagyl, après

(1) *Gwrych Ereint*, « aux crins d'argent ».

(2) *Porth Cleis*, petit port du comté de Pembroke, à l'estuaire de l'Alun.

(3) Mynyw ou Saint-David's (Pembrokeskire).

(4) A la crosse anguleuse (*anguleux son bâton*).

avoir déjà détruit tout ce qu'il y avait d'hommes et d'animaux à Deu Gleddyv. A l'arrivée d'Arthur, le Twrch Trwyth s'enfuit jusqu'à Presseleu (1). Arthur s'y rendit avec ses troupes. Il envoya ses gens à leur poursuite : Eli et Trachmyr, lui-même tenant en main Drutwyn, le petit chien de Greit fils d'Eri ; Gwarthegyt (2), fils de Kaw, dans un autre coin, tenait les deux chiens de Glythmyr Lledewïc ; Bedwyr, lui, tenait en laisse Kavall, le chien d'Arthur. Arthur rangea toutes ses troupes autour de Glynn Nyver (3). Vinrent aussi les trois fils de Kleddyv Divwlch, qui s'étaient acquis beaucoup de gloire (4) en tuant Ysgithyrwynn Penbeidd. Le porc partit de Glynn Nyver et s'arrêta à Kwm Kerwyn (5) ; il y tua quatre des champions d'Arthur : Gwarthegyt, fils de Kaw ; Tarawc d'Allt Clwyt (6) ; Reidwn, fils d'Eli Adver ; Iscovan

(1) *Presseleu*, v. p. 105, note.

(2) *Gwarthegyt*, de *gwarthec*, « vaches ».

(3) *Glynn Nyver*. A l'extrémité des Presselly-Mountains naît la Nyver auj. *Nevern*. Le *Glynn* est une vallée étroite garnie de bois. On entend aussi souvent par là une vallée étroite et profonde traversée par un cours d'eau. *Glen*, en breton arm. moyen, a le sens de pays, terre, monde (cf. vallée de larmes) par opposition au ciel.

(4) Ils ne paraissent pas dans cette chasse. Il y a là, comme en divers endroits, une lacune.

(5) *Cwm Kerwyn*, « la combe de la cuve » (*Cwm*, « vallon de forme concave ») ; contre le pic le plus élevé des monts de Preselly, Preselly Top, est le vallon de Cwm Cerwyn ; à deux milles de là se dresse le sommet de Carn Arthur (lady Guest).

(6) *Allt-Clwyt ; allt*, « colline, roche ». On a confondu la *Clwyd*, rivière du nord du pays de Galles, et la *Clut*, à l'époque latine

Hael. Puis il rendit les abois, et tua Gwydre, fils d'Arthur ; Garselit le Gwyddel ; Glew, fils d'Yscawt, et Iscawyn, fils de Panon ; mais il fut lui-même blessé.

Le lendemain matin, vers le jour, quelques-uns des hommes d'Arthur l'atteignirent. C'est alors qu'il tua Huandaw, Gogigwc, Pennpingon, les trois serviteurs de Glewlwyt Gavaelvawr, si bien que celui-ci n'avait plus au monde aucun serviteur, à l'exception du seul Llaesgenym, dont personne n'eut jamais à se louer. Il tua, en outre, beaucoup d'hommes du pays, entre autres Gwlydyn Saer (le charpentier), le chef des charpentiers d'Arthur. Arthur lui-même l'atteignit à Pelumyawc (1). Après y avoir tué Madawc, fils de Teithyon ; Gwynn, fils de Tringat fils de Nevet, et Eiryawn Pennlloran, le porc alla à Aber Tywi (2). Là, il rendit les abois et tua Kynlas (3), fils de Kynan, et Gwilenhin, roi

Clota, qui a donné son nom au royaume des Bretons du nord ou de *Strat-Clut*, « vallée de la Clut », anglais Clyde. L'Al-Clut ou *Petra Clotae* de Bède, est, probablement, pour *Alt-Clut*, « la colline rocheuse de la Clut » (Dumbarton). Cependant, cf. irl *all*. falaise, roc escarpé.

(1) *Pelunyawc* (*The Bruts*, p. 355) ; pour *Peuliniawc ?* Ce distric devait comprendre une partie des paroisses actuelles de Whitland et de Llandysilio (J. Rhys, *Celt. Folkl.*, II, p. 512, 513).

(2) *Aber Tywi*, l'embouchure de la Tywi ou Towy, dans le comté de Carmarthen, le *Tobios* de Ptolémée. C'est le nom d'un lieu anciennement habité aujourd'hui disparu dans le voisinage de l'embouchure entre les rivières Tywi ou *Towy* et la *Gwendraeth*.

(3) *Kynlas* = Cunoglassos, nom d'un roi breton dans l'Epistola

de France. Il poussa ensuite jusqu'à Glynn Ystu (1). Là, hommes et chiens perdirent sa trace. Arthur fit venir Gwynn, fils de Nudd, et lui demanda s'il savait quelque chose au sujet du Twrch Trwyth. Il répondit qu'il ne savait rien.

Tous les chasseurs se mirent alors à la poursuite du porc jusqu'à Dyffrynn Llychwr (2). Grugyn Gwallt Ereint et Llwyddawc Govynnyat leur tinrent tête et les tuèrent tous, à l'exception d'un seul qui leur échappa. Arthur et ses troupes arrivèrent à l'endroit où étaient Grugyn et Llwyddawc, et lancèrent sur eux absolument tous les chiens qui avaient été désignés. Aussitôt que les sangliers rendirent les abois, le Twrch Trwyth accourut à leur secours : depuis qu'ils avaient passé la mer d'Iwerddon, il ne s'étaient pas trouvé avec eux. Hommes et chiens tombèrent avec lui. Il se mit en marche et parvint à Mynydd Amanw (3). Là, une

Gildae (éd. Petrie, *Mon. hist. brit.*, 17), armor. *Cunglas* (*Cart. de Redon*) ; *Kynan*, en breton arm. *Conan*.

(1) Peut-être pour *Glyn ystun* ; *Glyn ystyn* est le nom d'une ferme entre Carmarthen et le confluent de l'Amman et du Llychwr (*Celt. Folkl.*, II, p. 513).

(2) *Dyffrynn Llychwr*, écrit aujourd'hui *Loughor*, sur les confins des comtés de Carmarthen et de Glamorgan. *Dyffrynn* est une vallée arrosée par une rivière.

(3) *Mynydd Amanw* ou la montagne d'Amanw, désigne les hauteurs formant barrière naturelle entre les comtés de Brecon et de Carmarthen. L'Amman est un affluent du Llychwr. On trouve sur ces monts un *Gwely Arthur*, ou *lit d'Arthur*. Près de l'endroit où la rivière *Amman* prend sa source est une butte appelée

de ses truies fut tuée. On lui rendit vie pour vie. Twrch Lawin succomba également, ainsi qu'un autre des sangliers du nom de Gwys (1). Il s'avança jusqu'à Dyffynn Amanw (2), où furent tués Banw et Benwic (3). Il n'y eut à s'échapper de là vivants, de tous ses pourceaux, que Grugyn Gwallt Ereint et Llwyddawc Govynnyat Ils s'enfuirent de là jusqu'à Lwch Ewin (4), où Arthur atteignit le sanglier. Il rendit les abois et tua Echel Vorddwyt Twll, Garwyli, fils de Gwyddawc Gwyr (5), et beaucoup d'hommes et de chiens. Ils poursuivirent leur course jusqu'à Llwch Tawy (6), où Grugyn Gwallt Ereint se sépara d'eux. Il se rendit d'abord à Din Tywi (7), puis en Keredigyawn (8), suivi d'Eli et

Twyn y Moch, et au pied se trouve *Llwyn y Moch*, « le buisson aux porcs. » La rivière Twrch (porc) est tout près. Elle se jette dans la Tawy, au-dessous d'Ystradgynlais (lady Guest).

(1) *Gwys* signifie *truie* (bret. *gwes*).

(2) Auj. *Dyffryn Amman* ou vallée de l'Amman.

(3) *Banw*, « truie » ; *Bennwic* est un diminutif.

(4) Auj. *Llwch*, ferme de la paroisse de Bettws (*Celt. Folk.*, t, I, p. 515).

(5) *Gwyddawc Gwyr*, peut-être Gwyddawc de Gwyr, en anglais, Gower, partie occidentale du comté de Glamorgan.

(6) *Llwch Tawy*, l'étang de la Tawy, rivière de Glamorgan. A l'embouchure est la ville d'Abertawy, en anglais, Swansea. La position est précisée par le nom actuel de *Ynys Pen Llwch*, l'île du bout de l'étang (*ibid.*).

(7) *Din Tywi ; din*, « citadelle, lieu fortifié ». Comme il y a plusieurs lieux appelés Dinas sur le cours du Tywi, il est difficile d'identifier ce nom.

(8) *Keredigiawn*, le comté de Cardigan. D'après la légende galloise, ce nom vient de Ceretic, un des fils du célèbre Cunedda.

Trachmyr et de beaucoup d'autres, puis à Garth Grugyn (1), où il fut tué. Llwyddawc Govynniat se précipita au milieu d'eux, tua Ruddvyw Rys et beaucoup d'autres et s'enfuit jusqu'à Ystrad Yw (2), où les hommes du Llydaw se rencontrèrent avec lui. Il tua Hirpeissawc, roi du Llydaw, Llygatrudd Emys et Gwrbothw, oncles d'Arthur, frères de sa mère, et il fut tué lui-même.

Le Twrch Trwyth, lui, passa entre Tawy et Euyas (3). Arthur convoqua les hommes de Kernyw et de Dyvneint contre lui à l'embouchure de la Havren (4), et dit aux guerriers de cette île : « Twrch Trwyth a tué bon nombre de mes gens. J'en jure par la vaillance de mes hommes, il n'ira pas en Kernyw, moi vivant. Pour moi, je ne le poursuivrai pas plus longtemps, je lui opposerai vie pour vie. Vous, voyez ce que vous avez à faire. » Son plan fut d'envoyer un parti de cava-

(1) *Garth Grugyn ; garth*, « colline, promontoire ». L'auteur tire, sans doute, ce nom de Grugyn. Le texte porte Gregyn, mais *Grugyn* est sûr (*Celt. Folkl.*, p. 515, notes 1 et 2). Le nom est rappelé par *Hafod Grugyn*, près Brechfa (en Carmarthenshire, mais autrefois du Cardiganshire).

(2) *Ystrad Yw*, « la vallée d'Yw », un ancien district de la partie sud du Breconshire (Hundred de Crickhowel).

(3) *Tawy* et *Euyas*. Evyas est le nom d'un ancien canton du Herefordshire, du côté de Long Town. Ce district a laissé son nom à la paroisse d'*Ewyas Harold :* pour plus de détails, v. Egerton Phillimore, *Owen's Pensbroheshire* I, p. 199, note 5. *Ivyas* est aussi le nom d'une paroisse de notre pays de Léon.

(6) *Havren*, la Severn, d'une forme vieille-celtique, Sabrina.

liers avec des chiens de cette île jusqu'à Euyas pour le rabattre jusqu'à la Havren ; là, il lui barrerait le passage avec tout ce qu'il y avait de guerriers éprouvés dans l'île, et on le pousserait irrésistiblement dans le fleuve. Mabon, fils de Modron, le suivit jusqu'à la Havren sur Gwynn Mygdwnn (1), le cheval de Gweddw, ainsi que Goreu, fils de Kustennin, Menw, fils de Teirgwaedd, entre Llynn Lliwan (2) et Aber Gwy (3). Arthur tomba sur lui avec les champions de l'île de Bretagne. Osla Gyllellvawr, Manawyddan, fils de Llyr, Kachmwri, serviteur d'Arthur, Gwyngelli, se jetèrent tous sur lui, le saisirent d'abord par les pieds et le plongèrent dans la Havren, au point qu'il avait de l'eau par dessus la tête. Mabon, fils de Modron, d'un côté, éperonna son étalon et enleva le rasoir. De l'autre côté, Kyledyr Wyllt, monté sur un autre étalon, entra dans la Havren et s'empara des ciseaux. Mais avant qu'on eût pu enlever le peigne, les pieds du porc touchèrent terre et dès lors ni chien, ni homme, ni cheval ne purent le suivre

(1) *Gwynn*, blanc ; *Mygdwnn*, à la crinière brune.

(2) *Llynn Lliwan*. C'est le lac merveilleux dont parle Nennius LXXIII (*Operlin Livan*, l'embouchure de l'étang de Liwan) ; ce lac était en communication avec la Severn. Sur les formes de ce nom, v. *J. Rhys, Arthur. Legend*, p. 360, note 3.

(3) *Aber Gwy*, l'embouchure de la *Gwy*. La Gwy, que les Anglais appellent Wye, va se jeter dans le bras de mer de la Severn que les Gallois appellent *Mor Havren*, la mer de la Severn, à Chepstow.

avant qu'il ne fût arrivé en Kernyw. Ils eurent plus de mal à tirer les deux guerriers de l'eau et à les empêcher de se noyer qu'ils n'en avaient eu en essayant de lui enlever les joyaux. Kachmwri, au moment où on le tirait de l'eau, était entraîné dans l'abîme par deux meules de moulin. Osla Gyllellvawr, en courant après le porc, avait laissé tomber son couteau de sa gaîne et l'avait perdu ; la gaîne s'était remplie d'eau, et, comme on le tirait dehors, elle l'entraînait au fond.

Arthur et ses troupes finirent par atteindre le sanglier en Kernyw. Ce n'était qu'un jeu ce qu'on avait eu de mal jusque-là en comparaison de ce qu'il en fallut pour lui enlever le peigne. Enfin, à force de sacrifices. on le lui enleva. Puis on le chassa de Kernyw et on le poussa tout droit à la mer. On ne sut jamais où il était allé avec Anet et Aethlem. Quant à Arthur il retourna à Kelliwic en Kernyw pour se baigner et se reposer de ses fatigues.

« Reste-t-il encore, » dit Arthur, « une des merveilles à nous procurer ? » — « Oui, » dit un des hommes, « le sang de la sorcière Gorddu, fille de la sorcière Gorwenn, de Penn Nant Govut, sur les confins de l'enfer. » Arthur parti pour le Nord et arriva à la caverne de la sorcière. Gwynn, fils de Nudd, et Gwythyr, fils de Greidiawl, lui conseillèrent d'envoyer Kachmwri et son frère Hygwydd se battre avec elle. Comme ils entraient dans la caverne, la sorcière les prévint, saisit Hygwydd

par les cheveux, et le jeta sous elle sur le sol. Kachmwri, à son tour, l'empoigna par les cheveux et la tira de dessus Hygwydd. Elle se retourna contre Kachmwri, les accabla de coups et les jeta dehors à coups de pieds et à coups de poings. Arthur devint furieux en voyant ses serviteurs presque tués, et voulut pénétrer dans la caverne. « Il ne serait ni convenable, ni agréable pour nous, » lui dirent Gwynn et Gwythyr, « de te voir te prendre aux cheveux avec la sorcière. Envoie Hir Amren et Hir Eiddyl dans la caverne. » Ils y allèrent Si les deux premiers avaient eu du mal, ces deux-ci en eurent encore bien plus, au point qu'on ne savait si aucun des quatre aurait pu sortir, s'ils ne s'étaient jetés tous quatre sur Lamrei, la jument d'Arthur. Arthur, alors, se précipita sur la porte de la caverne et, du seuil, frappa la sorcière avec son couteau Karnwennan ; il l'atteignit au milieu du corps et en fit deux tronçons (1). Kaw de Prydein recueillit le sang de la sorcière et le garda.

Alors Kulhwch, accompagné de Goreu, fils de Kustennin, et de tous ceux qui voulaient du mal à Yspaddaden Penkawr, retournèrent à sa cour avec les objets merveilleux. Kaw de Prydein vint le raser et lui enleva chair et peau jusqu'à l'os, d'une oreille à l'autre entièrement. « Es-tu rasé, homme ? » lui dit Kulhwch. — « Je le suis, » dit-il. — « Ta fille est-elle à moi maintenant ? » — « Elle est à

(1) Mot à mot : *deux seaux.*

toi, et tu n'as pas besoin de m'en remercier ; remercie Arthur qui te l'a procurée. De mon plein gré, tu ne l'aurais jamais eue. Le moment est venu pour moi de perdre la vie. » Alors Goreu, fils de Kustennin, le saisit par les cheveux, le traîna après lui jusqu'au donjon, lui coupa la tête et la plaça sur un poteau dans la cour. Puis il prit possession du château et de ses domaines. Cette nuit-là, Kulhwch coucha avec Olwen, et il n'eut pas d'autre femme pendant toute sa vie. Les autres se dispersèrent pour rentrer chacun dans son pays. C'est ainsi que Kulhwch eut Olwen, la fille d'Yspaddaden Pennkawr.

Le songe de Ronabwy

Madawc, fils de Maredudd (1), était maître de Powys dans toute son étendue, c'est-à-dire depuis

(1) Maredudd ou Meredydd, fils de Bleddyn ab Cynvyn, était un prince cruel et brave. Il lutta avec vaillance et succès contre les Anglo-Normands; il obligea même à la retraite le roi Henri Ier, qui avait envahi ses États. Il mourut en 1124 ou 1129, dans un âge avancé, ce qui était rare, dit le *Brut y Tywysogion* ou *Chronique des princes*, dans la famille de Bleddyn, et, pourrait-on ajouter, dans toutes familles de chefs gallois (*Brut y Tywysogion*, p. 647 et suiv ; 707, col. 1 et 2). Le nom de Meredydd est, en vieux gallois, *Marget-iud* (cf. J. Loth, *Chrestomathie bretonne*, *à Margit-hoiarn*). Ses États furent partagés entre ses fils Madawc et Gruffydd. Celui-ci étant venu à mourir laissa ses États à son fils Owen Cyfeiliog, barde de grand renom. En 1167, Owen Cyfeiliog et son cousin, le fils de Madawc, Owen ap Madoc ap Maredudd, chassent leur oncle, Iorwerth Goch, ou le Rouge, qui avait épousé une Normande, Maude, fille de Roger de Manley, du comté de Chester, et paraît avoir été soutenu par les Anglo-Normands, et se partagent ses terres ; Owen Cyfeiliog prend Mochnant Uch Rhaiadr et Owen ap Madoc, Mochnant Is Rhaiadr (*Myv. arch.*, p. 712, col. 2 ; cf. *History of the lordship of Cyfeiliog*, par Th. Morgan, *Arch. Cambr.*, XIII, 3e série, p. 125). Le fils d'Owen Cyfeiliog, Gwenwynwyn, a donné son nom à la partie sud de Powys, et Madawc, son oncle à la partie nord. Sur la division de Powys en Powys Vadog et Powys Wenwynwyn, voir *Myv. arch.*, p. 735-736.

Porfordd jusqu'à Gwauan, au sommet d'Arwystli (1). Il avait un frère qui n'avait pas une aussi haute situation que lui, Iorwerth, fils de Maredudd. Iorwerth fut pris d'un grand chagrin et d'une grande tristesse en considérant l'élévation et les grands biens de son frère, tandis que lui-même n'avait rien. Il réunit ses compagnons et ses frères de lait, et délibéra avec eux sur ce qu'il avait à faire dans cette situation. Ils décidèrent d'envoyer quelques-uns d'entre eux réclamer pour lui des moyens de subsistance. Madawc lui proposa la charge de *penteulu* (2), les mêmes aventages qu'à lui-même, et chevaux, armes, honneurs. Iorwerth refusa, s'en alla vivre de pillages jusqu'en Lloeger, et se mit à tuer, à brûler, à faire des captifs. Madawc et les hommes de Powys tinrent conseil et décidèrent de charger cent hommes par trois *Kymwt*

Madawc est souvent célébré par les poètes de son temps (*Myv. arch.*, p. 147, 154, 155, 156; *L. noir*, ap. Skene, poèmes XXXVI, XXXVII). Sur les privilèges des hommes de Powys, v. *Ancient laws*, II, p 742, 743.

(1) Le royaume de Madawc s'étendait du voisinage de Chester aux hautes terres d'Arwystli, c'est-à-dire à la chaîne du Pumlummon (cf. Gwalchmai dans l'*Elégie de Madawc*, *Myv. arch.*, 147 ; Lady Guest, *Mab*, II, p. 420, d'après le Rév. Walter Davies (Gwalter Mechain). *Porfordd* est évidemment Pulford.

(2) *Penteulu*, chef de famille. C'est le personnage le plus important après le roi. Il est dans les Lois quelque chose comme le *Major domus*, et c'est en même temps un véritable chef de clan. Il a en petit, dans le clan, les mêmes privilèges que le roi (*Ancient Laws*, I, p. 12, 190, 358, 636, etc., etc.).

en Powys de se mettre à sa recherche. Ils estimaient autant la plaine de Powys (1), depuis Aber Ceirawc (2) en Allictwnver (3) jusqu'à Ryt Wilvre (4) sur Evyrnwy (5), que les trois meilleurs *Kymwt* du pays. Aussi ne voulaient-ils pas que quelqu'un qui n'avait pas de biens de famille en Powys, en eût dans cette plaine.

Ces hommes se divisèrent en troupes à Nillystwn Trevan (6), dans cette plaine. Il y avait à faire partie de cette recherche un certain Ronabwy. Il se rendit avec Kynnwric Vrychgoch (7), homme de

(1) Il s'agit probablement des environs d'Oswestry. Le poète Cynddelw (douzième siècle), chantant les exploits de Llywelyn ab Iorwerth (Llywelyn le Grand), mentionne le *Rechdyr Croesoswallt* (Oswestry) (*Myv. arch.*, p. 175, col. 1). *Rhychtir* signifie proprement *terre arable ; terre à sillon*. Cette plaine, qui est ici distincte de Powys proprement dit était peuplée de gens de langue anglaise, semble-t-il, au moins en grande partie.

(2) *Aber Ceirawc* est l'endroit où la Ceiriog se jette dans la Dee, au-dessous de la ville de Chirk.

(3) Allictwn paraît être Allington, non loin de Pulford. Le texte *ym Allictwn* ferait supposer *Mallictwn* ou *Ballictwn*.

(4) *Ryt y Wilvre* peut être, d'après lady Guest, Rhyd y Vorle, en anglais Melverley, passage sur la Vyrnwy, non loin de l'endroit où cette rivière se jette dans la Severn.

(5) Aujourd'hui *Y Vyrnwy*, affluent de la Severn.

(6) Peut-être Haliston Trevan ou Halston, près Whittington.

(7) Kynnwric Vrychgoch ou le *rouge-tacheté*, est le même personnage probablement que le *Kynwric* du *Brut g Tywysogion*, tué par la famille de Madawc ab Maredudd (*Myv. arch.*, p. 623, col. 2). Mawddwy était un *cymwd* du cantrev de Cedewain en Powys Wenwynwyn (*Myv. arch.*, p. 736) ; c'est aujourd'hui, avec Talybont, un district du Merionethshire.

Mawddwy, et Kadwgawn Vras (1), homme de Moelvre en Kynlleith (2), chez Heilyn Goch (3), fils de Kadwgawn fils d'Iddon. En arrivant près de la maison, ils virent une vieille salle toute noire, au pignon droit, d'où sortait une épaisse fumée. En entrant, il aperçurent un sol plein de trous, raboteux. Là où le sol se bombait, c'est à peine si on pouvait tenir debout, tellement il était rendu glissant par la fiente et l'urine du bétail. Là où il y avait des trous, on enfonçait, jusque par-dessus le cou de pied, au milieu d'un mélange d'eau et d'urine d'animaux. Sur le sol étaient répandues en abondance des branches de houx dont le bétail avait brouté les extrémités. Dès l'entrée, le sol des appartements s'offrit à eux poussiéreux et nu. D'un côté était une vieille en train de grelotter ; lorsque le froid la saisissait trop, elle jetait plein son tablier de balle sur le feu, d'où une fumée qui vous entrait dans les narines et qu'il eût été difficile à qui que ce fut de suppor-

(1) Cadwgawn Vras ou le Gros, n'est pas autrement connu (vieil armor. *Catwocon*).

(2) Cynlleith était un *cymwd* du cantrev de Rhaiadr en Powys Vadog (*Myv. arch.*, p. 736 ; ce district est mentionné par Cynddelw dans son élégie sur Madawc, *ibid.*, p. 155). Cynllaith est en Denbighshire, à l'ouest d'Oswestry en Shrophire. Il comprenait les paroisses de Llansilin et Llanarmon Dyffryn Clwyd. (Egerton Philimore, *Owen's Pembrok.*, p. 204, note 1.) Le Moelvre est une montagne isolée de ce district.

(3) Un des signataires de la paix entre Llywelyn et Edouard 1er, en 1274, porte le nom de Grono ap Heylin. *Iddon* est, en vieil armor., *Iudon* = Iuddon.

ter. De l'autre côté était jetée une peau de veau jaune. C'eût été une bonne fortune pour celui d'entre eux qui aurait obtenu de s'étendre sur cette peau (1).

Lorsqu'ils furent assis, ils demandèrent à la vieille où étaient les gens de la maison. Elle ne leur répondit que par des murmures. Sur ces entrefaites entrèrent les gens de la maison : un homme rouge, légèrement chauve, avec un reste de cheveux frisés, portant sur le dos un fagot ; une petite femme, mince et pâle, ayant elle aussi une brassée de branchages. Ils saluèrent froidement leurs hôtes et se mirent à allumer un feu de fagots ; la femme alla cuire et leur apporta leur nourriture : du pain d'orge, du fromage, et un mélange d'eau et de lait. A ce moment s'éleva une telle tempête de vent et de pluie, qu'il n'eût été guère facile de sortir, même pour une affaire de première nécessité. Par suite de la marche pénible qu'ils avaient faite, les voyageurs ne s'en sentirent pas le courage et allèrent se coucher. Ils jetèrent les yeux sur la couche : il n'y avait dessus qu'une paille courte, poussiéreuse, pleine de puces, traversée de tous côtés par de gros branchages ; toute la paille, qui dépassait la tête et les pieds (2), avait été

(1) *Bonne fortune*, traduit *blaen-bren*, bois du sommet, bois heureux ; sur le sort par des morceaux de bois, cf. J. Loth ; *Le sort chez les Celtes et les Germains*, *Revue Celt.*, 1895, p. 313 ; *Le sort et l'écriture chez les anciens Celtes*. *Journal des Savants*, 1911.

(2) Suppléez : *des gens qui y couchaient* (ici, des voyageurs qui allaient y coucher).

broutée par des bouvillons. On avait étendu dessus une sorte de couverture de bure, d'un rouge pâle, dure et usée, percée ; par-dessus la bure, un gros drap tout troué ; sur le drap, un oreiller à moitié vide, dont la couverture était passablement sale. Ils se couchèrent. Après avoir été tourmentés par les puces et la dureté de leur couche, les deux compagnons de Ronabwy tombèrent dans un profond sommeil. Quant à lui, voyant qu'il ne pouvait ni dormir ni reposer, il se dit qu'il souffrirait moins s'il allait s'étendre sur la peau de veau jetée sur le sol. Il s'y endormit en effet.

A l'instant même où le sommeil lui ferma les yeux, il se vit en songe, lui et ses compagnons, traversant la plaine d'Argyngroec (1) ; il lui semblait qu'il avait pour but et objectif Rhyd y Groes (2) sur la Havren. Chemin faisant, il entendit un grand bruit ; jamais il n'en avait entendu qui lui parût plus rapide. Il regarda derrière lui, et aperçut un jeune homme aux cheveux blonds frisés, à la barbe fraîchement rasée, monté sur un cheval jaune, mais qui, à la naissance des jambes par derrière et depuis les

(1) *Argyngroec*, aujourd'hui *Cyngrog*, est divisé en deux parties : Cyngrog vawr, dans la paroisse de Pool, et Cyngrog vach, dans celle de Guilsfield ; le tout sur les bords de la Severn, près de Welshpool, comté de Montgomery.

(2) *Rhyd y Groes* ou *le gué de la croix*, un peu plus bas que Berrew ou le confluent de la Rhiw avec la Severn. Le nom de Rhyd y Groes est porté, d'après lady Guest, ou plutôt Gwalter Mechain, par une ferme à peu de distance de là, dans la paroisse de Fordun, près Montgomery.

genoux par devant, était verdâtre. Le cavalier portait une tunique de *paile* jaune, cousue avec de la soie verte ; il avait, à sa hanche, une épée à poignée d'or dans un fourreau de *cordwal* neuf, dont les courroies étaient de cuir de daim et la boucle en or. Par-dessus, il portait un manteau de *paile* jaune cousu de fils de soie verte ; la bordure du manteau était verte. Le vert de ses habits et le vert du cheval était aussi tranché que le vert des feuilles du sapin, et le jaune, que le jaune des fleurs du genêt.

Le chevalier avait l'air si belliqueux, qu'ils prirent peur et s'enfuirent. Il les poursuivit. Chaque fois que son cheval *respirait*, ils s'éloignaient de lui ; chaque fois qu'il *aspirait*, ils approchaient jusqu'au poitrail du cheval. Il les atteignit, et ils lui demandèrent grâce. « Je vous l'accorde », répondit-il ; « n'ayez pas peur. » — « Seigneur, dit Ronabwy, « puisque tu nous fais grâce, nous diras-tu qui tu es ? » — « Je ne vous cacherai pas ma race : je suis Iddawc (1), fils de Mynyo ; mais ce n'est pas

(1) *Iddawc* (vieil-armor. *Iudoc*). Dans les *Triades*, une des trois trahisons secrètes lui est attribuée ; il trahit Arthur. Sa réunion avec Medrawd a lieu à Nanhwynnain : c'est une des trois réunions pour trahison. Il devient ainsi l'auteur d'une des trois batailles frivoles de l'île, la bataille de Camlan (*Myv. arch.*, p. 403, 20, 22 ; p. 405, 50). Lady Guest l'a confondu avec Eiddilic Gorr, qui est un personnage très différent. Les *Triades* lui donnent le surnom de *Corn Prydain*. *Cordd* est préférable ; il faut le rapprocher de *corddi*, agiter et mêler, baratter. Il est passé dans le rang des saints, confondu peut-être avec un autre personnage, Iddew (Rees, *Welsh*

par mon nom que je suis le plus connu : c'est par mon surnom. » — « Voudrais-tu nous le dire ? » — « Oui : on m'appelle Iddawc Cordd Prydein. » — « Seigneur », dit Ronabwy, « pourquoi t'appelle-t-on ainsi ? » — « En voici la raison. A la bataille de Kamlan, j'étais un des intermédiaires entre Arthur et Medrawt son neveu. J'étais jeune, fougueux. Par désir du combat, je mis le trouble entre eux. Voici comment : lorsque l'empereur Arthur m'envoyait à Medrawt pour lui représenter qu'il était son père nourricier et son oncle, et lui demander de faire la paix afin d'épargner le sang des fils de rois et des nobles de l'île de Bretagne, Arthur avait beau prononcer devant moi les paroles les plus affectueuses qu'il pouvait, je rapportais, moi, à Medrawt les propos les plus blessants. C'est ce qui m'a valu le surnom d'Iddawc Cordd Prydein, et c'est ainsi que se trama la bataille de Kamlan. Cependant trois nuits avant la fin de la bataille, je les quittai et j'allai à Llechlas (1) en Prydein pour faire pénitence. J'y restai sept années ainsi et j'obtins mon pardon. »

A ce moment, ils entendirent un bruit beaucoup plus violent qu'auparavant. Ils regardèrent dans la

saints, p. 280). Les généalogies de saints de la *Myv.* l'appellent Iddew Corn Prydain ab Cowrda ap Kradog freichfras ap Llyr Merini (*Myv. arch.*, p. 426, col. 2), mais dans certaines généalogies il est appelé Iddawc Corn Prydain ap Caradawc Vreichvras (*Iolo mss.*, p. 123).

(1) *Llechlas* ou la pierre plate, pâle ou verdâtre, peut-être Glasgow, dit lady Guest, je ne sais pour quelle raison.

direction du bruit, et aperçurent un jeune homme aux cheveux roux, sans barbe et sans moustache, à l'aspect princier, monté sur un grand cheval rouge, mais qui, depuis le garrot d'un côté et depuis les genoux de l'autre jusqu'en bas, était jaune. Lui, il portait un habit de *paile* rouge, cousu avec de la soie jaune ; la bordure de son manteau était jaune. Le jaune de ses habits et de son cheval était aussi jaune que la fleur du genêt, le rouge, que le sang le plus rouge du monde. Le chevalier les atteignit et demanda à Iddawc s'il aurait sa part de ces petits hommes. « La part qu'il me convient de donner, » répondit Iddawc, « tu l'auras : tu peux être leur compagnon comme je le suis. » Là-dessus, le chevalier s'éloigna. « Iddawc », dit Ronabwy, « quel est ce chevalier ? » — « Ruawn Pebyr, fils du prince Deorthach. »

Ils continuèrent leur marche à travers la plaine d'Argyngroec, dans la direction de Ryd y Groes sur la Havren. A un mille du gué, ils aperçurent, des deux côtés de la route, des campements et des tentes et tout le mouvement d'une grande armée. Arrivés au bord du gué, ils virent Arthur assis dans une île au sol uni, plus bas que le gué, ayant à un de ses côtés l'évêque Betwin et, de l'autre, Gwarthegyt, fils de Kaw. Un grand jeune homme brun se tenait devant eux, ayant à la main une épée dans le fourreau. Sa tunique et sa toque étaient toutes noires, son visage aussi blanc que l'ivoire avec des sourcils aussi noirs que le jais. Ce qu'on pouvait

apercevoir de son poignet entre ses gants et ses manches était aussi blanc que le lis ; son poignet était plus gros que le cou-de-pied d'un guerrier. Iddawc et ses compagnons s'avancèrent jusque devant Arthur et le saluèrent. « Dieu vous donne bien, » dit Arthur. « Où as-tu trouvé, Iddawc, ces petits hommes-là ? » — « Plus haut là-bas, seigneur, » répondit Iddawc, « sur la route. » Arthur eut alors un sourire amer. « Seigneur, » dit Iddawc, « pourquoi ris-tu ? » — « Iddawc, » répondit-il, « je ne ris pas ; cela me fait pitié de voir des hommes aussi méprisables que ceux-là garder cette île après qu'elle a été défendue par des hommes comme ceux d'autrefois. » Iddawc dit alors à Ronabwy : « Vois-tu à la main de l'empereur cette bague avec la pierre qui y est enchâssée ? » — « Je la vois. » — « Une des vertus de cette pierre, c'est qu'elle fera que tu te souviennes de ce que tu as vu cette nuit ; si tu n'avais pas vu cette pierre, jamais le moindre souvenir de cette aventure ne te serait venu à l'esprit. »

Ensuite Ronabwy vit venir une armée du côté du gué. « Iddawc, » dit-il, « à qui appartient cette troupe là-bas ? » — « Ce sont les compagnons de Ruawn Pebyr. Ils peuvent prendre hydromel et *bragawt* (1) à leur gré, comme marque d'honneur, et faire la cour, sans qu'on y trouve à redire, à toutes les filles des princes de l'île de Bretagne ; et

(1) Voir plus haut, p. 304, note 2.

ils le méritent, car, dans tout danger, on les trouve à l'avant et ensuite à l'arrière. » Chevaux et hommes, dans cette troupe, étaient rouges comme le sang ; chaque fois qu'un cavalier s'en détachait, il faisait l'effet d'une colonne de feu voyageant à travers l'air. Cette troupe alla tendre ses pavillons plus haut que le gué. Aussitôt après ils virent une autre armée s'avancer vers le gué. Depuis les arçons jusqu'en haut, le devant des chevaux était aussi blanc que le lis ; et jusqu'en bas, aussi noir que le jais. Tout à coup un de ces cavaliers se porta en avant, et brochant des éperons poussa son cheval dans le gué, si bien que l'eau jaillit sur Arthur, sur l'évêque et tous ceux qui tenaient conseil avec eux : ils se trouvèrent aussi mouillés que si on les avait tirés de l'eau. Comme il tournait bride, le valet qui se tenait devant Arthur frappa son cheval sur les narines, de l'épée au fourreau qu'il avait à la main ; s'il avait frappé avec l'acier, c'eût été merveille s'il n'avait entamé chair et os. Le chevalier tira à moitié son épée du fourreau en s'écriant : « Pourquoi as-tu frappé mon cheval? est-ce pour m'outrager ou en guise d'avertissement ? » — « Tu avais bien besoin d'avertissement; quelle folie t'a poussé à chevaucher avec tant de brutalité que l'eau a rejailli sur Arthur, sur l'évêque sacré et leurs conseillers au point qu'ils étaient aussi mouillés que si on les avait tirés de la rivière ? » — « Eh bien, je le prends comme avertissement. » Et il tourna bride du côté de ses compagnons.

« Iddawc, » dit Ronabwy, « quel est ce chevalier? » — « Un jeune homme qu'on regarde comme le plus courtois et le sage de cette île, Addaon (1), fils de Teleessin » — « Quel est celui qui a frappé son cheval? » — « Un jeune homme violent, prompt, Elphin, fils de Gwyddno (2). »

(1) Avaon ou Addaon, fils de Taliesin, est un des trois princes *taureaux de bataille* (*Triades Mab.*, 303, 18). C'est un des trois *aerveddawc* ou chefs qui se vengeaient du fond de leurs tombes (*Ibid.*, p. 304, 7). Il est tué par Llawgat Trwmbargawt Eiddin, et c'est un des trois meurtres funestes (*Myv. arch.*, p. 390, col. 2). Il est fait mention de lui dans les *Propos des sages* (*Iolo mss.*, p. 254). Il est assez remarquable que Taliesin ne parle pas de lui, excepté peut-être dans un passage (Skene, p. 175, v. 25).

(2) Elphin ab Gwyddno. Sa généalogie est donnée dans la noblesse des hommes du Nord, c'est-à-dire des Bretons de Strat-Clut : Elffin, mab Gwyddno, mab Cawrdav, mab Garmonyawn, mab Dyvynwal Hen (Skene, II, p. 454). D'après une tradition qui paraît avoir été fort répandue, Elffin ab Gwyddno aurait été délivré de la prison où le tenait Maelgwn de Gwynedd, par le pouvoir de la poésie de Taliesin son barde (*Iolo mss.*, p. 71, 72, 73) : « Je saluerai mon roi... à la façon de Taliesin voulant délivrer Elfin, » dit Llywarch ab Llywelyn, poète de la fin du XIIe siècle, s'adressant à Llywelyn ab Iorwerth (*Myv. arch.*, p. 214, col. 2). Taliesin le dit en propres termes : « Je suis venu à Deganhwy pour discuter avec Maelgwn..., j'ai délivré mon maître en présence des nobles, Elphin le prince » (Skene, II, p. 154, 19). Dans un autre passage, il supplie Dieu de délivrer Elphin de l'exil, l'homme qui lui donnait vin, bière, hydromel et grands et beaux chevaux (*Ibid.*, p. 164, 29 ; 165, 1-6 ; voir d'autres mentions d'Elphin, p. 137, 15 ; 131, 16 ; 216, 16). Le poète Phylip Prydydd (1200-1250), dans un poème contre les bardes de bas étage, dit qu'ils ont toujours été en lutte avec les vrais bardes, depuis la dispute d'Elffin avec Maelgwn (*Myv. arch.*, p. 258, col. 2). Cette querelle est exposée dans a *Hanes Taliesin* donnée par lady Guest à la fin des *Mabinogion*.

A ce moment un homme fier, accompli, au parler harmonieux, hardi, s'écria que c'était merveille qu'une aussi grande armée pût tenir en un endroit si resserré, mais qu'il était encore plus surpris de voir là, à cette heure, des gens qui avaient promis de se trouver à la bataille de Baddon (1) vers midi, pour combattre Osla Gyllellvawr. « Décide-toi, » dit-il en finissant, « à te mettre en marche ou non; pour moi, je pars. » — « Tu as raison, » répondit Arthur; « partons tous ensemble. » « Iddawc, » dit Ronabwy, « quel est l'homme qui vient de parler à Arthur avec une liberté si surprenante ? »

Maelgwn tenant cour à Deganhwy, les bardes se mirent à accabler le roi de louanges, à dire que personne ne le surpassait en grandeur, en beauté, et, en particulier, que sa femme était la plus sage et la plus belle des femmes. Elphin, présent, soutint que sa femme à lui était aussi vertueuse que n'importe quelle femme du royaume et son barde plus habile que tous ceux du roi. Le roi, furieux, le fait jeter en prison. Il envoie son fils Run pour séduire la femme d'Elphin, qui se joue de lui en se déguisant en servante, et en donnant une servante pour elle. Taliesin va à Deganhwy, et, par sa magie et ses vers, fait tomber les chaînes de son maître (*Mab*, III, p. 329 et suiv.). La vie de Taliesin a été reproduite sur des manuscrits du siècle dernier, mais elle paraît avoir été compilée au XIIIe ou XIVe siècle ; v. *Iolo mss.*, 71, 72. Elfin est la forme galloise d'Alpin, nom gaëlique d'Écosse bien connu, prob. d'origine picte.

(1) La bataille du mont Badon fut livrée, d'après Bède, en 493. Ce fut pour les Brittons une victoire importante qui arrêta, pour quelques temps, les progrès des Saxons, et semble même leur avoir porté un coup terrible. Gildas met le *Badonicus mons* aux bouches de la Severn (*De Excid.*, XXVI). Suivant les *Annales Cambriæ* elle aurait eu lieu en 516, et Arthur y aurait porté, pendant trois jours et trois nuits, la croix sur ses épaules (Petrie, *Mon. hist. brit.*, p. 830). On n'est pas d'accord sur l'emplacement de Badon.

— « Un homme qui a le droit de lui parler aussi hardiment qu'il le désire : Karadawc Vreichvras, fils de Llyr Marini (1), le chef de ses conseillers et son cousin germain. » Iddawc prit alors Ronabwy en croupe, et toute cette grande armée, chaque division dans son ordre de bataille, se dirigea vers Kevyn Digoll (2).

(1) *Caradawc Vreichvras* ou Caradawc *aux gros bras*, un des trois princes chevaliers de combat (*Cadvarchawg*), de la cour d'Arthur; les deux autres étaient Llyr Lluyddawg et Mael ab Menwaed d'Arllechwedd. Arthur chanta à leur honneur cet *englyn* : Voici mes trois chevaliers de combat : Mael le Long, Llyr Lluyddawg (le chef d'armées) et la colonne de Cymru. Caradawg (*Myv. Arch.*, p. 403, 29). Son cheval s'appelait Lluagor (*Livre Noir*, Skene 10, 14, Taliesin, *ibid.*, p. 176, 5). Sa femme, Tegai Eurvronn, est une des trois femmes chastes de l'île, et une des trois principales dames de la cour d'Arthur (*Myv. arch.*, p. 410, 103, 108). Caradawc Vreichvras est devenu, dans les *Romans de la Table Ronde*, Karadoc Brief-bras ou *aux bras courts*, à la suite d'une mauvaise lecture (Paulin Paris, *Les Romans de la Table Ronde*, V, p. 209). Dans un acte concernant les reliques de la cathédrale de Vannes (xve siècle, bibl. nat., fonds latin 9093), il est question des relations de saint Patern avec le roi Karadoc, cognomento *Brech-bras*. Caradawc, lui aussi, est la tige d'une famille de saints : Cawrdav, Cadvarch, Maethlu, Tangwn sont ses enfants (*Iolo mss.*, p. 123). Llyr Merini a pour femme Dywanwedd, fille d'Amlawdd Wledig, et devient père de Gwynn ab Nudd (un démon : v. Kulhwch), Caradawc Vreichvras, Gwallawc ab Lleenawc (*Iolo mss.*, p. 123). Sur ce nom curieux de Llyr Marini, v. Rhys, *Lectures* p. 398.

(2) *Cevn Digoll*, appelé aussi, d'après lady Guest, *Hir Vynydd* ou la longue montagne, est situé à la frontière est du Montgomeryshire. A Cevn Digoll eut lieu une bataille entre Katwallawn et Etwin, chef des Saxons ; la Severn en fut empestée depuis la source jusqu'à l'embouchure, d'où vint *à* Katwallawn le nom d'un

Quand ils furent au milieu du gué sur la Havren, Iddawc fit faire volte-face à son cheval et Ronabwy jeta les yeux sur la vallée du fleuve. Il aperçut deux armées se dirigeant lentement vers le gué. L'une avait l'aspect d'un blanc éclatant; chacun des hommes portait un manteau de *paile* blanc avec une bordure toute noire; l'extrémité des genoux et le sommet des jambes des chevaux étaient tout noirs, tout le reste était d'un blanc pâle; les étendards étaient tout blancs mais le sommet en était noir. « Iddawc, » dit Ronabwy, « quelle est cette armée d'un blanc éclatant là-bas? » — « Ce sont les hommes de Llychlyn (Scandinavie), et leur chef est March, fils de Meirchiawn (1); c'est un cousin

des trois *salisseurs* de la Severn (*Triades Myv. arch*, p. 308, l. 21). Ce Catwallawn est le fils de Cadvan, célébré dans un poème du *Livre Rouge*. « L'armée de Katwallawn le Glorieux campe sur les hauteurs de la montagne de Digoll : en sept mois, sept combats par jour » (Skene, *Four anc. books*, p. 277, v. 19). Ce Catwallawn paraît bien être l'allié du roi de Mercie Penda, le vainqueur d'Aedwin de Northumbrie, qui mit en péril la domination des Angles (v. Bède, *Hist. eccl.*, II, 20). C'est encore à Cevn Digoll, dit lady Guest, que Madawc ab Llewelyn livra aux troupes d'Edward Ier la dernière bataille pour l'indépendance galloise. Henri VII y campa dans sa marche sur Bosworth.

(1) Il y a trois chefs de flotte de l'île de Bretagne : Gereint, fils d'Erbin, March, fils de Meirchion, et Gwenwynwyn, fils de Nav (*Triades Mab.*, p. 303, l. 11). Sa tombe est mentionnée parmi celles des guerriers de l'île, avec celle de Gwythur et de Gwgawn Cleddyvrudd (*Livre Noir*, p. 32, v. 19). Sa femme est Essyllt, la maîtresse de son neveu Trystan ab Tallwch (*Myv. arch.*, p. 410, 103, 105). C'est le roi Marc de Cornouailles du roman français de Tristan et Iseult. Les noms de March et de Merchion sont aussi

germain d'Arthur. » L'autre armée qui venait après portait des vêtements tout noirs, mais la bordure des manteaux était toute blanche; à la naissance des jambes d'un côté et aux genoux, de l'autre, les chevaux étaient blancs, tout le reste était noir; les étendards étaient tout noirs mais le sommet en était tout blanc. « Iddawc, » dit Ronabwy, « quelle est cette armée toute noire là-bas? » — « Ce sont les hommes de Denmarc (1); c'est Edern, fils de Nudd qui est leur chef. » Quand ils rejoignirent l'armée, Arthur et ses guerriers de l'île des Forts étaient descendus plus bas que Kaer Vaddon. Il semblait à Ronabwy qu'il suivait, lui et Iddawc, le même chemin qu'Arthur. Quand ils eurent mis pied à terrre, il entendit un grand bruit tumultueux dans les rangs de l'armée.

Les soldats qui se trouvaient sur les flancs passaient au milieu, et ceux du milieu sur les flancs. Aussitôt il vit venir un chevalier recouvert d'une cotte de mailles, lui et son cheval; les anneaux en étaient aussi blancs que le plus blanc des lis, et les clous aussi rouges que le sang le plus rouge.

des noms bretons-armoricains (*Annales de Bret.*, II, n° 3, p. 405, 406).

(1) Les Danois étaient appelés par les Brittons, la *nation noire :* 853. Mon vastata est *a gentilibus nigris ;* 866. Urbs Ebrauc vastata est, id est *Cat Dub gint* (le combat des nations noires), *Annales Cambriae*, ap. Petrie, *Mon. hist. brit.*, p, 835 ; cf. *Dubgall*, les étrangers noirs, *Annales Ult.*, à l'année 866. Les *étrangers blancs* (*Finngal*) étaient les Norvégiens.

Il chevauchait au milieu de l'armée. « Iddawc, » dit Ronabwy, « est-ce que l'armée que j'ai là devant moi fuit? » — « L'empereur Arthur n'a jamais fui; si on avait entendu tes paroles, tu serais un homme mort. Ce chevalier que tu vois là-bas, c'est Kei; c'est le plus beau cavalier de toute l'armée d'Arthur. Les hommes des ailes se précipitent vers le centre pour voir Kei, et ceux du milieu fuient vers les ailes pour ne pas être blessés par le cheval: voilà la cause de tout ce tumulte dans l'armée. »

A ce moment, ils entendirent appeler Kadwr (1), comte de Kernyw; il se dressa, tenant en main l'épée d'Arthur sur laquelle étaient gravés deux serpents d'or. L'orsqu'on tirait l'épée du fourreau, on voyait comme deux langues de feu sortir de la bouche des serpents; c'était si saisissant, qu'il était difficile à qui que ce fût de regarder l'épée. Alors l'armée commença à se calmer et le tumulte s'apaisa. Le comte retourna à son pavillon. « Iddawc, » dit Ronabwy, « quel est l'homme qui portait l'épée d'Arthur? » — « Kadwr, comte de Kernyw, l'homme qui a le privilège de revêtir au roi son armure les jours de combat et de bataille. »

Aussitôt après, ils entendirent appeler Eirinwych Amheibyn, serviteur d'Arthur, homme aux cheveux rouges, rude, à l'aspect désagréable, à la

(1) *Kadwr* avait élevé Gwenhwyvar, femme d'Arthur (*Brut Tysilio, Myv. arch.*, p. 464, col. 1). Il prend part aux expéditions d'Arthur (vieil armor. *Cat-wr*).

moustache rouge et aux poils hérissés. Il arriva monté sur un grand cheval rouge, dont la crinière retombait également des deux côtés du cou, et portant un grand et beau bât. Ce grand valet rouge descendit devant Arthur et tira des bagages une chaire en or, un manteau de *paile* quadrillée ; il étendit devant Arthur le manteau qui portait une pomme d'or (1) rouge à chaque angle et dressa la chaire dessus : elle était assez grande pour que trois chevaliers revêtus de leur armure pussent s'y asseoir. Gwenn (Blanche) était le nom du manteau; une de ses vertus, c'était que l'homme qui en était enveloppé pouvait voir tout le monde sans être vu de personne; il ne gardait aucune couleur que la sienne propre. Arthur s'assit sur le manteau ; devant lui se tenait Owein, fils d'Uryen. « Owein, » dit Arthur, « veux-tu jouer aux échecs ? » — « Volontiers, seigneur », répondit Owein. Le valet rouge leur apporta les échecs : cavaliers d'or, échiquier d'argent. Ils commencèrent la partie.

Au moment où ils s'y intéressaient le plus, penchés sur l'échiquier, on vit sortir d'un pavillon blanc, au sommet rouge, surmonté d'une image de serpent tout noir, aux yeux rouges empoisonnés, à la langue rouge-flamme, un jeune écuyer aux cheveux blonds frisés, aux yeux bleus, à la barbe naissante, tunique et surcot de *paile* jaune, bas de drap

(1) V. plus haut, page 250.

jaune-vert et, par-dessus, brodequins de *cordwal* tacheté, fermés au cou-de-pied par des agrafes d'or. Il portait une épée à poignée d'or à lame triangulaire ; le fourreau était de *cordwal* noir, et il avait, à son extrémité, une bouterolle de fin or rouge. Il se rendit à l'endroit où l'empereur Arthur et Owein étaient en train de jouer aux échecs, et adressa ses salutations à Owein. Celui-ci fut étonné que le page le saluât, lui, et ne saluât pas l'empereur Arthur. Arthur devina la pensée d'Owein et lui dit : « Ne t'étonne pas que ce soit toi que le page salue en ce moment ; il m'a salué déjà, et d'ailleurs c'est à toi qu'il a affaire. » Le page dit alors à Owein : « Seigneur, est-ce avec ta permission que les petits serviteurs et les pages de l'empereur Arthur s'amusent à agacer, harceler et harasser tes corbeaux ? Si ce n'est pas avec ta permission, fais à l'empereur Arthur les en empêcher. » — « Seigneur, » dit Owein, « tu entends ce que dit le page ; s'il te plaît, empêche-les de toucher à mes corbeaux ». — « Joue ton jeu », répondit Arthur. Le jeune homme retourna à son pavillon. Ils terminèrent la partie et en commencèrent une seconde.

Ils en étaient environ à la moitié, quand un jeune homme rouge aux cheveux bruns, frisant légèrement, aux grands yeux, de taille élancée, à la barbe rasée, sortit d'une tente toute jaune, surmontée d'une image de lion tout rouge. Il portait une tunique de *paile* jaune descendant au cou-de-pied et cousue de fils de soie rouge ; ses deux bas étaient

de fin bougran blanc et ses brodequins de *cordwal* noir, avec des fermoirs dorés. Il tenait à la main une grande et lourde épée à lame triangulaire ; la gaîne était de peau de daim rouge, avec une bouterolle d'or à l'extrémité. Il se rendit à l'endroit où Arthur et Owein étaient en train de jouer aux échecs, et salua Owein. Owein fut fâché que le salut s'adressât à lui seul ; mais Arthur ne s'en montra pas plus contrarié que la première fois. Le page dit à Owein : « Est-ce malgré toi que les pages de l'empereur Arthur sont en train de piquer tes corbeaux et même d'en tuer ? Si c'est malgré toi, prie-le de les arrêter. » — « Seigneur », dit Owein à Arthur, « s'il te plaît, arrête tes gens. » — « Joue ton jeu », répondit l'empereur. Le page s'en retourna au pavillon. Ils finirent cette partie et en commencèrent une autre.

Comme ils commençaient à mettre les pièces en mouvement, on aperçut à quelque distance d'eux un pavillon jaune tacheté, le plus grand qu'on eût jamais vu, surmonté d'une image d'aigle en or, dont la tête était ornée d'une pierre précieuse ; on vit en sortir un page à la forte chevelure blonde et frisée, belle et bien ordonnée, au manteau de *paile* vert, rattaché à l'épaule droite par une agrafe d'or, aussi épaisse que le doigt du milieu d'un guerrier, aux bas de fin Totness, aux souliers de *cordwal* tacheté, avec des boucles d'or. Il avait l'aspect noble, le visage blanc, les joues rouges, de grands yeux de faucon. Il tenait à la main une lance à la forte

hampe jaune tachetée, au fer nouvellement aiguisé, surmontée d'un étendard bien en vue. Il se dirigea d'un air irrité, furieux, d'un pas précipité, vers l'endroit où Arthur et Owein jouaient, penchés sur leurs échecs. On voyait bien qu'il était irrité. Il salua cependant Owein et lui dit que les principaux de ses corbeaux avaient été tués, et que les autres avaient été si blessés et si maltraités, que pas un seul ne pouvait soulever ses ailes de terre de plus d'une brasse. « Seigneur, » dit Owein, « arrête tes gens. » — « Joue, si tu veux », répondit Arthur. Alors Owein dit au page : « Va vite, élève l'étendard au plus fort de la mêlée, et advienne ce que Dieu voudra. »

Le jeune homme se rendit aussitôt à l'endroit où les corbeaux subissaient l'attaque la plus rude et dressa en l'air l'étendard. Dès que l'étendard fut dressé, ils s'élevèrent en l'air irrités, pleins d'ardeur et d'enthousiasme, pour laisser le vent déployer leurs ailes et se remettre de leurs fatigues. Quand ils eurent retrouvé leur valeur naturelle et leur supériorité, ils s'abattirent d'un même élan furieux sur les hommes qui venaient de leur causer colère, douleur et pertes. Aux uns ils arrachaient la tête, aux autres les yeux, à d'autres les oreilles, à certains les bras, et les enlevaient avec eux en l'air. L'air était tout bouleversé et par le battement d'ailes, les croassements des corbeaux exultant, et d'un autre côté par les cris de douleur des hommes qu'ils mordaient, estropiaient ou tuaient. Le tumulte

était si effrayant qu'Arthur et Owein, penchés sur l'échiquier, l'entendirent. En levant les yeux, ils virent venir un chevalier monté sur un cheval d'un gris sombre ; le cheval était d'une couleur extraordinaire : il était gris sombre, mais il avait l'épaule droite toute rouge ; depuis la naissance des jambes jusqu'au milieu du sabot, il était tout jaune. Le cavalier et sa monture étaient couverts d'armes pesantes, étrangères. La couverture de son cheval, depuis l'arçon de devant jusqu'en haut, était de *cendal* tout rouge, et, à partir de l'arçon de derrière jusqu'en bas, de *cendal* tout jaune. Le jeune homme avait à la hanche une épée à poignée d'or, à un seul tranchant, dans un fourreau tout bleu, ayant à l'extrémité une bouterolle en laiton d'Espagne. Le ceinturon de l'épée était en cuir d'Irlande noir, avec des plaques dorées ; la boucle en était d'ivoire et la languette de la boucle toute noire. Son heaume d'or était rehaussé d'une pierre précieuse possédant une grande vertu, et surmonté d'une figure de léopard jaune-rouge, dont les yeux étaient deux pierres rouges : même un soldat, si ferme que fût son cœur, aurait eu peur de fixer ce léopard, et, à plus forte raison, ce guerrier. Il avait à la main le fût d'une longue et lourde lance à la hampe verte, mais à partir de la poignée jusqu'à la pointe, rouge du sang des corbeaux avec leur plumage. Le chevalier se rendit à l'endroit où Arthur et Owein étaient en train de jouer, penchés sur les échecs. Ils reconnurent qu'il arrivait épuisé, hors de lui par la colère.

Il salua Arthur et lui dit que les corbeaux d'Owein étaient en train de tuer ses petits serviteurs et ses pages. Arthur tourna les yeux vers Owein et lui dit : « Arrête tes corbeaux. » — « Seigneur, » répondit Owein, « joue ton jeu. » Et ils jouèrent. Le chevalier s'en retourna sur le théâtre de la lutte, sans qu'on tentât d'arrêter les corbeaux.

Arthur et Owein jouaient déjà depuis quelque temps, lorsqu'ils entendirent un grand tumulte : c'étaient les cris de détresse des hommes et les croassements des corbeaux enlevant sans peine les hommes en l'air, les écrasant et déchirant à coups de bec, et les laissant tomber en morceaux sur le sol. En même temps, ils virent venir un chevalier monté sur un cheval blanc pâle, mais, à partir de l'épaule gauche, tout noir jusqu'au milieu du sabot. Cheval et cavalier étaient couverts d'une lourde et forte armure bleuâtre. La cotte d'armes était de *paile* jaune damassé, avec une bordure verte, tandis que la cotte de son cheval était toute noire, avec des bords tout jaunes. A sa hanche était fixée une longue et lourde épée à trois tranchants, dont le fourreau était de cuir rouge artistement découpé ; le ceinturon était de peau de cerf d'un rouge tout frais ; la boucle, d'os de cétacé, avec une languette toute noire. Sa tête était couverte d'un heaume doré, dans lequel était enchâssé un saphir aux propriétés merveilleuses ; il était surmonté d'une figure de lion jaune rouge, dont la langue rouge flamme sortait d'un pied

hors de la bouche, dont les yeux étaient tout rouges et empoisonnés. Le chevalier s'avança, tenant à la main une grosse lance à la hampe de frêne, au fer tout fraîchement ensanglanté, dont les chevilles étaient d'argent, et salua l'empereur. « Seigneur, » lui dit-il, « c'en est fait : tes pages et tes petits serviteurs, les fils des nobles de l'île de Bretagne sont tués; c'est au point qu'il ne sera plus facile désormais de défendre cette île. » — « Owein, » dit Arthur, « arrête tes corbeaux (1). » — « Joue, seigneur, » répondit-il, « ce jeu-ci. » Ils terminèrent la partie et en commencèrent une autre.

Vers la fin de la partie, tout à coup ils entendirent un grand tumulte, les cris de détresse des gens armés, les croassements et les battements d'ailes des corbeaux en l'air, et le bruit qu'ils faisaient en laissant retomber sur le sol les armures entières et les hommes et les chevaux en morceaux. Aussitôt ils virent accourir un chevalier monté sur un cheval

(1) Une allusion est faite aux corbeaux d'Owein à la fin du roman d'Owein et Lunet. Les corbeaux d'Owein sont souvent mentionnés par les poètes, notamment par Bleddyn, poète du XIIIe siècle (*Myv. arch.*, p. 252, col. 1). Kynddelw, au XIIe siècle (*Myv. arch.*, 174.2) y fait aussi allusion. *Branhes* ou la troupe des corbeaux est souvent associée à Bryneich (Bernicie) ; c'est peut-être un rapprochement amené par l'allitération (*Myv. arch.*, p. 237, col. 1 ; 246, col. 2 ; 252, col. 2 ; 281, col. 2 ; 291, col. 1). Llewis Glyn Cothi en parle en termes très clairs : « Owein ab Urien a frappé les trois tours dans le vieux Cattraeth ; Arthur a craint, comme la flamme, Owein, ses corbeaux et sa lance aux couleurs variées » (p. 140, v. 49). Sur les corbeaux dans la mythologie celtique, voir *Revue Celtique*, I, p. 32-57.

pie-noir, à la tête haute, dont le pied gauche était tout rouge, et le pied droit, depuis le garrot jusqu'au milieu du sabot, tout blanc. Cheval et cavalier étaient couverts d'une armure jaune tachetée, bigarrée de laiton d'Espagne. La cotte d'armes qui le couvrait, lui et son cheval, était mi-partie blanche et noire, avec une bordure de pourpre dorée. Par-dessus la cotte se voyait une épée à poignée d'or, brillante, à trois tranchants ; le ceinturon, formé d'un tissu d'or jaune, avait une boucle toute noire en sourcils de morse, avec une languette d'or jaune. Son heaume étincelant, de laiton jaune, portait, enchâssée, une pierre de cristal transparent, et était surmonté d'une figure de griffon dont la tête était ornée d'une pierre aux propriétés merveilleuses. Il tenait à la main une lance à la hampe de frêne ronde, teinte en azur, au fer fraîchement ensanglanté, fixé par des goupilles d'argent. Il se rendit, tout irrité, auprès d'Arthur, et lui dit que les corbeaux avaient massacré les gens de sa maison et les fils des nobles de l'île ; il lui demanda de faire à Owein arrêter ses corbeaux. Arthur pria Owein de les arrêter, et pressa dans sa main les cavaliers d'or de l'échiquier au point de les réduire tous en poudre. Owein ordonna à Gwers, fils de Reget, d'abaisser la bannière. Elle fut abaissée et aussitôt la paix fut rétablie partout.

Alors Ronadwy demanda à Iddawc quels étaient les trois hommes qui étaient venus les premiers dire à Owein qu'on tuait ses corbeaux. « Ce sont, »

répondit Iddawc, « des hommes qui étaient peinés des pertes d'Owein, des chefs comme lui, et ses compagnons : Selyv (1), fils de Kynan Garwyn (2) de Powys, Gwgawn Gleddyvrud (3) ; Gwres, fils de Reget, est celui qui porte la bannière les jours de combat et de bataille. — « Quels sont les trois

(1) Selyv, fils de Kynan Garwyn est un des trois *aerveddawc* ou ceux qui se vengent du fond de leur tombe (*Triades Mab.*, 304, 6). C'est probablement le même personnage que le *Selim filius Cinan* tué à la bataille de Chester, en 613 (*Annales Cambriae*, Petrie, *Mon. hist. brit.*, p. 832). *Selim*, *Selyv* vient de *Salomõ*. Son cheval, Duhir Tervenhydd, est un des trois *tom eddystr* ou chevaux de travail de l'île de Bretagne (*Livre Noir*, Skene, II, p. 172). Dans les triades du *Livre Rouge* annexées aux *Mab.*, son cheval Duhir Tynedic est un des trois premiers chevaux (*Mab.*, 306, 24)

(2) Kynan Garwyn paraît être le fils de Brochvael Ysgithrog, qu'on identifie avec le Brocmail de Bède, défait en 613 par Ædilfrid, roi des Angles, près de Chester (Bède, *Hist. eccl.*, II, 2). Un poème de Taliesin lui est consacré (Skene, II, p. 172). Pour la généalogie de Selyv et Kynan, v. tome II.

(3) Gwgawn Gleddyvrudd, ou Gwgawn *à l'épée rouge*, est un des trois *esgemydd aereu* ou *bancs de bataille* (v. la note à Morvran Eil Tegit, plus haut, dans le *Mab.* de Kulhwch). C'est un des trois portiers de la bataille des Vergers de Bangor (Gweith Perllan Bangor) avec Madawc ab Run et Gwiwawn, fils de Cyndyrwynn (*Triades Mab.*, 304, 25-30 ; Skene, app. II, p. 458). Son cheval Bucheslom Seri est un des trois *anreithvarch* ou chevaux de butin de l'île ; les deux autres sont Carnavlawc, cheval d'Owein ab Uryen, et Tavautir Breichir, le cheval de Katwallawn ab Katvan (*Livre Noir*, Skene, II, 1-4 ; *Triades Mab.*, 306, 30). Wocon, plus tard Gwogon et Gwgon, est un nom très commun en Armorique. La tombe de Gwgawn Gleddyvrudd est signalée parmi celles des guerriers de l'île (*Livre Noir*, Skene, p. 32, v. 20). C'est du même Gwgawn qu'il est probablement question dans le Gododin (Skene II, p. 72, v. 26.)

qui sont venus en dernier lieu dire à Arthur que les corbeaux tuaient ses gens ? » — « Les hommes les meilleurs et les plus braves, ceux qu'une perte quelconque d'Arthur indigne le plus ; Blathaon, fils de Mwrheth, Ruvawn Pebyr, fils de Deorthach Wledic, et Hyveidd Unllenn. »

A ce moment vinrent vingt-quatre chevaliers de la part d'Osla Gyllellvawr demander à Arthur une trêve d'un mois et quinze jours. Arthur se leva et s'en alla tenir conseil. Il se rendit à peu de distance de là, à l'endroit où se tenait un grand homme brun aux cheveux frisés, et fit venir auprès de lui ses conseillers : Betwin l'évêque ; Gwarthegyt, fils de Kàw ; March, fils de Meirchawn ; Kradawc Vreichvras ; Gwalchmei, fils de Gwyar ; Edyrn, fils de Nudd ; Ruvawn Pebyr, fils de Deorthach Wledic ; Riogan, fils du roi d'Iwerddon ; Gwenwynnwyn, fils de Nav ; Howel, fils d'Emyr Llydaw ; Gwillim, fils du roi de France ; Danet, fils d'Oth ; Goreu, fils de Custennin ; Mabon, fils de Modron ; Peredur Paladyr Hir ; Heneidwn Llen (Hyveidd unllen ?) ; Twrch, fils de Perif ; Nerth, fils de Kadarn ; Gobrwy, fils d'Echel Vorddwyt-Twll ; Gweir, fils de Gwestel (1) ; Adwy, fils de Gereint ; Drystan, fils de Tallwch (2) ; Moryen Manawc (3) ; Granwen, fils de

(1) Ce personnage paraît connu au XII-XIIIe siècle. Prydydd y Moch dans le *marwnad* (chant funèbre) de Hywel ab Gruffudd mort en 1212, parle de *Gweir vab Gwestyl* (*Myv. Arch.* 208, 2).

(2) Drystan, fils de Tallwch : c'est un des trois *taleithawc* de l'île, avec Gweir ab Gwystyl et Kei, fils de Kynyr (*Triades Mab.*,

Llyr ; Llacheu (1), fils d'Arthur; Llawvrodedd Varyvawc ; Kadwr comte de Kernyw; Morvran, fils de Tegit; Ryawd, fils de Morgant ; Dyvyr, fils d'Alun

p. 303, 5). C'est un des trois grands porchers de l'île : il garde les porcs de March ab Meirchiawn (le roi Marc de nos romans, son oncle) pendant que le porcher se rend avec un message de lui près d'Essyllt (*ibid.*, p. 307, 15). C'est encore un des trois *gallovydd*, maître ès-mécaniques : les deux autres sont : Greidiawl et Gwgon Gwron (*ibid.*, p. 304, 24). Les trois *amoureux* de l'île sont : Caswallawn ab Beli, amoureux de Pflur, fille de Mugnach Gorr ; Trystan ab Tallwch, amoureux d'Essyllt, femme de March ab Meirchiawn son oncle, et Kynon ab Klydno Eiddun, amoureux de Morvydd, fille d'Uryen. Il est à chaque instant question de lui chez les poètes gallois (*Myv. arch.*, p. 251, col. 1. ; 255, col. 1 (1250-1290 ; p. 306, col. 1 ; 329, col. 2 ; 339, col. 2 (XIVe siècle) ; cf Daf. ab Gwil, p. 216, 294). Sur le Tristan de nos romans français, v. *Hist. litt.*, XIX, 687-704 ; Gaston Paris, *Hist. litt.*, XXX, 19-22) ; v. J. Loth, *Revue Celt.*, XXX, 270 ; XXXII ; *Contributions à l'étude des Romans de la Table Ronde*, Paris, 1912).

(3 *de la page précédente*). *Moryen Manawc*. La tombe d'un Moryen est signalée parmi celles de guerriers de l'île (*Livre Noir*, Skene, II, p. 28, v. 22). Le Gododin célèbre un Moryen, fils de Caradawc (Skene, II, p. 73, 29 ; cf, *Livre Rouge* ; *ibid.*, p. 232). Moryen Varvawc ou le Barbu est un des trois *Estron Deyrn*, ou rois fils d'étrangers de l'île (*Myv. arch.*, p. 405, col. 1) (le nom de Moryen, connu en vieil-arm., se retrouve en *Morgen-munuc*, ce qui donnerait en gallois, au XIe siècle, *Moryen-mynawc*).

(1) « Il y a trois *deivniawc* (inventeurs ?) de l'île de Bretagne : Riwallawn Wallt Banhadlen (aux cheveux de genêt), Gwalchmei, fils de Gwyar, et Llacheu, fils d'Arthur (*Triades Mab.*, 302, 28). Il est présenté avec Kei comme un vaillant guerrier dans le *Livre Noir* (Skene, II, p. 52, 28). Dans le *Livre Noir* (F. a. B., II, p. 52, v. 7), on sait où Llacheu a été tué, Llacheu *étonnant comme artiste* (*ibid.*, 55, 16). Un poète du XIIIe siècle Bleddynt nous dit qu'il a été tué à Llechysgar (*Myv. arch.*, 252. 1). Il semble que dans Perlesvaus, on trouve l'écho d'une tradition galloise concernant un fils d'Arthur

Dyvet; Gwrhyr Gwalstot Ieithoedd; Addaon, fils de Telyessin ; Llara, fils de Kasnar Wledic ; Ffleuddur Fflam; Greidyawl Galldovydd; Gilbert, fils de Katgyfro (1); Menw, fils de Teirgwaedd ; Gyrthmwl Wledic; Kawrda (2), fils de Karadawc Vreichvras ; Gildas, fils de Kaw ; Kadyrieith, fils de Seidi. Beau-

(Potvin, I, p. 170, 221). Ce fils Lohoz, tue un géant, Logrin, et suivant son habitude reste endormi sur le cadavre de sa victime. Kei (*Kex*) passant par là (la forêt de Logres), coupe la tête de Lohoz et la met avec le corps dans un cercueil de pierre. Il va au géant. lui coupe la tête, la pend à l'arçon de sa selle et la présente à Arthur, comme preuve de sa vaillance. A l'appui de cette hypothèse, on peut citer l'épisode de Dillus dans Kalbwch et Olwen (trad. I, p. 209). Après une épigramme moqueuse d'Arthur, il est dit que les guerriers de Bretagne eurent grand'peine à mettre la paix entre eux et que dans la suite Kei ne vint jamais à son aide.

(1) *Katgyfro* signifie qui *suscite, met en branle le combat.* Il y a plusieurs Gilbert mêlés aux affaires du pays de Galles, au XIIe siècle. Le nôtre est vraisemblablement Gilbert de Clare, comte de Pembroke (il en eut le titre en 1138). Il était fils de Gilbert Fitz-Richard, guerrier fameux et redouté (*The Bruts*, p. 280) ; qui s'empara notamment du pays de Cardigan et mourut vers 1114 (*The Bruts*, p. 303). Notre Gilbert fut le père du célèbre Richard de Clare, plus connu sous le nom de Strongbow, qui mourut en 1176. Il me paraît probable que le texte primitif portait *Gilbert mab Gilbert Katgyfro* ; son cheval, dans le *Livre Noir* de Carmarthen (F. a. B. 11, p. 10, 11), *est Ruther ehon Tuth Bleit :* Elan sans peur, galop de loup.

(2) Les Triades du *Livre Rouge* le donnent comme un des trois *Kynweissyeit* ou premiers serviteurs, ou ministres de Bretagne, avec Gwalchmei et Llacheu (*Mab.*, p. 302, I. 26) ; mais celles de Skene nomment avec Cawrdav, Caradawc, fils de Bran, et Owein fils de Maxen Wledic (Skene, app. II. p. 458). Cawrdav, lui aussi, a été le père de plusieurs saints (*Iolo mss.*, p. 123). Il est cité dans les *Propos des Sages* (*Iolo mss.*, p. 253).

coup de guerriers de Llychlyn et de Denmarc, beaucoup d'hommes de Grèce, bon nombre de gens de l'armée prirent part aussi à ce conseil.

« Iddawc, » dit Ronabwy, « quel est l'homme brun auprès duquel on est allé tout à l'heure ? » — « C'est Run (1), fils de Maelgwn de Gwynedd, dont le privilège est que chacun vienne tenir conseil avec lui. » — « Comment se fait-il qu'on ait admis un homme aussi jeune que Kadyrieith, fils de Saidi dans un conseil d'hommes d'aussi haut rang que ceux-là là-bas ? » — « Parce qu'il n'y a pas en Bretagne un homme dont l'avis ait plus de valeur que le sien. » Juste à ce moment des bardes vinrent chanter pour Arthur. Il n'y eut personne, à l'exception de Kadyrieith, à y rien comprendre, sinon que c'était un chant à la louange d'Arthur. Sur ces entrefaites arrivèrent vingt-quatre ânes avec leurs charges d'or et d'argent, conduits chacun par un homme fatigué, apportant à Arthur le tribut des îles de la Grèce. Kadyrieith, fils de Saidi fut d'avis

(1) *Run* est un des trois *gwyndeyrn*, ou rois heureux ou bénis, avec Oweiu ab Uryen et Ruawn Pebyr (*Mab.*, p. 300, 7). Les Lois font de lui l'auteur des quatorze privilèges des hommes d'Arvon. Il aurait marché à leur tête contre les envahisseurs bretons du nord de l'Angleterre, cemmandés par Clydno Eiddin, Nudd, fils de Senyllt, Mordav Hael, fils de Servari, Rhydderch Hael, fils de Tudwal Tudglyd, venus pour venger la mort d'Elidyr. Cet Elidyr aurait épousé Eurgain, fille de Maelgwn, et aurait péri en revendiquant le trône de Gwynedd, d'après Aneurin Owen, contre Run, enfant illégitime de Maelgwn (*Ancient laws*, I, p. 104). Le *Livre Rouge* vante en lui le successeur de

qu'on accordât à Osla Gyllellvawr une trêve de un mois et quinze jours et qu'on donnât les ânes qui apportaient le tribut aux bardes, avec leur charge, comme payement de leur séjour ; à la fin de la trêve, on leur payerait leurs chants. C'est à ce parti qu'on s'arrêta.

« Ronabwy, » dit Iddawc, « n'aurait-il pas été fâcheux d'empêcher un jeune homme qui a donné un avis si généreux d'aller au conseil de son seigneur ? » A ce moment Kei se leva et dit : « Que tous ceux qui veulent suivre Arthur soient avec lui ce soir en Kernyw ; que les autres soient contre lui, même pendant la trêve. » Il s'ensuivit un tel tumulte que Ronabwy s'éveilla. Il se trouva sur la peau de veau jaune, après avoir dormi trois nuits et trois jours.

Cette histoire s'appelle *Le Songe de Ronabwy*. Voici pourquoi personne, barde ou conteur, ne sait *le Songe* sans livre : c'est à cause du nombre et de la variété des couleurs remarquables des chevaux, des armes et des objets d'équipements, des manteaux précieux et des pierres à propriété merveilleuse.

Maelgwn et un guerrier redoutable (Skene, p. 220, v. 10). Mailcun, le Maglocunus de Gildas, meurt, d'après les *Annales Cambriae*, en 547.

NOTES CRITIQUES

Notes critiques à Pwyll, prince de Dyvet

Page 1, ligne 2, trad. p. 83 : *Arberth ;* lady Guest : *Narberth ;* v. note explicative à la page 1 de la traduction. — L. 7 : *Llwyn Diarwya ;* lady Guest : *Llwyn Diarwyd.* —' L. 11 : *dygyvor yr hela ;* lady Guest : *il commença la chasse ; dygyvor* a le sens propre de *réunir en hâte et avec bruit, rassemblement :* cf. *Texte mab.*, p. 17, l. 23 ; 60, 13 etc. — L. 20, trad. p. 84 : *hanbwyllaw edrych ;* lady Guest : *sans s'arrêter à regarder ; hanbi wyllaw* ou *ambwyllaw* a le sens de *songer à, réfléchir à-délibérer ;* cf. Owen et Lunet, p. 173, l. 15 ; *Myv. arch.*, p. 470, col. 1 : *ac nit ambwyllwys Arthur yna y ber, cladu i wyr.* Pen. 4 (*L. Rh.*, 485), *hyt na hanbwyllei nep pei dygwydei y nef ar y dayar.*

Page 2, l. 11, trad. p. 84 : *Ac nys fuarchaf :* leg. *ac nys kyfuarchaf ;* l'écriture *fu* pour *v* n'est pas rare dans les *Mab.*, par ex. p. 3, l. 15 : *pa gyfuarwyd :* cf. Pen. 4, (*L. Rh.*, 6) : *ac uy chyvarchaf i well it.* — L. 15 : *annwybot ;* lady Guest : *ignorance ;* c'est un des sens de

ce mot ; mais, dans les *Mab.*, il a le sens opposé à *gwybot*, qui signifie proprement *courtoisie*, *politesse* (*enseignement* en fr. au moyen âge) ; cf. Pwyll, p. 7, l. 25 : Owen et Lunet, p. 166, l. 11 ; Peredur ab Evrawc, p. 202, l. 1 ; Geraint ab Erbin, p. 259, l. 26, p. 283, l. 11. — L. 25, trad. p. 85 : *Yd henwyf o honei ;* lady Guest : *d'où je viens. Hanfod* a le sens de *sortir de* ou de *faire partie de ;* v. *Ancient laws*, I, p. 318, 388, 440; *Myv. arch.*, p. 629, col. 1 ; *Ystoria do Carolo magno, y Gymmrodor*, éd. Powel, p. 19. — L. 28, au lieu de : *dy gederennyd* leg. *dy gerennyd* (Pen. 4, *L. Bl.* 3, *id.*).

Page 3, l. 8 et 9, trad. p. 86 : *Y gyscu y gyt a thy beunoeth* (pour coucher avec toi chaque nuit) ; lady Guest, *pour te tenir compagnie.* — L. 21 : *Beth a wnaf ym kyvoeth* leg. *am vyg gyvoeth* (*ym kyvoeth* signifierait *dans mes Etats*) ou *a'm kyvoeth* (avec mes états). — L. 29 : *Nyt oes yndi neb nyth adnappo ;* lady Guest inexactement : *il n'y a là personne qui te reconnaisse ;* pour la tournure *neb nyth adnappo*, cf. p. 24, l. 1.

Page 4, l. 5, trad. p. 87 ; *diarchenu* répond à l'expression *désarmer*, de nos romans de chevalerie ; assez souvent dans les *Mab.* ce mot n'a que le sens d'enlever les vêtements de voyage ; le sens propre de *diarchen*, en gallois et en breton, c'est *déchaussé*, *pieds nus.* — Depuis la ligne 22 jusqu'à la ligne 30 de cette page, le texte gallois n'a pas été traduit par lady Guest (v. notre traduction, page 87-88, depuis : *lorsque le moment du sommeil*, jusqu'à : *le lendemain, il n'y eut entre eux*).

Page 5, l. 4. trad. p. 88 : *yr oet* paraît de trop. — L. 17, trad. p. 88 : *hyt y vreich ;* lady Guest : *de la longueur d'un bras* ; il s'agit du bras et de la lance de Pwyll, comme cela ressort d'autres passages. C'est une expression

fréquente dans nos romans français de chevalerie. — L. 23, au lieu de *a wneuthun*, leg. *a wneuthwn* (*gwnaethwn*); Pen. 4, *L. Bl.* 8 : *a wneuthum : wneuthum* est préférable. — L. 25 ; *neut tervynedic agheu y mi :* mot à mot ; *ma mort est fixée : tervynedic* a le sens de *fixé* et *convenu : Myv. arch.*, 530. 1 (Brut Gr. ab Arthur) *erbyn e dyd tervynedic ; ibid*, 557 note 40 : *yr arwyd tervenedic*, le signal convenu.

Page 6, l. 17, trad. p. 90 : *Kanys*, je lis *Kan nys* (Pen. 4, *L. Rh.* 8 : *canyt oes*, qui a aussi le sens négatif et vaut mieux). — Depuis la ligne 23 de la page 6 jusqu'à la ligne 20 de la page 7, le texte gallois n'a pas été traduit par lady Guest (voir notre traduction depuis : *le roi se mit au lit*, p. 90, jusqu'à : *Pwyll, prince de Dyvet*, p. 91).

Page 7, l. 4, trad. p. 91 : *ys glut ;* pour le sens de ce mot cf. Pwyll, *Mab.*, p. 22, l. 12 ; cf. *Myv. arch.*, p. 60, col. 1 : *Ae hymlit yn lut a wnaeth Gruffudd* (Davies, *glut: tenax, patiens*). — L. 6 : *yn yblic* : leg. *yn* [*n*]*yblic* pour *yn dyblic* : Pen. 4, *L. Rh.* 10 : *yn nyblyc*. — L. 10 : *Kadarn aungwr* : leg. *kadarn a ungwr*.

Page 8, l. 3, trad. p. 92 : Je rattache *ot gwnn* à ce qui suit ; lady Guest ne l'a pas traduit. — L. 10 : Pen. 4, *L. Rh.* 12 : *dyd* manque. — L. 29, tr. p. 93 : *Ac yn dyvot...* ; lady Guest le fait dépendre de *ae gwelei*, ce qui est grammaticalement impossible.

Page 9, l. 2, trad. p. 93 : *ynuud*, leg. *yn uuud* = *yn uvyd ;* expression très fréquente pour marquer l'obéissance et l'empressement : *y deuth yn uuyd lawen* (*Bown o Hamtwn*, 161, XLIV ; cf. *ibid.*, 182, LXV, 186, LXIX, 165, XLVIII). Pen. 4, *L. Rh.* : un a gyvodes *y vynyd*, se leva. — L. 10 : *a welych* : Pen. 4, *L. Rh.* 14 ; *a wypych*, que tu connaisses.

Page 10, l. 12, trad. p. 95 : *No chyn bei ar y gam*; lady Guest inexactement : *que quand il était au pas* ; pour le sens de *kyn*, conjonction, dans les *Mab.*, cf. p. 45, p. 214, p. 207, p. 78, p. 169, p. 10, p. 30, p. 220, p. 235, p. 238, etc. — L. 20 : *pei gattei wrthpwyll idi y dywedut*; j'ai lu *wrth pwyll* en deux mots : Pen. 4, *L. Rh.* 16, a *wrthpwythi idi y dywedut*; *wrthpwyth* se trouve : Brut Gruff. ab Arthur (*Myv. arch.*, 528.1), *ac estwg er vrthpwith pobyl honno a oruc wrth y gyghor*, et il soumit suivant ses désirs ce peuple rebelle là. Il est difficile de se prononcer sur les deux versions ; *th* et *ll* ont été pris quelquefois l'un pour l'autre : Pen. 6, part. 1 (*L. Rh.* 279) : *Mallolwch* pour *Matholwch*.

Page 11, l. 3, trad. 96 : *Ac yn vn vn gerdet*, leg. *ac yn yr vn gerdet*, ou : *yn un gerdet*. (Pen. 4, *L. Rh.* 17 : *ac un gerdet*). Pen. 4, (*L. Rh.* 17) a, en plus : *yskynnu a oruc Pwyll ar y varch*. Pwyll monta sur son cheval.

Page 12, l. 15, trad. p. 98 : *Ar y ganuet ;* lady Guest traduit *cent chevaliers*, ce qui ferait *cent un chevaliers* avec Pwyll ; le texte dit qu'ils sont cent en le comptant ; c'est une tournure fréquente dans nos romans français de la *Table Ronde*. Cependant, peut-être ici peut-on traduire *avec cent hommes* (cf. *Revue Celtique*, XXVIII, p. 206). — L. 17 : *A llawen uuwyt wrthaw*, mot à mot : *et on fut joyeux vis-à-vis de lui ;* l'expression *llewenyd* n'a guère dans les *Mab.*, en pareille circonstance, que le sens de *réception courtoise ;* cf. *Math vab Mathonwy*, p. 74, l. 25. — L. 19 : *A holl uaranned*, ce mot a été confondu avec *baran* qui signifie troupe (différent de *baran*, fureur) : cf. *baran-res*. Ici, on a affaire à un mot tout différent : *treulwyt* seul suffirait à le prouver ; *treul* signifie *dépenses*, *frais* (parfois *somptuosité*) et aussi *usure*, action de

consommer, *user* au propre et au figuré (parfois *détruire*). *Maraned* (et *maranhed*) rappelle *goranhed*, prêt, dans Pen. 4, *L.Rh.* 458, équivalent de *parawt* du L. Rouge, p. 104. Pour ce mot, cf. L. Taliesin, *F.a.B. of wales*, II, p. 123-22; 185-22; 192-21; L. Rouge, 278.1 : *mar* aurait un sens augmentatif; ce serait un doublet de *mor*, en syllabe prétonique?

Page 13, l. 7, trad. p. 99 : *kany hu atteb a rodassei ;* lady Guest a traduit à contresens : *à cause de la réponse qu'il avait donnée ; kany* a le sens négatif. — L. 8 : *muscrellach ;* le mot n'est pas traduit en réalité par lady Guest. Davies le traduit avec raison par *tardus*, *ignavus ;* il a aussi le sens de *négligé*, v. Peredur, p. 197, l. 19.

Page 15, l. 16, trad. p. 102 : *A geimat* n'est pas traduit par lady Guest; *ceimad* ou *ceimiad* a, dans les dict., le sens de *voyageur*, *pèlerin ;* il a aussi le sens de *compagnon*, *champion ; Kat keimyat*, *Myv. arch.*, p. 284, col. 1; *ceimieid cammawn*, *ibid.*, p. 277, col. 2; cf. *ibid.*, p. 214, col. 2; 293, col. 1. *Compagnon*, en vieux français, a aussi le sens de *champion. Ceimiat* est pour *campiat* ; le doublet est *camhwr*, v.-bret *camp-gur*, dérivé de *camp* exploit; *camhawn* a le sens de combat : même origine que le français *champion*. — L. 23 : *yn y garchar e hun.* Dans l'esprit du rédacteur du L. Rouge, *carchar* indique peut-être ici *le sac : carchar* est, en effet, *masculin* et *y*, par conséquent, marque *le possessif*, ce que confirme encore *e hun*.

Page 16, l. 5, trad. p. 103 : *dihenyd ;* lady Guest traduit par *mort ;* le mot a, en effet, ce sens, mais il en a un plus général, celui de *traitement cruel :* ainsi *Seint Greal*, p. 316, 183, *dihenydd* se dit d'un homme qui a eu le bras coupé. — L. 27, trad. p. 104 : *y bawb or ath ovynno di ;* lady Guest inexactement : *pour tout ce que tu demanderas*, ce qui supposerait *or a ovynni di*.

Page 17, l. 11, trad. p. 104 : *dodi gostec;* lady Guest : *faire silence;* c'est bien le sens étymologique, mais, dans l'usage, ce mot signifie plus souvent *faire silence et proclamer*, et, en réalité, *faire une proclamation;* cf. *Iolo mss.*, p. 50 ; *Ancient laws*, I, p. 36; *Campeu Charlymaen*, p. 3 : *A gostec da y dywat y brenhin wrthunt...* — L. 12 : *dangos*, je lis *ymdangos*; lady Guest a traduit cette phrase d'une façon vague et peu conforme au texte : *il fit inviter les solliciteurs et les ménestrels à montrer et indiquer quels dons leur agréaient.*

Page 18, l. 3, p. 105 : *Ni a wdam na bydy gyvoet*; lady Guest : *nous savons que tu n'es pas aussi jeune que...; na bydy* ne peut guère avoir ce sens non plus que *kyvoet*, qui signifie *du même âge que...*; le texte semble altéré ; je lis : *a ny wdam ni na bydy gyvoet;* cf. Branwen, p. 31, l. 22 : *ny wnn na bo yno y kaffo ; Math*, p. 62, l. 1 : *ny wydyat na beynt eur; Bown o Hamtwn*, p. 187, LXX : *ni wydwn i na bei dic ef wrthyfi.* — L. 29, trad. p. 107 : *ac ny byd an taeret ni an chwech wrthihi e hunan.* La traduction que je donne s'appuie sur un passage de Peredur. Pen. 7, *L. Rh.*, 612 : l'homme a cheveux gris complimente Peredur sur sa force et ajoute que quand il aura toute sa vigueur : *ny bydy wrth nep ;* c'est-à-dire, *tu n'auras à l'incliner devant personne* (cf. *bod wrth gynghor*), c'est-à-dire : tu l'emporteras sur tous.

Page 19, l. 3 et 4, trad. p. 107 : *Nyt oes ohonam ni... ;* lady Guest : *nous n'avons que ; ohonam* ne peut avoir ce sens ; pour l'expression, cf. plus haut, p. 18, l. 20, 21 : *nyt oed dim ohonaw yno.* — L. 10 : *Duw a wyr pop peth, a wyr bot yn eu hynny;* lady Guest traduit : *Dieu sait tout ;* elle ne traduit que la moitié de la phrase ; elle semble n'avoir pas compris *yn eu* (*geu*). — L. 15 :

yn druan, lady Guest inexactement : *rude, sévère.*

Page 20, l. 13, trad. p. 109 ; *llibin :* lady Guest, *simple :* ce mot indique plutôt la *nonchalance* ; cf. p. 270, l. 26.

Page 21, l. 9, trad. p. 110 : *os mynny yr hwnn ny bu itt eiryoet ;* lady Guest : *puisque tu n'en as jamais eu.* — L. 18 : *or bedyd a wneit yna ;* lady Guest : *et la cérémonie fut accomplie là ;* elle a traduit comme s'il y avait eu *a'r bedyd*, ce qui fausse le sens.

Page 22, l. 7, trad. p. 111 : *achwedyl wrthaw* : est peut-être de trop, amené par *chwedyl* à la ligne plus bas. Si *marchogaeth* avait le sens qu'on lui trouve dans les *Mabinogion* de source française, c'est-à-dire de *chevalerie*, on pourrait le traduire par : *et à faire parler de lui.* — L. 12 et 13, tr. p. 112 ; lady Guest, en dépit de la construction, rapporte *kwynaw* à *Teirnon.*

Page 23, l. 11, trad. p. 112-113 : *bellach hynny* leg. *bellach a hynny.* — L. 14 et 15 : *aet ae mynno* a été passé par lady Guest. — L. 18 et 19 : *yn dyvot o gylchaw Dyvet ;* lady Guest : *parce qu'il venait des confins de Dyvet :* inexact. Voir la note explicative dans la traduction.

P. 24, l. 16, 17, trad. p. 115 : *y wreic ae magwys :* lady Guest : *c'est ma femme qui l'a nourri*, ce qui ne serait exact que s'il y avait : *vyg gwreic ;* la construction est très régulière et ne demande aucun changement.

Notes critiques à Branwen, fille de Llyr

Page 26, l. 2, trad. p. 120 : *arderchawc o goron Londons :* cf. Brut Gr. ab Arthur (*Myv. Arch.*, 512-2 ; *ac a vuant arderchawc a coron enys Prydein.* Le sens propre d'*ardderchawc* est : *qui se distingue, remarquable : ibid.*, 536.1 : à propos de *Kaer Llion*, il est dit : *ac ygyt a heny arderchawc oed o dwy eglwys arbennic.* — L. 5, trad. p. 121 : *y am hynny ;* lady Guest : *aussi : y am* a plusieurs sens ; il a celui de *en outre* (*Ancient laws*, I, p. 70 ; *Mab.*, p. 112, l. 22, trad. p. 283), et souvent celui de : *en face, de l'autre côté de* (*Ancient laws*, I, p. 10).

L. 6 : *Penardim* ; lady Guest : *Penardun.* — L. 10 : *gwas da oed*, lady Guest, *c'était un bon jeune homme, de nature douce ;* ces derniers mots ne sont pas dans le texte. — L. 17 : *ac yn eu nessau ;* lady Guest : *et ils approchaient ;* c'est le vent qui les rapprochait.

Page 27, l. 30 : *rieni*, leg. *riein.*

Page 28, l. 15, trad. p. 125 : *ar nos honno y kyscwys*, lady Guest ; *et cette nuit Branwen devint sa femme ;* lady Guest a partout remplacé : *il coucha avec elle* par *ils se marièrent* ou *elle devint sa femme.* — L. 17 : *ar swydwyr a dechreuassant ymaruar am rannyat y meirch ar gweisson ;* lady Guest : *et les officiers commençaient à équiper et à ranger les chevaux et les valets ; ymaruar*, qui est pour *ymarwar* (L. Tal. ap. Skene, *F. a. B. of Wales*,

II, p, 213, 28-29), semble devoir porter sur a'*r gueisson: s'entendre avec les valets.* — L. 19: *ympob kyveir hyt y mor;* lady Guest : *ils les rangèrent en ordre jusqu'à la mer ; kyveir* signifie *direction, endroit.* Cf. Peredur, p. 230, l. 29 ; 231, l. 4. — L. 29, trad. p. 125, *gwan dan y meirch ; gwan* a le sens propre de *percer,* mais, au figuré, il signifie *introduire, fourrer dans, s'introduire dans* ou *sous : Mab.,* p. 54, *gwan dan y groft ; ibid.,* p. 39 ; cf. *Iolo mss.,* p. 155, *mi a wanaf dan... ; Ancient Laws,* I, p. 404.

Page 29, l. 1 : *ar ny chaei graff ar yr amranneu ;* lady Charlotte Guest, à contresens : *là où il pouvait saisir ; ar ny* a le sens relatif et négatif à la fois ; v. Zeuss, *Gr. celt.,* 2° éd., p. 392 ; J. Loth, *Questions de gramm. et de ling. brit.,* I, p. 151. — L. 29, trad. p. 127 : *yr neb a vedei y llys... na neb oe gyghor ;* lady Guest : *Ce n'était pas la volonté de ceux qui sont à la cour ni d'aucun du conseil ;* lady Guest n'a pas compris *a vedei* du verbe *meddu,* « posséder », et l'a traduit comme *vydei,* « qui étaient ».

Page 30, l. 7, trad. p. 127: *ac nys gadwn ;* lady Guest : *ce que nous ne voulons pas accepter; gadwn* ne peut être ici pour *cadwn ;* de plus, *ac* ne peut être pour le relatif ; *ac* a ici le sens de *quoique, quand même* ; cf. Kulhwch et Olwen, p. 128, l. 27 ; Gereint ab Erbin, p. 283, l. 11. — L. 28, trad. p. 128 : *ar vreint* ; lady Guest : *d'après, suivant ; ar vreint* a le sens propre de : *en guise de, comme ;* cf. *Mab.,* 162, l. 8.

P. 31, l. 2, trad. p. 129: *gan Vatholwch, gan* est de trop. — L. 22, 23, trad. p. 130: *ac ny wnn na bo yno y kaffo;* lady Guest : *et je ne la donnerais à personne qu'à quelqu'un de là-bas ;* son texte a pu l'induire en erreur : *ac ny vun ;* elle semble avoir lu *ac ny un,* ce qui, d'ail-

leurs, ne serait pas plus correct. *Kaffo* pour *caffod*, peut s'expliquer en proposition dépendante. — L. 25 : *a chymideu kymeinvoll y wreic.* Je suppose que c'est un nom propre ? *cymmid* signifie *combat: mid* (*mit*), seul a aussi ce sens. — L. 12 : Pen. 4, après *kymereis ynneu*, ajoute *cystec* (*peine*, *traverses*).

Page 32, l. 4, trad. p. 131 : *auorles?* Pen. 4, *L. Rh.*, 45 : *anorles.*

Page 33, l. 24, trad. p. 132 : *cadwedic ;* lady Guest ; *à garder ;* ce suffixe n'a pas cette valeur ; pour ces participes prétérits passifs, v. Zeuss, *Gr. celt.*, p. 532.

Page 34, l. 3, trad. p. 133 : *ar som ;* lady Guest : *pour le payement ; som* = le gallois moderne *siom*, et signifie *déception.* — L. 139, trad. p. 134 : *a dwyn llythyr;* lady Guest inexactement : *elle écrivit une lettre.* — L. 23 : *yn dadleu idaw ;* lady Guest : *conférant là ; dadleu* a souvent le sens de *cour de justice*, notamment en maint endroit des Lois (V. Leges Wall. *Wotton*). — L. 30 : *pedeir gwlat a seithugeint;* Pen. 4, *L. Rh.*, 49 : *Pedeirdec gwlat a seithugeint. Pedeirdec* est assuré par un passage suivant du L. Rouge, 16 : *deg wlat a seithugeint.*

Page 35, l. 6, trad. p. 136 : *ac o achaws hynny y dodet seith marchawc ar y dref ;* lady Guest : *et pour cette raison il y eut sept chevaliers placés dans la ville ;* traduction inacceptable : *o achaws* ne s'explique pas ; de plus, *dodi ar* ne peut avoir ce sens ; comme Lhwyd l'a remarqué, c'est une expression usuelle dans le sens de *nommer, donner un nom à ;* cf. plus haut, p. 31, l. 19 : *y dodet ar y kymwt hwnnw... Talebolyon.* — L. 17, trad. p. 136 : *a gwedy hynny yd amylhawys y weilgi y teyrnassoed ;* lady Guest : *et les nations couvraient la mer; gwedy hynny* n'est pas traduit ; de plus, *amylhawys* est au par-

fait et n'a pas ce sens. Pen. 4, *L. Rh.*, 50 : *yd amlawys y weilgi pan oreskynwys y weilgi y tyrnassoed.* Ce texte est altéré ; *y weilgi* après *pan...* est de trop : « L'océan augmenta quand il couvrit la face des royaumes » ; *amlawys* est pour *amylhawys*, actif et aussi neutre. — L. 19, trad. p. 137 : *Ac a oed o gerd arwest ar y gevyn ;* lady Guest : *et tout ce qu'il y avait de provisions sur son dos ; cerdd arwest* ne peut avoir que le sens de *musique vocale ou de cordes*, v. Silvan Evans, *Welsh dict.*; v. la note explicative.

Page 37, l. 9, trad. p. 139 : *ony allafi... acatvyd ;* lady Guest : *ne pourrai-je moi-même avoir le royaume? Ony* n'a pas le sens interrogatif et est en ralation avec *ac atvyd*, auj. *agadfydd*, peut-être.

Page 39, l. 19, trad. p. 143 : *gwern gwngwch uiwch Vordwyt tyllyon ;* lady Guest : *les taons de Morddwyt Tyllyon ?* La traduction de Gwen. Evans (*White Book*, XXI) est encore moins acceptable.

Page 40, l. 7, trad. p. 144 : *Glivieri ;* lady Guest ; *Gluneu.* — L. 26, trad. p. 146 : *a welei ohonunt*, lady Guest : *pour essayer de les découvrir ;* ce qui grammaticalement est peu vraisemblable ; d'autre part, elle est dans l'île des Forts.

Page 41, l. 15, trad. p. 147 : *o niwyget ;* il faut lire avec Pen. 4, page 58, *aniwyget ;* Silvan Evans (*Welsh Dict.*) : *anniwyget. Diwyg* (cf. vieil irl. *do-fichim*) signifie *réparer*, etc ; *anniwyget* indique *l'impuissance à réparer* ou *à venger ; anniwyg* a pris le sens de : *mauvaise habitude* ou *tenue, désordre*.

Page 42, l. 3, trad. p. 148 : *ac yr a glywys*, leg. *a glywyssynt ;* (Pen. 4, *L. Rh.*, 59 : *a gewssynt*) ; *o vwyt* est à corriger en : *o ovit* (*o ovut*) : Pen. 4, *L. Rh.*, 59 : *o ouut.* —

L. 8, trad. p. 148 : *nac adnabot o un ar y gilyd ;* lady Guest : *aucun d'eux ne savait...; ar y gilyd* n'est pas compris. — L. 25 : *yspydawt :* on le trouve écrit dans les dictionnaires modernes sous la forme *yspyddawd.* Il me paraît probable qu'il faut écrire *yspydawd :* c'est un dérivé de *espyd*, hôtes, du latin (*h*)*ospites*, ou le représentant d'un bas-latin (*h*)*ospitatio.* Le sens est sûrement celui d'*hospitalité, accueil hospitalier*; *Myv. Arch.* 153, col. 2 :

Poblwascawd *ysbydawd* oesber,
Post *esbyd :*

« Abri du peuple, hospitalité au temps agréable, pilier des hôtes... »

C'est l'éloge du roi Owein de Gwynedd. *Ibid.*, 260.1 :

Parawd *ysbytawd* y *esbyd* Prydein :

« Hospitalité, prête pour les hôtes de Bretagne ».

L'orthographe ici serait en faveur de *yspyddawt,* mais non l'assonance consonantique, ni le sens. — L. 27, trad. p. 149 : *kany doei byth ;* lady Guest : *aucune invasion ne vint;* il s'agit de l'avenir et de possibilité.

Notes critiques à Manawyddan, fils de Llyr

Page 44, l. 9, trad. p. 152; *a chyn gwnel ;* pour le sens de cette expression cf. l. 21 : *a chynn enwedigaeth.* — L. 11 ; *lledyf ;* lady Guest : *disinherited.* — L. 21, trad. p. 152 : *a chyn enwedigaeth ;* lady Guest: *puisque l'héritage...*: *cyn* n'a pas ce sens ; cf. plus haut, l. 9 ; avec un verbe, *cyn* a le sens de *quoique, quand même* (*Ancient laws*, I, p. 22 ; *Mab.*, p. 214, 4, etc.), et aussi de *avant de* (*kyn* = *kynt*) : *Bown o Hamtwn : Kyn yn mynet at Sabaot... ni a awn* (153, XXXVI, C.) Il manque un verbe après *cyn* : Pen. 2, *L. Rh.*, 62 : *a chyn bo.*

Page 45, l, 9, trad. p. 153 : *yn y dewred ;* lady Guest traduit avec raison par: *dans la fleur de l'âge*, quoique le sens ordinaire soit : *vaillance.* Pour le sens du mot dans ce passage, cf. *Livre Noir*, ap. Skene, p. 14, 23. — *Ibid.*, trad. p. 153 : *delediwach ;* je traduis *plus parfaite* (en beauté). Ce mot revient souvent avec le sens de *beauté accomplie.* Son sens est précisé dans les *Lois : ac or beu vyt ae welet yn yach telediw* (complètement rétabli, en parlant d'un animal blessé), *Anc. laws*, I, p. 110 ; *ibid.*, II, 80, glosé par *integer ;* cf. *mi a delediwaf dy iawn*, *Mab.*, p. 31, l. 9. Son sens propre est donc *entier, à qui il ne manque rien.* — L. 25 : *y kyscwyt genthi* ; lady Guest : *elle devint sa femme* (il coucha avec elle).

Page 46, l. 9, trad. p. 154 : *a dirvawr a vu*, leg. *a dirvawr*

lewenyd a vu (Pen. 4, *L. Rh.* 64 : *lywenyd*). — L. 17, trad. p. 154 : *twryf*, proprement *bruit*, mais paraît usité ici dans le sens de *tonnerre*. — L. 21 : *y preideu : preidd* a le sens ordinaire de *butin*, mais aussi celui de *troupeaux*. V. *Ancient laws*, I, p. 794 : dans ce dernier sens, on peut comparer le mot de l'ancien français *proie*, bétail. — L. 29 : Pen. 4, *L. Rh.* 65 : au lieu de *y kastell : yr ystavell ; hundy* a le sens propre de *maison de sommeil*.

Page 47, l. 4 : *y edrych a welynt ae ty ae gyvanhed ;* le texte de lady Guest ne porte pas *edrych a welynt*, mots qui ont d'ailleurs été suppléés par les nouveaux éditeurs, d'après le *Livre Blanc* ; aussi traduit-elle inexactement : *ils visitèrent les maisons*. — L. 9, trad. p. 155 : *diffygyaw a wnaethant ;* lady Guest : *ils commencèrent à se fatiguer ; diffyggyaw*, du latin *deficio*, indique *le manque de*. — L. 14, trad. p. 155 : *corfeu ;* lady Guest : *housses ;* ce sont les *arçons :* cf. *Mab.*, p. 290, l. 15 ; *Bown o Hamtwn*, p, 175, LXIII ; cf. le dictionnaire de Salesbury : *corof*, saddlebow (par erreur, *saddle-bowle*). — L. 15 : *calch lasar*, émail bleu ; cf. *Ancient laws*, I, p 22 ; II, p. 805.

Page 48, l. 11, trad. p. 157 : *yny dygwydawd yw kytdrefwyr racdunt ;* lady Guest : *les ouvriers qui se réunirent en hâte et leurs concitoyens avec eux ;* c'est un contre sens d'un bout à l'autre : *dygwyddaw* a le sens propre de *tomber, échouer ; Ancient laws*, I, p. 120 ; *nini a deuedun dikuteu hunu ; Bown o Hamtwn : a gwedy dygwyddaw y march ynteu a gyfuodes* (p. 183, LXVII). Pen. 4, *L. Rh.*, 67 a : *digywys* qui, ici, ne peut aller avec *yw* ; il est possible qu'il manque quelque chose : *yny dygwydawd yw kytdrefwyr digiaw racdunt ?*

Page 49, l. 12, 13, trad. p. 158 : *nyt ymladwn ac*

wynt ; lady Guest : *nous ne les tuerons pas ; ymladd ac* n'a que le sens de : *se battre avec.* — L. 23, trad. p. 159: *a cheginwrych mawr gantunt ;* aucun dictionnaire ne donne *ceginwrych.* On peut se demander s'il ne faudrait pas lire *cevinwrych* pour *cevnwrych, le dos hérissé. Gwrych* entre en composition avec d'autres mots : *asgellwrych, Mab.*, p. 156 ; *Myv. arch.*, 534-1 ; *o chyvarfey dim o askellwrych* e dwfyr hwnw ae dillat. Cf. *asgellwynt* ; cf. *gordduwrych*, p. 78, 79. *Gwrych* a habituellement le sens de *crins, soies ; cegin* pourrait bien être le mot *cegin*, geai, ou dériver de la même racine (*Iolo mss.*, p. 261 ; arm. *id*) : *ceginwrych*, le poil hérissé à la façon des geais ? On appelle couramment en Bretagne les gens maussades, *pen kegin*, tête de geai.

Page 50, l. 22 ; Pen. 6, *L. Rh.* 282 : *gorfynnaw* au lieu de *gorawenu*, ce qui indique un sentiment mêlé d'envie. — L. 27, trad. p. 160 : *a dwyn y lewenyd y gantaw hyt na allei dywedut un geir ;* il est clair qu'il faut lire *leveryd*, « voix », au lieu de *lewenyd*, « parole ». Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que lady Guest a, dans son texte, *leueryd*, et qu'elle a traduit par *joie. Lleferydd* est un mot bien connu, même des dictionnaires usuels (cf. *lleveryd, Iolo mss.*, p. 180, dans le sens de *voix*). Cf. le passage correspondant, p. 51, l. 14. (Pen. 6, *L. Rh.*, 282 : *y leferit.*)

Page 51, l. 8, trad. p. 161 : *ny bu argel arnei* : je rapporte *argel à caer*; *argel* est *subst et adj.* : il a le sens de *cachette, caché* (cf. L. Noir, *F. a. B.* II, 19, 12, 24 ; 7.31 ; L. Tal., *ibid*, 145, 12 ; 145, 32.) Lady Guest le rapporte à Rhiannon et le traduit d'une façon fantaisiste : « elle ne fut pas intimidée ». Le sens d'*argel* est confirmé par *diargel* : *yn diargel,* ouvertement : Brut Gr. ab. Arthur,

Myv. arch., 545.2 : a chytgyscu *yn diargel* a honno.

Page 52, l. 13, trad. p. 162 : *yny oed over a manweith holl grydyon;* je lis : *over a man weith* (Pen. 4, *L. Rh.*, 72, *over a man gueith*)...; lady Guest inexactement : *au point que les cordonniers étaient inoccupés et sans ouvrage.* — L. 28, trad. p. 163 : *ryuoriaw;* Owen Pughe traduit *rhyvorio* par *to scramble, to stretch about.* Le sens de ce mot est précisé par un mot irlandais moderne, identique : *rómharaim* (et *ramharaim*), I dig, till, upturn; *rómhar*, the act of digging, cultivating, tilling (Dinneen, *Ir.-Engl. Dict.*).

Page 54, l. 2, trad. p. 164 : *llygodet*, leg. *llygoden* : Pen. 4, *L. Rh.*, 74 : *llygoden.* — L. 6 et 7, trad. p. 164 : *val y tebygei na allei un pedestric;* lady Guest : *elle allait si vite qu'un homme à pied aurait pu à peine l'atteindre;* contresens évident. — L. 27, trad. p. 165 : *bei gwypwn ninheu*, leg. *bei gwypwn inheu :* Pen. 4, *L. Rh.*, 76 : *bei gwypwn inheu.*

Page 55, l. 12 : *ditholedic*; il faut lire *diholedic* que donne d'ailleurs Pen. 4, *L. Rh.* 76. *Diholedic* ou *deholedic* signifie *exilé, séparé.*

Page 56, l. 2, trad. p. 167 : *a pha ryw... ydwyt yn y wneuthur*, leg. *a pha ryw weith;* cf. p. 55, l. 15; 56, l. 20. Pen. 4, *L. Rh.*, 77 : *a pha ryw weith.*

Page 57, l. 10, trad. p. 169 : *a pha ny bei hynny, nys dillynghwn;* lady Guest met ces paroles dans la bouche de Manawyddan, et traduit : *quand même cela serait, je ne la relâcherais pas.* Il faut lire : *a phan ny bei;* cf. *pan ny bai ynom, byddem ddiwael* « nisi quia dominus erat in nobis... » (*Myv. arch.*, p. 373, col. 2, *Office de la Vierge*, en gallois, par Davydd ddu o Hiraddug).

Page 58, l. 5, trad. p. 170 : *sans cela* ne repose pas sur le

L. R. : c'était une hypothèse qui s'est trouvée justifiée par le L. *Rh.* (80, Pen. 4) : *bei na metrut hynny.* — L. 26 : *mweireu*, leg. *mynweireu* (Pen. 4 : *L. Rh.* 81 : *mynweireu*).

Notes critiques à Math, fils de Mathonwy

Page 59, l. 18, trad. p. 176 : *ansawd :* lady Guest : *humeur; ansawdd* indique, en effet, l'état, la situation, mais paraît plutôt s'appliquer ici comme en maint endroit des *Mab.* à l'extérieur.

Page 60. l, 12, trad. p. 178 : *nyt o hynny y goruydir;* lady Guest : *ce n'est pas ainsi que tu réussiras;* elle traduit comme s'il y avait *gorvydi.* — L. 13 : *Kany ellir heb hynny;* lady Guest : *si cela ne se peut autrement; kany, kanyt* a le sens de *puisque ne* (*Ancient laws*, I, p. 229). — L. 20, trad. p. 179 : *bychein ynt wynteu ;* lady Guest met ces mots dans la bouche de Math, ce qui est peu probable. — L. 23, 24, trad. p. 179 : *ac ettwa yd ys yn kadw or enw... hwnnw hanner hwch, hanner hob*; lady Guest : *et ils gardent encore ce nom, moitié truie, moitié cochon.* Le mot *enw* est peut-être incomplet; v. note explicative. — L. 27, trad. p. 179 : *nyt drwc vyn trawsgwyd;* lady Guest : *mon voyage ne sera pas mauvais;* lady Guest a confondu ce mot avec *trawsglwdd* qui signifie *convoi, transport* (v. *Gereint ab Erbin*, p. 251, l. 18, note critique); ce mot se retrouve p. 61, l. 26 : *pa drawsgwydd y keir ynteu?* Il semble avoir le sens de *ruse, artifice.*

Page 61, l. 5, trad. p. 180 : *gwyreeinc.* Le singulier se retrouve p. 72, l. 26 : *y gwraync hwnnw* en parlant de Llew. La forme ordinaire du singulier est *gwreang* ou

gwryanc (Pen. 4, *L. Rh.*, 99) pour *gwr-ieuanc*, jeune homme : cf. *L. Rh.* 80, *gwreigyang* pour *gwreic-ieuanc* : L. Rouge, *wreic ieuanc*. Il semble nécessaire de distinguer *gwryang* de *gwreng ; gwreng* a bien le sens que les dictionnaires attribuent exactement à *gwreang*, en tout cas *d'homme non noble : sef gwyr gwreng oeddynt o feibion eillion ond cystal eu gair a'u cynhedfau val nas gweddai amgen na llys Arthur iddynt* (*Myv. arch.*, p. 410, 20). — L. 14, trad. p. 181 : *tavawt llawnda*, peut-être *iawnda*.

Page 62, l. 30, trad. p. 183 : *kedernit Gwynedd;* cf. pour *kedernit*, cf. *kedernit y darian*, p. 254, l. 28.

Page 63, l. 17, trad. p. 184 : *ac y gwelei* (leg. *gwely* : cf. *Mab.*, 65, l. 20 ; *gwely* pour *gwelei*, imparf. de *gwelet* dans *Myv. arch.*, 525.2) *Vath vab Mathonwy dodi Gilvaethwy a Goewin y gyt gyscu ;* lady Guest : *et Gilwaethwy prit possession de la couche de Math, fils de Mathonwy*. Mon interprétation est assurée par les paroles de Goewin : *yth wely dy*. — L. 19 : *a chyscu genti oe hanvod y nos honno ;* lady Guest : *il força Goewin à rester!*

Page 64, l. 19, trad. p. 186 : *a minneu vy hun yn kael ymlad a Phryderi* (*lorsque je puis...*) ; lady Guest : *si on me permet de combattre avec Pryderi...*; ce passage est lié par lady Guest à ce qui suit, tandis que la construction le rattache à ce qui précède. — L. 26 : *Gwydyon a Phryderi a las*, lisez : *Gwydyon a orvu a Phryderi a las* ; le ms. de Peniarth, 4, *L. Rh.*, 89, porte : *a orvu*. — L. 28 : *argan ;* les dictionnaires ne donnent pas ce mot : cf. irl. *ar-canaim*.

Page 65, l. 19, trad. p. 187 : *a chyscu a wnaethpwyt genhyf* a été supprimé par lady Guest.

Page 66, l. 29, trad. p. 189 : *ac ych etived gyt a chwi*, supprimé par lady Guest.

Page 67, l. 4, trad. p. 189 : *a chryn llwdyn;* le terme *cryn*, armor. *crenn*, indique un animal d'âge et de grandeur moyenne (arm. *krenn-baotr*, adolescent, jeune garçon) : cf. Silv. Evans, *Welsh Dict.*, à *cryn* (*crynn*). — L. 17, trad. p. 190 : *crubothon;* le premier composant ne paraît pas sûr ; peut-être *crin* écrit pour *cryn;* mais *pothon* est connu. — L. 26, 27, trad. p. 190 : *enneint;* v. Kulhwch et Olwen, notes critiques à la page 141, l. 21.

Page 68, l. 14, trad. p. 191 : Pen. 4, *L. Rh.* 93, porte : *llaw gist*, ce qui signifierait : *coffre à main*.

Page 69, l. 24, 25, 26, trad. p. 193 ; *a thitheu yr hwnn yd wyt ti ac ae var arnat am nath elwir yn vorwyn, nyth elwir byth... ;* lady Guest : *ce qui t'afflige, c'est qu'on ne t'appelle plus une demoiselle;* la phrase est tronquée ; le texte de lady Guest ne porte pas, en effet, les mots : *nyth elwir bellach byth yn vorwyn.*

Page 70, ligne 1, trad. p. 193 : au lieu de *gwynnon*, leg. *gwymon*, cf. p. 71, l. 7. (Pen. 4, *L. Rh.*, 95 ; *guimon*).

Page 71, l. 4, trad. p. 195 : *ys llaw gyffes;* cf. *bum kyffes* (Skene, I, p. 259, v. 7); cf. *Bown o Hamtwn*, 150, XXXII : *ac yna oeffonn y kyffessu yny aeth y hymennyd oc eu penneu ;* « et alors il les *frappa* de son bâton, de telle façon que la cervelle jaillit de leurs têtes ». — L. 5 : *y lleu. Lleu* est assuré par les deux *englyn* des pages 78 et 79 (v. notes critiques). On peut y ajouter ces passages du *Livre de Taliessin* (*F. a. B.* 11), p. 176.2 : a march *Lleu* Letvegin ; 154.2, Bum yg kat *Godeu gan Lleu* a Gwydyon (j'ai été au combat de Goddeu avec *Lleu* et *Gwydyon*); cf. *L. Rouge* (*ibid.*), 302.8 : neu *Leu* a Gwydyon a vuant gelvydyon « vraiment Lleu et Gwydyon ont été gens habiles. » — L. 19, 20, trad. p. 198 : *dihirwch* de *dihir* ou *dyhir*. Owen Pughe le traduit par *vil;* il a,

dans les *Mab.*, le sens de *pénible*, *humiliant;* cf. p. 264, l. 26.

Page 72, l. 10, trad. p. 197 : *geniweir;* Pen. 4, *L. Rh.* 99: *gyniweir* : v. *cynniwair*, ap. Silv. Evans, *Welsh Dict.*: concours de peuples ou de navires; croisière.

Page 73, l. 6, trad. p. 199 : *tororri*, leg. *torri*. — L. 19 : *ynteu yna...*; lady Guest met cette phrase dans la bouche de Math ; il y eût eu, dans ce cas, autre chose à la place de *yna*, par exemple *weithon*. — L. 24, trad. p. 199 : *or bedyd a wneynt yna*, passé par lady Guest. — L. 27, 28 : *goreu y was ieuanc;* lady Guest : *je donnerai au jeune homme;* comme s'il y avait : *mi a rodaf i'r gwas ieuanc* ou *goreu ir gwas*.

Page 74, l. 2, trad. p. 200 : *gwrthdir* opposé à *bro* : cf. *Anc. Laws*, I, 538 ; L. Noir, *F. a. B.*, II, p. 21.21; 31.21. — L. 12, trad. p. 201 : avant *Gronw Pebyr* il manque probablement *niver*.

Page 75, l. 4, trad. p. 202 : *ac ny bu ohir y ymgael ohonunt nyt amgen nor nos honno ;* lady Guest a dénaturé tout ce passage : *et une soirée avait suffi pour le faire naître* (leur amour) ; de même, l. 5 et 6 : *ar nos honno kyscu y gyt a wnaethant;* lady Guest : *et cette soirée ils la passèrent dans la compagnie l'un de l'autre* (ils couchèrent ensemble).

Page 76, l. 4, trad. p. 203 : *heb o ergyt ;* lady Guest : *excepté par une blessure*, contresens évident ; il faut lire ici : *heb ef, o ergyt*, ou supprimer *heb*. Le ms. Peniarth, 4 (*L. Rh.*, 104), porte *heb ef.* — L. 16, trad. p. 203 : *a medrei*, leg. *am medrei*. Pen. 4, *L. Bl.*, 104 : *am medrei*. — L. 22 : *arglwyd hi*, leg. *arglwyd*, *heb hi* (Pen. 4. *L. Rh.*, 104 : *arglwyd*, *heb hi*).

Page 77, l. 4 : je n'ai pas traduit *drannoeth* qui est dû

évidemment à une reprise par le scribe du *trannoeth* de la deuxième ligne qui précède. — L. 19, trad. p. 205 : *ar nos honno kyscu y gyt*, supprimé par lady Guest.

Page 78, l. 1, trad. p. 205 : *eillt* ; lady Guest : *vassal ;* ce mot signifie proprement *serf*, ou indique un homme ayant une tenure *servile* (v. *Ancient laws*, passim. Aneurin Owen a eu le tort, souvent, de le traduire par *étranger*). — L. 30, trad. p. 206. Les trois *englyn* sont à transcrire ainsi :

Dar a dyf yrwng deu *lynn*
Gorduwrych awyr a *glynn*
Ony dywetaf i *eu*
Oulodeu *Lleu* pan yw *hynn*.

Dar a dyf yn *ardvaes*
Nys gwlych glaw, nys mwytawd
Naw ugein angerd *a borthes*
Yn y blaen Lleu Llaw *gyffes*.

Dar a dyf dan *anwaeret*
Mirein medur ym *ywet*
Ony dywetaf i *eu*
Ef dydaw *Lleu* ym *harffet*.

Pour ce genre, cf. J. Loth, *Métrique galloise*, tome III, pp. 234-237. J'ai déjà fait remarquer dans la première édition, que *eu* était pour *geu*. La rime entre *eu* et *Lleu*, assure, comme je l'ai dit, la forme *Lleu*. *Ovlodeu* peut être lu *oulodeu*, *oulodeu* étant dans ce cas une forme vieille galloise pour *ailodeu* ou *oilodeu*, membres (cf. gallois-moyen *eylodeu*, membres). Le premier *lynn* ne peut être

lynn, étang, *lynn* étant féminin; c'est sans doute *glynn*, vallon. *A glynn* dans le second vers remonterait à un vieux gallois : *ac lynn* : ici, *lynn* signifierait *étang*.

Dans le second *englyn*, il semble qu'il manque une syllabe au deuxième vers et qu'il y en ait une de trop au troisième : *a* peut se supprimer.

Dans le troisième, *ef* est le résultat d'une erreur du scribe : il a trouvé *eu* suivi de *ev* et a cru à une répétition.

La lecture *medur ym ywet* du deuxième vers de la troisième strophe n'est pas sûre ; on peut supposer *modur* pour *medur*, mais *ym ywet*, pour moi, est obscur. La correction proposée par G. Evans (*L. Rh.*, XII) : *meddir* pour *medur*, est impossible.

Dans le premier *englyn*, il faut maintenir *gordu-wrych;* cf. *asgell-wrych*, *ceginwrych* (v. notes critiques à la page 49, l. 23 : trad. p. 159).

Page 80, l. 18, trad. p. 209 : *dir yw ymi wneuthur hynny;* lady Guest prend cette phrase dans le sens interrogatif, ce qui ne paraît pas correct.

Notes critiques au Songe de Maxen

Page 82, l. 2, trad. p. 211 : *a goreu a wedei ;* lady Guest n'a pas traduit *gwedei*, et semble, comme en d'autres passages, avoir lu *vydei* (était) : *c'était le plus sage empereur qui eût été.* — L. 11 et 12, trad. p. 213 : *yn gyhyt a hynny... ;* lady Guest : *ce n'était pas pour le plaisir de la chasse que l'empereur allait avec eux, mais pour faire comme ces rois* ; il y a là plusieurs contresens : *yn gyhyt*, « aussi longtemps, aussi loin que, » a été confondu avec *y gyt*, « avec ; » *yn gyvurd gwr ac y bei arglwyd ar y sawl vrenhined* n'est pas compris. — L. 16 : *kastellu eu taryaneu*, leg. *sevyll a chastellu eu taryaneu*. Pen. 16 (*L. Rh.* 90 l.) a : *y weissyon ystevyll castellu* (les valets de chambre dressèrent...) ; Pen. 4 (*ibid.*, 90), porte bien *stevyll*, mais il y a un *punctum delens* sous *t*.

Page 83, l. 21, trad. p. 214 : *amdyfrwys* est traduit, par lady Guest, par *abrupte* ; v. Silvan Evans, *Welsh Dict.*

Page 84, l. 5 : *lleithic ;* lady Guest : *siège. Lleithic* vient du latin *lectica ; lleithic* paraît correspondre au mot *couche* de nos Romans français de la *Table Ronde :* couche y a le sens de *divan, canapé* (Paulin Paris, IV, app.). — L. 9, trad. p. 215 : *mawrweithawc*, leg. *mawrweirthawc*, cf. *Campeu Charlymaen*, éd. Williams, London,

1874, p. 1. l. 4 : *y gwiscoed mawrweirthawc ;* cf. *Mab.*, p. 156, l. 19, 20 (Cf. Pen. 4 et 16 : *gwerthvaur*).

Page 85, l. 8, trad. p. 217 : *hoedel nac einyoes*, je traduis par *vie ni repos* pour rendre la pensée de l'auteur par un idiotisme équivalent, car le mot à mot serait *vie ni existence.*—L. 10 : *Kygwn* (pour *kynghwn*) *na mynnwes vn ewin*, n'est pas traduit par lady Guest. — L. 22, trad. p. 218 : *ny handei dim amdanei ;* lady Guest : *il ne voyait pas trace d'elle ;* lady Guest a confondu *canfod* et *hanfod ;* pour le sens de *hanfod*, v. *Mab.*, p. 71, 178.

Page 87, l. 18, trad. p. 220 : le texte du *L. R.* est altéré ; il porte *a welsamni trwy y hun*, que nous avons vue par son songe. J'ai traduit comme s'il y avait eu *a welas trwy y hun*, ce qui est confirmé par Pen. 4, *L. Rh.*, 93 et par Pen. 16.

Page 88, l. 11, trad. p. 221 : la variante de Pen. 4 (col. 186), *val y notynt* est préférable au texte du L. Rouge, *val y notteynt* (Pen. 16, p. 93. 2 : *val y nodassant*).— L. 18, trad. p. 166 : *ac y gyrrwys ar vor wynt;* lady Guest : *et il les poussa à la mer;* il y eût eu, dans ce cas, *gyrrwys y'r mor* ou *hyt y'r mor.* Il est probable que cela signifie : *il les fit aller par mer* ou *sur mer.* —L. 25 : *Kadeir o ascwrn*, il faut ajouter *oliphant ;* cf. p. 84, l. 14.

Page 89, l. 7, trad. p. 223 : *egweryt*, je lis *y gweryt.* (Pen. 16, *L. Rh.*, 94 l. : *gweryt*).

Page 90, l. 23, trad. p. 226 ; *hyt nos ;* pour ce sens, cf. *Bown o Hamtwn*, 132, xv ; 152, xxxiv. — L. 30 : *yn yttoedynt yn vrwyskeit :* lady Guest : *jusqu'à ce qu'ils furent fortifiés ;* elle semble avoir confondu ce mot avec *vraisc*, « fort, gros, bien développé. »

Notes critiques à Lludd et Llevelys

Page 95, l. 1, trad. 234: *ar dwy ormes*, je supplée avec le *Brut Tysilio* (*Myv. arch.*, p. 448, col. 2) : *ac velly amlwc oed yr ormes gyntav, a'r dwy ereill.* . Le ms. de Shirburn a une phrase ayant le même sens.

Page 96, l. 5 : *ny dodei ar yr un onadunt*. On ne peut supposer que *dodei* soit ici l'imparfait du verbe au sens de *venir* (*dodyw* et *dothyw*), quoique en temps secondaire il existe : *ny dotint* pour *ny doddint* (*Myv. arch.*, 142.1). Il s'agit du verbe *dodi* avec *d* occlusive intervocalique : pour *dodi ar*, v. Silvan Evans, *Welsh-Engl. Dict.* à *dodi*. Le sens le plus rapproché de *dodei ar* dans notre texte se trouve dans le *Livre noir de Carmarthen* (F. a. B. 11, p. 8, 19), *Llyaus aghivieith a dodute ar di areith.* Quel que soit ici le sens d'*aghivieith* (peut-être à lire *aghiueith : anghyweith*, discourtois), *dodute ar diareith* paraît signifier : tu mettais dans (ou sur) ton langage, c'est-à-dire, *tu exprimais*. Il est très probable qu'il y a une erreur de scribe dans la répétition de *ar yr un onadunt* et que le second doit être corrigé en : *ar yr eil.* Pour *dodi ar*, il ne faut pas oublier qu'on trouve assez souvent en moyen-gallois *ar* pour *att : ny dodei ar* peut donc et doit même signifier : *elle ne rendait à, elle ne transmettait à.* — L. 22-23, trad. p. 236: *nat eiddigauei;* Owen Pughe, d'après Ed. Lhwyd, donne *eiddiganu*. La

forme *eiddigavei* est correcte : cf. *Livre Rouge*, *Four ancient books of Wales*, Skene, II, p. 286, v. 22, 23 :

y mynyd kyt atvo uch,
nyt eidigafaf y dwyn vymbuch

cf. Taliessin, *ibid.*, p. 160, l. 2 ; cf. plus bas, Mab. 97, l. 27 : *hep echrys ar nep* ; *Myv. arch.*, 496.2, *hep edygavael nep* (*Brut Tysilio*, *Myv. arch.*, 449.1 : *nit argyweda*). — L. 26 : *heb y dyt*, leg. *heb ef, y dyt.*

Page 97, l. 17, trad. p. 237 : *a hwnnw tew yw y hut ae leturith a beir....* ; je lis : *a hwnnw trwy y hut ae leturith a beir* (*Brut Gr. ab Arth. : trwy y hud*, *Myv. arch.*, p. 496, col. 2). — L. 19, trad. p. 238 : *ath arwyleu.* Il faut lire *arlwyeu* d'après le *Brut Tysilio* et le *Brut Gr. Arthur* (*Myv. arch.*, p. 449.1 ; 496.2).

Page 98, l. 13. Les dérivés en *de* (*de*) ne sont pas nombreux. Le plus souvent, ce sont des adjectifs : *gwrymde* dans le *L. Aneurin*, 84.4, *haernde* (*ibid.*, 86.6). *Tandde* a le sens substantif dans ce passage de la *Myv. arch.*, 207.1 :

Klywaf vyg callon tonn val *tande*
yn llosgi yrdi,

mais *tandde* est adjectif dans le *Livre d'Aneurin* (84.1) : *twlch tande ; tas, bûcher en feu.* — L 13, trad. p. 239 : *Trydyd crynweissat*, voir la note 1 dans la traduction ; *crynweissat* doit être corrigé en *cynweissat ;* v. *Triādes Mab.*, 302, l. 25 ; Skene, *Four ancient books*, II, p. 458, et l'explication de ce terme, *Myv. arch.*, p. 405, col. 1, n° 41 ; le mot paraît signifier proprement : *le premier des*

serviteurs ou *le maître des serviteurs*, *le ministre*. — L. 23, trad. p. 240 ; *darpar* ; lady Guest a traduit, avec raison, par *dessein*. Pour ce sens, d'ailleurs rare, cf. *darpar yw gennyfi mynet...*, *Campeu Charl.*, p. 5.

Notes critiques à Kulhwch et Olwen

Page 100, l. 2, trad. p. 243 : *Kynmwyt* est traduit par Lhwyd (*Arch. Brit.*) par *aussi ample, aussi considérable que.* C'est une forme inexacte à corriger en *kymmwyt : caethfarch yw'r accw a weli a gwynfyd pa un a chwennychi gymmwyd;* « c'est un cheval esclave que celui que tu vois là-bas, et dont tu désires partager le bonheur » (*Iolo mss.*, p. 175). — L. 4, trad. p. 243, *malkawn* est traduit par Lhwyd par *Maelgwn*, ce qui est phonétiquement impossible ; le sens paraît être *pour savoir si ;* on trouve le mot dans un passage analogue du ms. Pen. 4 (*L. Rh.* 453) : sef a wnai y brenhin gyrru gwas pob bore y edrych *malkawn a dyffei dim ar y ḃed.* Le mot n'ajoute pas grand'chose au sens et pourrait disparaître sans y rien changer, ce que prouve ce dernier passage : *malkawn* manque en effet, dans le *L. Rouge.* C'est un composé avec *kawn*, figé : cf. *malpei*, *malphei* équivalent à *si.* — L. 8, je lis : *sef y dyvu myn yd oed meichat;* lady Guest a vu dans *mynyd* le mot *montagne ;* dans ce cas il y aurait eu, probablement, une préposition après *dyvu*, et après *cadw* ou *voch* un pronom exprimant la relation (cf. l. 11, *pan dyvu y'r llys*). — L. 13 : *retkyrr* est traduit par Owen Pughe par *groin en saillie ;* Ed. Lhwyd lui donne le sens de toit à porcs. Le sens paraît être *bauge* d'après le *Livre Noir* (Skene, *Four*

ancient books of Wales, II, p. 21, vers 6) : *na chlat dy redcir ym pen minit*, « ne creuse pas ta bauge au sommet de la montagne ; » *ibid.*, p. 25, v. 21 : *na chlat de redkir.* — L. 19, trad. p. 246 : *rec dovyd ;* lady Guest traduit avec Owen Pughe par *présent de Dieu* ; d'autres, par *malédiction de Dieu ;* le mot est le même que *recovydd* « maître des dons, » sans, d'ailleurs, que l'on doive conclure à une faute du scribe, *dovydd* pouvant avoir le sens d'*ovydd* dans ces composés ; pour *reg-ovydd* (*recouit*), voir *Myv. arch.*, 2e éd., p. 239, col. 2 ; p. 159, col. 2 ; p. 227, col. 1 ; p. 231, col. 1 ; p. 181, col. 2 ; pour d'autres composés avec *ovydd*, v. *ibid.*, p. 179, col. 2 ; p. 249, col. 1 ; p. 162, col. 2 ; p. 148, col. 1 ; p. 208, col. 2 ; 212, col. 2 ; *Livre Noir*, II, p. 31, vers 54 ; pour *llygru* dans notre sens, v. *Ancient laws*, I, p. 120, p. 152, p. 292, etc., *Mabinog.*, p. 37 ; *weithon* et *hagen* ne s'expliquent pas bien, non plus, si on n'adopte mon interprétation ; le contexte la justifie également. — L. 22, tout ce passage a été mal traduit par lady Guest, par suite d'une omission dans son texte gallois ; il ne porte pas : *galw y hathraw a oruc hitheu*, « elle appela son précepteur ».

Page 101, l. 1, trad. p. 246 : *amlynu* du *L. Rouge* ne donne pas de sens satisfaisant ; j'ai adopté la leçon de Pen. 4 (*L. Rh.*, 452) ; *amlymu*, mettre à nu de tous côtés : cf. *am-lwm*, de *am* : *ambi*, et *lwm*, nu. — L. 7, trad. p. 246 : j'adopte la leçon de Pen. 4 : *y gorfflan.* — L. 23, trad. p. 247, lady Guest traduit *kaffel etived ohonat ti yr nas kaffo o arall* par : « avoir un héritier de toi et d'aucune autre », ce qui est en opposition avec le contexte ; de plus *yr nas kaffo* signifie proprement : *quand même il n'en aurait pas eu d'une autre ; kaffo* est aussi bien un subjonctif parfait qu'un subjonctif présent (Rees, *Lives of the cambro-bri-*

tish saints, p. 17 : *Kyn ny lado cledyf eu gelynyon wynt eissoes ny chollasant wy palm y buddugoliaeth*, « quoique l'épée de leurs ennemis ne *les eussent pas tués* »). Pour *yr*, cf. *Mab.*, p. 3, 19, 121, etc.

Page 102, l. 2, trad. p. 248 : *cyfladd*, « s'entre-choquer ; » cf. *Mab.*, p. 85, l. 5 ; *a pheleidyr y gwaewar yn kyflad*, « et les hampes des lances s'entre-choquant ; » lady Guest a suivi la traduction vulgaire des dictionnaires, *cyfladd*, « être adapté à ; » sens qu'on trouve (*Iolo mss.*, p. 163 ; cf. Davies, *Dict.*), mais qui ne paraît pas exact ici. — L. 6 : au lieu de *liuy*, je lis *liwy ;* lady Guest traduit par : *qu'est-ce qui t'a saisi ; lliwaw* a le sens de changer de couleur, et non pas seulement de rougir ; (Lhwyd, *Arch. Brit. : lliwaw*, changer de couleur et pâlir). — L. 11 : *diwyn* (lady Guest : *couper*) paraît avoir le sens propre de *réparer*, *amender*, *compenser*, d'après les lois (*Ancient laws*, I, p. 252, 262, 326, etc.). — L. 16, trad. p. 249 : *gleif* n'est pas traduit par lady Ch. Guest : v. sur ce mot *note explicative*, p. 249, note 1. *Pentirec* n'est pas clair : si on le conserve tel quel, c'est un dérivé de *pentir*, promontoire, pointe de terre. Lady Ch. Guest l'a traduit par : *à pointe d'acier*. Dans ce cas, il faudrait corriger en *pendirec* et même *pendiroc*. *Kyvelyn dogyn gwr odrwm* n'est pas complètement traduit par lady Guest. Il n'est pas inutile, peut-être, de remarquer que le *glaive*, dans nos romans de chevalerie, est habituellement une *lance* ou un *épieu*. — L. 26 : *darware* est improprement traduit par lady Guest par *étaient ;* v. Lhwyd, *Arch. brit.*

Page 103, l. 6 et 7, trad. p. 251 : un passage analogue se trouve p. 126. Pen. 4 (*L. Rh.*, 456, 486) a, au lieu de *byrr y kyverchy : pyr y kyverchy*, ce qui paraît assuré par le passage du *L. Rouge* (*Mab.*, p. 126) : *pyrac y kyverchy dy*).

En comparant les deux passages du *L. Rouge* (*Mab.*, 103, 126) et la version de Pen. 4, on peut reconstituer le texte ainsi : *a oes borthawr ? — oes : mi a vydaf borthawr y Arthur... a thitheu, nybo teu dy benn, pyr y kyverchy di ? — agor y porth — nac agoraf;* je corrige *teu* en *taw : ny bo taw dy davawt yth benn*, que ta langue ne soit pas silencieuse dans ta bouche, c'est-à-dire : *parle vite.* Peut-être aussi a-t-il existé un doublet de *taw : teu* : *tawio-s ? Teu* existe comme 3e personne du singulier du verbe *tewi.* Si on traduit littéralement *teu* par *tien*, on a (p. 251 de la traduction) : *puisse ta tête ne pas rester tienne;* page 319 : *puisse ta langue n'être pas tienne dans ta tête.* — L. 18, trad. p. 252 : je traduis *gorysgalawc* d'après Lhwyd ; cf. *Livre Noir*, Skene, II, p. 57, vers 11, *gwin gorysgelhor ; Myv. arch.*, p. 222, col. 2, *gwin grysgelo.* — L. 20, trad. p. 252 : pour *ergyttyo*, cf. *Mabin.*, p. 267, l. 23 ; cf. *Ancient laws*, I, p. 140 ; *hid ed eluint pellaw ac ed ergeduynt e buches tracheuen.* Ce verbe a même le sens tout simplement d'*arriver à* (atteindre) : Pen. 7, *L. Rh.*, 638 : *ty a ergydy hyt yn llys meibion...* (*L. Rouge*, p. 223, l. 2, *ti a doy y lys meibon.*) — L. 21 : je corrige *inn* en *itt ?* Pen. 4, a *in.* — L. 22. — *gwreic y gyscu genthi ;* lady Guest, fidèle à son système, adoucit en : *une dame pour arranger ton lit.*

Page 104, l. 5, trad. p. 254 : *ymchoeled yn* signifie *changer en* (*Myv. arch.*, p. 602, col. 1) ; mais, suivi de *arnadunt*, il semble bien avoir le sens que je lui prête avec lady Guest. *Kallon* a le sens de *cœur*, mais aussi celui plus matériel de *flancs, sein.* Aneurin Owen, dans les *Lois*, I, p. 206, le traduit, avec raison, par *womb. Gwrthrwm haint* est une sorte de mot composé ; il traduit, dans la *Myv. arch.*, p. 473, col. 1, l'expression *gravior infirmitas*

de Gaufrei de Monmouth; cf. *ibid.*, 462, col. 1. — L. 12, trad. p. 255 : lady Guest traduit *deuparth* par *moitié ;* le seul sens de cette expression est *deux tiers*, cf. *Mabin.*, p. 203, *Ancient laws*, I, p. 18, etc. — L. 18 : lady Guest a, dans son texte, *verthach* au lieu de *Nerthach.* — L. 27, trad. p. 197 : *anghengaeth* est adouci par lady Guest en : *la serve avec respect.* V. le *Welsh Dict.* de Silvan Evans à ce mot. — L. 30, trad. p. 256: *dyhed ;* lady Guest traduit : *non convenable ;* cf. *Mab.*, p. 127, 173.

Page 105, l. 3 et 4, trad. p. 257 : *ydym wyrda hyt tra yn dygyrcher ;* lady Guest traduit inexactement par : c'est un honneur pour nous qu'on ait recours à nous. — L. 17 ; au lieu de *teyrn*, Pen. 4 (*L. Rh.*, 459), a *edling* qui est plus précis : prince royal, héritier de roi (de l'anglo-saxon). — L. 18 : *gwrthrychyat*, « héritier en expectative », expression consacrée, v. *Ancient laws*, I, p. 348. — L. 20 : J'ai préféré à *yth law* la leçon du Pen. 4 (*L. Rh.* 459) *o'th law ;* le sens est le même ; il est même possible que *y* ait le sens de *di*.

P. 103, l. 6, trad. p. 260 : *gwelleu* est probablement pour *gwelleiv ;* Pen. 4 (*L. Rh.*, 460) *gwelliv ;* cf. Gloses Ox. 2 : *gwillihim*, gl. *forceps*. (Cependant *gwelleu* est possible : Cf. *goddev et goddeu*). — L. 11, trad. p. 260 : lady Guest met les mots *gwir Duw im ar hynny a gwir dy deyrnas* dans la bouche de Kulhwch, ce qui, pour le sens, est fort satisfaisant, mais violente le texte, qui est peut-être ici légèrement altéré. — L. 14 et 15, trad. p. 260-261 : lady Guest traduit *asswynaw ohonaw* comme s'il y avait *asswynaf.* — L. 16 : lady Guest : d'après son texte : *Galldovyd.* — L. 20 : lady Guest : *Gwynn*, fils de Nudd, au lieu de fils d'Esni. — L. 17 : *Tathal Twyll Goleu*, je lis Tathal *Tywyll Goleu*, cf. *Rwydd Dyrys.* —

L. 21, trad. p. 262, note 4 : lady Guest : *Gadwy* au lieu d'*Adwy*.

Page 107, l. 8, trad. p. 265 : lady Guest : *Smoit* au lieu de *Sinoit*. Pen. 4 (*L. Rh* 461), a : *Gusc mab Achen.* au lieu de *Atheu*. — L. 18, trad. p. 207 : lady Guest : *Coth* au lieu de *Coch*. — L. 21, trad. p. 267 : lady Guest traduit *asswynwys* par un pluriel, et lui donne le sens de *faire une requête*. *L'asswynwr*, dans les Lois, est celui qui se fait vassal d'un autre, et se met sous sa protection (*Ancient laws*, I, p. 104).

Page 108, l. 20, trad. p. 271 : lady Guest traduit : *am gwypei pa le yd elei*, par : sachant par où il devait aller.

Page 109, l. 14, trad. p. 271 : lady Guest traduit *Kei a dywedit y vot yn vab idaw*, par : *lorsqu'on vint lui dire qu'un fils lui était né*, ce qui est ingénieux, mais ne traduit pas le texte. — L. 24, trad. p. 275 : lady Guest fait de *Hengedymdeith* un nom commun, ce qui est contraire à la construction ; il faut un mot devant *y Arthur* : *gweision*, « serviteurs ? »

Page 110, l. 10, trad. p. 276 : lady Guest : *Cadell* au lieu de *Cadellin*. — L. 16, trad. p. 277 : lady Guest : *Ffleudor* au lieu de *Flendor*. — L. 18 : lady Guest traduit *ystoves* par *rétablirent* ; je traduis *tramèrent* ; c'est un terme emprunté au métier de tisserand. Davies lui donne la valeur de *dylofi*, c'est-à-dire *ourdir* (*fila ad texendum disponere*) ; cf. *Mab.*, p. 147, l. 28 : *o hynny yd ystovet y gat Gamlan*.

Page 111, l. 4, trad. p. 278 : lady Guest traduit *nodes y wala* par : *il demanda un présent qui pût le satisfaire* ; *gwala* (arm. *gwalch*)) a le sens plus précis et plus matériel que nous lui attribuons. — L. 5 : *gordibla* ; Lhwyd, d'après Vaughan, donne à *gordhi* le sens de *trop*. — L. 9 :

trad. p. 279 : *morawl ;* ce mot, n'était dans aucun dictionnaire ; je l'avais traduis par *estuaire, anse ;* cette interprétation a été confirmée depuis par la découverte d'une glose bretonne du xe siècle ; *mor gablou* gl. *æstuaria.* (*Revue celt.*, t. XI, p. 210-211). — — L. 10 : lady Guest traduit *bronllech* par *large poitrine ;* le mot paraît composé de *bron*, poitrine, et de *llech*, « pierre plate; » cf. au sens figuré *fronllech*, *Myv. arch.*, p. 306, col. 2. — L. 11 : lady Guest traduit *rwyf* par *produit*, je ne sais sur quelle autorité. Le sens de ce mot, ici, d'ailleurs, est douteux. — L. 27, 28, trad. p. 280 : je lis : *teir gorwen gwenneu eu teir ysgwyd ; tri gowan* (ou *gorwan*) *gwaneu eu tri gwaew; tri benyn byneu eu tri chledyf ; byneu* suffirait à justifier cette lecture ; cf. irl. moyen : *benn-chlaideb*, épée pointue (*Togail Bruidne. Dá Derga*, éd. Stokes, 1903 p. 125). — L. 30, trad. p. 281 : lady Guest : *Hywrdyddwd*, *Drwcdyddwd*, *Llwyrdyddwd.*

Page 112, l. 5 : lady Guest : *Ewaedan* au lieu de *Gwaedan.* — L. 7, trad. p. 282 : lady Guest : *Kynedyr* au lieu de *Kyuedyr.* — L. 10, trad. p. 282 : lady Guest lit *Kethcrwm* au lieu de *Kethtrwm.* — L. 22, trad. p. 223 : lady Guest traduit *y am* par *pour l'amour de*, ce qui est inexact (v. notes critiques à la page 26, l. 5) outre que, avec *asswynaw*, la préposition est *ar.* — L. 26 : lady Guest : *Canbwch* au lieu de *Canhwch.* — L. 28, trad. p. 284 : lady Guest : *Erdudnid* au lieu d'*Erdutvul.*

Page 113, l. 22, trad. p. 283 : lady Guest rapporte *rwy* à *unbenn*, et traduit par *chef impétueux*, ce qui est un peu vraisemblable comme sens, et d'une construction peu régulière, surtout à cause de la suite *y gwerthey ; rwy* est bien connu dans le sens de trop. — L. 29 : lady Guest traduit *budugawl* par *très subtile ; buddugawl*

signifie le plus souvent *victorieux*, de *budd*, « victoire », mais aussi *profit*, *gain*, d'où le sens que je lui attribue ici; cf. Kulhwch, texte, p. 127, l. 19.

Page 114, l. 9, trad. p. 226 : *aervawc* est à corriger en *aervaawc*. — L. 10 et 11, trad. p. 226 : *un àrcholl a vydei yn y waew a naw gwrthwan;* lady Guest : *sa lance produisait une blessure égale à celle de neuf lances opposées*, ce qui n'est pas dans le texte; v. la note correspondante à ce passage dans la traduction. — L. 20, trad. p. 287 : lady Guest traduit inexactement *angkret* par *sauvage*. — L. 30, trad. *ibid.* : la leçon de Pen. 4 (*L. Rh.*, 472) *heb or* est préférable à celle du *L. Rouge : heb ol.*

Page 115, l. 5, trad. p. 289 : *nyt athoed gyweithyd hebdaw eiroyet ny wnelei ae anaf ae adoet arnei;* lady Guest, trop largement par : *il ne laissait passer aucune occasion de faire du mal.* — L. 15, trad. p. 290 : *ny bo berthach byth y boch chwi no minneu ;* lady Guest : *je souhaite que cela n'aille pas moins bien pour vous que pour moi*, ce qui paraît en contradiction avec *ny bo*. — L. 18, trad. p. 290 : *meredic*, donné dans l'index, d'ailleurs sans majuscule, a proprement le sens de *sans raison*, d'après un passage des Lois (*Ancient laws*, I, p. 260) ; il s'agit du cas où des porcs entrent dans une maison, dispersent le feu et brûlent la maison; le propriétaire des porcs est obligé de payer le dommage; mais si les porcs brûlent aussi, aucune compensation n'est due : il y a égalité, car, est-il dit, *deu veredic ynt*, « two irrationnal things », traduit Owen (les porcs et le feu). — L. 21 : *rylygrwys ;* lady Guest : *il m'a opprimé.*

Page 116, l. 2, trad. p. 291 : lady Guest rattache *pan y ryattei* à ce qui précède, et traduit : *lorsqu'il lui eut été donné*; cf. *Historia Gruff. ab Kynan* (*Arch. Cambrensis*,

XII, 3e série, p. 120) : *a phei as ryattei Gruffudd yw wyr ymgymyscu ac wynt*, « et si Gruffudd avait laissé ses hommes en venir aux mains avec eux. » — L. 3 : le texte est altéré. Pen. 4, *L. Rh.*, 473 : *pan yr y ti vr y vodruy honn; pan y ryattei y dywawt hitheu* est omis. En conférant les deux textes, on peut reconstituer ainsi la version primitive : *pan y ryattei, y dywawt hitheu* : « *Pan yw yti, wr, y vodrwy honn?* J'ai traduit d'après cette reconstitution. — L. 8, trad. p. 231 : *Kany at y mor marw dlws yndaw ;* lady Guest : « la mort permet-elle à ses morts de porter des bijoux? » *kany* = *kan ny*, et n'a pas le sens interrogatif. Pour le sens, voir les notes explicatives. — L. 22, trad. p. 291 : *gwden* indique plutôt un faisceau de liens de bois (*osier*, par exemple); le sens de *diednedic* n'est pas sûr ; on le tire de *ednyddu*, ce qui paraît contraire à l'orthographe.

Page 117, l. 13, trad. p. 294 : *ony chennetteid* : j'ai traduit dans ma 1re édition, comme s'il n'y avait pas de négation, en proposant *ot y chennetteir*. Cette hypothèse est confirmée par Pen. 4, *L. Rh.*, 475 : *o chennetteir*, qui veut mieux. — L. 14, trad. p. 294 : lady Guest traduit *eneit* par *âme*. Ce mot a généralement, dans le *mabinogi* de Kulhwch, le sens de *vie*, cf. p. 125, l. 27 : *ath eneit a golly ditheu;* p. 139, l. 21 : *eneit dros eneit ;* p. 140, l. 17; p. 142, l. 29. — L. 23, trad. p. 294 : *mangaean*; lady Guest traduit par *écume*, *gouttes d'eau*, comme Silvan Evans, dans son *Welsh Dict.;* cela me paraît arbitraire, *caean* étant un diminutif de *cae*. Pen. 4 (*L. Rh.* 476) a *grayan*, sable, graviers.

Page 118, l. 3, trad. p. 295 : *rac eirychu pechawt;* lady Guest inexactement: *pour qu'on ne parle pas mal de nous.* — L. 6, trad. p. 296: *yssyd yssit;* il ne faut pas songer à

supprimer un de ces deux mots ; l'expression se retrouve Skene, *Four ancient books* (Taliessin) II, p. 147, vers 22 : *yssit rin yssyd vwy ; ibid.*, p. 144, vers 19, *yssit yssyd gynt*. Dans beaucoup de passages *yssit* est simplement l'équivalent de *yssydd*. *Hagen* semble lier ce qui précède à ce qui suit. Il est probable qu'il faut lire : *yssit yssyd hagen...* : *yssyd* a en effet une valeur relative généralement. — L. 11, trad. p. 296 : *ac ae kaffaf ;* lady Guest : *si l'occasion s'offre*, ce qui est entièrement inexact et peu vraisemblable. — Ligne 17, trad. p. 297 : *pan doethawch*, « d'où venez-vous, » doit peut-être être corrigé en *pam doethawch*, « pourquoi êtes-vous venus ? » *Paham* est l'équivalent de *pan* dans ce passage de Dafydd Ddu Hiraddug, *Myv. arch.*, p. 373 : *mynyddedd o baham ym daw cynhorthwy*, traduit : *montes unde veniet auxilium mihi*. Pen. 4 (*L. Rh.* 477) a : *Kwt*, où, mot usité au XIIe siècle, surtout en poésie. En comparant le *L. R.* et *Pen. 4*, je crois pouvoir reconstituer le texte ainsi : *pan doethawch a kwt ymdewch? — yd ymdawn...* — L. 19 : lady Guest traduit *direitwyr* par *serviteurs ; direit* ou *dirieid*, ou *dirieidwyr* a le sens de *qui est sans valeur*, d'après tous les dictionnaires et de nombreux textes. — L. 21 : *defnyd vyn daw ;* lady Guest : *la tournure de mon gendre ;* j'attribue ici à *defnydd* le même sens que dans l'expression irlandaise *rigdamna*, mot à mot *étoffe de roi*, et par extension *futur roi*, *héritier présomptif*. Cette expression s'emploie en Armorique : *danve me mab-kaer*, « mon futur beau-fils » (en Tréguier, d'après l'abbé Le Bezvoët). — L. 24 : *llechwaew* ; lady Guest traduit par *javelot*, comme s'il y avait *lluchwaew* ; v. notes explicatives.

Page 119, l. 31, trad. 298 : lady Guest traduit *mawredd* par *l'aube, l'aurore*, sens que n'a jamais *mawredd ;* ce

mot a proprement celui de magnificence, et s'emploie pour le luxe des habits; *Myv. arch.*, p. 368, col. 1 : *dy fawredd « magnificentia tua ; »* *ibid.*, p. 371, col. 2 ; *ibid.* p. 357 : on trouve en Morgannwg : *gwragedd mewn mawredd a muriau gwynyon ; Daf., ab Guilym* 2e éd. p. 98 : *yn forwyn deg dan fawredd. — Gyrru gwiwgrib mewn gwall ;* lady Guest traduit : *il s'apprêtèrent en hâte*, ce qui n'est nullement dans le texte ; ces mots signifient littéralement : « et envoyer un peigne convenable, précieux, dans *les cheveux* (*gwall* pour *gwallt ?*). Il y a là, peut-être, une allusion à un usage qui nous échappe ; peut-être simplement cela veut-il dire : après avoir peigné, arrangé leurs cheveux. *Crib* signifie *peigne* et *sommet ; crib* a-t-il ici le sens d'*aigrette*, comme le *cir* irlandais dans le *cir cathbarr*, « casque à aigrette ? » — L. 21, trad. p. 299 : au lieu de *y dywawt Yspaddaden Penkawr na saethutta vi*, je lis : *y dywedassant wrth Yspaddaden Penkawr : na saethutta ni*, cf. p. 120, l. 7 ; le contexte exige impérieusement cette correction ; lady Guest a suivi le texte altéré. Pen. 4, *L. Rh.*, 478 : *na saethutta ni ;* on peut se passer de *wrth* et supposer : *y dywedassant : Yspadaden Penkawr, na saethutta ni.* — L. 27 : au lieu de *ac odif*, je lis *ae odif.*

Page 121, l. 3, trad. p. 301 : *y vrenhin teithiawc ; teithiawc* signifie, proprement, appliqué au roi, « *qui a les qualités constitutives, essentielles d'un roi ;* » v. *Ancient laws*, I, p. 606, 614, 734, 790. — L. 10 : *cyt preinyawc* signifie proprement « qui mangent ensemble, » de *cyt*, avec, et *preinyawc* dérivé de *prein*, repas, du latin *prandium ;* cf. *Myv. arch.*, p. 194 : *deu ychen Dewi...*

Deu gar a gertynt yn gydpreinyawc
Y hebrwng anreg yn redegawc.

« les deux bœufs de saint Dewy, deux amis qui marchaient sous le même joug pour porter le présent en courant. » Le sens dérivé de *formant couple, attelés au même joug*, est ici évident. — L. 29, trad. p. 307 : *kib Llwyr vab Llwyryon yssyd benllat yndi;* lady Guest : « le vase de Ll., fils de Ll., qui est de la plus grande valeur ; » *penllat* a deux sens : c'est une mesure, d'après Davies, valant deux *llad ;* le *llad* lui-même contenait douze boisseaux d'avoine : c'est probablement son sens ici ; *penllat* a aussi le sens de *souverain bien, source de benédictions*, v. *Myv. arch.*, p. 327, col. 2 ; cf. Meddygon Myddvai, à l'invocation de la fin.

Page 122, l. 6, trad. p. 305 : *y nos y kysco vym merch gennyt ;* lady Guest : *la nuit où ma fille deviendra ta femme.* — L. 23, trad. p. 307 : au lieu de *Pennbeirdd*, « chef des bardes, » je lis : *Pennbeidd*, « chef des sangliers ; » lady Guest : *Penbaedd.*

Page 123, l. 6, trad. p. 308 : lady Guest traduit *estwng*, comme s'il y avait *estynu.* — L. 20, trad. p. 309 : *rynnet*, mot à mot, *tellement elle s'agite :* cf. *raun rin* (rinn), *L. Noir, F. a. B.*, 43, 23 ; 51.5.

Page 124, l. 20, trad. p. 313 : au lieu de *gwylltall*, leg. *gwylltach.* — L. 24, trad. p. 315 : *y bressen* signifie proprement le *temps présent ; presenawl* a le sens de *temporel, appartenant à ce monde ;* cf. *Mab.*, p. 131, l. 21 : *golud pressenhawl*, « biens de ce monde ; » *Ancient laws*, I, p. 796 : *llys pressenhawl,* « cour de justice de ce monde-ci. » — L. 27 : *Moro ;* lady Guest : *Mor.*

P. 125, l. 10, trad. p. 317 : *Syvwlch ;* lady Guest : *Sevwlch*, entre crochets. — L. 11 : pour *teir gorwenn* et la suite, v. notes critiques à la page 111, l. 27. — L. 16, trad. p. 317 : Pen. 4, a : *teir gwreichon*, comme le *L. Rouge*, mot qui n'est connu que dans le sens d'*étincelle.* Un

passage des *Leges Wallicae* (*Anc. L.* II, p. 871, XLV) paraît éclairer ce mot : *modredaf* (mater apum), id est, *wrach*. La *gwrach* a donc le sens de *mère des abeilles* (reine). *Gwreichon*, ou bien est le pluriel de *gwrach*, grand'mère, ou un dérivé désignant les petits-fils ou petites-filles : p. 111, dans le passage correspondant, on a *wyryon*, petits-fils. — L. 23, p. 318 : après *kyt keffych*, lady Guest a supposé le reste de la formule : *yssit nas keffych ;* rien, dans le manuscrit, ne l'indique : *anhuned* n'a pas non plus le sens de *difficulté*, mais *d'insomnie*. — L. 28 : *ny orvyd arnat na bwyt... ; gorvyd* est une expression juridique ; le *gorvodawc* est celui qui est responsable pour un autre (*Ancient laws*, I, p. 134, 138, 430, 702, 704). — L. 30, trad. p. 318 : *yn ueu ;* lady Guest traduit *pour femme ;* cette expression a le sens de « en bien propre ; » cf. *Mab.*, p. 207, l. 2 ; cf. l'expression *meuedd* et *meufedd*.

Page 126, l. 1 : *educher* pour *hyd ucher* est assez fréquent dans les *Mab.* ; cf. Bown o Hamtwn, p. 132, XIV.

Page 127, l. 6. trad. p. 320 : *agàlen gleis : gleis* est pour *cleis : maen cleis* a généralement le sens de : *marbre* (Silv. Evans, *Welsh Dict.* à *clais*) ; cette expression pourrait désigner une *pierre striée de bleu : cleis* a en effet, aussi le sens de *meurtrissure*, *bleu* à la suite d'un coup. — L. 7, trad. p. 320 : *gwynseit ;* lady Guest traduit par *poli en blanc*, et le rapporte à la lame ; il s'agit proprement de la poignée ; v. *Ancient laws*, I. p. 586, 726 ; II, *Leges Wallicae*, p. 867 : gladius si fuerit *breulim* (exacutus) XII denarii ; si fuerit *guinseit* (capulum album), XXIIII denarii legales. — L. 28, trad. p. 321 : le sens demanderait, au lieu de *y eu llettyeu*, *y'r llettyeu ;* et au lieu de *eu llettywyr*, *y llettywyr*.

Page 128, l. 9, trad. p. 321 : *y ergyt ;* ce mot indique

souvent la distance ; dans ce cas il est souvent précisé par un mot suivant : *deu ergyt saeth*, « deux portées de flèches, » *Mab.*, 184 ; il faudrait peut-être rétablir ici : *a llad y benn y arnaw ergyt y wrthaw;* Bown o Hamtwn : *a tharaw penn iarll y ergyt y arnaw ae anvon yr unbennes* (p. 170, LIV) ; cf. *Mab.*, 212, l. 5. — L. 10 : *Kyvenu*, leg. *kyvenw*. — L. 11 : lady Guest traduit *ympenn y vlwydyn* par *au commencement de l'année ;* le sens de cette expression bien connue et usitée encore aujourd'hui est : *au bout de l'année*, cf. *Mab.*, p. 187, l. 9. — L. 20 : lady Guest : *Glivi* au lieu de *Glini*. — L. 22 : *tarren ;* lady Guest : *forteresse ; tarren* ou *taren* signifie *butte, pic rocailleux ;* v. *Myv. arch.*; p. 439, col. 1 ; Llewis Glyn Cothi, éd. Tegid, p. 494 : d'après l'annotateur, il y a, dans le Merionethshire, une montagne appelée *Taren y tair taren*, « le mont aux trois pics ; » cf. Richards, *Welsh dict.* — L. 27 ; *ac ny darparysswn ;* pour *ac*, dans le sens de *quoique*, cf. *Mab.*, p. 30, l. 7, *ibid.*, p. 283, l. 11 : dans le sens de *pour que*, v. *Ancient laws*, I, p. 46.

Page 129, l. 25, trad. p. 324: *vn reit o hop tu ym penn*, lady Guest : *il y avait une plaine tout autour de moi ; reit* ne me paraît pas avoir le sens de plaine ; de plus *ym penn* signifie bien *dans ma tête :* v. la note explicative. — L. 29 : pour *yr hynny*, dans le sens de *depuis ce temps*, cf. *Myv. arch.*, p. 370, col. 1 (Dafydd ddu o Hiraddug).

Page 130. l. 10, trad. p. 325 : *yn gynyon*, le sens de ce mot ne m'est pas clair. On ne peut guère songer qu'à *cyn*, « coin ; » le mot indiquerait la forme des ailes racornies et desséchées.

Page 131, l. 8, trad. p. 326 : au lieu de *ym ach*, on a lu *yn ach*. Comme Pen. 4 a *ymach*, il vaut mieux con-

server le texte : *ymach* pour *ym mach* = *ym bach*, à l'angle de. — L. 14, trad. p. 326 : *am y vagwyr ;* lady Guest : *du donjon ;* le sens est : *du côté opposé, de l'autre côté du mur ;* pour *am*, v. la note à *y am*, à la page 112, l. 22 ; pour *magwyr*, *mur de pierres sèches*, ou *mur, paroi*, cf. le breton armoricain *magoer* et *moger*, du latin *macē ries*. — L. 21, trad. p. 327 : *pressennawl* n'est pas traduit par lady Guest. — L. 28, trad. p. 328 : lady Guest rattache *tra yttoed* à ce qui précède, sans doute à cause de *ac ymlad ar gwyr* de la ligne 30 ; son texte ne porte pas *ar gwyr*, p. 132, l. 1.

Page 132, l. 23, trad. p 329 : *dwc vendyth duw ar einym gennyt ;* lady Guest incomplètement : *reçois de nous la bénédiction du ciel.* — L. 30, trad. p. 329 : lady Guest traduit *carn gwylathyr* par *carn* à signaux, je ne sais sur quelle autorité ; c'est un nom propre.

Page 133, l. 4 et 7 : *rysswr* a le sens de champion, guerrier, et aussi de *querelleur, ami des querelles :* cf. *cyfrysedd*, dispute, lutte ; diffèrent de *cywrysedd* ou *cyfwrysedd*. Je traduis plutôt d'après le sens général que d'après le sens exact du mot. — L. 5 et 6 : *dynessau parth ac yno dan ymardisgwyl o bell yny vyd... ;* lady Guest : *ils approchèrent si près qu'ils purent voir... ; ym ardisgwyl* signifie *rester en observation ;* v. Silvan Evans, *Welsh Dict.*, à *arddisgwyl*. — L. 30, trad. p. 331 : *anghyfnerth ;* lady Guest : *peines, embarras ;* le sens exact est *besoin, manque de forces* ou *d'appui*, v. Silvan Evans, *Welsh Dict.*

Page 134, l. 4 : *yd aeth Creidylat... gan Wythyr ;* lady Guest : *Creidylat et Gwythyr furent fiancés*, ce qui est contraire au texte ; *Creidylat s'en alla avec Gwythyr* est exact, conforme aux habitudes de langage et aux mœurs

des Gallois. — L. 6 : *a chynn kyscu genthi*, « *et avant qu'il ne couchât avec elle*, » devient, chez lady Guest, « avant qu'elle ne devînt sa femme. » — L. 10, trad. p. 270 : *Dyvnarth;* lady Guest : *Dynvarth.* — L. 11 : *a llad Nwython a oruc*, « et il tua Nwython ; » lady Guest: *ils tuèrent.* — L. 19 : *yn divwyn or dwy parth;* lady Guest : *sans aucun avantage pour aucun d'entre eux;* le sens est : *sans qu'aucun des deux profitât* ou *se servît d'elle.* — L. 30, trad. p. 333 : après *yd aeth*, il faut supposer quelque chose comme *Kyledyr y hela Yskithrwynn.*

Page 135, l. 15, trad. p. 334 : au lieu de *ac ony bei*, je lis *ony bei.*

Page 136, l. 1 : *ysgawn niver;* lady Guest : *petite troupe;* le sens propre est *léger, rapide.*

Page 136, l. 12 et 13, trad. p. 335 : *ae niver achan;* je lis *ae niver achlan;* on pourrait songer à *achen*, « *famille, race*, » mais la construction s'y prête moins ; les copistes ont eu probablement sous les yeux *aclan.*

Page 137, l. 13, trad. p. 336 : *athwnaeth* est probablement à corriger en *ach gwnaeth* d'après le contexte. — L. 30, trad. p. 337 : *a tharaw lygat ymwelet ac wynt;* lady Guest : *pour qu'ils pussent les rencontrer sans délai*, ce qui supposerait *y ymwelet.*

Page 138, l. 26, trad. p. 339 : *hyt nas gwydyat Duw was yn y byt;* lady Guest : *il ne lui restait plus un serviteur, Dieu sait* (dans le sens de *assurément*); *hyt nas gwydyat Duw was...* a, en effet, le sens de *en toute vérité, sans nul doute.* L'expression *ny wyr Duw*, dans ce sens, est fréquente; *Seint Greal*, p. 39, ch. XVI : *nywr Duw idaw merwinaw; ibid.*, p. 46, ch. XIX : *ny wyr Duw gael un deilyen arnat;* p. 87 : *nys gwyr Duw, ny wyr Duw:* mot à mot, *Dieu sait; gwydyat* est l'imparfait de

gwyr. — L. 27 : *Llaesgenym ;* lady Guest : *Llaesgevyn*, qui pourrait être la bonne leçon : *l'homme au dos lâche*.

Page 139, l. 2 : *Pennlloran ;* lady Guest : *Pennllorau*. L. 4 : *Kynlas ;* lady Guest : *Kyflas*. — L. 11, trad. p. 340 : au lieu de *ac y lladass*, leg. *ac y lladassant*. — L. 15, trad. p. 340 : *rynodydoed* n'est pas traduit par lady Guest : c'est une forme passive et prétéritale de *nodi*, « noter, indiquer ; » *rynodydoed* équivaut *à ry-nodwyd*, comme *anydoedd à anwyd* (Dosparth Edeyrn Davod aur, p. 107) ; cf. *a pha le y ganydoed*, Bown o Hamtwn, p. 154, xxxvi.

Page 140, l. 6, trad. p. 342 : *ac yno y y llas :* il faut supposer : *ac yno y llas Grugyn*, « et là Grugyn fut tué ; » il ne reparaît plus, en effet. Il manque un verbe avant ou après *Llwyddawc :* « Llwyddawc se jeta (*gwant?* ou *ruthrod*) au milieu d'eux. ». — L. 21, trad. p. 343 : *ae ragot yno ac a oed o vilwyr prouedic ;* lady Guest : *et que des guerriers éprouvés traverseraient l'île ; ragot* a le sens propre *d'empêcher*, de *barrer le passage à*, v. Davies, *Dict.;* cf. *Ancient laws*, I, p, 32. — L. 24 : *yn Hafren; yn* a parfois le sens de « *à l'encontre de* » (Lhwyd, *Arch. brit.*).

Page 141, l. 21, trad. p. 344 : *ymeneinaw ;* lady Guest : *pour s'oindre*, sens que lui donne Owen Pughe. Lhwyd lui donne, avec raison, le sens de *prendre des bains*. *Enneint* a le sens de *bain*, v. *Ystoria de Carolo magno*, *Y Cymmrodor*, p. 104 ; *Myv. arch.*, p. 441, col. 1 : *enneint twym* (établissement de bains chauds fait à Caervaddon par Bleidyt). D'après les lois (*Ancient laws*, I. p. 258), il n'y a pas d'indemnité due pour le feu d'un *enneint* (établissement de bains) distant des autres maisons du hameau de sept brasses.

Page 142, l. 29, trad. p. 346 : lady Guest ne traduit pas

madws yw. C'est une expression très usitée dans le sens de : « il est temps, le moment est venu. »

Page 143, l. 1 : *yr dom; dom* paraît désigner une partie des remparts. Cette expression apparaît dans la *Hanes Gruffudd ab Kynan* en parlant d'un château fort : *ae dom ae foss*, à quoi répond, dans la version latine, *fossa et muro* (*Arch. Cambr.*, XII, 3e série, p. 30). Dans les dictionnaires, *tom* a le sens de *colline*, *tertre funéraire*, et de *fumier*.

Notes critiques au Songe de Rhonabwy

Page 144, l. 2, trad. p. 348 : *Porford ;* lady Guest : *Porfoed*, mauvaise lecture, v. la note explicative. — L. 17, trad. p. 348 : *gosot kanwr ym pop tri chymwt Powys* ; lady Guest : *placer cent hommes dans chacun des trois Commots de Powys ;* cette traduction ne serait possible que s'il y avait dans le texte : *ym pop un o'r tri ;* d'ailleurs Powys comptait 27 *cwmwt* (Powel, *History of Wales*, p. XI-XII). — L. 18-20 : *a chystal y gwneynt rychtir Powys... ar tri chymwt goreu oed ym Powys ;* lady Guest : *et ils furent ainsi dans les plaines de Powys..., et dans Allictwn Ver et dans Rhyd Wilvre, les trois meilleurs commots de Powys ;* lady Guest n'a pas compris le sens de *gwneynt : kystal y gwneynt a* signifie : *ils estimaient autant les... que...*, cf. *Mabin.*, p. 150, l. 17 : *y gwas ieuanc kymhennaf a doethaf a wneir yn y teyrnas honn ;* p. 195, l. 23 : *gwell gwr yth wna o hynny no chynt ; Myv. arch.*, p. 455, col 2 : *mwyav a wnait o y gynghor ; ibid.*, p. 253, col. 1 : *gwr a wnair val Gwair vab Gwestl.* — L. 20 : *Evyrnwy* pour *y Fyrnwy ;* charte de Gwenwynwyn, de 1201 : *Y Vyrnwy* (*Arch. Cambr.*, XIII, 3e série, p. 125).

Page 145, l. 1, trad. p. 349 : *ar ny vydei da idaw ar teulu ym Powys ar ny bei da idaw yn y rychtir hwnw ;* lady Guest : « de cette façon il n'avait aucun avantage ni

lui ni sa famille, ni en Powys, ni dans ces plaines; » *ar ny bei* n'a pas été compris; il semble qu'il manque un mot dans cette phrase : *ar deulu* a le sens de *comme famille:* eu kaffael yth llys ac *ar teulu* ; eu kymryt *ar teulu* y brenyn (*Myv. arch.*, 517, 1 et 2) et aussi *Mab.*, p. 209; v. *notes critiques*, tome II, à p. 186, l. 26. — L. 17, trad. p. 350 : *partheu;* lady Guest : *cells; parth* a le sens de *sol. Iolo mss.*, p. 181 : (*ai rhoi*) *ar ogil y parth* est traduit par : *corner of the floor ;* il semble qu'il soit ici question de *compartiments* dans la maison. — L. 18, trad. p. 350 : *yn ryvelu;* l'expression signifierait : *en train de faire la guerre ;* je suppose *rynnu*, « en train de grelotter; » y aurait-il eu un dérivé *rynelu* de *rynnu?* lady Guest, je ne sais d'après quelle leçon ou hypothèse : *en train de faire du feu.* — L. 23, trad. p. 351 : *blaenbren ;* d'après Lhwyd, cette expression a le sens de *bonne fortune.* (Cf. J. Loth, *Le sort et l'écriture chez les anciens Celtes*, *Journal des Savants*, 1911, p, 404). Je traduis *oed* par le conditionnel (*oed* a fréquemment cette valeur) ; il s'agit, en effet, des voyageurs, comme le montre le contexte et la suite des récits.

Page 146, l. 3 : *yr aghenedyl;* lady Guest faussement : *sans danger.* Pour le sens d'*agheneddyl*, v. Silvan Evans, *Welsh Dict.* — L. 7, trad. p. 351 : le mot à mot est : *toute la paille plus haut que leur tête* et *plus bas que leurs pieds :* il s'agit *par anticipation* des voyageurs qui vont se coucher. — L. 11, trad. p. 352 : *a thudet govudyr idaw ar warthaf y llenlliein ;* lady Guest : *et une couverture usée sur le drap; govudyr* signifie *passablement sale;* de plus, *idaw* montre qu'il s'agit de la couverture de l'oreiller. — L. 25, trad. p. 353 : *ac o penn y dwygoes a thal y deulin y waeret yn las*, mot à mot : *et depuis le bout*

des deux jambes et l'extrémité des genoux jusqu'en bas, verts. Lady Ch. Guest croit que *dwygoes* désigne les jambes de devant, et que *tal y deulin* s'applique aux jambes de derrière. On peut s'étonner qu'un cheval *jaune* ait des jambes *verdâtres.* Aussi lady Ch. Guest a-t-elle remplacé le *vert* par le *jaune*, le *châtain* et le *vert* par le *gris.* Or, plus loin, nous avons un cheval encore plus extraordinaire : *rouge* avec des jambes *jaunes.* Il ne faut pas oublier que nous sommes en pays de rêve et que l'auteur, manifestement, recherche les oppositions de couleurs les plus inattendues.

Page 147, l. 28, trad. p. 354 : *yd ystovet y gat Gamban ;* lady Guest : *la bataille de Camlan s'ensuivit ; ystovet* n'est pas compris ; pour le sens de ce mot, v. Kulhwch et Olwen, notes critiques, p. 110, l. 18, trad. fr. p. 277.

Page 148, l. 15, trad. p. 355 : *bot yn gedymdeith;* lady Guest : *et tu seras leur compagnon ; bot* dépend de *rodaf.*

Page 149, l. 8, trad. p. 356 : *Ky vawhet;* lady Guest : *aussi petits; kyvawhet* est composé de *ky* et de *bawed* « vil; « *perchi gwr er ei fawed* (Owen Pughe, *Welsh dict.*); *yr dyn bawhaf o'm holl gyvoeth,* Bown o Hamtwn, p. 126, IX ; *bawed* est dérivé de *baw*, fange, immondices. — L. 27, trad. p. 357 : *ac or korveu ;* lady Guest : *depuis le poitrail. Korv* (généralement *coroſ*) signifie *arçon*, v. Manawyddan, p. 47, l. 14, trad. p. 155.

Page 150, l. 11, p. 357 : *ac y hysteinei*, leg. *ac y hysceinei :* cf. p. 149, l. 30 : *ysgeinwys.*

Page 151, l. 17, trad. p. 361 : au lieu de *o penn*, je lis *a phenn :* il y a ainsi symétrie entre cette description et la précédente. Il manque quelque chose ; j'ai ajouté par analogie : *tout le reste était noir.* — L. 26 : *abrwysgyl* est adjectif et composé de *ad* + *brwsgyl. Abrwysgyl*

est traduit par *énorme*, *vaste ;* c'est vraisemblablement un dérivé de *brwysc*, ivre, hors de soi.

Page 152, l. 7, trad. p. 363 : *yn ol*, leg. *yn y kanol*, cf. l.8 : lady Guest a conservé *ynol*, « à l'arrière. » — L. 24, trad. p. 364 : *a swmer mawr ;* lady Guest traduit avec raison par *une charge de bête de somme;* cf. *yna dyrchafyssant y swmereu ar y meirch*, *Bown o Hamtwn*, p. 145, XXVII (cf. *summer-varch*, *Anc. L.* I, 262).

Page 153, l. 10, trad. 364 : j'ai traduis en conservant *o pebyll* ; il est probable que la construction primitive devait être celle de la page 154, ligne 7-8. Si on maintient la construction actuelle, il faut supprimer *o*. — L. 18, trad. p. 366 : *tri chanawl* a été traduit par lady Ch. Guest par : *à trois tranchants*. Il est question dans *Owein et Lunet* d'un rasoir à : *deu ganawl eureit*, ce qui signifierait proprement : *à deux rainures dorées*. *Canawl* a proprement le sens de *canal*, *rainure* et aussi *milieu*. — L. 30 : le sens précis de *kathefrach* n'est pas sûr. Il doit être à peu près celui de *kiprys* qui est précisé par ce passage du *Brut Gruffydd ab Arthur* (*Myv. arch.*, 486.2) : *kanys kyprys a vydey rwng y wassanaethwyr ony cheffynt y gossymdeith yn yr amylder y mynnynt.*

Page 155, l. 30, trad. p. 367 : *y dygynt ;* lady Guest : *ils les saisissaient par... ;* la construction ne permet pas cette traduction ; *dwyn* a, d'ailleurs, le sens d'*enlever*, *emporter*, et non de *saisir*.

Page 156, l. 13, 14, trad. p. 368 : *o'r gorof ;* lady Guest, comme dans d'autres passages, n'a pas compris le mot *corof*. — L. 17 : *cordwal ewyrdonic du*. M. Gaidoz propose de voir dans *ewyrdonic* (*Celt. Zeitschr.*, II, 196) un dérivé *d'Iverdon* (mieux *Ywerdon*) : *cuir irlandais*. J'ai adopté cette hypothèse ; *cordwal* est synonyme de

lledr cuir, dans les *Mabin.* (v. *Mab.*, p. 48, l. 27, 28, 29). Dans ma 1re édition, j'avais supposé qu'*ewyrdonic* pourrait être pour *ewyrdnic*, et je l'avais rapproché d'*ewyrnic*, chevreau d'un an (*Anc. Laws*, I, p. 278). Le cuir d'Irlande aux XIIe et XIIIe siècles paraît avoir joui d'une certaine réputation.

Page 157, l. 25, trad. p. 370 : *a llettemmeu aryant yndaw;* lady Guest : *garnie d'argent ? Lletemm* a le sens propre de *coin.*

Page 158, l. 7 : *varch olwyn du ;* lady Guest : *cheval pie ?* (Davies, *pone albus*). — L. 28, trad. p. 371 : au lieu de *erchis y Owein wers*, leg. *erchis Owein y Wers ; Gwers* doit être sans doute corrigé en *Gwres*, forme qu'on trouve, p. 159, l. 5

Page 159, l. 10, trad. p. 373 ; *Mwrheth ;* lady Guest : *Mawrheth.* — L. 23, trad. p. 373 : *Oth ;* lady Guest : *Ath ;* au lieu de *Goreu Custennin*, leg. *Goreu vab Custennin.* — L. 27 : *ac Adwy ;* lady Guest : *et Cadwy.*

Page 160, l. 2, trad. p. 375 : *Kasnat*, leg. *Kasnar.* — L. 4 : *Gyrthmwl ;* lady Guest : *Gwrthmwl* ; au lieu de *Hawrda*, leg. *Kawrda* ou *Kawrdav.* — L. 5, trad. p. 376 : au lieu de *Karieith*, leg. *Kadyrieith.* — L. 13, trad. p. 376 : je corrige *wrdach* en *urdach.* — L. 24, trad. p. 377 : *yn oet y gygreir ;* lady Guest: *pendant la trêve. Yn oet* me paraît avoir ici le même sens que dans les expressions *yn oet dydd*, « *au jour fixé* » (v. Davies ; cf. *Mab.*, p. 3, l. 16 ; p. 5, l. 2, 3 ; p. 12, l. 3, 5, etc.). — L. 30 : *hyt yn oet y gygreir* ; je traduis comme lady Guest : *même pendant la trêve* ; *hyt yn oet* a, en effet, ce sens dans un autre passage des *Mab.*, p. 257, l. 27 : *hyt yn oet y tlws lleihaf ;* cependant il vaudrait peut-être mieux supprimer *hyt*, et traduire : *à l'expiration de la trêve.*

ADDENDA ET CORRIGENDA

Au tome I

Page 6, note 2, ligne 3, au lieu de : *in-vol*, lire : *1 vol.*

Page 8, note 1, ligne 2, lire : *et*, au lieu de : *el.*

Ibid., n. 3, l. 12, lire : *archaeology.*

Ibid., l. 21, au lieu de : *archaeol*, lire : *archeaol.*

Page 9, l. 6, lire : *Quarterly* et supprimer la référence.

Page 11, l. 2, au lieu de : *auteur*, lire : *éditeur.*

Page 12, l. 21, au lieu de : *du*, lire : *de.*

Page 13. En Irlande, de même, les étudiants aspirant à entrer dans la corporation des *filid* (classe officielle de lettrés) devaient apprendre par cœur un certain nombre de récits épiques (O'Curry, *On the manners*, II, p. 172).

Page 14, l. 21, lire : *ĩno-*.

Page 15, n. 1, l. 1, au lieu de : *Lbyma*, lire : *Llyma* ; au lieu de : *or*, lire : *o'r.*

Page 16, n. 1, l. 1, lire : *Cambro-briton*, au lieu de : *Cambre-briton.*

Page 17, l. 1, au lieu de : *qui seul nous intéresse*, lire : *qui nous intéresse le plus.*

L. 4 : ajouter une virgule après *Maxen.*

L. 2 de la note 4 de la page 16, lire : *Pwllheli*, au lieu de : *Pevllheli.*

Page 19, l. 14 : après *ewrthaw*, aj. *pour.*

Page 20, n. 3, l. 4, au lieu de : *a6*, lire : *6.*

Page 23, note, l. 5, supprimez : *dans l'écriture.*

Page 25, l. 7 : supprimer *s* dans *apparences.*

Ibid., note, l. 1 : il faut *guère*, au lieu de : *guére.*

Page 26, l. 16, lire : *Peniarth*, au lieu de : *Péniarth*.

Ibid., n. 1, au lieu de : *Rook*, lire : *Book* : mettre *col.* devant 483.

Ibid., n. 2, l. 1, lire : *Book*, au lieu de : *Rook*.

Page 28, l. 6, lire : *bronn*, au lieu de : *broun*.

L. 7, supprimer : (3).

Page 29, l. 20 : au lieu de *Kulhwh*, lire : *Kulhwch*.

Page 32, l. 18 (v. texte et trad. de ce poème dans *Revue Celt.*, 1912), au lieu de : *Guyddneu*, lire : *Gwyddneu*.

Page 37, l. 11, lire : *Dirmyc*, au lieu de : *Dirmye*.

Page 41, l. 15, lire : *Owen*, au lieu de : *Olwen*.

Ibid., note de la page 40, l. 4, au lieu de : *Cornawall*, lire *Cornwall*.

L. 5 : supprimer *r* dans *attribuer*.

L. 9, lire : *Folklore*, au lieu de : *Follkore*.

Page 42, l. 15, lire : *brittonne*, au lieu de : *bretonne*.

Page 50, l. 13, au lieu de : *adaptions*, lire : *adaptations*.

Page 62, note de la page 61, l. 7, lire : *Mabin.*, au lieu de : *Mabiv*.

Page 68, l. 3 : supprimer le renvoi (1).

Page 71, dernière ligne, lire : *informations*, au lieu de : *infirmations*.

Ibid., n. 1, l. 2, au lieu de : *et Kynon*, lire : *de Kynon*.

Page 75, note 1, ajouter : *Rev. Celt.*, 1912, p. 180 (W. J. Gruffydd, *Bledhericus*, *Bledri*, *Breri*).

Page 76, n. 1, l. 2, au lieu de : *tradition*, lire : *traduction*.

Page 82, lire ici et ailleurs : *cantrevs* (ou *cantrev*) au lieu de *cantref*.

Page 85, l. 15, lire : *Havgan*, plutôt que : *Hafgan*.

Page 92, n. 1, l. 5, au lieu de : *irlandaise*, lire : *islandaise*.

Page 97, note 2, l. 1, *Heveidd*, au lieu de : *Heveid*.

Page 102, l. 17, au lieu de *consiste*, lire : *consistait*.

Page 104, n., ligne 5 : *chauds* au lieu de *chaud*.

Ibid., l. 6 : *Bath* au lieu de *Beth*.

Page 106, l. 4 : *répondit*, au lieu de : *répondi*.

Page 109, note, l. 1 : *bliant*. La forme *bliant* est insulaire ; en vieux français, c'est *bliatt* et *bliaut*. On trouve en vieil anglais *blihant*, *blihand* et plus récemment, *bleaunt*. Le mot désigne, d'après Murray (*a new engl. Dict.*) une tunique ou vêtement de dessus, et aussi une étoffe de prix pour la confection de ce vêtement.

Page 124, note 2, l. 3, au lieu de *XVIII*e *siècle*, lire *VIII*e *siècle*.

Page 126, l. 1, supprimez *vous* dans : *vous trouve étrange*.

Page 128, l. 13, lire : *il* au lieu de : *ils*.

Page 130, sur l'importance du *chaudron* en Irlande, et souvent, sa valeur magique, V. Joyce, *A social history of Ireland*, II, p. 124-126 ; cf. Déchelette, *Manuel arch.*, II, p. 446.

Page 133, l. 16, supprimez *s* dans *seigneurs*.

Ibid., *corwg* (ligne dernière et note). Le *corwc* était uni, de forme ronde. Il vient de paraître une étude très complète sur cette question, à toutes les époques, de l'ethnographe bien connu, Rudolf Trebitsch, sous le titre de : *Fellboote und Schwimmsäcke und ihre geographische Verbreitung in der Vergangenheit und Gegenwart*, Braunschweig, 1912 (Archiv. für Anthropologie, neue Folge, Band XI, Heft 3).

Page 135, note, l. 21 : ici, comme ailleurs, lorsque Skene est cité sans autre référence que les chiffres suivant son nom, il s'agit des *Four anc. Books of Wales*, tome II.

Page 139, l. 4, au lieu de : *serait*, lire *serai*.

Page 142, l. 13, au lieu d'*Eurossuydd*, lire : *Eurosswydd*.

Page 145, la note 3 se rapporte à *Penvro* et la note 4 à Aber *Henvelen*. Il est fort possible que *Henvelen* signifie, en cornique, le *vieux moulin*.

Page 147, note, l. 12 : *orfèvres* au lieu d'*orfèves*.

Page 148, l. 6, au lieu de : *ils parti-*, lire : *ils partirent*.

Ibid., l. 12, lire : que nous *ne* devons pas ouvrir.

Page 150, l. 6, lire : *que*, au lieu de : *gue*.

Page 156, note, ligne 3, supprimer la référence : *Gaidoz*, etc.

Page 159, pour le *sanglier blanc* et le *Blanc Porc* de Guingamor, voir *note*, pp. 310 311.

Page 166, note, l. 2, au lieu de : *ainsi*, lire : *aussi*.

Page 173, note, dernière ligne, lire : *Euronwy*.

Page 174, note 2, l. 1, au lieu de : p. 27, lire : 81.

Ibid., note 2, l. 14, lire *Gwlad*, au lieu de : *Ghlad*.

Page 179, n. 3, l. 1, supprimez le chiffre après II, p.

Page 180, note 2, au lieu de : *Cwynedd*, lire : *Gwynedd*.

Page 188, l. 8 : *lui*, c'est-à-dire, *Math*.

Page 189, l. 22, lire : *bêtes*.

Page 196, note 1, au lieu de : 97, lire : 151.

Page 200, note 1, l. 3 et 4, *pour Dunoding* est à placer après *Dunodig*, ligne 3.

Page 205, l. 17, lire : *Gwynedd* et non *Gwynnedd*.

Page 206, lire partout *Lleu*, au lieu de : *Llew*.

Ibid., l. 24 : *débris décomposés*, pour moi, traduit : *ovlodeu*. *Ouϩodeu*, pour *oilodeu*, *eilodeu* me paraît contraire au contexte : ce ne sont pas des *membres*, *ni débris de membres* qui tombent, mais *des vers* et de *la chair en décomposition*, plus bas, lorsque Lleu revient à sa forme naturelle, il n'a que *la peau et les os*.

Page 208, note 2, l. 10 : le texte gallois dit : *Goronwy le fils vigoureux de Goronhir* (*Goronwy fab Pefr Goronhir*) ; il y a une syllabe de trop. Il est vrai qu'on peut lire *Gronwy* ou *Gronw*.

Page 210, note 2, au lieu de : *Gonw*, lire : *Gronw*.

Page 212, note, l. 22, au lieu de : *Leolinus* pour *Leolinus*, lire : *Leoninus* pour *Leolinus*.

Page 213, note, l. 6, au lieu de : *orignaires*, lire : *originaires*.

Ibid., 15, *n'est point populaire*, lire : *n'est point d'origine populaire*.

Page 216, note 3, l. 3, lire : *la chainse ; elle a pour équivalent*, au lieu de : *le chainse ; il a pour équivalent*. Sur le *bliaut* ou *bliant*, v. plus haut, *Addenda et corrig.*, note à la page 109.

Page 217, l. 14, au lieu de : *des chevaux*, lire : *les chevaux*.

Page 222, note 2, l. 1, au lieu de : p. 155, lire : p. 211.

Ibid., n. 3, l. 4, au lieu de : *page 73*, lire : p. 127 ; ajouter : voir plus bas, p. 298, note 2.

Page 225, 227, lire : *Elen Luyddawe*, au lieu de : *Lluyddawe*.

Page 228, note 1, l. 13, supprimer *son*.

Page 232, l. 11-12 : *Kaer Ludd*, non *Kaer Lludd*.

Page 244, note 1. Il est possible que *Kul* soit pris dans le sens substantif (*endroit étroit*), comme son correspondant *cóil*, en moyen-irlandais (Kuno Meyer, *Contrib.* : cf. *cóilach*, prison, cage).

Ibid., note 5, p. 15, au lieu de : *Harblian*, lire : *Harlean*.

Page 247, note 3, l. 2, mettre un *point et virgule* après 301.

Ibid., note 1, l. 9, au lieu de : *texté*, lire : *texte*.

Page 250, note 1, l. 11 : *lloring* paraît rappeler le *lur* scandinave : ce serait alors un cor de guerre.

Page 251, l. 6 et suiv. : voir plus bas page 319, l. 7 : supprimer le *trait* après *silencieuse* ; l. 8, après *salues-tu*, ajoutez *plusieurs points* : il y a une lacune.

Page 253, note 2, l. 9 : *Esgeir Oervel* est connu : v. page 254, note 2.

Page 261, note 8, l. 2, au lieu de : *Kano*, lire : *Kuno*.

Page 263, note de la page 262, l. 5 : *Rōmānus*, au lieu de : *Rómanus*.

Page 267, l. 1, lire : *Kaw*.

Ibid., l. 13 : *Glythwyr*, d'après les formes *Glythmyr*, forme vieille galloise, et *Glythvyr*, doit être interprété comme équivalent à *Glythvyr*. C'est un des cas où le scribe copiait un manuscrit où, comme dans le *Livre noir*, *w* représentait la spirante labiale sonore (*v* français).

Page 268, l. 5, au lieu de : *Vawrydic*, lire : *Vawrvrydic*.

Page 270, note de la page 269, l. 4 : avant *il y a*, mettre un point, et lire : *il y a*.

Ibid., note 3, l. 2, au lieu de : *Guel*, lire : *Gael*.

Page 271, note 2, l. 2, au lieu de : *dans*, lire : *sur*.

Ibid., note 2, l. 7, mettre un point au lieu d'une virgule devant *Dyvynwal*.

Ibid., note 6 : *ruddvoawc* peut signifier le *rouge combattant* (cf. irl. *bágim*, je combats, et être différent de : *ruddvaawc*.

Page 273, note 5, ligne 15, après *Marcianus*, supprimez la virgule,

Ibid., notes : au lieu de (4), lire (1) ; au lieu de (5), lire (2).

Page 274, note 1, l. 2, lire : *Eidoel*, au lieu de *Eidoet*.

Page 277, note 3, l. 2, au lieu de *Guel*, lire : *Gael*.

Page 279, note 5, au lieu de : *Gwevyt*, lire : *Gwevyl*.

Ibid., l. 10, au lieu de : *estomac de pierre rouge*, il faut : *estomac rouge* (v. J. Loth, *notes étym. : bron-llech*, irl. *bronlach*. *Revue celt.*, 1913).

Page 280, note 5, ligne 5, au lieu de : *F. B. a.*, lire : *F. a. B.*

Page 287, note 2, l. 7, au lieu de : *chwedt*, lire : *chwedl*.

Page 289, n., l. 1, au lieu de : *qd'il*, lire : *qu'il*.

Page 307, note 1, l. 5, au lieu de : *à bouilli*, lire : *à bouillir*.

Page 309, l. 15, lire : *n'ai*, au lieu de *n'āi*.

Page 310, note, l. 5 : *de*, au lieu de : *da*.

Page 311, note 1, ligne 2 : supprimez le *point et virgule* après Guingamor.

Page 315, à supprimer la note 2.

Page 317, lignes 13 et 14, supprimez les *guillemets*.

Page 319, l. 3, supprimer *avec*.

Page 327, note 1 : *Mabon* est fils de sa *mère*, de même que *Conchobar*, en Irlande (*Conchobar mac Nessa*).

Page 328, ligne 11, *gast*, signifie chienne.

P. 334, l. 8, lire : *Iwerddon*, au lieu de *Iverddon*.

P. 342, n. 3, l. 4, au lieu de : *Pensbrokeshire*, lire : *Psmbrokeshire*.

Page 369, l. 23, au lieu de : *à trois tranchants*, il faut : *triangulaire, ou à trois rainures*.

Page 371, l. 9, au lieu de : *à trois tranchants*, il faut : *triangulaires ou à trois rainures*.

Page 373, l. 14, supprimez l'accent sur *Kaw*.

Ibid., l. 16, au lieu de : *Ruvawn*, lire : *Ruvawn*.

Page 374 (note 2 de la page précédente), l. 7, au lieu de : *Pflur*, lire : *Fflur*.

Page 378, l. 8, supprimez *i* dans *hanbi*, lire : *hanb*.

Ibid., l. 11, lire : *beri*, au lieu de *ber*.

Page 383, l. 6, ajoutez *maranhedawc*, *L. Tal.*, 192.21 ; *Myv. arch.*, 152.1.

Page 404, page 96, l. 5 : *ar yr un* peut se défendre : *ny dodei ar yr un*, elle n'exprimait à aucun d'eux.

Page 409, p. 102, l. 16 : *pentirec* peut signifier : *à pointe épaisse, quelque peu arrondie*. Cela rappellerait le *moel-gáe* irlandais, traduit par *sans pointe*, par O'Curry. mais qui indique plutôt un fer de lance de forme arrondie, *De Chopur in da muccida*, l. 141 et note, p. 268 (Ir. texte, 3e sér., 1 Heft).

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Préface	3
Introduction	11
Pwyll, prince de Dyvet	81
Branwen, fille de Llyr	119
Manawyddan, fille de Llyr	151
Math, fils de Mathonwy	173
Le songe de Maxen Wledic	210
Lludd et Llevelys	231
Kulhwch et Olwen	243
Le songe de Rhonabwy	347
Notes critiques	379
Addenda et corrigenda	439

MAYENNE IMPRIMERIE CHARLES COLIN

ed.) v. 1 # 13601

PONTIFICAL INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
59 QUEEN'S PARK CRESCENT
TORONTO—5, CANADA
13601